ROBERT BRASILLACH

LETTRES A UNE PROVINCIALE

et autres articles à Je Suis Partout (1936 – 1937)



VOYAGE DANS LA LUNE

Vous qui n'avez pu lire les journaux de Paris, ma chère Angèle, vous me demandez de vous renseigner sur ce qui se passe. Votre esprit est anxieux de connaître la vraie figure de nos nouveaux maîtres, et vous voulez savoir comment se sont déroulées ces journées étonnantes où le Front populaire, élu du Tout-Puissant, s'est avancé vers la Terre Promise. Je sais bien que vous ne cachez pas vos sympathies pour un régime qui donne enfin leur juste place à Mme Picard-Moch, confinée dans les soins du ménage, et à Mme Brunschvicg, qui occupait ses loisirs avec la philanthropie organisée. J'ai donc pour vous essayé de pénétrer dans cette Bastille démocratique, où l'on prépare au peuple son bonheur, le jour même où M. Blum présentait son ministère.

Je ne l'avais jamais, je l'avoue, contemplée que de loin. Il me fut extrêmement difficile de franchir les rangs des suffragettes qui, privées de café et de dessert, assiégeaient dès le début de l'après-midi les abords de la Seine. Dussé-je vous contrister, je vous signalerai que ces dames ne rencontraient guère que la risée et qu'elles n'avaient pas de grâce. Hélas ! les hommes sont ainsi faits que le mouvement féministe aurait plus de chances de leur plaire si Marlène Dietrich et Danielle Darrieux marchaient en tête des revendicantes. ‘‘Vous êtes bien laide, ce soir, mère Ubu. Est-ce parce que nous avons du monde à dîner ?’’ Ne me grondez pas, voulez-vous ? Je veux bien que les femmes votent, mais je n'aime pas les suffragettes.

Mais si je réussis à n'être pas déchiré par les Ménades, je ne pus entrer, reconnaissons-le, jusque dans le Saint des Saints. Les tribunes du public (vous ignorez peut-être que les séances de la Chambre sont "publiques"), en ces jours de grand spectacle, sont prises d'assaut par des hordes pleines de valeur guerrière. Je fus privé d'entendre M. Blum, mais j'eus le bonheur de voir M. Herriot. Ceci compense cela. Vous savez peut-être que, par les salons qui mènent à la présidence, le président de la Chambre, les jours de séance, arrive avec lenteur, vêtu de son habit. Les tambours résonnent, les gardes présentent les armes, l'éclair des sabres luit, et l'on voit s'avancer, un peu humble devant tant de pompe militaire, ce gros monsieur que vous aimez pour son grand coeur. Il m'a semblé bien fatigué, et son ventre, qu'il porte en avant avec une indiscutable habileté, donne à son habit une forme assez disgracieuse. D'autre part, il est suivi d'une demi-douzaine de jeunes messieurs en complet gris, qui bavardent avec l'allégresse excusable dans les enterrements, et l'on ne saurait dire que cette débandade, ni même ce volumineux maître d'hôtel en habit, s'accordent tout à fait bien avec le tambour et avec les sabres. Mais j'avais juré de ne vous dire que ce que vous auriez trouvé dans les journaux, et les journaux ne refusent jamais la majesté au président de la Chambre.

Puisque je ne pouvais entrer plus avant, je suis resté dans ces fameux couloirs, dans cette fameuse salle des Pas-Perdus, où, si l'on en croit certains, on se renseigne si aisément sur les véritables opinions des élus du peuple. Ne frémissez point : je ne vous ferai pas de révélations. La salle des Pas-Perdus ressemble beaucoup à un hall de grande gare : elle est ornée d'un président du Conseil en forme de Laocoon, enveloppé dans les mille serpents d'une majorité parlementaire (je suppose du moins que tel est le véritable sujet de cette statue), et d'un homme nu et plein de remords, qui, auprès d'une dame éplorée, plonge dans son coeur un couteau de cuisine. Par les portes entrouvertes, on aperçoit la salle des Quatre-Colonnes et d’autres parties du Saint des Saints interdites au commun des mortels. J'eus la satisfaction de contempler ainsi quelques secondes M. Léon Blum : il a le visage souriant et pincé d'un professeur chahuté, sans cesse aux aguets du coup de pétard ou du bourdonnement séditieux. Mais une porte m'en voila l'éclat, et, durant toute la séance, je ne vis plus circuler que M. Bergery, que les débats ne devaient point intéresser,

et qui passait sans arrêt d'une salle à l'autre, arrêtant des amis, recevant des solliciteurs ou donnant des ordres pour le Rubicon de demain.

Encore M. Bergery est-il un fort bel homme, un junker allemand de grande allure. Vous n'avez pas idée, chère Angèle, des étranges personnes qui circulent dans les couloirs de la Chambre, et peut-être l'habitent, pareilles à des poissons chinois, à demi aveugles dans leur aquarium. Je vous surprendrai sans doute en vous disant, le plus calmement du monde, que j'ai rencontré plusieurs monstres. Je parle, bien entendu, de monstres zoologiques, tels qu'on en montre dans les foires. Nul ne semblait s'apercevoir que, sur ce banc de velours vert, une sorte de grand oiseau jaunâtre, aux cheveux presque verts, lisait un journal, et qu'il était vêtu d'une jaquette et d'un pantalon à carreaux orné d'une large bande de soie beige.

Nul ne semblait s'étonner de la présence d'un énorme nain qui voltigeait comme un ballon de siège en siège, riant aux anges et caressant, au-dessus de sa lavallière à pois, une barbiche septuagénaire. Je ne parle pas, naturellement, des grandes barbes carrées qui s'avançaient trois par trois, comme dans le dernier film des frères Marx, ni des faux cols de douze centimètres, ni des cravates. Aucune revue de province n'oserait habiller ainsi ces anciens représentants du peuple, ces journalistes vieillis. Et pourtant, ils sont là, et nul ne s'en étonne. Nul ne songe à les faire partir, comme nul ne chasse ces curiosités de musée Dupuytren qui errent en liberté, ces foetus boursouflés qui ont peut-être sur nous quelque autorité. Jamais on ne m'avait parlé de ces particularités étranges, et j'avoue qu'elles m'ont beaucoup frappé : peut-être est-ce là un secret national, et je vous prie, Angèle, de ne pas le révéler.

C'est pourtant ainsi que j'ai pu me confirmer dans l'idée que le Palais-Bourbon était un monde à part, où les bruits du dehors ne pénètrent point, et qui a sa faune particulière. Lorsque les cinq coups de sonnette annoncèrent la suspension de la séance, je pus voir alors de plus près quelques-uns des nouveaux élus. Ceux qui sont jeunes ont su adopter une attitude pleine de modestie et d'orgueil à la fois, qui m'a pleinement satisfait. On se les montrait discrètement, comme on se montrait les nouveaux ministres. "Voici Sports-et-Loisirs", me murmura-t-on, car le nom est si beau que la fonction a supprimé l'homme. Et j'écoutai ce que disaient les oracles.

Ce jour-là, chère Angèle, Paris était en grève. Vous surprendrai-je beaucoup en vous disant que le Palais-Bourbon en était informé, mais qu'il songeait à autre chose? Il s'occupait de majorité, de ministères, et je crois bien que les journalistes étaient les seuls à s'intéresser au-dehors. Dans la salle, on s'était fait des risettes, et le vieux jeu parlementaire avait recommencé. Même si vous avez appris que M. Chiappe et les communistes s'étaient dit des paroles peu aimables, soyez tranquille : cela aussi est dans l'ordre et n'a point troublé la cérémonie.

Je me convainquis de plus en plus profondément de l'îlot étrange que forme la Chambre dans le monde, et des moeurs des peuplades qui l'habitent, car j'ai eu la chance de parler assez longuement avec un député de la majorité, ce dont vous me voyez très fier, Je vous ai peut-être jadis parlé de ce garçon, ma chère Angèle. Au lycée, où nous fûmes ensemble, il était extrêmement fort à la barre fixe et à la dissertation philosophique. Je l'ai revu avec plaisir. "Comme tous les intellectuels, me dit-il d'emblée, je me suis senti attiré par la politique." Une conversation si bien engagée ne pouvait que demeurer sur les hauts lieux : elle y resta. Mon ancien camarade m'avoua ne pas savoir ce que Paris pensait des grévistes, mais ne pas s'en effrayer. "Dans mon parti, déclara-t-il, beaucoup ont peur. Moi, je trouve que ce mouvement appuie le gouvernement." Et il m'expliqua que la loi est l'expression de la volonté générale, en des termes d'une grande noblesse, et que l'idée de propriété particulière était périmée.

Telles sont, chère Angèle, les lois de la tribu. De même que l'on voit passer, au long des fenêtres, des monstres curieux et des fantômes plus ou moins à vendre, de même les vivants qui entrent ici perdent tout contact avec la vie. Paris en grève ou en émeute intéresse sans doute les chefs du gouvernement, et MM. Blum et Salengro doivent avoir leur opinion.

Mais les autres vont écouter "l'exposé de M. Salengro", le matin, comme ils iraient au cours de M. Brunschvicg, avec une vague envie de chahuter. Car on leur fait des exposés, j'ai appris aussi cela, on leur fait la classe par groupes et par partis. Que leur importe ! Ils respirent l'air de la nouvelle planète. Je ne crois pas, ma chère Angèle, que vous et moi ayons beaucoup de rapport avec ces Lunaires ou ces Martiens.

13 juin 1936

VISITE A LÉON DEGRELLE

Vous avez su, ma chère Angèle, que j'ai passé en Belgique la semaine où les cafés parisiens ont fait grève, non point, comme vous semblez l'insinuer, par un amour immodéré de la bière belge, laquelle est excellente, ni pour placer en des banques sûres des capitaux que je n'ai pas. Je vous raconterai quelque jour ce voyage, mais il faut d'abord que je réponde à la question un peu anxieuse que vous me posez : "Avez-vous vu Léon Degrelle ?" Je reconnais bien là l'illogisme charmant de votre coeur et de votre esprit vous aimez le Front populaire, et vous levez volontiers, au thé de vos amies, un poing d'ailleurs menu et délicieux, mais vous êtes sensible aux meneurs d'hommes, et le dernier-né de ces chefs, secrètement, ne vous déplait pas. Eh bien, rassurez-vous, ma chère Angèle, j'ai vu l'homme dont vous me parlez. J'aurais, je l'avoue, quelque scrupule à vous le décrire, si je m'adressais à une autre : les Français sont assez maladroits à parler des choses de Belgique, et j'aurais peur de me tromper. J'ai lu dans le journal Rex un pastiche fort malicieux : le récit d'une entrevue avec Léon Degrelle par un journaliste parisien de grande information. Croyez-moi, c'était tout à fait cela : mais j'aimerais autant ne pas être ce journaliste. J'ai donc vu Léon Degrelle, le jour exact où il atteignait sa trentième année, le 15 juin dernier. Ce jeune chef, à vrai dire, ne parait même pas beaucoup plus de vingt-cinq ans. Et ce qu'il faut avouer d'abord, c'est que, devant ce garçon vigoureux, entouré d'autres garçons aussi jeunes, on ne peut se défendre d'une assez amère mélancolie. On a cru déconsidérer Rex en l'appelant un mouvement de gamins. Aujourd'hui, il y a autour de Léon Degrelle des hommes de tout âge, et la seule jeunesse qui importe est celle de l'esprit. Mais l'essentiel reste dans la jeunesse réelle, la jeunesse physique des animateurs, qui s'est communiquée à tout l'ensemble. Hélas ! ma chère Angèle, quand aurons-nous en France un mouvement de gamins ?

A d'autres observateurs plus âgés, peut-être, après tout, les bureaux de Rex seraient-ils pénibles, comme ces bureaux du quotidien *Le Pays Réel* où j'irai tout à l'heure acheter quelques brochures et cet insigne rexiste par quoi j'étonne les passants, à Paris. J'ai déjà vu de ces permanences d'étudiants, désordonnées, vivantes, où semblent régner la blague et l'humour. Et puis, on se dit que ces étudiants ont derrière eux des centaines de milliers d'hommes, qu'on les écoute, qu'ils peuvent être l'aube d'une très grande chose, et que nous avons, en tout cas, beaucoup à apprendre d'eux.

Je vois s'avancer vers moi ce jeune homme agile, bien portant, dont les yeux brillent si joyeusement dans un visage plein. Il me parle de sa grosse voix faite pour les foules, éclatante mais naturelle. Je ne sais pas encore ce qu'il me dit, ce qu'il vaut : je sais seulement qu'il respire une joie de vivre, un amour de la vie, et en même temps un désir d'améliorer cette vie pour tous, de combattre, qui sont déjà choses admirables. Je ne crois pas, ma chère Angèle, qu'il y ait de grands chefs sans une sorte d’animalité assez puissante, de rayonnement physique. J'ignore si Léon Degrelle a d'autres qualités : il a d'abord celles-là.

Il en a d'autres aussi visibles d'ailleurs et tout aussi instinctives.

- Je ne suis pas un théoricien politique, dit-il avec force. La politique, c’est une chose qui se sent, c’est un instinct. Si on n'a pas cet instinct, il est inutile de chercher quoi que ce soit. Mais bien sûr, il faut travailler, il faut faire des efforts. Il y a plusieurs années que nous nous faisons connaître. Il ne vient pas en un jour, l'été.

Comme cette phrase semble lui convenir, cette vision saisonnière de la politique, cette grande façon de sentir le vent, de chercher le courant charnel des choses. C'est par là que Léon Degrelle a touché tant d'esprits en Belgique, et même au-delà des frontières. Il a cris-

tallisé dans Rex non point des idées, mais des tendances. Tendances qui sont traduites d'ailleurs dans le détail d'une manière beaucoup plus précise qu'on ne le croit. Car c'est justement parce qu'il se méfie de l'abstraction, et qu'il a des réclamations de détail que Rex a du succès : c'est le détail qui est notre vie quotidienne, et non le général, et les femmes, ma chère Angèle, devraient comprendre cela.

- C'est ce que les partis de droite, en France comme en Belgique, n'ont pas su voir, me dit-il. Ils ont un programme social, bien sûr, mais jamais ils ne l'appliquent à la vie. Ils ignorent cette vie. La seule classe qui ait une éducation politique, bonne ou mauvaise, c'est la classe ouvrière : c'est la seule qui assiste à des réunions, qui lise des journaux, qui sache réclamer ce qu'elle veut. Les partis de droite se sont exclus de cette participation du peuple à la vie. Et sans le peuple, voyons, que voulez-vous faire ?

Seulement, pour cela, il faut commencer par comprendre. "Notre mouvement est un mouvement populaire. Il ne faut pas croire que ce sont les socialistes qui font quelque chose pour les ouvriers. La semaine de quarante heures ? Elle existe depuis deux ans en Italie. Et à partir de l'an prochain, en Allemagne, on va emmener les ouvriers en croisière de trois semaines, aux Canaries, aux Açores, sur des bateaux aménagés pour eux. Ce sont les régimes d'autorité qui instituent des fêtes du travail, qui font comprendre sa dignité à l'ouvrier. Voilà pourquoi il vient à nous."

Et il se met à rire, soudain, avec cette jeunesse qui ne l'abandonne jamais.

- Ah! les communistes sont furieux ! Ils ne peuvent plus organiser de réunions, ils sont obligés de venir porter la contradiction aux nôtres. Le drapeau rouge ? C'est notre drapeau ! Le Front populaire ? Il n'y en a qu'un en Belgique : "Le Front populaire Rex". L'Internationale ? Nous la chantons - avec d'autres paroles. Les grèves ? Nous revendiquons tout ce que demandent les ouvriers. Je vais déposer une proposition de loi pour l'augmentation des salaires de 10%. Seulement, pas de démagogie : il faut en même temps déposer une proposition pour augmenter les recettes du même chiffre.

Devenu plus grave, il ajoute :

- L'important, c'est l'esprit dans lequel tout est fait. Lors d'une catastrophe dans nos mines, notre roi Albert a demandé à un ouvrier: "Que voulez-vous?" Et l'ouvrier a répondu : "Nous voulons qu'on nous respecte." Voilà l'essentiel. Voilà ce que ne comprennent pas les partis de droite, ni chez vous ni chez nous. Léon Degrelle s'est mis à marcher dans son bureau. Il a une sorte de colère contre toute cette incompréhension des hommes de droite, des hommes de gauche, toutes ces vieilles formules, tout ce qui irrite, à l'intérieur de toutes les frontières, à la même heure, tant de jeunes gens. Pêle-mêle, il m'explique ses projets, où se marient si curieusement le corporatisme moderne, les principes chrétiens. Il veut créer un service social pour les femmes, envoyer en journée chez les malades, les accouchées, des jeunes filles bourgeoises, il veut faire aimer leur travail à tous ceux qui travaillent. Et peut-être, sur certains principes économiques, des spécialistes auraient-ils à discuter. Je ne suis pas spécialiste, je ne suis pas venu pour discuter. Pas plus que je ne discuterais (en aurais-je le droit?) la politique proprement belge de Léon Degrelle, flamingante en Flandre, wallonne en Wallonie. Qui sait si elle ne sauvera pas la Belgique ? Tout ce qui me touche est ce journal qu'il me tend, le numéro d'aujourd'hui du *Pays Réel* : "Travailleurs de toutes les classes, unissez-vous!" puis-je lire en titre. C'est l'accent direct, le vocabulaire neuf de ce parti de gamins. On peut en penser tout ce qu'on voudra, on les sent proches de soi.

Et puis, la Révolution de Léon Degrelle est une Révolution morale. Il n'y en a point d'un autre ordre. Léon Degrelle veut ranimer les hauts sentiments, l'amour du roi, l'amour de la nation, aider la famille, accorder le bonheur terrestre, autant qu'il se peut, à celui qui travaille. C'est ce qu'ont fait Mussolini ou Salazar. Qu'on ne s'étonne pas s'il soulève autour de lui tant d'espérances, et aussi tant de haines. Nous parlons ensuite de la France, de sa culture, envers qui il reconnaît tant de dettes, de ses hommes, du désir que doit avoir tout civilisé de voir notre pays sortir de ses formules usées et de ses dangereuses illusions. Je vois bien que nos partis, quels qu'ils soient, ne disent rien qui vaille à ce jeune homme violent et direct. "Il n'y a qu'un parti à droite qui sait ce qu'il veut chez vous, me dit-il, c'est l'Ac-

tion française". Et il ajoute : "Naturellement, nous avons tous lu Maurras". Puis il retourne à son amour de l'action, à ses réunions immenses, à ses projets matériels, qu'enflamme un grand espoir. Soudain, il s'arrête encore, revient à la France, pour me jeter : "Il est possible que vous n'ayez qu'un homme, en France, dans le personnel politique proprement dit : c'est Doriot."

Pourquoi vous cacherais-je, ma chère Angèle, que j'ai quitté Léon Degrelle avec une certaine amertume. L'autre semaine, j'étais à la Chambre, devant des fossiles jeunes et vieux. Ici, il y aurait peut-être beaucoup à discuter, et bien des points demeurent encore obscurs dans ce rexisme, même après avoir lu les livres de ses jeunes docteurs. Je ne veux rien juger sur une heure de temps. Mais il n'y a pas au monde seulement les livres. Cette jeunesse, morale et physique, cette assemblée de jeunes gens qui semblent presque s'amuser à construire un univers, et qui, en fait, travaillent avec acharnement, parlent, écrivent, se battent, courent sans cesse sur les routes et dans les trains, s'arrêtent aux moindres villages, et dorment deux ou trois heures par jour, mais sans jamais abandonner leur joie, tout cela, pourquoi ne le dirais-je pas ? m'émerveille et m'attriste. De toutes les tendances confuses qui agitent la France ne pourrait-il sortir quelque jeunesse enfin ?

Je ne sais pas ce que fera Léon Degrelle, et je ne suis pas prophète comme M. Blum. Mais croyez-moi, ma chère Angèle, il est assez émouvant de s'arrêter au seuil de quelque chose qui commence, qui est encore menacé par tant de dangers, de regarder une espérance qui commence à germer - et, ma foi, même si nous ne devions pas tout en aimer dans l'avenir - de l'envier.

20 juin 1936

JEAN CASSOU, Prix de la Renaissance

Vous me demandez, ma chère Angèle, qui est ce M. Jean Cassou qui vient d'obtenir le prix de la Renaissance, et qu'on connaît peu en province. Parmi les lumières de l'intellectualité antifasciste, il faut que j'avoue la faiblesse que j'ai toujours eue pour lui. Il fait partie de cette phalange audacieuse de fonctionnaires qui se sont attachés, suivant le mot de M. Blum, à faire régner l'esprit républicain dans les hautes administrations. Par malheur, le chiffre de ses appointements est loin d'égaler celui de M. Zyromski, et il n'a pas de Versailles à conserver, comme M. André Chamson. Ce qui, on le conçoit, le met dans une situation nettement inférieure auprès de ces messieurs, plus ferrés que des ducs de Saint-Simon sur la question des préséances. Servi par une étonnante facilité naturelle, M. Jean Cassou s'est donc mis à écrire. M. Jean Cassou a parlé à peu près de tout ce dont on peut parler en ce bas monde. Il a composé de petits romans obscurs et poétiques, où, à l'aide de bains de fixage appropriés, il faisait virer au sombre tous les clichés d'Alain Fournier. Il a vaticiné sur la poésie moderne, et sur Tolstoï aussi bien que sur Baudelaire. Nous avons tous trouvé cela très gentil, cela ne faisait de mal à personne.

Comme vous le savez, ma chère Angèle, s'éveilla un jour à l'Orient des peuples la grande libération de la pensée antifasciste. Peut-être M. Jean Cassou, qui, jusque-là, ainsi qu'il l'a dit lui-même, votait "modéré", arriverait-il à réaliser sa destinée. Le combat était rude, les hautes places étaient prises, le nombre des penseurs indépendants croissait d'heure en heure. Qu'importe ! M. Jean Cassou se lança dans la bataille. Et c'est alors que, suivant notre humeur, nous nous sommes sentis affligés ou amusés.

Voici quelques années, figurez-vous, je me rappelle avoir vu M. Cassou dans une thurne de l'Ecole Normale, où il avait accompagné Tristan Tzara. Ce Roumain monoclé, qui ressemble moitié à Galipaux et moitié à Rigadin, nous lut des proses obscures tirées de L'*Homme approximatif*. Non moins approximatif, M. Cassou, secouant ses cheveux d'ébène, se lançait dans des explications véhémentes qu'il projetait autour de lui comme la seiche son encre. Les explications de M. Cassou sont toujours un peu obscurcissantes. Néanmoins, il nous parut gentil, animé des meilleures intentions, et, somme toute, approximativement inoffensif. Mais, depuis que les intellectuels marchent en rang, M. Cassou est

devenu quelque chose comme l'adjudant de cette vaillante troupe. Toujours noir et toujours véhément, il a pris à coeur tous les articles du règlement de l'infanterie en campagne. Aussi lui laisse-t-on volontiers les restes, les débris de la pensée antifasciste, ou, si l'on préfère, les rogatons. A d'autres les grands thèmes neufs de la réconciliation française, du stakhanovisme, de la patrie de saint Thomas, de la primauté insolente et radieuse de Louis XIV, dont M. Thorez est si fier ! Pour amuser M. Cassou, il reste l'anticléricalisme et le vocabulaire des romantiques. Sans y voir trop loin, tandis que les petits camarades doivent se pousser du coude, M. Cassou vante la pensée de Victor Hugo, traîne dans la boue les prêtres et les rois, chante le progrès, invoque la nuit du moyen âge, les ténèbres de l'Inquisition et l'aube de 1789. On a pu lire de lui tels articles sur Hugo que les seules tables tournantes de Jersey avaient pu lui dicter. Il professe, en outre, que la décadence du portrait moderne est due aux sales physionomies de ces messieurs des deux cents familles. Hélas ! où va se cacher l'ironie divine ! Qui eût dit que le conteur de tant de romans déjà démodés, que le commentateur des plus obscurs surréalistes, emmènerait un jour Dada au Café du Commerce, assoirait Rimbaud et Picasso entre Bouvard et Pécuchet ? Et sans doute, me direz-vous, le nom de M. Cassou connaît-il ainsi la faveur populaire ? Je l'espère pour lui. Mais je vois aussi qu'il est, malgré tout, assez loin de l'autorité de M. Gide, pape distant et hautain, de M. Chamson, qui fait la parade devant sa boutique, des glorieux savants Perrin et Langevin, arcades ambo, et même du général de pompiers Pouderoux. Et cela me rend un peu triste, ma chère Angèle, car M. Cassou est plein de bonne volonté.

On imagine un univers où tout serait à sa place et où M. Cassou, hispanisant distingué, nous donnerait de temps à autre des articles charmants sur Lope de Vega ou sur Calderon : il doit déjà lui être beaucoup pardonné pour avoir exhumé et corrigé la première traduction française du Don Quichotte, celle d'Oudin et Rosset, dont il a fait un chef-d'oeuvre. Mais cela est peu de chose à qui veut libérer le monde et la pensée. Nous allons désormais avoir la pleine mesure de M. Cassou : il vient d'être nommé rédacteur en chef d'*Europe*.

Sur cet avancement, nous ne savons pas tout et nous ne saurons sans doute jamais tout. M. Jean Guéhenno a quitté *Europe*, qu'il avait fondée, dans des circonstances obscures qui ont étonné tout le monde. Que se passe-t-il ? demanda-t-on à droite et à gauche. On supposa que M. Guéhenno, vieux libéral, ne convenait guère à la nouvelle politique de force du Front populaire. Quoi qu'il en soit, le bouillant M. Cassou a pris sa place, assurant aux abonnés que rien ne serait changé. Nous sommes bien en dehors de ces querelles : il nous tarde pourtant de voir se refléter dans la revue qu'il dirige toute la brillante confusion d'esprit, toute la poésie tourbillonnante de l'auteur des *Nuits viennoises* et du *Pays qui n'est à personne*.

Maintenant qu'il est revêtu d'une dignité nouvelle, vos amis, ma chère Angèle, auront peut-être pour lui un peu plus de respect qu'ils ne semblent en avoir. Vous pouvez être assurée, en tout cas, que M. Cassou remplira son devoir, tout son devoir d'intellectuel antifasciste. Révolutionnaire-né, héritier des protestants des Dragonnades, M. Chamson souffre sans doute dans son coeur de conserver le palais de Louis XIV. Admirateur de toutes les hardiesses, disciple de Joyce, de Tzara et de Saint-John Perse, soyez certaine que M. Cassou ne souffre pas moins d'être le conservateur de toutes les vieilleries de la pensée quarante-huitarde, de tous les poncifs politiques et sociaux. Mais au-dessus des répugnances personnelles, vous le savez mieux que personne et vous me l'avez souvent dit, il y a la Cause. Je sens déjà votre coeur charmant frémir d'enthousiasme devant tant d'héroïsme : je ne saurais vous conseiller admiration mieux placée. Par dévouement, ma chère Angèle, M. Jean Cassou est tout prêt, s'il le faut, à devenir le Monsieur Homais de la nouvelle révolution.

27 juin 1936

LOISIRS, DELICES ET ORGUES

Vous vous inquiétez, ma chère Angèle, qu'un malheureux destin vous retienne en province. Vous n'êtes pas comme certaines de vos amies, inquiètes des bruits qui courent, qui

hésitent à prendre le train pour la capitale, craignant d'y voir les fêtes décommandées, les hôtels fermés et, faute de porteurs, leurs bagages sur le quai des gares. Ce sont là, vous en êtes persuadée mieux que quiconque, infâmes calomnies de la réaction, et M. Roland Marcel a déjà parlé du "formidable" effort que fait le Front populaire pour attirer et retenir le touriste vagabond. Et voici que vous m'écrivez, pleine de nostalgie, pour me demander ce que vont être, ce que sont peut-être déjà, ces vastes représentations où tout un peuple sera soulevé d'espérance mystique.

Je vois, Angèle, que vous lisez les journaux, et que ces gazettes vous ont appris que le Front populaire rêvait de donner à la France un théâtre nouveau, de ressusciter les antiques splendeurs de la Grèce, du moyen âge ou de la Russie soviétique. Je me suis renseigné pour vous, ma chère Angèle, sur ce grand théâtre populaire que l'on veut créer, et j'ai même vu quelques enthousiastes. Vous devinez s'il faut que je vous aime.

Sur les dates, sur les réalisations, je n'ai rien obtenu de bien précis, et vous serez prévenue à temps. Mais vous avouerai-je que ce qu'on m'a dit des auteurs n'a pas laissé de m'inquiéter un peu ? *L'Union des Théâtres indépendants de France* vient de se fonder, sous les auspices de la Maison de la Culture et la présidence de M. Charles Vildrac. M. Charles Vildrac s'est rappelé récemment à l'attention par un acte de patronage où il brodait son drapeau rouge de petites fleurs bleues. Quant à la Maison de la Culture, invention de MM. Malraux, Aragon et Cassou, je vous respecte trop pour penser que vous ignorez quoi que ce soit de son rôle et de ses intentions. C'est cette Union qui va, selon toute vraisemblance, nous donner ce théâtre pour le peuple que nous espérons.

Hélas ! ma chère Angèle, je tremble un peu. Figurez-vous qu'on nous promet le Quatorze Juillet de M. Romain Rolland, qu'on réveillera pour l'occasion des étagères poudreuses où il s’endort. Figurez-vous qu'on ira exhumer de vieilles farces de la Révolution et le Monsieur Prudhomme d'Henry Monnier, qui est bien le vaudeville le plus plat et le plus ennuyeux qu'on puisse imaginer, et *L'Ile des esclaves* de Marivaux, que j'ai vu jouer par les étudiants de la Sorbonne, et qui est si triste à écouter, ma chère Angèle, si triste !...

Ah ! comme j’admire les réjouissances qu'on promet à notre bon peuple, qui n'avait vraiment pas mérité cela ! Une association de pions et de clowns, de Sorbonnards jeunes et vieux, se précipite avec volupté vers son casier à fiches, vers les exhumations historiques, vers les sujets de diplômes. C'est cela, la Révolution, en France. Voyez-vous, je ne juge même pas le talent des auteurs étrangers : je ne suis pas sûr du tout que cette *Vie d'un Camion pendant la marche sur Rome*, qu'ont représentée les fascistes florentins, l'an passé, ou que telle pièce russe sur le Dnieprostroï ou sur les mines vaille quelque chose (et même, je me méfie). Mais je ne puis sans mélancolie comparer les erreurs neuves, les erreurs jeunes, avec l'ahurissant effort de ces professeurs, fils et neveux de professeurs, joués à la Comédie-Française, ambitieux de ruban rouge et de places, le derrière brûlant à la pensée d'un siège académique, et qui, lorsqu'ils veulent célébrer la Révolution, vont chercher le XVIIIe siècle raisonneur, ses bergeries rousseauistes, les pamphlétaires de Louis-Philippe et, plus poudreux encore, M. Romain Rolland !

Vous rappelez-vous, ma chère Angèle, comment le vieux Vallès parlait de ces fonctionnaires de la Révolution qui l'entouraient et le dégoûtaient si fort ? Comment il s'indignait de ne voir que des proviseurs rouges d'un bachot jacobin ? Ah ! le temps des cuistres n'est pas encore passé, ni le temps des mandarins. Le pauvre peuple, qui réclame naïvement des fêtes, je ne sais pas ce qui lui conviendrait le mieux : je ne sais pas si c'est le film américain, si c'est La Tour de Nesles, si c'est OEdipe roi, et je crois bien que c'est tout cela à la fois. C'est peut-être aussi une oeuvre qui lui parle de sa misère à lui, de sa grandeur à lui, de son espérance à lui. Ce n'est certainement pas le plus médiocre Marivaux, heureusement sombré dans l'oubli, ce ne sont pas ces résurrections tentées à coups de fiches et de brochures, qui vont faire tressaillir de joie les professeurs les plus barbus et les plus mités de nos Sorbonnes. Il m'arrive souvent de me dire que je serais bien triste si j'étais révolutionnaire. Je me le dis aujourd'hui, comme à chaque manifestation de la Maison de la Culture. Ce mouvement intellectuel antifasciste semble avoir hésité longtemps entre plu-

sieurs devises. Ces révolutionnaires ont crié : "La police avec nous!" Ces antimilitaristes ont crié : "L'armée avec nous!" Ces athées ont crié : "Les curés avec nous!" C'est qu'au fond, ils sont avides d'ordre, de célébrités classées, d'illustrations patentées. C'est qu'ils sont béats d'admiration devant les distributions de prix solennelles que président MM. Langevin, Alain, Cassou et le général Pouderoux. C'est que tous ces cris divers, chez ces conformistes-nés, se résument en un seul : "Les pompiers avec nous !"

Petits bourgeois de la Révolution, ils promettent à leurs troupes des délices cataloguées, des plaisirs à estampille. Ils feront des fêtes de Paris quelque chose d'aussi gai qu'une soutenance de thèse.

4 juillet 1936

HISTOIRES VRAIES

Vous êtes inquiète, ma chère Angèle, sur le sort de la République et du gouvernement qu'elle s'est donné. Il n'est besoin, en effet, que de lire les gazettes dont vous faites votre pâture quotidienne pour y deviner une sourde inquiétude. Pour ma part, je ne saurais vous donner des renseignements bien neufs, n'étant pas dans le secret des dieux. Mais peut-être cela vous intéressera-t-il de savoir que je viens de passer quelque temps en Alsace, d'où je vous écris. Car il me semble que les journaux n'ont pas accordé beaucoup d'importance à certains faits, menus et grands, qui me paraissent assez révélateurs.

Figurez-vous que dimanche dernier, un ou deux ministricules, pendant que M. Lebrun parlait à Annecy, vinrent présider je ne sais quelle fête dans une petite ville alsacienne. On leur chanta quelque vingt fois la Marseillaise, et ils durent subir plusieurs discours pleins de courtoisie, où on leur expliqua, à propos de bottes, que la France n'avait et ne voulait qu'un seul drapeau : le drapeau aux trois couleurs. Vous savez que les Alsaciens sont malicieux, et malicieux à froid. A l'issue du banquet, après une dernière Marseillaise, un des notables se leva et, se tournant vers la Sous-Excellence, déclara à voix haute : "Oui, mais la France a un autre chant, un chant aussi officiel et aussi nécessaire."

Tout le monde se regarda ; l'Excellence se prit à sourire et à espérer, car, à la même heure, on jouait à Creil l'Internationale à M. Salengro. On fit un signe à l'orchestre... et l'orchestre attaqua la Sidi-Brahim. Tout cela sans doute vous amusera, car vous avez beau aimer du fond de l'âme M. Blum, Mme Brunschvicg et M. le sous-secrétaire d'Etat aux Loisirs, vous avez aussi de l'esprit. Mais je ne vous raconte pas cela seulement pour vous amuser. Figurez-vous que, dans les discours que dut subir le petit ministre, on lui déclara aussi que l'Alsace était fière de prendre la tête du mouvement de rénovation française. Il toussa doucement et considéra le ciel orageux.

Aucun journal n'a parlé de sa visite.

Vous n'êtes pas sans savoir comment des hommes énergiques, à Thann ou à Colmar, se sont emparés de M. le sous-préfet et lui ont fait régler une nuit, aux environs dune heure, certain conflit avec des grévistes. Vous n'ignorez pas comment les populations de l'Est ont accueilli la promotion ‘‘Verdun’’ des Saint-Maixentais. Mais vous n'avez peut-être pas lu dans beaucoup de journaux l'espèce de manifeste qu'ont publié les *Dernières Nouvelles de Strasbourg* où, ma foi, le grand parti national et catholique d'Alsace (il ne s'agit pas des autonomistes) expliquait avec beaucoup de fermeté qu'il ne tenait pas du tout à un gouvernement bolchevisé, et que l'Alsace allait se charger de réveiller la France. Tout cela, n'est-ce pas ? ma chère Angèle, indique un bien mauvais esprit.

J'ai parlé de ce mauvais esprit, tout justement, avec un Alsacien plein de mesure et de bon sens, et qui s'intéresse beaucoup à la politique de son pays. "Comment cela pourrait-il vous étonner ? m'a-t-il déclaré. Voyez-vous, il est certain que l'Alsace a été unie à la France en un temps où les libertés étaient plus grandes que celles d'aujourd'hui. La Provence, l'Alsace se sont mariées avec la France : elles n'ont pas été conquises. Un mariage implique la dignité, le respect des conjoints. Quand, après la guerre, nous sommes redevenus Français, nous avons pensé retrouver cette dignité, ce respect et ces libertés auxquelles

nous tenons tant. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, par exemple, quelle importance a la question religieuse dans notre pays, et notre pays, où vivent en excellent voisinage les catholiques, les protestants et les juifs, est le plus tolérant qui soit. Tolérant n'est pas la même chose que libéral.

"Il y a eu des froissements, des irritations entre Français de l'intérieur et Français d'Alsace, vous le savez. Les mouvements d'aujourd'hui n'ont pas tout à fait la même origine. Nous autres, Alsaciens, nous sommes un peuple de marches, les premiers menacés en cas d'invasion. Nous n'avons pas vu sans une stupéfaction profonde commencer ce qu'il faut bien appeler par son vrai nom, la Révolution de 1936. Ici même, vous le savez, on a planté des drapeaux rouges dans les usines ; nous avons eu des grèves. Des grèves, des drapeaux rouges devant le Rhin ? Ailleurs, on ne se rend peut-être pas compte de ce que cela signifie : ici, je vous jure qu'on en comprend tout le sens.

"Dirai-je que tous les Alsaciens désirent se désolidariser avec le gouvernement ? Ce serait un peu excessif, et il faut se garder, en de telles matières, de la déformation et de l'exagération. Mais nous tenons à rappeler de la manière la plus énergique notre existence. Toutes les erreurs, tous les crimes, c'est nous qui sommes chargés d'en supporter les premiers les conséquences. Si le gouvernement a envie de s'amuser à protéger les révolutionnaires, à Paris ou ailleurs, il faut qu'il sache que ces amusements ne sont pas de mise ici. L'Alsace ne veut avoir rien de commun avec les fauteurs de troubles ni avec leurs protecteurs.

- Mais est-ce que cela ne va pas apporter de l'eau au moulin de l'autonomisme?

- Les autonomistes, me fut-il répondu, il ne faut pas exagérer leur importance. Beaucoup d'entre nous les considèrent comme des épouvantails à Parisiens, et une saine politique décentralisée n'en laisserait pas subsister un seul. Mais, voyez-vous, aujourd'hui, il ne s'agit pas d'autonomisme. Ce n'est pas par amour de leurs villages, encore moins naturellement par amour de l'Allemagne, que l'Alsace commence à protester : c'est par amour de la France, de la France dont nous faisons partie, et où nous avons le droit de parler comme les autres. L'Alsace, unie d'ailleurs aux autres pays de l'Est, est décidée à tout pour faire respecter la France."

J'espère, ma chère Angèle, que notre nouvelle Vendée ne sera pas amenée à aller trop loin par les maladresses de notre gouvernement. Mais quand on voit ce qui se passe en d'autres coins de province, quand on pense à la ténacité bien connue de ces pays de l'Est, on ne peut que se sentir assez passionné par ce qui se prépare. Et, au-delà de toutes les paroles frondeuses, de tous les manifestes et de toutes les proclamations, il est un mot, ma chère Angèle, que je livre à vos réflexions : "Nous sommes en train de séparer, dans notre pensée, la France de son gouvernement."

11 juillet 1936

LES MARCHANDS DE POIREAUX

Au temps où M. Gide, ma chère Angèle, vous adressait des billets doux et ne levait pas encore le poing dans les cortèges antifascistes, vous vous rappelez peut-être qu'il avait porté sur l'art "populaire" un jugement à la fois savoureux et définitif. Il avait déclaré que l'expression : "Le poireau est l'asperge du pauvre" était insultante à la fois pour le poireau, pour l'asperge et pour le pauvre. J'avoue que j'ai beaucoup pensé au poireau de M. Gide, pendant ces jours où les intellectuels, comme l'on sait, vont au peuple.

Quand je pense à ces représentations du *Quatorze Juillet* de M. Romain Rolland, avec le ramassis des plus mauvais acteurs de la Comédie-Française (vous n'avez jamais entendu, en tournée, les glapissements de M. Vidalin ?) ; quand je pense à ces articles à la fois "enthousiastes" et "instructifs" que publient *Vendredi* ou l'*Humanité*, et quand je me remémore, hélas ! les rassemblements populaires de notre fête nationale, ce malheureux poireau me semble être l'emblème de la Maison de la Culture. Car il est bien certain que tout ce que prévoient nos intellectuels pour distraire et pour exalter "les masses" (je n'aime guère cette

expression méprisante), c'est un art au rabais, c'est de l'histoire au rabais, c'est la beauté en solde, et l'Uniprix de l'enthousiasme.

Je prévois, sans doute, ma chère Angèle, que je vais vous attrister. Mais ce n'est pas la première fois que l'on découvrirait chez ces démocrates un mépris aussi profond, aussi total, pour ce qu'ils nomment si gentiment "les masses". Ils prétendent offrir au peuple la beauté, et ils ne lui offrent que des parades grotesques, qui d'ailleurs ne suscitent aucune joie. Ce n'est pas la peine d'avoir blagué la Comédie-Française avec tant d'ardeur pour aller faire appel à quelques sociétaires, et à l'épouvantable M. Vidalin, lorsqu'on songe à tirer de son cercueil M. Romain Rolland. Tout cela, dont nos esthètes ne voudraient évidemment pas pour eux-mêmes, ils pensent que c'est assez bon pour les électeurs du Front populaire.

Il y a pourtant, ma chère Angèle, une grande banalité à laquelle je ne puis m'empêcher de songer : c’est que les belles oeuvres du passé ont été celles où les masses, comme ils disent, et l'élite, trouvaient des plaisirs non point égaux, mais semblablement forts. Je pense, devant M. Romain Rolland, à Sophocle et à Shakespeare. Il ne s'agissait pas là de se mettre à la portée d'un vaste public par l'abaissement. A toute oeuvre grande chacun peut trouver sa nourriture, pourvu que certaines lois soient respectées. Mais la vaste entreprise d'abêtissement qu'on appelle le mouvement intellectuel n'a de souci que de propagande. Les Russes nous ont appris à quelle bassesse, à quelle grossièreté peut descendre cette propagande. Encore ont-ils pour eux, peuple béni, de grands metteurs en scène, le goût de l'image et de la couleur. Nous autres, nous engageons la Comédie-Française au service des professeurs.

Et je ne voudrais pas vous parler encore du quatorze juillet. Mais enfin, chère Angèle, si ce lent et lourd piétinement avait eu quelque beauté, je vous assure que je ne suis pas insensible à la séduction parfois insolente des grandes foules. Tout ce que nous avons pu voir, vous le savez, c’est une foire endimanchée. Où était l'enthousiasme révolutionnaire ? Et même les applaudissements, les chants, les cris ? J'ai bien entendu chanter l'Internationale, mais par cinquante voix, et jamais beaucoup plus. Imaginez-vous le fracas énorme, et la beauté d'une foule chantant tout entière ? Il est assez aisé de se rendre compte que si celle de la place de la Nation l'avait fait, on s'en serait aperçu ! Je n'ai vu que des curieux, des manifestants harassés, je n'ai pas entendu s'exprimer la foi populaire. Que voulez-vous, ma chère Angèle : on n'a pas voulu donner au peuple ses fêtes, les fêtes qu'il a à Moscou ou à Berlin. On s'est dit : "Il se contentera de marcher, en tas, à la va-comme-je-te-pousse. Avec quelques drapeaux, et les barbes irrésistibles de la délégation des Droits de l'Homme (les barbus avec nous !), le tour sera joué." Et le tour n'a pas été joué, car tout cela était vraiment trop morne et trop laid.

Je crois que la France aura fort à faire avant de donner à ses citoyens les grandes fêtes qu'on lui promet. Tout ce qui est laïque, dans notre pays, a toujours été profondément ridicule, et les seules manifestations "de masse" réussies n'ont jamais été que celles de l'armée et celles de l'Eglise. Un docteur du Front populaire, Alain, a écrit souvent de fort belles pages, ma chère Angèle, sur l'idée de cérémonie. On devrait peut-être quêter auprès de ce grand homme quelques conseils. Le malheur est que je me demande si on a seulement envie de ces conseils. "Aller au peuple", pour ces messieurs, cela veut dire ôter sa cravate et affecter un débraillé intellectuel, physique et moral. A partir du moment où l'on croit qu'il y a un art prolétarien, tout est perdu. On cesse simplement d'écrire des poèmes surréalistes pour rimer quelque ode à la police ou composer quelque feuilleton.

Quant aux masses naïves, elles n'ont qu'à se taire et à adorer. Adorer les cohues processionnelles, les actrices de la Comédie, les pièces poussiéreuses, les gâteux officiels, les poètes imbéciles, les pamphlétaires payés par les banquiers, les marquises et le ministère de l'Intérieur. Aux Romains on donnait au moins du pain et des jeux. Où sont nos jeux, en échange de la liberté ? Le poireau est l'asperge du pauvre, et ceux qui nous le vendent sont bien décidés à nous en faire manger à chaque repas, et à gagner beaucoup d'argent et d'honneurs dans la production intensive de ce patriotique légume de remplacement.

25 juillet 1936

LE MARIAGE DU HOMARD ET DU POULET

Vous vous inquiétez, ma chère Angèle, des lieux où j'irai passer mes vacances. Je ne le sais pas encore tout à fait bien, puisque j'avais l'intention de partir pour l'Espagne : n'étant pas M. André Malraux, je crains, je l'avoue, d'être mal protégé en cette terre livrée aux expériences. Mais cette idée de vacances m'a incité à lire les journaux et à parier avec des gens. Vous savez que pour la première fois (et ce n'est pas trop tôt) un grand nombre d'ouvriers vont avoir des vacances payées, et que M. Loisirs s'en est réjoui, car M. Loisirs désire organiser ces heures de liberté. Malheureusement, j'ai su qu'il n'y avait plus guère de place dans les hôtels de la côte belge, et que c'est là que les ouvriers du Nord désiraient porter en masse leurs vacances bien dirigées.

Lorsque des Français vont passer quelque temps à l'étranger, certains journaux patriotiques s'en indignent, et nous affirment que la vie n'est pas plus chère en France qu'ailleurs. Hélas ! ma chère Angèle, je suis désolé de les contredire, mais je n'aime pas qu'on défende une cause d'ailleurs mauvaise avec des arguments aussi mensongers. Je ne vous conseille pas d'aller à Tolède dans cette Posada de la Sangre dont parle déjà Don Quichotte, et où la pension complète revenait, l'an passé, à 2 francs 50 par jour. Mais puisque les plages belges sont à la mode, il faut bien reconnaître que la vie chez nos voisins coûte à peu près la moitié de la vie en France. Si vous allez un jour à Bruxelles, je vous indiquerai d'admirables petits restaurants, près de Sainte-Gudule, où vous mangerez pour 10 francs votre homard et votre poulet - entre autres choses. Comment voulez-vous que M. Loisirs puisse diriger ailleurs des citoyens conscients et organisés ?

Est-ce à dire que nos hôteliers ne songent qu'à écraser leur client et se retirent au bout de six mois après fortune faite ? Vous savez bien qu'il n'en est rien, et je suppose que les faillites seront nombreuses cet hiver. Mais vous ne savez peut-être pas sous quelles taxes surhumaines est écrasé le moindre petit hôtel, dans une ville où plus personne ne s'arrête. Voilà pourquoi - sans parler de nos grèves et de notre Front populaire - voilà pourquoi les étrangers ne viennent plus en France, et les Français s’en vont ailleurs. Trouverez-vous beaucoup de gens pour dire crûment la vérité ? La France est trop chère, elle est plus chère que l'Espagne, que la Belgique, que l'Italie, elle dépasse les pays à réputation élevée, comme la Hollande, l'Angleterre et même la Suisse - et on ne parle pas de l'Europe centrale et orientale. Peut-être pourrions-nous demander à M. Loisirs d'apporter quelque remède à cette situation : c’est à lui d'empêcher les ouvriers du Nord de partir en masse pour les plages belges. Etant bien entendu qu'il ne les en empêchera pas par la force, mais simplement en leur procurant en Normandie ou sur la Méditerranée ces pensions de 9 à 15 francs par jour qu'ils trouvent si aisément en Belgique.

Tous les pays ont une propagande touristique. La France n'en a pas. Avez-vous à vous plaindre d'un accueil, d'un prix ? Vous savez où vous adresser en Italie, vous le saviez même, il y a deux ans, en Espagne. En France, pas de sanctions. Voulez-vous un petit fait? Vous savez que dès qu'une réduction sur les chemins de fer est accordée en Italie, en Allemagne, le monde entier en est prévenu. Et les chemins de fer italiens sont beaucoup plus chers que les chemins de fer français : mais, appâtés par l'idée de payer 70% de moins qu'ils ne devraient, les touristes se précipitent. Nous avons essayé, en France, d'organiser quelque chose de ce genre. Seulement, personne n'en est informé ! Une jeune Allemande que je connais, ma chère Angèle, est venue récemment en France. Aucune agence de voyage ne lui a appris qu'elle pouvait avoir 40% de réduction sur ses voyages. Elle l'a su par hasard, et, devant traverser notre pays, a couru aux renseignements d'une grande gare. On lui a expliqué qu'il existait bien une carte de réduction, mais qu'elle aurait dû la demander en Allemagne, ou à la frontière. Elle désirait aller à Bordeaux ? Bordeaux étant gare frontière, elle pourrait obtenir cette carte à son retour. Bref, déluge d’explications, plus savantes les unes que les autres. Pourtant, elle alla s’adresser à un autre guichet, et on lui donna aussitôt sa carte sans formalité. Qui le savait ? Personne, et même pas les em-

ployés des renseignements. On verra, par cette petite histoire morale, comme notre propagande est bien faite.

On veut tout diriger aujourd'hui, ma chère Angèle, et nul aimable ivrogne n'aura bientôt le droit de faire sa belote dans une arrière-boutique sans se conformer aux décrets - lois - sur - l'organisation - de - la - belote - dans - les - classes - moyennes - pendant - les - intervalles - de - la - semaine - de - quarante - heures. Je n'aime pas beaucoup cela, vous le dirai-je? Mais je vous dirai aussi que le tourisme n'est pas une affaire privée : ni M. Mussolini ni M. Staline ne versent dans cette erreur. On ne peut demander à l'hôtelier français qui achète 20 francs son poulet cru au marché de vous le vendre cuit pour dix, avec l'aimable prime d'un homard. Le mariage de ce poulet et de ce homard est un symbole émouvant de notre situation, et vous devriez le peindre en un médaillon pour ce bon M. Loisirs. Favoriser l'entrée des étrangers, leur faire connaître les avantages qui existent en France, et détaxer l'hôtellerie en même temps que les autres commerces, peut-être a-t-il envie de le faire, peut-être ne le peut-il pas tout seul. Tant que cela ne sera pas, les ouvriers du Nord iront manger chez les "friteurs" de Bruxelles leur poulet de grain et leur homard d'Ostende.

1er août 1936

EN ATTENDANT LES CAMIONS DE TUEURS

Dans la salle où je vous écris, ma chère Angèle, se trouve un drapeau français que je considère avec amitié. Il est fait de morceaux assez grossièrement assemblés : le bleu n'en est pas très franc, et la hampe est un roseau. Ce drapeau a servi à traverser la frontière à un Espagnol suivi de près par des miliciens antifascistes. Tous ces jours-ci, je vois passer des autos où des drapeaux français énormes sont peints grossièrement à l'arrière, ou qui portent alternativement les initiales de la Fédération anarchiste, et, plus souvent encore, les mots Consulado francés, Dans la voiture parée de ces mots protecteurs, l'autre jour, il y avait des Autrichiens, des Espagnols, des Italiens, qui ne se connaissaient pas entre eux et qui avaient réussi, sous ce drapeau, à passer la frontière. Tout cela, lorsqu'on le voit de près, est assez émouvant.

C'est d'un village de Cerdagne que j'écris cette lettre, et vous savez que, depuis que le traité des Pyrénées a partagé la Cerdagne en deux, Français et Espagnols ne cessent pas de se regarder avec amitié. On considère ici de plus près qu'ailleurs les événements d'Espagne, parce que tout le monde connaît des Espagnols. Si vous avez lu l'admirable article de M. François Mauriac de l'autre jour, l'un des plus beaux qu'il ait écrits, vous comprendrez, ma chère Angèle, avec quelle fureur tous les Français, mais ceux du Midi, les Pyrénéens plus encore, ont appris que le gouvernement de M. Blum pouvait aider (a aidé, si l'on en croit M. Zyromski) des Espagnols à s'entre-tuer. On me dit qu'à Céret, on me dit qu'au Boulou, qui sont de charmants villages pas très loin d'ici, on a vu passer des avions français qui se dirigeaient vers la frontière.

Je franchirai cette douce pente qui sépare le Conflent de la Cerdagne, et je pourrai apercevoir la petite ville de Puigcerda, où je suis allé bien souvent, et où, pour les fêtes de la Vierge, on fait à coups de confetti de si belles processions. Que sera le 15 août à Puigcerda ? De Font-Romeu, on pouvait en voir brûler les maisons, et, tout à l'heure, nous venons d'apprendre la mort du maire et d'un notaire. Ce fut une belle mort, à la manière des victimes de Scarface. Les révolutionnaires du pays, dans cet air pur, sous ce soleil rayonnant, n'ont peut-être pas assez de courage pour accomplir seuls leur triste besogne. Alors, Barcelone envoie en auto, en camion, des équipes de tueurs. En quelques heures, on peut aisément clouer au mur le maire et les notables, et le curé par-dessus le marché, déterrer les religieuses mortes et les exposer sur les marches des églises, fusiller les petits garçons à béret rouge, puisque le béret rouge, là-bas, n'est pas l'insigne des Faucons de M. Monnet, mais celui des carlistes. Puis les équipes de tueurs repartent sur leur camion, à toute

allure, sur les routes défoncées, et peut-être chantent-ils les admirables vieux chants de révolte des Catalans ou encore leur Internationale :

Es la lluta darrera,
Arropen nos, germans,
L'internationala sigue
La patria dels humans...

Si près de la frontière, sur ces routes que gardent les gendarmes armés, où tout à l'heure est venu le général commandant la région, il n'est pas malaisé d'imaginer ces scènes. Il suffit d'écouter parler ces Espagnols qui viennent de descendre d'une voiture amicale, de les voir s'assembler pour lire les journaux français, se demander s'il est possible de rentrer dans leur pays par la côte basque. Et toujours, toujours, ces automobiles bariolées qui passent, puisque, pour peu de temps sans doute, les trois couleurs françaises sont encore une protection.

Les gens de ce pays, dans la montagne tout au moins, ont beaucoup à faire dans leur vie et ne s'occupent pas beaucoup de politique. Hier, j'étais dans un village assez isolé, qui doit bien compter cinq cents habitants (encore est-ce une capitale, celle de l'ancien comté de Capcir), et où l'hiver est très rude.

"Nous avons des communistes ici, savez-vous, me dit-on avec un peu de fierté. Ils sont sept. Et encore il y en a au moins six qui ne savent pas très bien ce que ce mot veut dire."

Heureux pays qui ne compte encore que sept communistes, et qui peut-être bat le record de la région ! Mais déjà on se demande si cela durera encore longtemps, et si la politique ne vient pas chercher ceux qui ne désiraient pas s'occuper d'elle. Déjà, le réveil national s'est accentué d'une manière extrêmement nette en Alsace, où l'on a brûlé à Haguenau, fief de l'autonomisme, le mannequin du Heimatbund. Déjà, la querelle des sanctions a fait réfléchir les gens des Alpes et de Provence, qu'ils soient rouges ou blancs, et les a violemment séparés du gouvernement, comme l'on sait. Les événements d'Espagne, qui mettent en danger, par un paradoxe prodigieux, la plus sûre de nos marches, vont-ils avoir le même résultat ? Ce n'est pas impossible. Car il est malaisé de ne pas songer au jour où, sous un pavillon anglais, par exemple, les Français qui ont une auto seront obligés de transporter leurs amis qui n'en ont pas. Par la grâce d'un gouvernement de pleutres et de bandits, les cyniques, les marchands d'armes, les sadiques comme ce petit Pierre Cot (il suffit de regarder son portrait pour deviner chez lui on ne sait quel érotisme du sang et de la mort), font la loi à ces pauvres gueules de pions chahutés que montrent Blum et Salengro. Le jour viendra, le jour n'est sans doute pas loin où nous confectionnerons avec des tabliers de cuisine et des robes de petite fille quelque bannière étoilée, quelque étendard de l'Union Jack. Où nous apprendrons que Paris ou Lyon, ou Marseille ont envoyé dans les petites villes leurs camions de tueurs. Où les évêques rouges seront pendus dans leurs chiffons de pourpre, et les curés démocrates éventrés avec leurs enfants de choeur, au pied des croix renversées et des ciboires souillés d'excréments. Il faut nous hâter, ma chère Angèle, de trouver un pays secourable, un drapeau qu'on n'ose pas trop offenser. Puisque la France n'a pas de gouvernement, hâtonsnous de réclamer au moins les avantages du protectorat.

8 août 1936

LE PARTI DE L'HONNEUR

On vous a demandé, ma chère Angèle, ce que c'était que ce carlisme dont on parle tant à propos des événements d'Espagne. Bien que vous soyez un peu fâchée contre moi parce que je n'admire point M. Blum et que je désire du fond de mon coeur voir M. Cot au diable, vous m'interrogez à ce sujet. Pour vous, comme pour beaucoup d'aimables Françaises, tout

votre savoir sur ce point vient de *Pour don Carlos*, qui est un fort agréable roman de M. Pierre Benoit, et que j'ai vu au cinéma muet il y a déjà longtemps. Vous confondez un peu Allegria Detchart et la Passionnaria dont vous parle le *Populaire*, et vous vous demandez si tous les carlistes sont semblables à l'excellent sous-préfet du pays basque. Mais quand j'ai demandé pour vous ce que c'était que le carlisme, l'Espagnol auquel je m'adressais est devenu grave et m'a répondu : "C'est le parti de l'honneur." Je trouve le mot assez beau et très espagnol ; de cette Espagne attirante où la France, depuis tant de siècles, du Cid à Hernani et au Soulier de satin, est allée chercher les images du risque, de la jeunesse, de la confiance et de la parole donnée, même si, ce faisant, elle se trompait dans l'expression. Je ne suis peut-être pas un très grand clerc en matière de carlisme, et je ne pourrais rendre des points à M. Pierre Benoit. Mais j'essaierai de vous renseigner. Je n'ai pas besoin, ma chère Angèle, de vous rappeler comment est né le mouvement : en 1833, le roi Ferdinand VII abrogea la loi salique, afin de laisser le trône à sa fille Isabelle. Son frère don Carlos se souleva, fut proclamé roi sous le nom de Charles V et soutint plusieurs années une guerre sanglante. En 1860, son fils reprit la lutte. Enfin, en 1872, le neveu de ce dernier fit naître la dernière grande guerre carliste, qui dura quatre ans. L'an passé, le dernier descendant de don Carlos, don Jaime, chef de la maison de Bourbon, est mort. Ses droits ont passé à son oncle, un vieillard de 82 ans sans héritier direct. Après lui, les partisans carlistes se rangeront probablement dans les rangs des "alphonsistes", Alphonse XIII, descendant d'Isabelle, étant l'héritier légitime de la dynastie. Il est peu probable qu'ils aillent chercher un Bourbon-Parme, et, d'ailleurs, le mari d'Isabelle était aussi un Bourbon. Vous voyez que, raisonnablement et logiquement, le carlisme est un parti sans avenir.

Mais vous avouerai-je que ce qui me touche plus que tout dans ce mouvement si parfaitement espagnol, c’est son apparente inutilité ? Pour un vieillard de 82 ans, des provinces s'enflamment, et elles ont trouvé un chef, ce Falconde héroïque dont toute la Navarre s'émeut. C'est que le carlisme n'est pas une doctrine de politiciens : c'est une doctrine de fidélité. Le principe dynastique est irréfutable, et tant que le dernier descendant de don Carlos sera vivant, l'honneur commande de le suivre.

A cette fidélité primordiale se rattachent d'ailleurs d'autres fidélités. On s'en apercevra suffisamment si l'on songe qu'à la fin de la monarchie, le carlisme avait à peu près disparu à la Chambre : aux dernières élections, devant les dangers du communisme et de l'anarchie, il a conquis un grand nombre de sièges. Il se réveille quand l'honneur est oublié. Dans la révolution nationale d'aujourd'hui, à côté des fascistes de Primo de Rivera, les carlistes de Falconde se battent au premier rang pour la grandeur et la liberté de l'Espagne. Libre à André Chamson de prétendre que le mouvement national est "coupé du peuple" ce menteur à prébendes sait pourtant que les populations de Navarre qui se soulèvent sont pauvres. Ce sont des paysans de la montagne qui partent trouver Falconde avec leurs curés, et leurs curés les bénissent et les confessent avant le combat. Ils meurent pour une idée incarnée, pour la justice, beaucoup plus que pour un intérêt immédiat.

Ajoutons que le carlisme, si idéal qu'il ait toujours été, a la force et la précision réaliste des grandes doctrines. Le principe qui a fait son importance est l'union de l'autorité et des libertés. C'est au nom des fueros que se sont soulevées trois fois, au cours du siècle dernier, les provinces du Nord. Par là, et même si les prétendants n'ont pas toujours été à la hauteur du grand enthousiasme qu'ils soulevaient, le carlisme montrait un vif sens politique. Lorsque les rois d'Espagne seront revenus sur leur trône, il est à souhaiter qu'ils s'inspirent de ce libre régionalisme qui peut seul sauver l'unité nationale. En Navarre, en Andalousie, à Valence, et surtout à Barcelone, c’est cette politique décentralisée, et elle seule, qui pourrait réussir.

Qu'on ne s'étonne donc pas de voir un mourant sans héritier aider au soulèvement de l'Espagne. Car ce qu'il entraîne à son seul nom, ce sont des idées assez fortes et assez belles, et ceux qui le suivent le savent bien. Mais on aime que l'exacte discipline des volontaires carlistes, que leur mépris de la mort, que leur enthousiasme s'attachent à une image

aussi pure, aussi dépouillée des combinaisons et des contingences. La pureté, voilà une notion que nous n'avons guère accoutumé de rencontrer en politique.

J'espère vous avoir montré, ma chère Angèle, qu'elle s'allie à un sentiment assez précis des remèdes nécessaires, à un juste réalisme. Mais elle demeure la pureté. Les horreurs de la guerre civile nous auront au moins appris à connaître son étrange présence. On ne saurait espérer de la presse du Front populaire, de *Vendredi*, de M. Chamson, de M. Guéhenno, des curés rouges et des antimilitaristes affamés de décorations qu'ils saluent et respectent le parti de l'honneur. Au moment où ils donnent l'exemple d'une bassesse aussi accomplie et d'une gloutonnerie aussi naïve, nous pouvons pourtant nous consoler si l'honneur, quelque part au moins, n'est pas tout à fait oublié.

15 août 1936

LES CLOWNS SUR LES TRÉTEAUX

En un temps où tout n'est pas rose, ma chère Angèle, il ne faut laisser échapper aucune occasion de rire. Et ces occasions sont assez nombreuses, à mon avis, pourvu qu'on se donne la peine de penser quelquefois au comportement de nos bons amis les intellectuels antifascistes. Il faut dire que la situation n'était pas toujours drôle pour eux : les uns avaient du talent, mais on les ignorait, les autres n'en avaient pas, et on les ignorait aussi, ou bien on ne les connaissait que trop. Par bonheur, ce gouvernement de Front populaire que l'Europe et la lune nous envient a pris le pouvoir. Aussitôt, une grande ligue a été formée, celle de ces intellectuels, justement, dont personne ne s'occupait, et qui ont commencé de relever la tête. Et nous avons assisté à de bien beaux spectacles.

Tout d'abord, l'union sacrée a été décrétée : Le *Canard Enchaîné*, qui n'aimait point les artistes de la Comédie Française, se mit à admirer Mlle Marie Bell depuis qu'on avait pu fouir dans le *Quatorze Juillet* de M. Romain Rolland. M. Maurice Rostand, qui faisait depuis des millénaires les frais de plaisanteries un peu anciennes, devint aussitôt une étoile, un poète sincère, bref, un auteur pour le peuple. M. Gide tomba dans les bras de M. Romain Rolland, dont il avait dit jadis pis que pendre, avec cette ironie supérieure qui faisait son charme. Il renia même les méchancetés intimes dont il avait couvert M. Blum. Bref, de Julien Benda au *Merle Blanc*, le Front populaire intellectuel fut constitué pour barrer la route au fascisme et faire le trust des décorations.

J'avoue, ma chère Angèle, que j'ai toujours trouvé assez singulière cette prétention qu'ont les intellectuels, depuis le romantisme, de vouloir nous régenter. Au nom de quoi un honnête romancier serait-il meilleur politique que le bistro du coin ? Il se peut que cela soit, mais il se peut aussi que cela ne soit point. Peu importe à ces messieurs : ils signent à tour de bras leurs mandements, leurs manifestes et leurs bulles. Et voici qu'ils prétendent nous donner des conseils que je trouve, pour ma part, assez étranges.

S'est-on assez moqué du joli mouvement de menton attribué à Barrès, un jour où il voulait s'engager ! Nous a-t-on assez parlé du rire de Poincaré dans les cimetières ! Mais qu'on lise *Le Populaire* : un sieur Hermann, monté à bord d'un avion de bombardement au-dessus de Majorque, y décrit en esthète le claquement des mitrailleuses dans l'air bleu du matin et la guerre fraîche et joyeuse. A quand un hymne à "Rosalie" ? Qu'on lise M. Chamson dans *Vendredi*, M. Pierre Scize dans *Le Merle Blanc* : ils battent du tambour avec allégresse, ils s'écrient : "Armons-nous, et marchez !", ils préparent la grande parade de la mort : "Ce n'est que dix sous pour les militaires, et Mme Andrée Viollis versera la goutte !"

Ah ! que j'aime, ma chère Angèle, ce débordement d'enthousiasme ! Peut-être ne connaissez-vous pas M. Pierre Scize ! Les Lyonnais savent qu'un quai de la Saône porte ce nom. Mais c'est aussi celui d'un journaliste que les organes de gauche, jadis, repoussèrent avec horreur parce qu'il venait d'être décoré. Il a écrit une petite pièce gentille, il compose des articles que l'on prétend sévères et où sont soigneusement respectés tous les conformismes à la mode d'avant-hier. Mais, surtout, M. Pierre Scize est pacifiste. Il a écrit, proclamé cent fois, qu'il ne marcherait plus jamais pour aucune cause. Toutefois, il n'a pas

tardé à comprendre qu'une telle attitude était singulièrement vieux jeu et qu'on le regarderait de travers dans les salons. La révolution espagnole lui fut une excellente occasion de sortir de l'ombre. Il commença par nous exposer ses troubles de conscience : n'avait-il pas jadis blâmé M. Romain Rolland d'avoir abandonné le pacifisme intégral ? Eh bien, il s'en confessait aujourd'hui, M. Romain Rolland avait raison : si Moscou est attaqué ou menacé, il faut nous battre pour Moscou. M. Romain Rolland lui écrivit une lettre émouvante, et M. Pierre Scize, ivre de joie, écrivit enfin son plus bel article.

"Ce qui me révolte, moi, imprima-t-il, c'est de ne pas apprendre qu'aux premières heures du soulèvement monarchiste, la France du Front populaire n'a pas été tout de suite, coeur à coeur, bourse à bourse, armes, munitions, volontaires, aux côtés de nos frères de Catalogne et de Castille. C'est de ne pas apprendre qu'en hâte furent dressés aux carrefours les tréteaux de l'enrôlement volontaire."

Ne cherchez pas, ma chère Angèle, le nom de M. Pierre Scize sur la liste des morts du Guadarrama. Le mot de tréteaux doit être pour vous une illumination : il ne réclame qu'une place éminente parmi les clowns de notre Révolution verbale.

Qu'on a du goût à voir s'entre-dévorer les Augustes du Front populaire ! Assez longtemps, grave et vêtu de noir, M. Gide a joué le rôle de M. Loyal, assez longtemps, M. Guéhenno a respiré avec ivresse l'odeur du crottin, et M. Chamson a battu pour le compte des marquises la poussière des tapis. A force de contorsions, M. Jean Cassou, qui n'était pas content de son étoile de papier, a réussi à avoir sa petite place, son voltige désormais en pleine lumière, à travers les cerceaux disposés par M. Léo Lagrange.

Mais une nouvelle équipe montre les dents, mais de nouveaux clowns aspirent à entrer en piste. Voici que s'agitent les hommes du théâtre, les hommes du cinéma : n'ayez crainte, ce ne sont que des hommes du cirque. Par un coup de maître, M. Pierre Scize, hier inconnu, voudrait bien entrer dans la gloire. Il est prêt à tout pour cela, et même à bâtir ces tréteaux d'enrôlement où personne, pourtant, ne l'empêche de s'inscrire le premier. André Malraux peut rapporter d'Orient de drôles de statues ou s'envoler à bord des avions de Pierre Cot. Pierre Scize fera mieux, il fera le sergent recruteur. Quelle nostalgie du joli mouvement de menton ont ces adjudants en disponibilité ! Aussi regardez la parade : on n'en imagine pas de mieux achalandée. Ils sont prêts à tout, ces intellectuels, pour attirer l'attention, au moment où tout le monde se moque d'eux. Un Roi-Soleil peint sur le derrière, André Chamson joue aux grâces avec Jean Zay, un drapeau planté entre les fesses[1]. Jean Cassou marche sur les mains, Guéhenno brandit le violon sur lequel, le 2 août, il jouait la Marseillaise dans une thurne de l'Ecole Normale (il pourra resservir). Et Pierre Scize fait le grand écart.

22 août 1936

L'AVION DE 8H47

Je vous avais fait croire, ma chère Angèle, et vous m'en voyez tout contrit, que le flambeau de l'intellectualité antifasciste allait être ravi par M. Pierre Scize, dans cette olympiade du sang et de la rigolade qu'ont organisée depuis peu ces messieurs. Il m'a été facile d'apprendre qu'il n'en était rien, et que M. André Malraux ne se laisserait pas enlever si facilement ses galons de sergent recruteur auxquels a droit depuis longtemps le plus brillant "rempilé" de l'armée révolutionnaire. Mais peut-être ne savez-vous pas très bien qui est M. André Mal-raux, car toutes ces célébrités populaires n'ont pas encore atteint ce qu'on nomme communément la gloire. Comme vous êtes savante, vous n'ignorez pas qu'il a obtenu, voici peu d'années, le prix Goncourt. J'ajouterai qu'il a un grand talent et qu'on ne doit point le confondre avec un Guéhenno ou un Tartempion. Mais ce n'est pas ce talent indéniable qui fait l'originalité de sa curieuse physionomie commerciale et littéraire.

[1] voir note de la page 34

Sa personnalité littéraire, à vrai dire, semble s'estomper quelque peu, puisque M. Malraux, depuis trois ans, n'a guère publié qu'une nouvelle antifasciste, *Le Temps du mépris*, spécialement dirigée contre M. Hitler. Par contre, on a vu s'annoncer dans l'auteur des *Conquérants* et de *La Condition humaine* un de nos politiciens les plus doués pour la contrebande et pour la traite des soldats. Vous ne savez peut-être pas, ma chère Angèle, que l'ambassadeur du gouvernement de Madrid cherche à racoler des aviateurs, pour la jolie somme de 25.000 frs par mois, sans compter l'assurance vie. Ces aviateurs, le contrat qu'a publié un journal bien informé prévoit qu'ils auront à passer par l'intermédiaire de M. Malraux. Vous voyez que M. Malraux est devenu une personnalité éminente et que le sergent recruteur promet de hautes paies à ceux qu'il engage comme mercenaires. Cela vaut mieux que le prix Goncourt. Toutefois ce n'est pas dans les étranges mystères de ce contrat que réside l'intérêt majeur de cette petite histoire. Le problème, ma chère Angèle, me parait être ailleurs.

Il est si difficile à exprimer en termes honnêtes que j'aimerais mieux le faire de vive voix, et loin de votre mari et de vos enfants. Néanmoins, comme vous n'êtes pas ignorante, je vous dirai simplement qu'il existe à l'heure actuelle deux auteurs que j'aimerais faire psychanalyser : l'un est M. Julien Benda, l'autre M. André Malraux. M. Julien Benda, hâtons-nous de le dire, est beaucoup moins sympathique, et le docteur Freud en personne ne trouverait sans doute dans son érotisme que d'assez peu ragoûtantes excitations de vieillard qui en est à l'âge des regrets beaucoup plus qu'à celui des réalisations. Relisez plutôt le récit de certaine nuit de noces dans *Délices d'Eleuthère* : c'est l'un des chefs-d'oeuvre du comique involontaire selon Tartuffe. J'ai toujours pensé que M. Malraux avait plus de vigueur, et c’est un homme à qui pas grand-chose ne fait peur.

Mais enfin, à lire ses livres, on trouve toujours le plaisir uni d’une façon bien singulière à la souffrance. Pour avoir écrit un jour que les deux textes les plus importants tombés de sa plume me paraissaient être la préface à *L'Amant de Lady Chatterley* et la préface à un effrayant roman du viol, *Sanctuaire*, de William Faulkner, pour avoir parlé à son sujet de goût malsain de l'héroïsme, et évoqué le marquis de Sade, j'ai reçu de M. Malraux une lettre, d'ailleurs courtoise, où il me prévenait qu'il n'aimait point le "divin" marquis. Ce sont là querelles peu importantes, et tous les sadiques ne se croient pas obligés d'apprécier l'ennuyeux auteur de *Justine*. Et cela ne nous interdit point d’évoquer cette ancienne figure en lisant les récits curieux où M. Malraux semble chercher on ne sait quel plaisir à la description des tortures et de la douleur.

J'avoue qu'en découvrant le rôle politique assez considérable que M. Malraux, depuis peu d'années, désire jouer, je n'ai pas seulement pensé à ces carrières d'aventuriers littérateurs, dont Beaumarchais donna un si bel exemple. Il y a peut-être du Beaumarchais chez M. Malraux, et même sûrement : du Beaumarchais trafiquant d'armes, agent de l'étranger, amateur de révolutions. Il n'a pas plus de scrupules que Figaro, mais on imagine que Figaro devait être gai. La gaieté, ma chère Angèle, a été proscrite depuis longtemps du Front populaire, et vous ne voudriez pas que nos augures, même entre eux, se missent à sourire. Seulement, on peut trouver la joie, ou le plaisir, ailleurs que dans le rire. La sombre ardeur de M. Malraux, celle que l'on devine dans son visage tourmenté, dans ses mains (qu'il aime à faire photographier), dans ses livres obscurs et terribles, dans son activité secrète ou publique, c’est une ardeur où il se complait bien étrangement. Il aime trop les scènes de souffrance pour ne pas voir dans le risque, et même, si l'on veut, dans l'héroïsme, une sorte de jouissance dangereuse, où il excite son esprit, où il peut calmer ses nerfs trop sensibles. Il eût été étonnant de ne pas le trouver dans cette affaire de sang et de tractations.

On imagine assez bien le sergent recruteur d'un nouveau modèle goûtant les plus ténébreuses voluptés après avoir passé quelque commande d'où peut dépendre la mort de centaines d'hommes. Pour trouver du prix à l'existence, un simple train ne suffirait pas à notre sous-officier, les soirs de bordée et de haute paie : il faut que l'avion de 8h.47 soit un Potez de bombardement muni de tous ses accessoires.

29 août 1936

COLONIES DE VACANCES

Vous n'ignorez pas, ma chère Angèle, que beaucoup d'enfants, cette année, un peu plus qu'autrefois je pense, vont rentrer à Paris ou dans les grandes villes après avoir passé trois semaines ou un mois dans les colonies de vacances. Vous m'en voyez ravi, et ce n'est certes pas moi qui blâmerai les communistes d'apporter tous leurs soins à cette cure de santé. J'oserai même vous dire, et même si de tels sentiments doivent vous étonner un peu de ma part, que je suis assez obligé aux grévistes de l'autre mois d'avoir obtenu certains décrets qu'ils n'auraient jamais eus sans énergie. De cela je n'ai aucune reconnaissance au gouvernement de Front populaire : il s'apprêtait à prendre gaillardement la suite des gouvernements de conservateurs abrutis et de radicaux retardataires qui nous ont valu la législation sociale la plus arriérée du monde. Avant la guerre, Bebel le déclarait à Jaurès avec hauteur : les réalisations de la monarchie prussienne étaient beaucoup plus "avancées" que les rêves des socialistes. Et je ne parle pas de la Nouvelle-Zélande, de l'impérialisme anglais.

Vous me voyez donc admirateur des congés payés, et si je ne vois aucune espèce de raison (cela aussi, il faut le dire) pour qu'un vendeur de grand magasin gagne plus d'argent qu'un instituteur, qu'un professeur de collège, qu'un sous-lieutenant, je ne crois pas céder à cette abominable démagogie de l'égalité en me montrant satisfait de quelques conquêtes.

Quant aux colonies de vacances, elles posent d'autres problèmes, et même de fort graves. Un peu partout, cet été, on a pu voir des gosses en rang s'égosillant à chanter l'Internationale sur les routes, et conduits par des garçons ou des filles ornés de l'étoile rouge ou de la faucille croisée au marteau. J'ai vu d'adorables moins de six ans lever le poing en signe de menace et nous crier aux oreilles, d'un ton tout à fait terrifiant :

Prenez garde !
Prenez garde !
C'est la jeune garde
Qui descend sur le pavé !

Remarquez bien qu'il existe une de ces colonies de vacances que je connais un peu :

Elle a été établie voici quelque dix ans par une municipalité mi radicale mi modérée, et j'imagine qu'il ne doit pas y en avoir beaucoup en France de cette sorte à avoir eu des idées pareilles. Mais enfin, c'est un fait, il en existe au moins une, et on y envoie des enfants dont les parents ne sont pas censés tous communistes. Il y a même des enfants assistés. Tout cela, par la grâce de quelques pions, chante avec ensemble l'Internationale, siffle les automobilistes et les curés, lève le poing et ricane sur le passage des touristes. On peut trouver, sans désirer manger la jeune garde à la croque au sel, que c'est un peu excessif. Mon seul espoir, ma chère Angèle, est que, de même qu'on a formé des générations d'anticléricaux en mettant des garçons en rang au chant des cantiques, les moscovites formeront des antimarxistes au chant de l'Internationale.

Mais on peut aussi réfléchir, sans attendre d'aussi lointains résultats. Je pense, ma chère Angèle, que j'ai rencontré aussi des colonies de vacances sur la Côte d'Azur. Elles ne chantaient point, elles n'arboraient pas d'insignes rouges. Etaient-elles neutres ou Croix de Feu ? Pas du tout. Mais si vous alliez à Nice, vous verriez que le parti communiste a fait placarder des affiches furieuses où il accuse les fascistes d'entretenir le touriste étranger dans l'idée qu'il y a des manifestations sur la côte : ainsi qu'on le sait, ce sont justement des fascistes qui ont fait la grève dans les hôtels en juin et insulté la reine d'Espagne. Quand on rapproche ces petits faits, on comprend pourquoi les colonies de vacances, si bavardes dans le reste du pays, sont muettes en Provence. Il s'agit de ne pas effrayer le touriste, et tout cela nous confirme dans la triste pensée qu'on ne sera plus poli en France, bientôt, que par lâcheté.

Voyez-vous, ma chère Angèle, je ne suis pas très content quand je vois abrutir de pauvres gosses, au mépris de toute liberté, par quelques instituteurs esclaves de Moscou. Mais je pense aussi que nos conservateurs, qui s'affolent si aisément, ne l'ont pas volé, et ne l'ont pas volé non plus leurs complices les radicaux. Ils ont négligé la force, la santé de la jeunesse, et la jeunesse a été prise par ceux qui pensaient à elle, qui savaient comment la former. Ils n'y pensent qu'à cause de leur sale propagande, de leur sale parti, cela est sûr. Ils la forment en la rendant sotte et hargneuse. On est peiné de voir ces bonnes figures de petits Français, fils d'ouvriers, petits-fils de paysans, ces garçons et ces filles naturellement aimables, naturellement souriants, toujours prêts à rendre un service, toujours prêts, surtout, à admirer ce qui est beau et même ce qui est luxueux, systématiquement endoctrinés pour la haine et pour l'injure.

Autour de moi, pendant que je vous écris, il y a une nuée de gosses du port, et ils sont très gentils : si je leur demande ce qu'ils pensent, ils lèvent le poing en riant. Autour d'eux, on est communiste, même si l'on ne vit, au sens strict du mot, que du luxe ; ils sont donc communistes. Ils le sont, sans doute, parce qu'ils s'imaginent que là est la justice, et le pain, et la paix, et la liberté. Mais ils le sont pour une raison plus profonde : ils le sont parce qu'on s'est occupé d'eux. Parce que, depuis la colonie de vacances jusqu'au bal du Secours Rouge, c'est le communisme qui s'est emparé de toute la vie sociale, des distractions et des jeux. Voilà le chef-d'œuvre : non point créer une colonie ou un bal, mais en devenir le maître. Ces fêtes innocentes qu'annonce le tambour de ville et qu'organisait jadis "la jeunesse du pays", elles sont organisées aujourd'hui par "la jeunesse communiste". Ainsi, peu à peu, on se réveille en pays soviétisé sans s'en rendre compte. Saluons sans ironie cette grande leçon.

Tant qu'on ne s'apercevra pas de ce qui est nécessaire pour la gaieté et la santé d'un pays, ma chère Angèle, la jeune garde descendra sur le pavé pour la grande peur des bourgeois, des municipalités où l'on s'emplit les poches et où les impôts ne servent à rien - et je n'aurai pas le coeur de m'en étonner.

5 septembre 1936

POUR UNE FETE DU TRAVAIL

Non, ma chère Angèle, je n'étais pas à Garches, où, pour amadouer les catholiques (les curés avec nous !), l'*Humanité* organisa de si curieuses processions, où des prêtres à faux nez de carnaval bénissaient la foule avec un balai de water-closet. Mais, si l'on met à part ces manifestations révélatrices, je vous avouerai que cette grande fête populaire m'inspire des réflexions qui ne sont pas toutes d'ironie. Vous le savez, je trouve profondément ridicules les prétentions esthétiques du Front populaire : elles aboutissent à des représentations théâtrales du dernier grotesque, où de bons musiciens servent de repoussoir à M. Romain Rolland, et où les pauvres écrivains de service, à commencer par Henri Jeanson, sont obligés de dire du bien de la Comédie Française et de Mlle Marie Bell, qu'ils avaient justement honnies pendant des années. Mais je n'ai pas tout à fait la même opinion au sujet des fêtes de l'été, et ces villages de vacances, voire ces derniers bals du 14 juillet, où toute une gaieté simple et charmante semble remise désormais aux mains de la jeunesse communiste, m'ont donné à réfléchir.

C'est une grande chose, ma chère Angèle, pour un parti, que de mettre avec soi les associations de pêcheurs à la ligne, les danseurs de la fête locale, en attendant les processions, les joueurs de boules et les concurrents de nage libre. Je le dis sans la moindre pensée de moquerie. Tant qu'on n'a pas avec soi la gaieté, on n'a rien. Et de même on n'a rien quand on n'a pas avec soi le travail. Et on a beaucoup lorsqu'on a réussi à joindre le travail et la gaieté.

M. Loisirs, me direz-vous, s'en occupe : je n'ai pas l'intention, ma chère Angèle, de vous dire du mal de M. Loisirs ; mais je n'ai pas non plus envie, pour le moment, de vous parler de lui. C'est à autre chose que je pense. Je pense au vilain tour qu'a joué M. Hitler aux so-

cialistes de son pays en instituant pour le 1er mai une grande Fête du Travail. Comme nous sommes en Allemagne, elle est aussi une Fête du Printemps et de la Terre, une nuit de Walpurgis avec feux de joie et chansons, et je doute qu'un culte pareil, toujours un peu barbare, puisse s'implanter jamais en France. Mais pour la Fête du Travail, c'est autre chose.

Je crois vous l'avoir dit, ma chère Angèle, c'est une des grandes pensées de Léon Degrelle et du rexisme que de s'être emparé sans vergogne de quelques thèmes chers aux révolutionnaires, du drapeau rouge, de l'air de l'Internationale et du nom de Front populaire. Ah ! comme je voudrais un chef national qui fût capable de comprendre la profonde portée, la nécessité vitale, d'une fête comme celle de Garches ! Ne nous moquons pas de ces kermesses, car une kermesse peut être charmante. On y va sans grand dessein préconçu, même pas celui de réclamer des avions pour l'Espagne. On y va pour s'amuser en plein air, et retrouver sur une plus vaste échelle la foire de village, unie aux foires de Paris, dans un air plus pur que ces dernières.

Je rêve, voyez-vous, d'un parti national, ou d'une union de partis nationaux, ou d'un groupe libre, de quelques hommes, assez audacieux pour organiser, au 1er mai prochain, une grande Fête du Travail. Elle pourrait être la première manifestation vivante de ce nationalisme social dont nous sommes, maintenant, pas mal à rêver. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une utopie, et je pourrais vous dire un jour quelques noms auxquels je pense. Les partis nationaux, ou soi-disant tels, avec leurs parlementaires et leurs politiciens, se sont laissé voler, et de trop grand gré, tout ce qu'ils auraient dû défendre : la solidarité des travailleurs de toutes les classes de la nation, et bientôt la protection de cette nation elle-même. Je crois que le premier obstacle à emporter dans la lutte, c'est, si l'on peut ainsi l'appeler, l'obstacle de la gaieté. Il ne faut pas qu'après avoir réussi à faire croire qu'ils défendaient les travailleurs, des profiteurs lugubres du genre de Jouhaux réussissent à faire croire qu'ils sauront aussi les distraire.

Ce n'est pas, naturellement, dans nos conservateurs que j'ai quelque espoir pour comprendre la dignité du travail et le charme des fêtes populaires. Les conservateurs, comme disait le duc d'Orléans, ont un nom qui commence mal. Mais, après tant d'efforts, un peu partout, on commence à comprendre que le véritable nationalisme est la plus hardie des révolutions. Je voudrais que cette révolution non sanglante, que cette révolution "progressive", comme disent les rexistes, eût ses fêtes et sa gaieté.

Je ne sais pas faire grand-chose, ma chère Angèle, je vous l'avoue humblement. Mais je saurai bien planter quelques clous, ou coller des affiches, ou vendre des bonbons. Je vous assure que je participerais de grand coeur à la première Fête du Travail organisée en France par un parti national. J'espère que vous voudrez bien y venir faire un tour de chevaux de bois, même s'ils ne tournent pas au son de l'Internationale, et même si les travailleurs réunis pour une journée de jeux ne songent qu'à la joie et à la paix de leur pays, et non aux moyens d'étendre au monde la guerre d'Espagne.

12 septembre 1936

TENUE DE CAMPAGNE

Voici l'automne, ma chère Angèle, et je décèle dans vos lettres un juste et féminin souci des modes de cet hiver. Certes, vous n'attendez pas de moi que je vous indique comment vous devrez vous habiller pour irriter vos amies et tenter le coeur des hommes. Mais ces questions de mode, voyez-vous, ont bien leur importance, et je sais certaines corporations tout entières, qu'on aurait cru soucieuses d'occupations moins temporelles, qui s'occupent activement, ces jours-ci, de la manière dont elles auront à vêtir leurs ressortissants.

J'imagine qu'aux environs de 1790 ou de 1791, beaucoup de bonnes gens ne se doutaient pas que la Révolution, comme l'apprendraient plus tard leurs petits-enfants dans les

livres de classe, était déjà commencée. On met très longtemps à s'apercevoir de l'évidence. Je ne crois pas être très original, ma chère Angèle, en vous révélant que nous en sommes là, c'est-à-dire à la veille de la déclaration de paix à l'Europe et de guerre au roi de Bohême et de Hongrie, à la veille de nouvelles lois contre le monde ouvrier, contre les libertés, et diverses autres choses. On commence à s'en douter, d'ailleurs, un peu partout, et j'imagine que monsieur votre mari, dans votre province, a déjà assisté à ces réunions dont on me parle, où l'on prépare, pour les femmes et les enfants, un plan d'évacuation vers des lieux sûrs. Mais ce n'est pas de voyage que je veux aujourd'hui vous entretenir, c'est de mode, je vous l'ai déjà dit.

Un peu avant de quitter ces villes et ces villages du Midi où passent de temps à autre des camions à destination de l'Espagne, j'ai pu parler avec un excellent curé qui m'honore de son amitié. Je n'ai pas, je vous l'avouerai, beaucoup de relations dans ce que l'on nomme avec pompe les milieux ecclésiastiques, et j'ignore si tous les curés de village ressemblent au mien. Il me plaît parce que c'est un homme courageux. Je l'ai entendu se plaindre en chaire qu'on n'ose même pas ordonner des prières publiques pour le salut de la France et du monde, ainsi que cela se faisait autrefois, en des temps qui étaient plus sûrs que le nôtre. Il est très vrai que chacun, dans son ordre et dans son métier, commence par ne pas oser s'affirmer et par avoir peur.

Cependant, il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir où vont le monde et notre pays, et, quelque trois semaines après ce sermon mémorable, mon curé m'a entretenu de mode, comme j'avais l'honneur de vous le dire. Le village où il exerce son ministère est assez calme, néanmoins, à la ville voisine, et sans que les journaux en aient parlé, une bande de braillards avait donné, la nuit précédente, l'assaut à une église, qui dut être surveillée par les gardes mobiles. Simple exercice, assurément, et contagion des voisins d'Espagne. Néanmoins, dans sa propre église, on venait de fracturer les troncs, qui ne doivent cependant pas être très garnis. L'excellent homme était un peu ému, et c'est comme cela que nous avons parlé des toilettes de cet hiver.

Ce qu'il m'a dit, je ne l'ai vu annoncer nulle part, et je trouve pourtant cela assez significatif. M. Maurice Thorez, qui fait tant d'avances aux catholiques, m'en voudra sans doute de le révéler, mais j'aimerais assez que quelques bonnes âmes naïves y trouvassent matière à réflexion, Figurez-vous, ma chère Angèle, que mon curé a reçu le conseil de son diocèse, de même que les autres prêtres, d'avoir à sa disposition un habit laïc. La prudence est une des grandes vertus, et il est inutile de s'exposer vainement, inutile et même interdit. En cas de révolution, il vaut mieux pour un prêtre circuler dans les rues en vêtement de laïc, et ce que les règlements militaires nomment "tenue bourgeoise" constitue un minimum de précaution. "Cela ne s'adresse d'ailleurs pas seulement aux prêtres, ajouta mon curé. Je sais, par exemple, que les carmélites ont reçu le conseil, ou l'ordre, elles aussi, de se préparer des robes laïques. D'autres ordres, comme les soeurs du Très Saint Sacrement, n'ont pas besoin de grandes transformations. Les religieuses ôteront leur guimpe, leur cornette, leur chapelet, elles mettront un foulard sur la tête comme nos paysannes, et pourront peut-être ainsi passer pour des femmes d'humble condition." Je n'en suis pas très sûr, et il me semble, ma chère Angèle, que les étoffes ecclésiastiques n'ont guère de rapport avec celles qui servent d'ordinaire à confectionner les vêtements des femmes, surtout jeunes, et même "d'humble condition". L'histoire des révolutions nous enseigne d'ailleurs (un jour que vous viendrez à Paris, je vous montrerai la liste des victimes du cimetière de Picpus) que l'humble condition ne suffit, hélas ! point à sauver les innocents de la furie des révolutionnaires.

Mais peu importent ces détails : que pensez-vous de cette sage et inquiétante mesure, qui n'a pas été prise, je l'imagine, seulement pour les compatriotes de mon curé ? Pour ma part, ma chère Angèle, j'avoue que je suis demeuré pensif. Tout ce qui est administratif est assez lent à la compréhension, et cette grande administration qu'est l'Eglise a prouvé assez souvent, ces dernières années, qu'elle n'ouvrait pas volontiers les yeux sur les périls. Si elle les ouvre aujourd'hui, il faut croire qu'ils sont bien proches.

Quand j'ai repris le train, j'ai croisé à Narbonne, à Toulouse, des miliciens (et des miliciennes) d'Espagne. C'était deux jours après la prise d'Irun. Pour dire la vérité, ces garçons, qui s'en allaient passer à Cerbère une bien complaisante frontière, ne venaient probablement pas de se battre. Par un mystère que je n'ai pas éclairci, leurs uniformes étaient flambant neufs, leurs cuirs rutilaient, de même que la grande étoile rouge de leurs calots ou de leur col. Peut-être un jour m'expliquera-t-on qui équipe en France les miliciens espagnols. Mais cette tenue me fit songer aux discours de mon curé et aux vêtements civils que brossent et raccommodent en ce moment les gouvernantes des presbytères.

Tenue bourgeoise ou tenue militaire, je crois que tout Français, en ce moment, doit préparer pour cet hiver sa tenue de campagne. La prudence ecclésiastique nous y invite fortement. Je ne me permettrai d'ajouter à ses conseils qu'une seule chose, puisque nous avons décidé de parler de mode : il convient que cette tenue permette des mouvements assez libres, afin de ne pas servir seulement à se mettre à l'abri, mais aussi à se défendre, et à attaquer.

19 septembre 1936

NOS *MARINS DE CRONSTADT*

Oui, ma chère Angèle, les théâtres de Paris commencent à ouvrir leurs portes, et les cinémas en font autant. Mais, ces jours-ci, où la politique a tant d'importance, comment ne pas emmener ses préoccupations avec soi, même dans les salles de spectacle ? Aussi ne vous étonnerez-vous pas si le plus beau film de cette semaine, celui que vous devrez voir à tout prix, soit inspiré, lui aussi, par la politique. François Vinneuil, pour cette raison, me permettra de vous en parler.

Vous le savez, j'ai toujours une faiblesse pour les films russes. *Le Cuirassé Potemkine*, *Tonnerre sur le Mexique* m'ont toujours paru des oeuvres magnifiques, dont nos vaudevilles et nos drames mondains, hélas ! sont bien loin. Je me suis pourtant fait injurier par des camarades hirsutes lorsque j'ai contemplé *Les Marins de Cronstadt* dont on vous a parlé ici, et qui paraissent empreints du militarisme cocardier le plus repoussant. J'ai même murmuré: "Mais c’est du Déroulède!" A quoi un tovaritch placé près de moi répliqua d'un ton mi-furieux, mi-émerveillé : "Si Déroulède est comme ça, Déroulède est très bien !" Et je n'eus plus qu'à admirer combien nos communistes sont prompts à applaudir quand on leur montre comment se défend la patrie russe, eux qui siffleraient un soldat français à Verdun.

Toutefois, je dois dire que le film que j'ai vu me parait dépasser, et de beaucoup, *Les Marins de Cronstadt* en vertus héroïques. J'ai contemplé, sur l'écran magique, cette ville d'ocre et de soleil que je connais bien, ses ruelles étouffées, ses grilles forgées, ses portes barbares. J'ai revu, en quelques images prestigieuses, la place aux cent balcons, éclatante sous la lumière, et j'ai revu, dressé au-dessus du fleuve profond et vert, tout cet entassement de maisons, d'églises et de forteresses. Aussi vite, aussi magistralement qu'Eisenstein résume l'Espagne au début de *Tonnerre sur le Mexique*, le metteur en scène inconnu résumait la grandeur âpre d'une cité éternelle. Puis le drame commençait. Sous les attaques incessantes, sous l'éclatement gris des bombes, le sec halètement des mitrailleuses, des jeunes gens pâles et mal rasés, des enfants encore, défendaient pied à pied une citadelle déjà croulante. Bientôt, il ne reste plus qu'une tour carrée. La dynamite l'emporte. La troupe décimée se réfugie dans les souterrains. Et ce sont ces épisodes cruels et prodigieux, que seul peut inventer un metteur en scène de génie, ces épisodes qui donnent un sens et un élan au drame, et l'empêchent de ressembler à un simple documentaire : le feu interrompu quelques instants pour permettre la venue d'un prêtre qui confessera les mourants, les combattants aussi, et les femmes réfugiées ou prisonnières dans le souterrain ; la naissance de deux bébés, enveloppés dans des langes de fortune, barbouillés de suie et de poudre, au milieu même de cet enfer (et le prêtre les soulève, et les baptise) ; le suprême assaut, la lance d'arrosage accrochée à un camion d'essence, prêt au feu, et cet enfant qui sort de la citadelle, sous les balles, qui s'empare de la lance et la retourne contre

les assiégeants, puis tombe mort, la face sur le sol ; les avions amis qui jettent des provisions, des armes, mais les provisions et les armes tombent en dehors de l'enceinte ; le sang, la misère, la maladie, la mort, traduites en images sublimes. Je ne crois pas qu'on ait rien pu inventer de plus saisissant et de plus fort.

Vous me demanderez, ma chère Angèle, quel est le titre de ce film bouleversant, dans quelle salle on peut le voir. Hélas ! Je suis bien forcé de vous avouer qu'il vous faudra pénétrer pour cela dans quelque salle des châteaux de l'âme, comme disent les mystiques espagnols. C'est là seulement, et par la grâce de votre imagination, ou peut-être par quelque don de prophétie, que vous pourrez voir nos *Marins de Cronstadt* à nous, que nous appellerons, si vous le voulez bien, *Les Cadets de Tolède*. Car ce film n'existe pas.[1] Tout ce que je vous ai raconté, vous le savez par les journaux, est pourtant vrai. A tant d'héroïsme, tant d'images magnifiques de la grandeur, nous avons tous été suspendus pendant deux mois. Nous connaissons aussi l'attitude de ceux qui nous demandent d'applaudir *Les Marins de Cronstadt* : devant les cadets de l'Alcazar, rêveuse et pensant vaguement aux embrassements de son sergent recruteur, Madame Clara Malraux prenait des photographies, pendant que M. Lurçat, désolé d'avoir manqué l'ouverture de la chasse, empruntait un fusil à quelque milicien, et "tirait le rebelle", comme d'autres le lièvre, ainsi que nous l'a raconté fièrement *Vendredi*.

Je pense, ma chère Angèle, que nous courons le risque de ne jamais voir *Les Cadets de Tolède* à l'écran, même pas aux actualités, même pas par les photographies de Mme Clara Malraux. Quelle belle oeuvre, pourtant, quelle admirable matière que ces sujets dessinés et construits par le destin ! Seulement, avant même de savoir si l'Espagne nationale comprendra la vertu du cinéma, comme sont en train de la comprendre Hitler et Mussolini, il y a autre chose que je voudrais voir réaliser, et qui est peut-être plus simple. Ces *Cadets de Tolède* imaginaires, chacun de nous a le pouvoir, justement, de les imaginer. Qu'il le fasse. Qu'il n'ait pas honte de le faire et de le dire. Encore aujourd'hui, trop de gens, trop de braves gens, craignent d'indiquer clairement où vont leurs sympathies, ont peur soit d'un ridicule fictif, soit de quelque compromission. Eh bien, je crois, ma chère Angèle, que ces temps doivent finir.

Le bolchevisme russe a compris la vertu des images et des mythes. Pourquoi n'honorerions-nous pas, nous aussi, nos héros et nos saints ? Aux marins de Cronstadt morts sans savoir pourquoi, pour une internationale dont ils ignoraient même le nom, il convient d'opposer des héros plus volontaires et plus conscients. Les cadets de Tolède, certes, appartenaient d'abord à l'Espagne, dont ils sont une incarnation symbolique désormais aussi admirable que celle des héros de la *reconquista* et du chevalier enterré à Burgos. Mais de si hautes vertus peuvent servir d'exemple à tous, et nous avons le devoir de dire que nous les honorons. Pendant des années, on a appris au peuple français, et à la bourgeoisie française en particulier, qu'il ne fallait pas donner dans les grands sentiments. Je respecte le sens de la pudeur et de la discrétion, pourvu qu'on ne le confonde point avec cette ‘‘mesure’’ que j'ai en horreur. Mais un peuple a besoin de rapprendre, parfois, les grands sentiments, et il ne le peut que si on lui enseigne qu'il doit honorer, partout où il les rencontre, les grandes images de l'honneur et du mépris du monde.

M. Blum me permettra, ma chère Angèle, de citer la Bible où il est dit que ‘‘sans vision, le peuple périt’’. Je crois assez à cette vérité mystérieuse. Dans un temps où ne manquent pas les horreurs, les vilenies et les platitudes, il convient de ne pas avoir honte de nos visions et de nos images : en attendant de les voir vraiment, plaçons celles des cadets de Tolède sur l'écran idéal de notre Panthéon à nous.

26 septembre 1936

[1] Il sera réalisé en 1939 par Augusto Genina (co-production italo-espagnole) sous le titre *Sin novedad en el Alcazar*. (note de l'édition)

SAVEZ-VOUS PLANTER LES CHOUX ?

Vous êtes une bonne ménagère, ma chère Angèle, et vos opinions résolument démocratiques ne vous empêchent pas de vous inquiéter du coût de la vie. Je ne suis même pas sûr que monsieur votre mari ait souscrit à ce fameux emprunt clos très brusquement deux jours avant la dévaluation, et moins sûr encore que vous l'en ayez beaucoup blâmé. Mais vous vous imaginez que ma présence à Paris me place au centre de tous les renseignements, au milieu même du Conseil des dieux, et vous me demandez ce qu'il faut faire. Vos amies font déjà provision de sucre, de conserves et de pétrole : devez-vous les imiter ?

Hélas ! les dieux ne me disent rien, et je ne puis vous écrire que pour vous raconter ce que je vois, ce qu'on me dit, dans un univers passablement affolé. Avez-vous reçu des coups de téléphone ? Tous les gens que je connais en reçoivent de leurs fournisseurs : "Allo ! Monsieur, avez-vous l'intention de vous commander un complet cet automne ? Hâtez-vous ; la quinzaine prochaine, il vous coûtera cent, deux cents, trois cents francs de plus, selon vos goûts et vos moyens. – Allo ! Monsieur, ici votre chemisier. Vous n'avez besoin de rien ? La semaine prochaine, tout sera augmenté chez moi de vingt-cinq pour cent. – Allo ! Madame, nous savons que vous avez l'habitude, chaque année, de venir dans notre magasin acheter tout ce qui vous est nécessaire pour votre maison. Nous ne voulons pas vous faire l'article, mais nous vous faisons remarquer qu'on prévoit une augmentation de trente pour cent à tous nos rayons dans les jours qui vont venir." Entre nous, il y a peut-être quelque hâte et quelque excès en de telles nouvelles, et les affaires ne seront pas mauvaises, cette semaine, pour tous. Mais je ne puis nier que ces coups de téléphone sont donnés quotidiennement.

Le dernier jeu de société, ma chère Angèle, consiste à se demander, l'une à l'autre, quel est le taux d'augmentation du coût de la vie. Les unes prétendent que, depuis juillet, elles se ruinent lorsqu'elles achètent leurs oeufs, leur beurre, leur eau de Javel. D'autres, qui me paraissent plus près de la vérité, avouent que c'est en juillet et non en septembre qu'ont eu lieu les véritables augmentations - en attendant, certes, celles d'octobre. En tout cas, peut-être avez-vous entendu parler de la grève des Halles et peut-être, vous, provinciale, en avez-vous été stupéfaite.

C'est un des symboles les plus frappants et les plus clairs du monde renversé où nous vivons. Savez-vous combien on vend le cent de choux-fleurs aux Halles ? On le vend dix francs. Savez-vous combien on est arrivé, ces jours-ci, à vendre le mille de salades ? On l'a vendu cinq francs. Madame votre mère pourra vous dire sans doute qu'aux jours bienheureux de la douceur de vivre, avant la guerre, il ne lui est jamais arrivé d'acheter sa salade un demi-centime la pièce, même un demi-centime or. "Mais, protesterez-vous, cela ne m'est jamais arrivé non plus, pas plus que de payer deux sous le chou ou le chou-fleur. Que ne suis-je à Paris !"

Rassurez-vous, ma chère Angèle, aucune Parisienne n'a jamais fait son marché, même ces jours-ci, avec une pièce de 50 centimes pour tout viatique. Le chou coûte toujours trente sous pour la ménagère, et la salade, ravie à sa charrette surchargée, coûte toujours un demi-franc, si ce n'est un franc entier. Ce sont là les mystères de Paris, et plus probablement les mystères de la France et du monde.

Vous ne vous étonnerez donc pas si les maraîchers des Halles ont fait la grève sur le tas de légumes.

Je ne suis pas économiste, et je ne vous indiquerai pas les remèdes qu'il convient d'apporter à de telles erreurs. Je sais seulement, ayant l'esprit simple, qu'il n'est pas possible pour un pays de demeurer dans un état où le maraîcher ne vend pas sa salade et où le client pourtant l'achète fort chère. L'histoire nous enseigne que le peuple n'aime guère ceux qui gagnent un peu trop d'argent sur sa nourriture. Vous savez bien que je ne parle pas du commerçant de détail, qui est écrasé par l'impôt. Mais, de temps en temps, lorsqu'on lit des livres sur le passé, on a l'impression, au milieu d'un désert assez lamentable, d'arriver à une sorte d'oasis, à un paysage merveilleux de fraîcheur, de poésie et de raison mêlées. C'est

l'oasis, le paysage où l'on pend les spéculateurs, où l'on pend aussi ceux qui n'ont pas su protéger les consommateurs de choux en même temps que ceux qui les plantent. Je crois qu'il faut prendre garde, ma chère Angèle, que de telles oasis ne surgissent bientôt à l'horizon, et elles seront autre chose qu'un mirage.

Il ne s'agit plus de savoir aujourd'hui, comme dans une chanson bien innocente, si l'on sait toujours planter les choux. C'était le bon temps que celui où l'on n'avait pas d'autre préoccupation que cette élémentaire compétence. Il s'agit de savoir si nous allons payer le chou son poids de papier en franc-Blum, sans que pourtant cela rapporte rien à celui qui l'a planté. Il s'agit de savoir encore si nous allons voir ces beaux jours de l'Allemagne d'après-guerre où, sauf votre respect, un hôtelier, s'étant aperçu que la feuille de papier hygiénique lui revenait à trente marks, avait préféré offrir à ses clients des liasses de billets de vingt marks. Il s'agit de savoir si tout sera possible et si on laissera tout faire.

Vous avez dû jouer, ma chère Angèle, du temps où vous alliez en classe, une petite pièce de Banville que l'on aime beaucoup dans les pensionnats et qui met en scène le poète Gringoire. Vous savez que celui-ci récite innocemment au roi Louis XI une ballade où il décrit un bois chargé de pendus, qu'il nomme "le verger du roi Louis". J'avoue que je me demande, en considérant ces choux, ces salades, ces titres d'emprunt et ces billets de papier : quand aurons-nous la chance de revoir le verger du roi Louis ?

3 octobre 1936

L'ESPRIT DE L'ESCALIER

Il y a des gens, ma chère Angèle, qui doutent encore que la révolution soit commencée. Ils attendent peut-être, pour en être sûrs, que la guillotine soit dressée sur les places publiques, et qu'on affiche dans les rues le manifeste du duc de Brunswick. Mais je crois que c'est une mauvaise définition de la révolution, ou, si vous préférez, une définition d'esprit lent. La révolution est commencée lorsqu'on accepte naturellement des choses qui, au fond, sont tout à fait extraordinaires. Lorsqu'on autorise une manifestation et pas une autre, lorsque, le même jour, on laisse organiser une réunion par la Fédération Anarchiste de Barcelone et qu'on interdit celle de Léon Degrelle. Ou même, plus humblement, lorsque vous demandez un quart Vichy dans un café et qu'on vous répond : "Non, Monsieur, Vittel si vous voulez." Lorsque l'épicier auquel vous commandez deux kilos de sucre vous dit aimablement : "Nous n'avons le droit d'en livrer qu'un kilo à la fois." Lorsqu'on s'incline, lorsqu'on accepte, c'est que la révolution est vraiment commencée. Ceux qui ont pour métier d'exploiter cette révolution le savent bien, encore qu'ils souffrent d'une autre forme de la lenteur d'esprit. Peut-être, dans votre province, ma chère Angèle, avez-vous vu ces affiches rouges qui proclament en lettres capitales que Madrid est menacé, et font le signe de détresse. Je dois avouer que l'autre jour où les cafés étaient fermés, les gens lisaient beaucoup ces affiches rouges et ne semblaient pas les approuver entièrement. Ils s'intéressaient à ce qui se passait autour d'eux, à la manifestation du lendemain au Parc des Princes, à la dévaluation, au coût de la vie.

Disons-le franchement : l'Espagne peut encore mettre le feu au monde, puisqu'elle brûle, mais la tentative de Moscou a été un échec. Nous n'irons pas de sitôt au-delà des Pyrénées, tout au moins pas avant que, par un joyeux retournement des choses, la France ne reconnaisse le gouvernement rebelle de l'Etat séparé de Catalogne, qui ne manquera pas de se constituer dès la prise de Madrid. Mais nos intellectuels recruteurs, mais la famille anthropophage de *Vendredi*, n'ont pas encore compris qu'ils avaient manqué leur coup. M. Malraux veut vendre des avions. M. Lurçat veut emmener la poétique Mme Malraux sur les ruines de l'Alcazar, au clair de lune. De retour de Moscou, M. Chamson a dû rapporter des ordres, des modèles, de la copie pour *Vendredi*. Ils ont racolé tout le vieux fond de la pensée antifasciste : Jean Richard Bloch, qui mérite de rester libre pour avoir écrit, il y a un an, que Mussolini trouverait dans l'Ethiopie son désastre du Mexique ; Aragon, Aveline, Cas-

sou, les naturalisés du *Populaire*. Et ils ont rédigé ces affiches larmoyantes où ils nous excitent encore à la guerre pour l'Espagne.

Quelle étrange chose que le destin de ces garçons ! Ils forment la génération de ceux qui ont manqué le coche. Certes, ma chère Angèle, quelques-uns d'entre eux ne sont pas dépourvus de talent. Et je n'assimile tout à fait aux autres adhérents du Front Littéraire ni M. Gide, ni M. Jules Romains, ni M. de Montherlant. Mais enfin, la plupart d'entre ces gens-là ont été des "espoirs", espoirs charmants, il y a dix ans. L'après-guerre est fini depuis longtemps déjà, et nous sommes plutôt dans une période qu'on baptiserait aisément avant-guerre. Nous savons que M. Chamson ne fera pas mieux que *Les Hommes de la Route*, et que M. Cassou n'a rien à dire. Ils sont arrivés un peu tard dans les lettres, avec leurs tics, leurs manies, leurs thèmes déjà un peu usés. La politique leur est apparue comme un procédé merveilleux de renouvellement, comme une étrange et puissante jouvence. Et là, je crois qu'il ne faut pas oublier de joindre à la troupe, et Gide, et Montherlant. Seulement, quelle serait l'ironie du sort si, là aussi, ils étaient arrivés un peu en retard ? Si, dupés par l'apparence, ils n'avaient opté pour la révolution au moment où elle est vaincue dans le monde entier, et si, jusque dans les plus petits détails, ils ne prouvaient constamment qu'ils n'ont jamais compris qu'après quelques minutes de réflexion !

Devant ces affiches espagnoles, ma chère Angèle, on peut rêver sur ces destins manqués. J'imagine que M. Blum lui-même, qui est homme de lettres, doit sourire un peu lorsque M. Loisirs les lui apporte pour le distraire. Les hagiographes (à moins que ce ne soit Jules Lemaitre) racontent que lors du martyre des onze mille vierges, l'une d'elles arriva en retard et ne fut suppliciée que le lendemain. Cette patronne des attardés serait-elle la patronne du Front Littéraire ? M. Chamson serait-il la onze millième vierge des Intellectuels ?

Il est trop peu naïf, me dira-t-on, pour revendiquer un tel rôle. Je ne crois pas vous révéler un secret d'Etat, ma chère Angèle, en vous disant que la prise de Madrid devait être le signal d'une grande manifestation antifasciste, et que, comme par hasard, nos princes viennent d'interdire les manifestations de masse. Il nous reste donc à réfléchir sur cette affiche : *Vendredi* n'a pas toujours été tendre pour M. Blum et pour "les réflexes peu républicains" (sic) de M. Yvon Delbos. S'agit-il d'une sorte de déclaration de guerre, rapportée par Chamson de Moscou ?

Parmi les signataires en tout cas, je relève assez de noms d'ahuris, de zozos de la révolution, d'admirateurs du théâtre du peuple et de Mme Brunschvig, pour ne pas supposer que les onze mille vierges ont envoyé quelques délégués. Et je tiens la proclamation pour Madrid, jusqu'à nouvel ordre, comme le symbole le plus frappant de l'incompréhension que montrent ces intellectuels à l'égard de notre temps, et la plus touchante image qu'ils puissent nous offrir de l'esprit de l'escalier.

10 octobre 1936

L'ETRANGER AIME-T-IL LA FRANCE ?

Je me trouvais, il n'y a pas longtemps, ma chère Angèle, dans une maison fréquentée par des patriotes. Vous êtes une belle jacobine, et je suis sûr que vous donnerez à ce mot le sens qui convient : je veux dire que la plupart des personnes présentes étaient des amis, soit de M. Blum, soit de M. Zay, soit encore de M. Thorez. La conversation, vous n'en doutez pas, vint sur la politique et sur les divers événements qui troublent notre planète. Comme les personnes dont il s'agit étaient fort au courant de ce qui se passe, elles savaient que M. Léon Degrelle, après l'interdiction qui lui fut signifiée de parler en France, avait écrit sur notre pays "légal" un article véhément, elles savaient aussi que le général Franco n'était pas tout sourire pour le Front populaire, et que M. Antonesco n'avait aucune admiration pour le pacte franco-soviétique. Comme on évoquait l'une ou l'autre de ces personnalités éminentes, l'un des assistants lâcha le grand mot :

- ‘‘Il n'aime pas la France.’’

Je me permis, ma chère Angèle, d'élever la voix, et, sans vouloir examiner si cette parole ne manquait pas un peu de nuances, de dire à mon interlocuteur :

- "Mais, pardon, si vous étiez à la place d'un Roumain ou d'un Espagnol, est-ce que vous aimeriez la France ?"

On me regarda comme on doit regarder le mécréant qui, en plein prêche du curé, exprimerait soudain à voix haute ses doutes sur l'existence de Dieu ou sur l'infaillibilité pontificale. Un océan de réprobation semblait avoir déferlé sur cette maison bourgeoise. Notre hôtesse déjà vérifiait mentalement ses petites cuillers : quand on dit des choses pareilles, n'est-on pas capable de tout ? Je n'avais pas emporté les fourchettes à entremets, mais je persistai dans mon opinion.

A vous qui êtes raisonnable, ma chère Angèle, ne peut-on dire la vérité ? Cela a toujours été la rage de la France de vouloir être aimée, comme si on fondait une politique sur l'amour et sur le plaisir. Elle s'imagine de bonne foi être entourée de soeurs latines, de tantes anglo-saxonnes, de lointaines amies slaves et de cousines germaines. Lorsque le petit frère belge prétend qu'il n’est pas si petit que cela, ou que la soeur latine déclare qu'elle veut sortir sans chaperon, le bourgeois français s'indigne comme lorsque sa belle-soeur ne l'a pas salué dans la rue. Il faudrait tout de même abandonner cette politique de querelles de famille qui nous a assez souvent rendus ridicules.

Mais il y a mieux encore, ma chère Angèle. Il est entendu que nous devons être aimés. Un Tchécoslovaque disait un jour à un de mes amis: "J'aime tant la France ! C'est le pays de la Révolution et de la Franc-Maçonnerie." Mon camarade n'osa pas le détromper, et, pourtant, qui ne verrait avec évidence l'illogisme de ceux qui se plaignent de n'être pas aimés, même par ceux qui ne goûtent ni la Révolution, ni la Franc Maçonnerie ? Au temps où de pareilles idées étaient vivantes, qu'on les approuve ou qu'on les blâme, la France pouvait réclamer d'être suivie. Aujourd’hui (je parle de la France officielle), notre pays n'est plus à la mode, que nous le voulions ou non. On porte d’autres chapeaux que le bonnet phrygien, d’autres chemises que les tabliers maçonniques ; on se salue autrement qu'en se grattant le creux de la main. Au nom de quoi, ma chère Angèle, réclamons-nous l'amour de ceux qui ont changé de règle ?

J'aime mon pays, ma chère Angèle, parce que je sais ce qu'il est en réalité, et que son passé magnifique peut me répondre de son avenir. Mais j'avoue que je suis tout indulgence pour ceux qui le jugent sur son accoutrement moderne. Il est malaisé de s'informer à l'étranger, malaisé de distinguer entre ce qui est et ce qui apparaît. Contrairement à ce que disent les néo-patriotes, les déclarations récentes de quelques-uns des chefs qui nous entourent nous permettent de supposer qu'ils font les distinctions nécessaires. J'avoue que je m'en émerveille, que je suis ébloui de leur patience, de leur indulgence d'hommes d'Etat. Nos chauvins de la prochaine dernière en auraient-ils autant ? On peut en douter.

Seulement, bon gré mai gré, nous semblons ne faire qu'un avec une certaine meute qui prétend s'appeler France. Il faut dire à Degrelle, sans doute, qu'un président du Conseil d'origine juive allemande (si ce n'est balkanique) et un ministre de l'Intérieur douteux, quelles que soient les opinions que l'on ait, ne sont pas, au sens précis et humble du terme, ne sont pas citoyens français.

C'est en toute sincérité que je le dis, ma chère Angèle : si, pendant quelques instants, je me suppose Belge, ou Italien, ou Espagnol, ou Patagon, je n'aime pas l'Etat français, parce qu’il ne représente rien aujourd'hui dans le monde que les idées les plus détestables, le conservatisme social le plus périmé voué au chambardement anarchique, la peur et l'amour du désordre, la politique de larmoiement alternant avec la politique de bravade, et l'hypocrisie par dessus le marché. Pour aimer cet Etat-là, il n'y a personne, car ceux-là mêmes qui s'en servent le méprisent profondément. Quant aux autres, j'admire en vérité ceux qui savent voir au-delà des apparences et qui, par-dessus la tête des maîtres qui l’asservissent, essayent de parler à nos véritables compatriotes. Je ne suis pas sûr, à leur place, d'être capable d'en faire autant.

Il faut voir les choses comme elles sont, et ne pas se leurrer. Il est ridicule et criminel de s'étonner qu'on prononce à l'étranger des paroles dures contre la France. Notre devoir n'est pas de nous plaindre, mais d'empêcher que de telles paroles soient légitimées. Nos va-t-en-guerre et nos braves à trois plumes, avec les rires dans les cimetières de M. Malraux, et les jolis mouvements de menton de M. Chamson, et le tir-aux-Cadets de M. Lurçat, veulent à toute force confondre notre cause avec la leur, et donnent des leçons de patriotisme. Elles sont fabriquées à Moscou : nous n'avons pas la monnaie qu'il faut pour régler ces marchandises-là.

17 octobre 1936

SOUS LE RÉGNE DE L'INTELLIGENTSIA - SERVICE

C'est au théâtre, l'autre soir, ma chère Angèle, que j'ai le mieux compris certaine étonnante équivoque qui domine notre temps, et à laquelle, si vous le voulez bien, nous donnerons le nom très grave d'équivoque de la liberté. Les Pitoëff jouaient une pièce de Léo Ferrero, le jeune écrivain, fils de l'historien, mort tragiquement il y a peu d'années. Vous savez que j'ai beaucoup d'amour pour les Pitoëff, et, si vous venez à Paris, je vous conseille d'aller contempler, au troisième acte, l'apparition légère, aérienne, de Ludmilla en robe blanche. C'est un oiseau qui survole la scène, quelque chose d'ironique, d'impalpable et de ravissant. Mais peut-être, comme moi, serez-vous aussi fort intéressée par la manière dont l'honnête public comprend la pièce. On m'avait dit qu'*Angelica*, farce idéologique qui fait des personnages de la comédie italienne les symboles de notre temps, était une pièce antifasciste. A dire vrai, la fantaisie y déguise si bien l'idée que nous sommes loin de lui donner un sens trop précis. Mais ce dont je suis bien certain, c'est que les applaudissements qui soulignaient certaines tirades et certains mots ne venaient point d'antifascistes. Lorsqu'on entend, ma chère Angèle, revendiquer pour la liberté, lorsqu'on entend dire que le socialisme est le plus sûr moyen de devenir ministre, qu'un pays soumis au régime de la délation et à la dictature d'une sorte de Tchéka est un pays où l'on n'aime pas vivre ; lorsqu'on entend réclamer le droit de réunion, moquer la manière de préparer des élections, je ne suis pas sûr - n'en déplaise à la charmante mémoire de Léo Ferrero - qu'on ne pense pas tout d'abord à M. Blum, et puis un peu à M. Staline.

La semaine où l'on jouait cette pièce, on interdisait une réunion de M. Doriot à Montpellier et une réunion du Rassemblement antisoviétique à Amiens. Cependant, à Paris, au Vélodrome d'Hiver, des révolutionnaires voyageurs venaient réclamer des canons pour l'Espagne. Il y a des gens qui se disent Espagnols et qui ne sont pas du tout Espagnols : l'un d'eux se nommait Gorkin, et, le lendemain, il se voyait interdire l'entrée de l'Angleterre. Mais la France l'avait accueilli, au nom de la paix et de la liberté.

Est-ce qu'une telle équivoque, ma chère Angèle, prend toujours en province ? A Paris, l'accueil fait à *Angelica*, entre autres signes, me prouverait aisément le contraire. De bonne foi, les spectateurs, devant cet anarchisme de poète, paré de couleurs vives, croyaient à une défense juvénile de leurs libertés, et ces libertés ne sont point menacées, ici, par le fascisme. Les journaux russes de langue française peuvent vivre de cette équivoque ils ont pu organiser leur affaire avec une méthode admirable ; André Chamson peut aller passer son congé payé en U.R.S.S., et Clara Malraux en Espagne ; Martin-Chauffier, enlevé à *Finaly* et aux curés, avec vingt francs de plus par mois et une sortie supplémentaire le samedi soir pour faire l'amour, peut balayer avec allégresse les escaliers de *Vendredi*, en gilet rayé, et sifflant l'Internationale : tous ces personnages ne réussiront pas tout à fait à nous convaincre qu'ils luttent pour la liberté. Par quelle aberration, par quelle inconséquence l'espèrent-ils ? Par quelle aberration (ou quelle secrète bravade, quel secret sadisme) M. Blum prétend-il que la loi sur la presse qu'il prépare ne tend qu'à mieux sauvegarder la liberté ? Il faut croire que le pouvoir de certains mots est encore grand, puisqu'on n'ose pas le braver tout à fait. Il y eut une époque, ma chère Angèle, où les communistes ne parlaient pas de liberté, où ils prétendaient établir la dictature du prolétariat, où ils citaient les phrases si dures de leurs maîtres, Karl Marx ou Lénine, contre le socialisme français, socialisme

de rêveurs et de petits bourgeois, et contre les dogmes de la révolution sentimentale. Il est vrai que c'était aussi le temps où ils traitaient Léon Blum d'oustricard, et où M. Jouhaux était un profiteur.

J'avoue que j'aimais mieux cette attitude. Il faut supposer qu'elle n'était pas extrêmement politique, et le Français aime toujours à croire, comme Bartoldi, que la Liberté éclaire le monde. Par malheur, je ne pense pas qu'on puisse tenir longtemps contre l'évidence. Patiemment, sûrement, le parti communiste prépare la guerre, et il est difficile de ne pas s'en apercevoir. Patiemment, sûrement, le gouvernement socialiste cherche à supprimer les libertés, et le déguisement de cette tentative est encore plus difficile. La guerre et l'esclavage, il me semble que ce sont deux thèmes excellents, et que nous pourrons les dénoncer chaque jour, malgré les agents de l'étranger et l'intelligentsia-service de M. Chamson. La malhonnêteté intellectuelle, que les décrotteurs de chaussures de M. Blum ont élevée à la hauteur d'une profession lucrative, ne suffira sans doute pas à nous faire croire que la paix et les libertés sont soutenues par des policiers provocateurs et par des espions. Les vieux libéraux naïfs, comme Miguel de Unamuno, s'en sont déjà rendu compte en Espagne. Peut-être leurs cousins de France seront-ils éclairés un jour. Une soirée de théâtre parisien peut servir à prouver que l'équivoque de la liberté est une farce à laquelle on ne croit plus, et que le rempart des anarchies nécessaires n'est pas la muraille du Kremlin.

31 octobre 1936

CHARLES MAURRAS DEVANT LE MONDE NOUVEAU

Ce n'est pas au nom des fidèles exacts de Charles Maurras qu'il convient de parler aujourd'hui. Je veux dire que ce n'est pas au nom de ceux qui suivent ses doctrines, et le reconnaissent pour maître intégral de leur pensée. Il me plait mieux de songer à ce rayonnement, à ce halo qui entoure toute grande oeuvre et toute grande pensée, et où vivent, quelquefois sans le savoir, tant d'êtres. De même que les théologiens distinguent entre ceux qui font partie du corps de l'Eglise, et ceux qui font partie de son âme, il faudrait dire, je crois, aujourd'hui, que la foule est immense de tous ceux qui doivent quelque chose à Charles Maurras, et que, sans lui, notre univers ne serait pas ce qu'il est.

On éprouve un grand scandale, on l'avoue, à considérer le vaste renversement des idées qui crée sous nos yeux mêmes l'Europe de demain, et à penser au destin de l'homme qui est à l'origine de ce renversement. Interrogeons Salazar, Degrelle ou Franco, et ils nous répondent en disant : "La France, c'est Maurras. J'ai appris à lire dans Maurras." Dans la bibliothèque de la restauration et de la rénovation espagnoles, l'*Enquête sur la Monarchie* traduite par des esprits sagaces voisine avec les *Jalons de Route* de La Tour du Pin. En Italie, les idées maurrassiennes ont une importance aussi grande que les idées de Sorel. Partout où se forme un jeune mouvement national, que ce soit en Belgique, en Suisse, en Pologne, il se tourne d'abord vers le traditionalisme révolutionnaire de Maurras. Qui pourrait même dire que ses idées soient étrangères à l'Allemagne ? Et si l'empire soviétique est un jour renversé, ne devra-t-on pas compter avec ce petit groupe de jeunes Russes qui est en train d'élaborer autour du souvenir des tsars rassembleurs de terres quelque chose qui ressemble fort à la doctrine monarchique de l'Action Française ? Il n'est pas, par un paradoxe étonnant, jusqu'aux Etats-Unis qui ne cherchent à leur tour des garanties, des idées, le germe de l'avenir, dans l'oeuvre de Maurras.

Sans doute, chaque peuple, chaque chef ajoute à ce qu'il a appris dans cette oeuvre un élément personnel et national. Sans doute même certains font-ils des objections, rejettent toute une part des doctrines maurrassiennes, se montrent infidèles à l'esprit ou la lettre en quelque point. L'important est qu'ils reconnaissent leur dette. Un maître n'est pas l'homme qu'on suit entièrement dans tout ce qu'il a dit ; un maître est celui qui nous a appris quelque chose d'essentiel, et qui est notre éternel créancier. Le maître des révolutions nationales, celui qui a aidé à réveiller tant de peuples à la conscience, qu'en fait le pays où il est né, pour qui il a travaillé, pour qui il a bâti sa doctrine ? Ce pays le met en prison.

Toute l'admiration, et, osons le dire, toute l'affection qu'une jeunesse dévouée porte au maître de sa pensée, je voudrais aujourd'hui la laisser de côté. Ce qui me touche, c'est ce que je voudrais nommer l'admiration, le respect, l'affection des frères séparés, suivant la belle expression de l'Eglise, l'affection des hérétiques. De même qu'à l'étranger les chefs de l'avenir reconnaissent leur dette, il faut dire que nous avons tous connu des jeunes gens qui discutent en eux-mêmes avec Maurras sur tel point, qui ne sont pas monarchistes, ou qui ne sont pas d'accord avec lui sur la politique extérieure ou la politique sociale, et qui pourtant savent que sans Maurras ils ne sauraient pas penser. C'est cela qui me paraît essentiel aujourd'hui, et qui mesure le mieux le rayonnement de cette oeuvre incomparable, et la bassesse de ceux qui ont cru pouvoir l'éteindre.

Combien aujourd'hui qui ne croient plus aux erreurs du libéralisme, qui ne croient plus à la sécurité, à la toute puissance du nombre, à l'égalité, aux vertus du régime capitaliste moderne, et qui doivent cet épurement de leur pensée à Maurras ? Ils sont arrivés dans la vie, s'ils sont jeunes, à un instant où beaucoup de nuées étaient encore amassées sur l'horizon. Ces nuées, la réalité devrait les disperser bientôt, mais avant la réalité, cette raison éclatante, cette Cassandre informée par un dieu, cette Cassandre à laquelle, bon gré mal gré, il faudrait croire. En même temps, l'homme qui figurait sur la scène ce personnage n'était point un amateur de barbare logique, mais un être de chair et de sang, un passionné ! Tous ceux qui ont approché Maurras connaissent cette passion qui est en lui, cet amour de la vie. Pour ceux même qui ne connaissent point sa personne, il suffit de le lire pour entendre dans sa phrase la violence de l'accent qui ne trompe pas : cet homme est d'abord un homme vivant.

C'est pour cela sans doute qu'il a conquis la jeunesse. Il ne l'a pas séduite en lui disant que la vie était belle quand elle est sans risque, il n'a pas chanté la France éternellement mesurée, pleine d'admiration pour elle-même, entourée du respect universel et vieillissant doucement dans son gâtisme conservateur et libéral. Il lui a dit fortement : "Tu peux périr. Une civilisation est mortelle. Il faut veiller, prendre garde. Et on ne prendra point garde sans les hautes vertus dont toutes les races et toutes les nations ont eu besoin. Ne crois pas que la France soit la peur de la vie, le conservatisme social, le mépris des classes entre elles. La France, c'est la grandeur, c'est la prudence des saints et des héros, qu'il ne faut pas confondre avec la prudence des rentiers. C'est la maîtrise de soi et le risque, c’est la force." Voilà l'homme que nous avons entendu quand nous avions dix-sept ans, voilà l'homme que ceux qui l'ont entendu comme nous ne peuvent plus jamais oublier, quelle que soit la route où ils s'engagent par la suite.

On peut s'étonner de voir l'instigateur du nationalisme intégral français accueilli comme maître par d'autres nationalismes, admis dans un cercle plus vaste que nos frontières. C'est bien mal comprendre le rôle que jouent les esprits véritablement grands. C'est bien mal comprendre Maurras lui-même. Non que sa réflexion ait jamais été abstraite ; elle est née du sol, de la terre qui existe : elle s'est penchée attentivement sur ce bien nommé France, que tant d'abaissement et d'ignominie n'ont pas encore déchu de sa beauté. Mais de tout ce qui est vrai et réel peut naître une leçon valable pour tous et pour toujours. Ils ne sont ni Français ni royalistes ces fédéralistes suisses qui viennent chercher dans Maurras leur doctrine et le principe de leur action. Ils se croient peut-être loin les uns des autres ces catholiques autrichiens, ces francs-maçons espagnols qui se rencontrent pourtant sur quelques vérités éternelles. La grandeur d'un homme mène à la grandeur d'une idée, c’est ce que le monde peut produire de plus beau, et devant une telle union tout s'incline et tout s'accorde.

Quand on a rencontré Maurras au commencement de la route, qu'on le veuille ou non, on garde un reflet de tout ce qu'il est. Jusque dans les prudences de nos gouvernants, jusque sur les bancs des ministres qui l'ont emprisonné, nous retrouvons parfois, aux heures de raison, le pâle souvenir de l'enseignement de Maurras. Ceux même qui ne l'ont jamais lu, malgré qu'ils en aient, en sont marqués : comme si l'air d'une époque, lorsqu'on le respire, était forcément pénétré par la puissance de ceux qui y vivent. Le savait-on suffisamment en France ? J'imagine que cette prison qui prend une valeur de symbole va le faire éclater soudain aux yeux de tous les hommes de mon pays.

Autour de nous, le monde change, et l'on ne peut dire qu'il change toujours de manière à nous rassurer. La France, elle, ne change pas : elle demeure l'esclave de son idéologie démodée, de ses vieilles erreurs, elle s'enlise doucement dans la boue fade de son socialisme bourgeois. Et c'est en France pourtant que les nations réveillées sont venues apprendre les conditions de leur réveil ; c'est en France qu'elles ont trouvé l'éclat, la dureté, la fièvre raisonnable, l'union des forces du passé et de celles de l'avenir, l'attention au temps présent, l'esprit de prophétie, la grandeur de la mémoire et la grandeur de l'espérance. C'est en France qu'un homme a paru pour symboliser toutes ces forces, pour nous les apprendre ou nous mettre sur leur chemin, pour nous mettre sur le chemin d'autres encore. Dans les apparences du destin, c'est en France aussi que cet homme est inutile, aussi inécouté, aussi rejeté que s'il n'avait jamais parlé ; et, pour être plus sûr de son néant, on l'enferme. Mais il n'y a pas seulement les apparences du destin, et nous devons voir au-delà. Nous sommes un certain nombre, partout, à savoir ce que nous devons à Maurras. Pour être la dernière à l'avoir entendu, la France ne sera pas le pays qui l'aura le moins compris. Un homme qui aura été, toute sa vie, le héros de l'espérance, et qui nous aura appris que l'espérance a raison, peut représenter aujourd'hui, par un symbole qui frappe tous les yeux, la nation prisonnière : le temps n'est pas loin, nous en sommes sûrs, où nous irons la libérer.

7 novembre 1936

LE CYCLISTE N° 2 [1]

Vous me demandez, ma chère Angèle, s'il convient d'emmener vos enfants, aux prochaines fêtes, voir quelqu'une de ces représentations classiques dont la province dit grand bien, et vous désirez en même temps savoir si Paris est véritablement conquis par le nouveau führer du Théâtre-Français, M. Edouard Bourdet. Je dois vous avouer que Paris n'est pas encore soumis, pour la bonne raison que M. Bourdet n'en est encore qu'aux songes et aux promesses, et on ne peut raisonnablement le lui reprocher. Seuls quelques extrémistes pourraient regretter qu'il ne se soit pas encore livré sur le personnel de ce théâtre à quelque "30 juin" symbolique, et que, dès sa prise de pouvoir, il n'ait pas tout de suite massacré un bon nombre de sociétaires. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup, d'ailleurs, pour m'inscrire parmi ces extrémistes, et je vous confierai à l'oreille que la haine de la Comédie Française est le seul sentiment durable de ma vie.

Mais ce n'est pas encore de la Comédie qu'il est question, c'est de son chef, c'est du pacifique chancelier qui, si l'on en croit la légende, arrive chaque jour rue de Richelieu à bicyclette, afin de faire un peu de sport. J'ignore si ce détail est exact : j'aimerais le savoir, afin de décider si véritablement les cyclistes gouvernent la France, et si nous devons adopter la chambre à air comme armes parlantes. Les méchantes langues, et je n'en suis pas, trouveraient peut-être là l'occasion de prétendre que M. Bourdet est décidé à avancer prudemment et à n'admettre les réformes nécessaires qu'avec une sage lenteur.

Pour ma part, ma chère Angèle, j'ai beaucoup trop ri à une ou deux pièces de M. Bourdet pour lui en vouloir de sa lenteur et de sa bicyclette. Mais je pense justement à une ou deux pièces, et non pas tout à fait à l'ensemble d'une oeuvre déjà abondante. Et je me demande si dans la surprenante mesure qui a installé l'auteur de tant de vaudevilles agréables à la tête de la Comédie-Française, il ne faut pas voir une des idées les plus cocasses, et peut-être les plus sadiques, qui soient dues à l'esprit démoniaque de M. Zay.

Je n'ai point d'hostilité contre M. Edouard Bourdet. Pourtant, il a commis, dans son existence adroite, une très lourde gaffe : pendant deux ou trois ans, il a été critique dramatique. Pendant deux ou trois ans, chaque semaine, il nous a prouvé en conséquence qu'il n'entendait rien à l'art dramatique. Incompréhensif et charmant, il a buté contre tous les spectacles neufs, et, hélas ! il n'a pas bu l'obstacle. Ce qui le ravissait, on le devinait vite, c'étaient

---

[1] Le cycliste n°1 étant Roger Salengro. (note de l'édition)

les oeuvres à la manière des siennes, l'adultère mondain dans le genre grave, l'adultère mondain dans le genre gai. L'an passé, certain rapport Bacqué mit en fureur le monde de la scène : ce hardi sociétaire, dont la flèche est au flanc du théâtre abattu, ne réclamait-il pas une sérieuse révision du répertoire ? Ne pouvait-on pas déduire de ses propos que la Comédie n'était pas faite pour accueillir le vieux M. Edmond Sée, prince de la censure cinématographique, le ridicule Saint-Georges de Bouhélier et, parmi les morts, d'Augier à Dumas fils et à Hervieu, les plus poussiéreux des drames et les moins drôles des comédies ? Il fallait agir d'urgence : déjà M. Bernstein se croyait visé par le rapport Bacqué et tempêtait. Ce bon M. Fabre, habitué à mille tourmentes, baissait la tête. M. Jean Zay, quand le Front populaire vint au pouvoir, eut une idée de génie : il fit appel à M. Bourdet.

Ce n'est pas lui, en effet, qui débarrassera le Théâtre Français des pièces du répertoire moderne, puisqu'il travaille "dans le même genre". On a trouvé en lui le meilleur protecteur de M. Lavedan, puisqu'il est le fils spirituel de M. Lavedan. Ce n'est pas parce qu'il a déguisé en inverti le marquis de Priola que nous ne reconnaîtrons pas la personnalité véritable du duc d'Anche de *La Fleur des Pois*. De temps en temps, d'ailleurs, il songe aussi à Emile Augier, et il écrit *Les Temps difficiles*. Il est le meilleur défenseur du théâtre bourgeois, puisqu'il est aujourd'hui le représentant de ce théâtre bourgeois.

Je dois dire, ma chère Angèle, qu'il est habile homme, et que le premier acte de *Vient de paraître*, que *Le Sexe faible* tout entier sont des oeuvres d'une grande gaieté. Mais je pense aussi, et cela n'est pas contradictoire, que peu d'hommes ont fait plus de mal au théâtre que M. Bourdet. Car il a perpétué cette forme indéfendable de comédie qui fleurissait bien avant la guerre, et qui, sans lui, aurait peut-être disparu. Il a surtout, avec une constance qui inspire l'admiration et l'effroi, calqué le langage contemporain avec une telle fidélité, qu'aujourd'hui il en arrive à l'argot, l'argot mondain et conventionnel de *Fric-Frac*.

Lorsqu'on s'intéresse au théâtre, on ne peut qu'en être ému et choqué. J'ai eu un jour l'occasion de voir M. Bourdet, qui est un homme fort courtois, et je lui ai demandé, ce qui me semblait banal, si cette fidélité au langage contemporain ne risquait pas d'accentuer le vieillissement des pièces, et si dans vingt ans on comprendrait une oeuvre écrite dans le dialecte de 1935. Il parut fort étonné, comme s'il n'avait jamais réfléchi à ces questions, et me répondit : "Mais qui de nous écrit pour dans vingt ans ?"

Un tel mot, vous en conviendrez, ma chère Angèle, est significatif. C'est pour cela sans doute que les personnages de *Margot* s'expriment comme les habitués de Montmartre. C'est pour cela aussi que je ne crains pas grand-chose pour le Théâtre Français. Pour un esprit habitué, dans son oeuvre, à tant de mollesse, la convention apparaît vite comme le suprême refuge de ce qui est noble. Par la force des choses, on donnera bien à M. Jouvet ou à M. Copeau, de temps à autre, une oeuvre ancienne à monter. Mais la vieille garde sera toujours là, protégée par M. Bourdet ; mais M. Albert Lambert reviendra rugir, et Mme Marie Bell et M. Vidalin, et Colonna Romano avec Alexandre. M. Bourdet n'osera jamais, ne voudra jamais rendre vivantes ces allégories, parce que la vie, pour lui, c'est "le milieu" ou "le palace", et que la beauté, c'est justement la convention. Il est pareil à ces braves gens qui, volontiers grossiers dans l'existence courante, admirent le Salon des Artistes Français, les pères nobles de tournée et les oeuvres bien-pensantes. Modestement, il s'excepte du jeu, et fait son métier, son métier qui est de peu d'années, il l'avoue. Pour le reste, il a le respect des momies, soyez-en sûre. Le Théâtre Français n'a encore monté comme nouveautés qu'une pièce de Dumas fils et une pièce de M. Fabre, exhumée de derrière les fagots du Théâtre Libre. Ce n'est pas aujourd'hui que la scène de la rue Richelieu retrouvera sa raison d'être et sa mission.

14 novembre 1936

POUR LA MOINS GRANDE FRANCE

Vous n'avez peut-être pas lu dans les journaux, ma chère Angèle, une petite note adressée aux "familles nombreuses d'ascendance étrangère habitant en France". Comme il

convient que vous soyez toujours bien informée, je me fais un plaisir de vous la recopier ici. Elle est ainsi conçue :

"Les pères et mères de famille étrangers comptant deux enfants ou plus et habitant la France depuis cinq ans au moins, sont priés de se faire connaître à l'Union nationale pour une France plus grande, Fédération des Français d'adoption et des étrangers aspirant au titre de citoyen français, 152, boulevard Haussmann, Paris, où tous renseignements leur seront donnés gracieusement chaque jour, de 8 à 20 heures, ou par correspondance."

Je ne suis pas allé boulevard Haussmann, ma chère Angèle, mais j'avoue qu'une telle annonce m'a plongé dans une profonde rêverie. Sans être particulièrement sanguinaire, on peut rêver d'un régime où l'Union "nationale" pour une France plus grande serait dissoute par la loi, ses organisateurs fouettés en place publique et expulsés ensuite dans une Europe plus grande encore. J'imagine assez aisément que si l'on veut détruire l'esprit d'hospitalité des Français, on n'a qu'à publier de temps à autre de petites notes de ce genre, auxquelles les journaux font un écho si complaisant, et j'espère alors que nos compatriotes comprendront.

Je ne suis pas xénophobe, ma chère Angèle, ai-je besoin de vous le dire ? J'ai des amis que j'aime, et qui sont étrangers : les uns habitent leur pays, d'autres habitent la France, et je n'y vois nul inconvénient, tout au contraire. C'est justement parce que je ne suis pas xénophobe que je ne crois pas obligatoire pour un étranger d'arborer le titre de citoyen français, qui, pour être encore relativement honorable, n'est tout de même pas strictement nécessaire à la bonne réputation d'un homme. Et qu'il existe une association "pour une France plus grande", avouez que c'est là une chose si étrange qu'on ne peut en demeurer que confondu.

Je pense à cette loi, qui s'appellera, je crois, la loi Milan, et que l'on projette, d'après laquelle les étrangers naturalisés devront prendre des noms à consonance française. Je sais que, jadis, les chroniqueurs, parlant de M. de Buckingham, l'appelaient volontiers M. de Bouquincamp, ce qui est délicieux. Mais nul ne s'y trompait. Je vois un peu plus d'inconvénient, lorsque MM. Blum, Rosenfeld, Jung et Tovaritch se seront fait naturaliser Français, à les entendre appeler Lafleur, Champderoses, Lejeune et Compagnon, car je ne saurai pas alors qu'ils sont Français de fraîche date.

A quoi peut servir une Union pour la plus grande France ? La naturalisation a toujours existé, et c'est son application qu'il faut réglementer, sans doute, et non son principe. A désirer une France plus grande, à s'organiser pour cela, on risque de ne plus vouloir de France du tout. Peut-être est-ce cela, le but de l'Union "nationale" ? Je parlais l'autre jour avec un brocanteur, Juif polonais, brave homme au demeurant, et travailleur acharné, comme sont souvent ceux de sa race. Son fils est au lycée ; demain, il sera peut-être ministre. Et le père me disait avec un sourire illuminé : "La France est vraiment un pays de Cocagne". Je crois qu'il n'y mettait pas malice, mais je suis un peu gêné, je le reconnais, quand j'entends des phrases de ce genre. La France a-t-elle à être un pays de Cocagne ? La France a-t-elle tellement besoin d'être "plus grande" ?

Il y a des gens pour penser, ma chère Angèle, qu'on ne devrait accorder de naturalisation qu'aux étrangers dont la présence est utile à la France, et peut-être même seulement à leurs fils, lorsqu'ils sont fixés dans notre pays. Est-il si déshonorant d'être Polonais ? ou Italien ? ou Belge ? Je ne ferai à aucun peuple l'injure de le croire. Mais ce n'est pas M. Lafleur, dit Blum, hélas ! ni son chef de cabinet, M. Blumel, dont le nom s'écrira peut-être Lafleurette, ni M. Isaïe, dit Zay, qui cherchera peut-être un nom plus français dans Rabelais, ce ne sont pas ces messieurs qui prendront l'initiative d'inscrire l'Union pour une plus grande France sur la liste des ennemis publics. Ils sont trop chauvins pour cela.

Et pourtant, ma chère Angèle, le premier devoir d'un peuple qui veut vivre est de se reconnaître. Je ne mets là aucun racisme, aucune théorie aventureuse. Une nation forte peut assimiler bien des éléments étrangers, la nôtre l'a prouvé au cours de son histoire : encore

faut-il qu'elle procède avec sagesse et avec lenteur. Voyez-vous, je comprendrais l'existence d'une société organisée pour protéger les droits des étrangers, pour leur assurer la vie, les libertés compatibles avec notre nation : cela serait aussi normal que la présence d'une ambassade ou d'une légation. Mais une société dont le but est le déguisement ! Une société qui cherche à nous tromper ! Heureusement, ma chère Angèle, qu'on la connaît assez peu ; je suppose qu'elle pourrait faire lever une vague de xénophobie que, pour ma part, je regretterais fort. Je n'admire pas toujours la doctrine hitlérienne, ni son idéologie. Il est pourtant un point sur lequel tous les hommes de bon sens devraient faire l'accord, me semble-t-il. Il y a en Allemagne des textes législatifs qui distinguent les citoyens et ceux qui ne le sont pas. Cela ne veut pas dire qu'il faille étriper les non-citoyens, les affamer ou les stériliser. Cela veut dire que tout le monde ne fait pas partie d'une nation ; l'ancienne Grèce avait connu ces distinctions élémentaires. Pour ma part, ma chère Angèle, je crois qu'il faut former le plus tôt possible une société pour la protection d'une race qui tend à disparaître, je veux dire la race des Français. Réclamons notre parc réservé, comme les Peaux-Rouges des Etats-Unis. On nous y enfermera avec quelques bisons et quelques chevaux, et peut-être Genève consentira-t-elle à s'intéresser à une minorité opprimée. Je vous inscris d'office, ma chère Angèle, sur la liste d'honneur de mon Union "internationale" pour la constitution d'une France moins grande.

21 novembre 1936

APPEL AUX BOUDDHISTES FRANÇAIS

Vous vous inquiétez pour vos enfants, ma chère Angèle, de savoir combien de temps dureront les vacances de Noël, et à quelle date exacte elles commenceront. Déjà vous avez eu de pareilles inquiétudes lors de la Toussaint, et toutes les familles françaises se sont demandé comme vous : "Aurons-nous le jour des Morts ?". Il y a comme cela, dans l'année, un certain nombre de problèmes graves, qui font souffrir élèves et parents. Vous n'êtes pas seule à le déplorer, et à regretter que ces vacances variables ne soient point fixées au début de l'année. Pour ma part, j'ai vu sans déplaisir une importante délégation de parents aller trouver leur grand maître, je veux dire M. Jean Zay, afin de lui exposer leurs doléances, et lui exprimer le regret qu'il faille attendre à la dernière minute pour savoir si l'on jouira dans les lycées d'un malheureux samedi ou d'un pauvre lundi.

Le prince de l'enseignement a été magnanime et n'a pas dédaigné de s'occuper de questions aussi infimes. Mais vous vous étonneriez, ma chère Angèle, si un esprit aussi sublime s'était contenté de cela. M. Jean Zay, il l'a prouvé souvent, sait deviner l'essence sous l'apparence, décèle rapidement un auteur d'avant-garde dans la personne de M. Edouard Bourdet, un fasciste dans celle de M. François Latour, et, sauf votre respect, quelque chose de rabelaisien[1] dans le drapeau français.

Poursuivant ses investigations métaphysiques, il s'est élevé à des considérations d'un ordre tout à fait élevé sur les fêtes légales et chômées, et, devant les parents éblouis d'un tel savoir, il a proclamé ceci :

"Cette question de fêtes est d'une haute importance. Toutefois, il se pose à un gouvernement essentiellement démocratique des problèmes dont vous ne m'avez pas l'air, pauvres palotins, de soupçonner la gravité. Que si je considère un calendrier, qu'y découvré-je ? Par ma chandelle verte ! les fêtes légales de notre République sont des têtes catholiques. En blêmissant, je lis, je parcours les douze mois de l'année, et qu'est-ce que je découvre : la Toussaint, la Noël, le Premier de l'An, le Mardi gras, la Mi-Carême, Pâques, l'Ascension, Pentecôte, l'Assomption. Seul le 14 Juillet est une fête véritablement laïque. Tout cela ne vous étonne-t-il pas, Messieurs ? Et comment répondrons-nous aux membres

[1] Brasillach fait ici allusion à un passage célèbre de Rabelais dédié au ‘‘torche cul’’, ainsi qu'à un écrit malheureux de Jean Zay sur le drapeau français, se rapportant au même usage. (note de l'édition)

des autres confessions qui viendront nous réclamer des congés ? Palsambleu, il n'y a pas seulement des catholiques en France ! Il y a aussi des protestants, des orthodoxes, des israélites, des bouddhistes, des musulmans. Nous devons faire aussi quelque chose pour eux."

Ce ne sont peut-être pas exactement les termes dont s'est servi l'honorable M. Jean Zay. Je puis toutefois vous affirmer, ma chère Angèle, que ce sont bien les fêtes qu'il a énumérées, et aussi les confessions religieuses qu'il prétend servir. Vous comprendrez que devant une telle éloquence et un libéralisme aussi savant, les parents d'élèves n'ont pu que s'incliner. Je ne crois pas qu'il y en ait eu un seul, devant des beautés aussi éminentes, pour répliquer au ministre qu'ils s'étaient réunis en sa présence pour tout autre chose, et que l'existence de fêtes non-catholiques n'empêchait nullement de fixer d'avance certains jours de sortie pour les internes. Et cependant, ma chère Angèle, cette énumération m'a fait tomber dans une profonde rêverie. Je ne suis point spécialement clérical : est-il pourtant bien honnête d'accuser l'Eglise catholique de réclamer des jours chômés pour honorer tant de fêtes ? Parmi elles, je n'en découvre que trois (la Toussaint, Noël et l'Assomption) qui tombent à des jours fixes, et exigent certaines libertés. Encore l'Assomption, à la date du 15 août, est-elle hors de cause. Mais où a-t-on vu l'Eglise réclamer de chômer le Mardi gras ? Et la Mi-Carême ? Et le Jour de l'An ? Et les lundis de Pâques et de Pentecôte ? Pâques et Pentecôte eux-mêmes ne tombent-ils pas un dimanche ? L'Ascension n'est-elle pas un jeudi ? Vraiment M. Jean Zay, qui a toutes sortes de raisons pour cela, m'a l'air d'ignorer un peu les règles d'une religion encore assez pratiquée en France.

Il est bien vrai qu'il s'intéresse aux autres confessions. Et là encore, je tombe dans un abîme de perplexité. Les protestants, s'ils ont des fêtes, n'ont-ils pas les mêmes ou à peu près (et plutôt moins) que les catholiques ? En pays protestants, la grande fête religieuse n'est-elle pas Noël ? Je veux bien que la situation soit différente pour les Israélites. Mais enfin, M. Jean Zay connaît-il beaucoup de citoyens français, malgré l'afflux de Russes émigrés, à être de confession orthodoxe ? Connaît-il, en France continentale, beaucoup de musulmans ? Connaît-il surtout beaucoup de bouddhistes ?

Là, je m'avoue vaincu. Qu'on songe à transformer le calendrier pour donner satisfaction aux bouddhistes, ma chère Angèle, me semble faire passer sur notre terre un délicieux vent de folie, analogue à celui qui bouleverse le monde des dessins animés ou des comédies burlesques américaines. Je jure devant toutes les divinités que l'on voudra que je n'ai rien contre le bouddhisme. Je suis persuadé que les bouddhistes sont de très honnêtes gens. Mais je me demande seulement s'il y a beaucoup de bouddhistes en France, et si M. Jean Zay a souvent à trancher, au milieu de son sanhédrin, les difficultés qui s'élèvent entre le grand lama d'Orléans et le Bouddha vivant de Montargis ? Je lance de toute ma force un appel aux bouddhistes français pour leur demander si véritablement il importe de célébrer le Jour de l'an au 17 mars ou au 21 janvier, et s'ils exigent trois jours de jeûne dans les lycées pour la résurrection de Gantâma.

Tout cela, ma chère Angèle, vous paraître peut-être plaisant, et je ne ferai point de difficulté pour avouer que dans notre cirque, M. Jean Zay tient une place éminente. Mais après avoir ri, comme aux comédies de Molière, il convient de réfléchir un peu et vous conviendrez que le discours du prince et seigneur de l'Université française peut donner à réfléchir. C'est avec des raisonnements analogues qu'on gouverne la France, avec des raisonnements où tout est bafoué, la logique et l'expérience. Je ne proteste au nom d'aucune tradition: si M. Jean Zay venait nous expliquer qu'il faut organiser les vacances des lycées suivant des règles plus rationnelles, établir par exemple les congés de Pâques à une date fixe, on pourrait discuter, on n'aurait pas à s'indigner. L'Eglise elle-même ne réclamerait rien qu'un dimanche. Mais entendre le maître de l'enseignement expliquer que le Mardi gras est une fête catholique, l'entendre réclamer pour les orthodoxes et pour les bouddhistes, avouez que cela passe l'entendement. Un ton aussi sérieux, une approbation aussi totale (comme notre ministre est hardi ! comme il est tolérant ! comme il a des idées neuves !),

donnent, il faut l'avouer, une triste idée de nos gouvernants et de la manière dont ils sont acceptés.

Que M. Jean Zay s'occupe de l'instruction publique, du Théâtre Français, ou de la France tout court, il le fait avec la même autorité imperturbable et la même masse d'arguments délirants. Il cite des mots, il invente des faits, avec la précision grandiose des plus énormes farces. C'est un conseiller du Père Ubu, que tout le monde, par malheur, prend au sérieux.

Pour ma part, ma chère Angèle, j'ai une proposition à vous faire. Soumettez-la à vos amis bouddhistes. Puisque M. Jean Zay est choqué que l'Eglise catholique ait fait du Mardi gras une fête de sa confession, pourquoi les bouddhistes français ne prendraient-ils pas l'initiative d'une pétition pour laïciser cette journée ? Elle aurait tout avantage, me semble-t-il, à être transformée en Fête nationale du Front populaire.

28 novembre 1936

HISTOIRES DE CONSOMMATEURS

De même qu'il y a des histoires de curés, des histoires marseillaises ou des histoires juives, il y a, ma chère Angèle, depuis quelque temps, des histoires de consommateurs. Elles ont ceci de commun avec les autres qu'on les écoute d'une oreille, en préparant mentalement celle qu'on va raconter. Quand celle qu'on vous raconte est terminée, au lieu d'éclater poliment de rire, on hoche la tête d'un air navré, on s'écrie : ‘‘En quel temps vivons-nous !’’ et, précipitamment, de peur d'être ‘‘coupé’’, on ajoute : "C'est comme ce qui est arrivé à des amis à moi." Pour peu que la conversation ait de nombreux participants, les histoires de consommateurs peuvent faire agréablement passer toute une soirée.

Hélas ! ma chère Angèle, cela ne les empêche pas d'être significatives. De braves gens que je connais, campagnards élevant "du bestiau", s'en vinrent récemment voir leur fille mariée à la ville. On décida de faire festin et d'acheter une tête de veau entière. Je vous avouerai en confidence que je n'ai jamais mangé de tête de veau entière ; mais il parait que c'est un mets délicieux. Seulement, les excellents paysans qui l'achetèrent s'aperçurent avec une certaine stupéfaction qu'ils la payaient très exactement le prix qu'eux-mêmes vendaient à la campagne le veau tout entier. De là à conclure que toute la valeur du veau, comme celle de l'homme, est dans sa tête, il n'y avait qu'un pas : ces gens n'avaient pas l'intelligence assez résolument métaphysique pour le franchir.

Je vous ai donc raconté, moi aussi, une histoire de consommateurs, et vous en tirerez la morale que vous voudrez, en prenant bien garde qu'il ne faut peut-être pas trop accabler le boucher détaillant. Mais je pensais à cette histoire, l'autre jour, en écoutant parler dans une conférence un homme que l'on présente parfois, dans son pays, comme une sorte de dictateur économique et que les Américains appellent le Ford de la Suisse. Je n'ai pas à vous faire le portrait de M. Gottlieb Duttweiler, dont la presse s'occupe en ce moment, mais j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec lui, et je dois avouer que plusieurs de ses propos m'ont paru ne pas devoir être réservés à la seule Suisse.

Le Ford helvétique, lui aussi, connaît quelques histoires de consommateurs. Tout jeune, il est venu en France, où on lui a dit que le premier devoir d'un homme était de s'acheter un chapeau haut de forme. Coiffé de ce couvre-chef impressionnant, il a appris son métier, puis il a plus ou moins parcouru le monde : en Argentine, il a eu la révélation de sa vie en découvrant non point que le veau valait le prix de sa tête, mais qu'il y avait une différence notable entre le prix du bétail dans les pampas et celui des boucheries suisses. Comme vous le voyez, ma chère Angèle, cela revient à peu près au même. Rentré dans son pays, il organisa une défense des consommateurs par des moyens si modernes que le gouvernement lui déclara la guerre. Un jour qu'on avait réussi à le frapper d'une amende, il mit un petit papier dans tous ses sacs de café, demandant deux sous à ses clients et amis afin de payer ladite amende. La somme fut largement couverte dans les quarante-huit heures. A

force d'avions lançant des tracts, à force de patience et d'ingéniosité, il eut bientôt tout le pays pour lui. Quand des concurrents, voulant arrêter sa puissance, baissèrent eux-mêmes leur prix, de façon à vendre à perte, il avertit ses clients que lui-même ne pouvait pas en faire autant, qu'il y avait là une manoeuvre, et qu'il espérait qu'on le suivrait, et personne ne l'abandonna.

Vous voyez, ma chère Angèle, qu'il s'agit là d'un monsieur assez pittoresque, sans compter qu'il est encore un prodigieux organisateur de tourisme. Mais j'avoue que ses réflexions sur les consommateurs m'ont paru pleines d'un sel délicieux.

"La France, disait-il, est le pays des ménagères. Presque toutes les femmes, même les plus riches, s'occupent, de près ou de loin, de leur ménage, savent le prix des choses, s'y intéressent. Comment se fait-il que personne n'ait jamais songé qu'il y avait là une force extraordinaire, qui demeure inemployée ? Imaginez un parti politique, un journal, un organisme quelconque, dont le seul but serait la défense des ménagères. Vous ne pensez pas qu'il faudrait tout de suite compter avec cette puissance, et qu'elle représenterait beaucoup plus le pays que les formations habituelles ?"

Je ne saurais dire, ma chère Angèle, combien cette idée, même présentée d'une manière simple, m'a paru séduisante. Car elle se rapproche de toutes les idées qui me plaisent, et qui consistent d'abord à ne rien construire dans l'abstrait, mais à faire l'expérience de la réalité. Notre pays est fondé sur des organismes absurdes qui ne représentent rien, puisqu'ils ne représentent que des individus unis selon la loi de l'intérêt électoral. Les intérêts réels sont ailleurs, qu'il s'agisse des intérêts des producteurs unis selon la loi de leur production, ou qu'il s'agisse des intérêts des consommateurs. De ces derniers, il est trop évident que rigoureusement personne ne s'occupe. Je ne désire point instituer une nouvelle lutte de classes, la classe des producteurs contre celle des consommateurs, de même qu'il existe une lutte de classes entre les capitalistes et les salariés. Mais enfin, dans le pays qui est le pays des ménagères, l'absence d'un organisme de protection n'est-elle pas assez surprenante ?

Je vous sais trop raisonnable, ma chère Angèle, pour me répondre qu'il existe l'Etat. Car dans la transformation magique qui fait que la tête de veau coûte aussi cher que le veau, j'imagine aisément que l'Etat a eu son coup de baguette à placer. Des méfaits de cette Carabosse, nous sommes tous victimes, mais plus encore ce peuple immense de ménagères, armé de livres de comptes, de chiffons et d'encaustique, peuple de fourmis encombré de paquets et de filets à provisions, et sans qui la France n'existerait pas. A la première femme, si l'on en croit Péguy, le Créateur a dit : "Femme, tu rangeras", et le poète ajoutait :

> *Vous rangeriez Dieu même,*
> *S'il venait à passer devant votre maison.*

Ne vous offensez point, ma chère Angèle, d'un peu d'ironie. Car si les choses continuent longtemps, Eve ne pourra plus ranger, la fourmi aura le sort de la cigale, et la plus moderne des histoires de consommateurs, si l'on n'y met pas bon ordre, finira par un petit air de violon devant un buffet scientifiquement nettoyé par le vide.

5 décembre 1936

LA QUERELLE DU "CID" N'AURA PAS LIEU

Puisque vous suivez avec amour, ma chère Angèle, les études de vos enfants, peut-être avez-vous appris, en lisant quelque édition classique, qu'on aurait dû célébrer à la fin de cette année le troisième centenaire du *Cid*. Pour ma part, voilà près d'un an que j'attends sans espérance cette célébration, dont quelques journalistes pleins d'enthousiasme et de naïveté avaient annoncé qu'elle serait belle. Et décembre bientôt s'achève : M. René Rocher a joué *Le Cid* au printemps, mais M. René Rocher n'est qu'un homme de bonne volon-

té, et non pas l'Etat, et d'ailleurs je n'apprécie guère, je l'avoue, son pâle conformisme et ses hoquets de Comédie Française. L'Odéon, ces jours-ci, nous présente un autre *Cid*. Mais qui connaît l'Odéon ? Enfin, on me jure que la Comédie Française va se décider, qu'elle a déjà retenu le plus rouge et le plus formidable de ses braillards, je veux dire M. Vidalin, pour incarner Rodrigue. Il faut être bien informé pour le savoir, et j'avoue, ma chère Angèle, que mon coeur en est ému.

Sans doute, en cette fin d'année 1936, avons-nous d'autres sujets de préoccupation que *Le Cid*, et, dans les jours où alternent l'abdication d'Edouard VIII et l'abdication de Mrs Simpson, les personnes lettrées vous diraient avec satisfaction qu'elles trouveraient plus d'actualité à *Bérénice*. Mais peut-être vous-même, et à plus forte raison M. Edouard Bourdet ou M. Jean Zay, ne vous rendez-vous pas tout à fait compte de ce qu'est *Le Cid*. J'aimerais, ma chère Angèle, comme vous êtes curieuse de notre temps, procéder par comparaisons. La victoire de Corbie sur les Espagnols peut passer pour une sorte de Marne 1636. Imaginez-vous le *Siegfried* de Giraudoux après notre Marne à nous ? Ou bien encore, puisque vous êtes claudélienne, puis-je vous dire que *Le Cid*, c'est *Le Soulier de satin* d'il y a trois siècles ? J'aime mieux vous dire pourtant autre chose, qui vous paraîtra bien banal : c'est le premier chef-d'oeuvre de notre théâtre moderne.

Imaginez un instant, ma chère Angèle, que nous vivions dans l'un de ces pays où sévit la barbarie illettrée de la dictature : je veux dire l'Italie, l'Allemagne, le Portugal. Je pense même, voyez-vous, à la Russie, qui, ainsi que chacun sait depuis que M. Vuillermoz nous l'a dit, n'honorait pas le théâtre avant les Soviets, comme le prouvent le ridicule des Ballets russes et l'imbécillité de Stanislavsky. Et supposez que l'un de ces pays ait vu commencer l'une des productions théâtrales les plus riches et les plus continues du monde par un chef-d'oeuvre aussi jeune et aussi pur que *Le Cid*. Imaginez-vous les fêtes prodigieuses de l'Allemagne nouvelle, de l'Italie nouvelle ? les représentations diverses, suivant des méthodes différentes, par les hommes les plus qualifiés pour la mise en scène ? les honneurs officiels ? les tentatives neuves ? Imaginez-vous, en ce Moscou qui joue sur plusieurs théâtres à la fois la même pièce quand elle a du succès, avec des présentations dissemblables, imaginez-vous un *Cid* où l'on chercherait à rebâtir la scène médiévale où il a été joué, avec son décor unique et ses mansions, et ailleurs un *Cid* nu dans des rideaux gris, et ailleurs encore une chronique espagnole en quinze tableaux, où derrière la grille sévillane d'un jardin au clair de lune, l'ombre de Rodrigue surgirait devant Chimène en deuil ? Imaginez-vous les discussions, même les erreurs, la gloire, la résurrection indéfinie de l'immortelle querelle du Cid ?

Hélas ! ma chère Angèle, nous en sommes bien persuadés l'un et l'autre, la querelle du Cid n'aura pas lieu. M. Jouvet va monter au Théâtre-Français L'*Illusion comique*, et j'en suis ravi, car j'ai grande confiance et grande amitié pour le talent de M. Jouvet. Mais comme tout cela est timide quand il s'agit de rendre honneur au père de notre théâtre tragique, à celui qui vous ennuie peut-être parfois, parce qu'on vous l'a fait mal comprendre, mais qui est bien l'un des génies les plus variés et les plus tendres (mais oui, les plus tendres) de notre pays. Car on ne comprendra rien à Corneille tant qu'on ne se décidera pas à lui accoler de temps à autre l'épithète dont s'est indûment emparé son rival, l'homme le plus méchant du monde, et à dire le tendre Corneille.

La querelle du Cid, ou plutôt l'absence du Cid, est un symbole, voyez-vous, d'un certain nombre d'absences, et d'une absence plus grave, qui est l'absence de la France. Ce ne serait pas comprendre grand-chose à l'univers que de croire qu'il est indifférent d'honorer ou de ne pas honorer *Le Cid*. Les pays qui ont repris le sens de leur existence et de leur force sont tournés vers l'avenir, je le veux bien, mais ils n'oublient aucun de leurs sujets de gloire dans le passé. La France n'a pas la vocation de la cérémonie. Lorsqu'elle voulut célébrer Hugo, on commença par craindre qu'elle ne donnât au pompier lyrique de la démocratie une place excessive en faisant pour lui ce qu'elle ne faisait pas pour d'autres génies aussi grands, ou plus grands. Et puis, on s'aperçut que cette célébration était parfaitement ridicule et devenait offensante pour un homme qui, après tout, était un grand poète. Un

ramassis d'acteurs chevronnés, le haut de forme et les larmes de M. Lebrun, quelques discours, des allocutions professorales, est-ce ainsi qu'on donne vie au passé, au génie, est-ce ainsi qu'on met en communication les hauts esprits et l'enthousiasme de la foule ?

La chose est peut-être plus grave encore lorsqu'il s'agit d'honorer, non plus un poète entre les poètes, comme Hugo, grand assurément, mais pas plus que Villon, que Racine ou que Baudelaire, mais un initiateur, mais l'homme dont il a dépendu, en grande partie, que notre théâtre fût ou ne fût pas, mais une sorte de Capétien de nos lettres. Alors, l'offense me parait impossible à mesurer, qui offre à ce puissant inventeur de thèmes et de rythmes les glapissements de M. Vidalin et la médiocrité d'honneurs officiels honteux d'eux-mêmes. Tout se passe dans un monde glacé de professeurs en jaquette et d'acteurs en pourpoint rapiécé : pour l'auteur d'*Horace* et de *Sertorius*, l'Italie eût délégué ses soldats, ses chemises noires, ses avions ; pour le poète de *Polyeucte* et de L'*Imitation*, l'Eglise, en d'autres pays, eût été solennellement conviée, les cloches de Notre Dame eussent sonné pour celui que Napoléon aurait voulu faire prince, le théâtre de Versailles eût ressuscité *Psyché*, fille enchantée de son génie et de celui de Molière. En France, quelques coups de chapeau hâtifs, ici et là, et les journaux parlent bien davantage de la querelle qui oppose M. Bernstein et M. Bourdet. Relisons *Le Cid*, ma chère Angèle. Ce drame de l'épée et de la rose, du fleuve dans l'aube glacée, de la nuit dans les jardins de Séville, du Midi rayonnant où monte, derrière une jalousie de bois surmontée d'une vierge costumée, la plainte musicale de l'infante, ce mystère de la jeunesse, de l'héroïsme et de l'amour, scintillant du croisement des fers, du heurt de la croix et du croissant, cette chronique où s'épanouissent notre moyen âge et notre Renaissance à la fois, je crois qu'il faudra attendre longtemps avant de le voir célébrer selon la décence et selon l'honneur.

12 décembre 1936

LUIGI PIRANDELLO

Dans ces temps troublés, la mort de Luigi Pirandello sera-t-elle capable de ramener l'attention sur cet écrivain si savoureux, et l'un des rares qui aient connu, ces dernières années, le paradoxal destin d'être à la fois très illustre et un peu oublié ? Paris, qui avait tant fait pour sa renommée, commençait à l'ignorer. Le pirandellisme semblait seulement, comme le freudisme, une maladie d'après guerre, une de ces virulentes affections en *isme*, tantôt nommées d'après le nom de leur inventeur, et tantôt, comme le surréalisme, d'après un bacille plus abstrait. Il faut espérer pourtant que l'avenir verra autre chose dans ce subtil magicien qui, tout compte fait, demeure le seul dramaturge européen depuis Ibsen.

Il est très vrai que l'après-guerre fut sa patrie temporelle, depuis qu'on avait vu entrer, par l'ascenseur des Champs Elysées, les six personnages qui nous apportaient un auteur. Pendant quelques années, on se plut à ces jeux de l'intelligence. On se rappela que Charles Dullin avait monté le premier *La volupté de l'honneur*, on alla un peu partout applaudir les traductions de Benjamin Crémieux. Georges et Ludmilla Pitoëff et leur compagnie attachèrent leur nom à la propagande du pirandellisme, et c'est grâce à eux qu'un beau jour de 1926 nous pûmes voir cette comédie magnifique, sommet et parodie à la fois de la doctrine, *Comme ci ou comme ça*. Ensuite, la courbe de cette gloire s'inclina, et les Pitoëff encore, au moment du prix Nobel de 1934, nous montrèrent la dernière oeuvre du dramaturge sicilien, *Ce soir, on improvise*, qui est une reprise des thèmes des *Six personnages*. Peut-être trouverait-on inutile de rappeler ici l'aspect général de ce théâtre, dont on a pu dire qu'il était avant tout un théâtre de la connaissance. Par là convenait-il assez bien à une époque fort intellectualiste, malgré l'apparence, et les intermittences de l'esprit selon Pirandello rejoignaient vite les intermittences du coeur et de la mémoire selon Proust. Longuement, avec une sorte de facilité prodigieuse, l'héritier des improvisateurs italiens (il a écrit cinquante pièces) se plaisait à opposer dans sa moderne Commedia dell' arte l'image de l'homme réel et les images que s'en forment sa famille, la société. Aussi, je crois bien qu'en un sens ses deux drames les plus caractéristiques restent *Henri IV*, où un fou, qui s'est pris un jour pour l'empereur d'Allemagne, vit déguisé, entouré d'une cour complaisante, et conserve son

déguisement et son existence le jour où il recouvre la raison, parce que changer sa vie n'aurait plus de sens, et *La volupté de l'honneur*, où une canaille intelligente que l'on force à jouer un rôle d'honnête homme, y prend goût, met tout le monde dans l'embarras par excès de vertu, et réconcilie en lui apparence et vérité.

Ce ne sont pas là des nouveautés, et il faut rire au nez de ceux qui voient en Pirandello un profond auteur philosophique. Il y a dans de telles assertions un excès d'inculture. Je suis toujours étonné, par exemple, que parmi les prédécesseurs du pirandellisme, on ne cite jamais Musset, qui a pourtant écrit avec *Lorenzaccio* une très admirable *Volupté du déshonneur*, où il oppose d'une manière poignante, lui aussi, masque et visage. Mais cette opposition, qui n'est point neuve, personne ne l'avait jamais mise au centre d'une oeuvre avec autant de persistance, d'ingéniosité créatrice, de sens dramatique, que Luigi Pirandello.

Ses oeuvres les plus célèbres sont donc justement celles où la vérité est reflétée en miroirs divergents, et surtout les jeux intellectuels des *Six personnages*, de *Comme ci ou comme ça*. Non seulement, au centre de l'oeuvre, les héros opposent masque et visage, mais, en outre, on nous explique constamment que nous ne sommes pas devant la vie, mais au théâtre. L'auteur révèle le dessous des cartes, nous avertit que tout n'est qu'illusion, au moment même où nous allions le croire, et lorsque nous sortons de la salle où se sont affrontées ces créatures étranges, nous nous demandons si la réalité du monde visible est beaucoup plus réelle que l'illusion de l'art.

Tout cela, on le sait, mais on n'a peut-être pas assez remarqué que ceux qui ont tenté d'imiter Pirandello se sont vite cassé les reins. Car ils ont oublié que dans les pièces les plus surprenantes de Pirandello, celles où l'illusion semble être maîtresse de la scène, la galerie des glaces reflète un monde assez solide. Du thème central de *Six personnages* (l'histoire du père), du thème central de *Comme ci ou comme ça* (l'histoire de l'héroïne), du thème central de *Ce soir, on improvise* (la jalousie), on pourrait tirer une bonne pièce en trois actes, sur le modèle du Boulevard. Et cette pièce est au moins commencée avant que l'auteur, à un moment, n'intervienne et n'abandonne le jeu. C'est-à-dire qu'il y a toujours, dans un drame pirandellien, une sorte de noix bien dure. C'est seulement ainsi, si l'on y réfléchit, que le pirandellisme peut séduire. Quand M. Jean-Victor Pellerin nous montre M. Ixe et M. Opéku, nous n'y croyons pas. Nous croyons, au contraire, à des personnages qui nous sont présentés comme des êtres vivants, et lorsque, ensuite, on vient nous dire qu'ils n'existent pas, qu'ils sont des chimères, c'est alors que nous sommes troublés. Mais, pour être troublés, il a fallu que nous croyions à eux. Il faut, pour que le virus pirandellien opère, qu'il s'attaque à des êtres de chair.

C'est que le Sicilien travaillait presque toujours sur une nouvelle, et il est un nouvelliste incomparable. La nouvelle est le centre résistant de son oeuvre dramatique, sur laquelle il peut broder à souhait. On le voit particulièrement bien si on compare *Ce soir, on improvise* et l'admirable et sobre récit dont le drame est tiré. Cette nouvelle, Pirandello commençait d'ailleurs à la mettre en scène avec une extraordinaire force scénique. Je sais bien qu'on lui dénie habituellement ce don. Mais que l'on voie *La volupté de l'honneur*. Je ne dis pas qu'on ne se perde pas un peu dans les subtilités du troisième acte. Mais comme on se passionne pour la figure centrale de l'homme tenté par l'honneur ! Comme on se passionne, dans *Tout pour le mieux*, pour le héros affaibli qui découvre un jour que toute sa vie a reposé sur un mensonge ! Tout cela est extraordinairement pirandellien, et en même temps extraordinairement dramatique et vivant.

C'est que, contrairement à ce qu'on a toujours cru, Pirandello commençait par ajouter foi à ses héros : sans la foi, sa désillusion ne serait pas possible. C'est cette foi qui apporte, pour finir, à ce théâtre si subtil et si plaisant, un élément qui me semble primordial, malgré le peu d'intérêt qu'on y a porté, et qui demeure un élément humain. On se rappelle le thème de *Chacun sa vérité*. Des inconnus font l'objet des conversations d'une petite ville. Il y a un mystère en eux. Comment le percer ? L'homme vient expliquer son cas : il vit avec sa belle-mère qui est folle ; sa femme est morte, il s'est remarié, mais la belle-mère croit que la

seconde femme est toujours sa fille, et personne n'ose la détromper. Seulement, lorsqu'on interroge la belle-mère, elle donne une autre version : son gendre est fou, il a cru que sa femme était morte et qu'il en avait épousé une autre. Impossible de connaître la vérité, car cette famille étrange vient de Sicile et ses papiers ont été détruits par un tremblement de terre. Et lorsqu'on interroge la jeune femme, qui seule sait la vérité, elle refuse de répondre, car justement elle est la vérité.

On a cru se trouver en présence d'un apologue ingénieux, sorte de résumé du pirandellisme. Mais il faut voir d'abord autre chose : il faut voir que cet homme, cette femme, sa belle-mère s'aiment profondément, et qu'ils sont prêts à tout pour sauvegarder leur bonheur. Voilà l'essentiel : l'oeuvre de Pirandello est une mise en scène des rêves, des pauvres illusions que font les hommes devant la souffrance. Je crois bien que si l'on ne comprend pas que la souffrance est au centre de ces commentaires subtils, on ne comprend pas grand-chose au plus original des dramaturges de ce temps. Les héros de *Chacun sa vérité* ne sont pas des symboles déguisés. Ils sont des êtres humains soumis à une inquisition terrible, et qui s'en tirent par le déguisement. Ainsi sans doute faisons-nous tous.

C'est pourquoi cette oeuvre, aujourd'hui achevée, m'a toujours apparu comme une oeuvre évidemment fort intelligente, mais aussi comme un témoignage de sensibilité exquise et de profonde civilisation.

19 décembre 1936

AU PAYS DES AUTOBUS QUI SE PERDENT

Pour une de vos amies qui a un grand fils, ma chère Angèle, vous me demandez des renseignements sur la Cité Universitaire : est-il vrai que la grève sur le tas y est organisée en permanence, que le restaurant est vide et que de farouches miliciens en défendent l'entrée ? Rassurez-vous, ma chère amie, vous êtes en retard de quelques semaines, ou peut-être en avance de quelques jours. La grève du restaurant de la Cité est provisoirement terminée, mais, à ce qu'on m'a dit, pourrait reprendre d'ici peu. Je dois avouer que, pour ma part, elle m'a fort réjoui. J'ai passé une année, il n'y a pas si longtemps, à la Cité Universitaire, et je n'en ai pas gardé mauvais souvenir. C'est un lieu mythologique, ma chère Angèle, une foire de la jeunesse, abritée dans des pavillons d'Exposition universelle, de fragiles pavillons dont on s'étonne qu'ils ne tremblent pas au vent, déjà un peu usés, un peu abîmés, parce qu'ils n'avaient pas tous été construits pour durer. Il y a un charme délicieux dans ces pelouses, ces baroques maisons alsaciennes noyées de lierre, ces Parthénons et ces châteaux à demi ridicules. Soyez assurée que je n'ai rien contre la Cité, encore moins contre les donateurs qui ont eu l'idée charmante de construire, aux abords de Montsouris, ces abris éphémères et ravissants pour le peuple éphémère de la jeunesse. Peut-être ne savez-vous pas qui est M. Honnorat, ma chère Angèle? Je ne sais pas grand-chose de lui non plus, mais je serais peiné si l'on me prouvait que ce ministre oublié fut autre chose qu'un grand poète : car il a inventé la Cité Universitaire et imaginé, par l'heure d'été, de nous donner dans les beaux mois de longues et pures soirées.

Mais je crois bien que la Cité Universitaire est aussi, pour des esprits moins sensibles au charme immédiat de l'heure, un exemple éminent des lois de dégradation qui régissent notre univers. Peut-être y avait-il sur ces berceaux de mauvaises fées. Je le croirais assez volontiers si je pense qu'on a tout fait, ou à peu près, pour qu'une oeuvre si noble ne fût pas viable. On n'a pas compris que disjoindre le travail et le repos sans certaines conditions était une absurdité, et qu'il était ridicule de vouloir faire habiter les étudiants si loin des lieux où ils travaillent. A tout le moins, puisqu'on ne pouvait transporter le Quartier Latin tout entier dans les parcs et les terrains aérés de Montsouris, il était ridicule de ne pas organiser ces moyens de transport rapides qui, aujourd'hui, rapprochent si aisément deux lieux. Un seul autobus, tous les quarts d'heure, réunit la Cité et le Quartier Latin. Habilement, on s'est arrangé pour que ce parcours comporte deux "sections" au lieu d'une. A huit heures du soir, son trafic s'interrompt. Il est toujours en retard : l'autre soir, ma chère Angèle, après une

demi-heure d'attente, on m'a dit qu'il s'était perdu dans Arcueil. Comme cela est admirablement français !

Aussi, ma chère Angèle, la Cité n'a-t-elle point d'âme. Aux temps bienheureux où les étrangers affluaient à Paris, où les chambres coûtaient au Quartier Latin des prix astronomiques, on refusait huit cents demandes par an. Aujourd'hui, les étrangers sont partis, les chambres du Quartier ont baissé leurs prix, celles de la Cité ont augmenté. Qui est assez riche pour payer quatre cents francs un logis dans un pavillon étranger ? Avec les frais de communication ? Et même pour les cités françaises, êtes-vous sûre que les étudiants ne préfèrent pas un hôtel, même inconfortable, plus près de leur travail, de leurs plaisirs, de leurs cafés ? Il y a des avantages à la Cité, mais ce ne sont point ceux auxquels tient la jeunesse française : car c’est surtout un certain confort. Et, de jour en jour, la Cité se vide. Ceux qui y habitent encore se contentent d'y coucher et n'y apparaissent pas de toute la journée. On doit, hélas ! faire du racolage.

Y dînent-ils ? La grève du restaurant vous a appris, ma chère Angèle, qu'ils n'étaient pas contents. Jadis, le restaurant était logé dans un hangar en bois fort pittoresque. Aujourd'hui, dans la somptueuse Maison Internationale, ses salles voûtées imitent tant bien que mal le réfectoire de couvent. Ce n'est pas très gai, et, pour ma part, je préfère les restaurants russes de la rue Royer-Collard, qui, pour sept francs, vous donnent des fleurs, un orchestre, des petites tables et l'illusion d'un luxe naïf. Au moins, à la Cité, les prix sont-ils bas ? Hélas, ma chère Angèle, ils sont élevés pour des étudiants. Je ne dis pas que déjeuner pour huit francs soit cher, mais qu'on ne me prétende pas qu'il s'agit là d'une institution philanthropique, puisqu'il ne manque pas de restaurants à meilleur compte. La nourriture y est fort mauvaise, disons-le tout net, et il n'y a pas d'organisation plus défectueuse que celle-là. Un petit fait vous dépeindra mieux que tout autre la très probable hypocrisie qui préside à cette organisation. On vient d'ouvrir une salle de réunion, dans la Maison Internationale. J'y ai pris un café, d’ailleurs honnête. La règle, comme partout, est qu'on se sert au comptoir, qu'on ne donne pas de pourboire et que la maison ne fait pas de bénéfices. Ce café coûte douze sous. Mais pourquoi tant de bistros, qui n'ont pas fait voeu de charité, que je sache, donnent-ils le leur, au Quartier Latin et ailleurs, pour dix sous, pour huit sous, voire pour sept ? Il faut bien qu'ils y gagnent, pourtant.

Ne vous étonnez pas, ma chère Angèle, si les étudiants de la Cité Universitaire demeurent insensibles à tant de belles phrases sur le rapprochement des peuples et sur l'aide apportée aux travailleurs intellectuels. Cette aide existe, ou a existé, et je ne vous écris point cela pour diminuer le rôle, d'ailleurs admirable, de ceux qui ont fondé la Cité et qui, chaque année encore, font construire de nouveaux pavillons, défrichent la zone, préparent un parc de sports. Mais, malgré tout, ils ne peuvent tout faire, et l'Etat reste le grand responsable. Un contrôle un peu plus sévère ferait assurément du restaurant autre chose que l'indécente gargote qu'il est, à des prix que tous les étudiants trouvent trop élevés. Une organisation plus intelligente réclamerait à la T.C.R.P. des autobus rapides, pratiques, économiques et qui ne se perdent pas.

Peut-être pour cela, ma chère Angèle, faudrait-il aimer la jeunesse, faudrait-il croire en elle. La Cité ne peut pas vivre en France, malgré le parc, l'air pur, les constructions dérisoires et charmantes, parce que la France est un pays de vieux. On ne veut pas voir l'avenir, on ne veut pas voir les conséquences, et les meilleures idées deviennent de pauvres inventions. Tant que cet état d'esprit n'aura pas changé, la Cité Universitaire sera une ville morte, ravissante mais déserte, dans un pays brumeux, l'ultima Thulé de l'enseignement, au bord d'un no man's land si effrayant que les autobus se perdent pour y arriver.

26 décembre 1936

ALLO, MALRAUX ?

Au temps où vous m'avez demandé, ma chère Angèle, de vous expliquer qui était M. André Malraux, il venait d'organiser avec l'étrange ambassadeur d'Espagne le racolage des

aviateurs. Grâce au lancement publicitaire d'un bien étonnant magazine, vous savez, comme tout le monde, que les aviateurs du *Frente Popular*, selon leur propre aveu, se moquent pas mal de la cause qu'ils défendent, et ‘‘travaillent’’ pour 50.000 francs par mois. Le terme de travail est celui, si j'en crois les bons auteurs, que l'on emploie, en effet, dans le milieu. Quant à M. Malraux, tout le monde s'accorde à dire qu'il agit pour être d'accord avec ses principes, et un fanatique est toujours, en quelque manière, respectable. Même si son fanatisme, comme il m'a semblé le discerner, consiste à être fidèle à soi-même, et à son plaisir, beaucoup plus qu'à une cause.

Cependant, ma chère Angèle, je voudrais vous demander, à vous qui, depuis peu, avez lu avec tant de fièvre les romans de M. Malraux, si vous n'attendez pas de lui ces jours-ci, quelque manifestation un peu publique. Je ne vous apprendrai pas qu'il y a un mystère Louis Delaprée. Je ne veux pas dire par là qu'on ne sait pas encore si le malheureux journaliste de Paris-Soir a été abattu par un avion nationaliste ou un avion gouvernemental. S'il ne s'agissait que d'une erreur, de quelque côté qu'elle vienne, la recherche des responsabilités serait de peu d'importance, et on ne ressuscite malheureusement pas les morts. La faute en incomberait surtout à celui qui a eu l'idée bizarre de donner à l'ambassade de France pour appareil un Potez de bombardement, propre à susciter toutes les méprises. Mais vous savez peut-être qu'il s'agit aujourd'hui d'autre chose. On a écrit, ici et là, que le Potez de l'ambassade de France avait été volontairement abattu par un avion gouvernemental, parce qu'il transportait un rapport à la Croix-Rouge de Genève sur les atrocités du *Frente Popular*. Il ne s'agirait plus d'une erreur (aussi excusable, à la rigueur, d'un côté que de l'autre), mais bel et bien d'un assassinat.

Je n'ai point qualité, ma chère Angèle, pour juger de ce point important, et je me contente de vous répéter ce que vous avez lu dans ce journal et dans d'autres. Mais j'avoue que certain aspect de ce problème tragique m'intéresse particulièrement : c'est le silence de M. André Malraux. On nous l'a assez répété, l'auteur de *La Condition humaine* est le capitaine commandant l'escadrille España, qui composait avant l'arrivée des Russes (et même sans doute après) le plus clair des forces aériennes du gouvernement marxiste. C'est à lui seul que les enrôlés à haute paye doivent obéissance. Il est le chef. Appelons les choses par un autre nom, si vous le voulez : il est le responsable.

Ennemis et admirateurs s'accordaient à reconnaître à l'auteur de quelques romans brumeux, à demi illisibles, mais d'une intelligence et d'une sensualité quasi diaboliques, certaines vertus très humaines. Pour ma part, vous le savez, ma chère Angèle, je me suis toujours méfié de cette conception de l'héroïsme, où je trouve plus de goût à faire souffrir, plus d'amour du sang et de la mort, que d'héroïsme véritable. Pourtant, lorsque le prisonnier du *Temps du mépris* frappe au mur et entend répondre un autre prisonnier, lorsque le héros de *La Condition humaine* refuse de se tuer avec du cyanure pour souffrir, comme souffrent les autres, la plus abominable torture, on ne peut qu'être touché de ces scènes saisissantes. On en trouverait d'autres dans *Les Conquérants* et dans *La Voie royale*. Je les préfère à l'admiration douteuse que M. Malraux montre pour l'érotisme de lady Chatterley ou pour cet effrayant roman sadique de William Faulkner, où l'héroïne est violée avec un épi de maïs. Si toute une part de M. Malraux est érotisme, on avait pu croire longtemps qu'il cultivait aussi les vertus de camaraderie, l'exaltante amitié humaine dans le risque, et une sorte d'honneur.

Je ne dis point que ces vertus (sur lesquelles j'oserai d'ailleurs faire les plus expresses réserves pour ce qui est de leur transcription littéraire), je ne dis point que ces vertus aient disparu de l'oeuvre de M. Malraux, encore moins de son coeur, que j'ignore. Mais comme j'aurais aimé une petite note hautaine et méprisante (avec quelques preuves, si possible) du capitaine commandant l'escadrille España ! Comme j'aurais aimé que le chef eût déclaré : "Je suis le chef, le responsable. Tout ce qui se fait se fait par mon ordre. Je n'ai pas donné d'ordre contre l'avion de Delaprée, et on ne s'est pas substitué à moi." J'imagine assez bien, voyez-vous, quel que soit le parti où ses opinions l'eussent rangé, qu'un avia-

teur véritable aurait eu à coeur de prendre ses responsabilités. J'imagine, par exemple, qu'un Mermoz n'y eût pas manqué.

Cette affaire est trop grave, ma chère Angèle, pour que nous puissions attendre trop longtemps. Déjà, il nous avait semblé assez fâcheux pour notre espèce que les commerçants du Front populaire eussent vendu aux Espagnols tant d'avions inutilisables, tant d’appareils meurtriers (c’est une des plus belles saloperies de notre temps). Il nous avait semblé aussi fâcheux que des "confessions" comme celles des aviateurs rouges aient pu s'imprimer en toute tranquillité. Je trouverais plus terrible encore qu'un écrivain français, dont les opinions politiques ne sont pas en question, se fit par son silence le complice de faits singulièrement troublants. Quand répondra M. André Malraux ? Il s'agit là de choses plus graves que d'avoir soustrait à la barbe de l'administration quelques statues gréco-bouddhiques, ce dont, après tout, nous nous moquons. Notre époque, vraiment, pour reprendre un titre de lui, doit-elle être à jamais appelée *Le Temps du mépris* ?

2 janvier 1937

LE SNOBISME DES PLANCHES

Ce n'est pas des planches de la scène que je veux vous parler, ma chère Angèle, mais d'autres planches beaucoup plus à la mode que celles où monte encore, à la fleur de son âge, M. Albert Lambert (fils). Je ne vous ai pas rencontrée sur les champs de neige vers lesquels se sont dirigés, ces dernières semaines, tant de gens armés de bâtons et de skis. Pourtant, je ne crois pas que le tableau de cette année puisse être tout à fait exact sans que l'on n'y fasse sa part, à côté des guerres, des révolutions, et des tristesses de tout ordre, à ce vaste mouvement qui pousse vers la montagne des personnages montés sur de longues planchettes de bois. L'avant-veille de Noël, de la Concorde à la gare de Lyon et au Quai d’Orsay c’était, comme dans Macbeth, une forêt qui marchait à l'assaut des trains de neige. Je croîs que l'année 1936 a fini sur la conquête définitive de la France par le ski.

Si je vous en parle, ma chère Angèle, c’est que j'ai déjà vu un certain nombre de chroniqueurs, abrutis par les apéritifs et la sottise du Français moyen, faire la moue devant ce qu'ils nomment un snobisme, J'avoue que j'ai failli m'en indigner. Certes, ces armées vêtues de bleu sombre qui envahissent les gares ne sont pas des armées bien savantes. On peut s'amuser beaucoup à contempler les écoles de ski de Megève et de Chamonix, on peut s’amuser presque autant devant les essais "individuels" des néophytes sur les neiges glacées, les verglas un peu pelés des moindres pentes. Mais le snobisme n'aurait-il fait que pousser par centaines les jeunes Français à aller respirer l'air merveilleux de la montagne, à contempler le soleil éclatant de cette admirable semaine, ne devrions-nous pas louer les snobs et ceux qui les imitent ? Et sous prétexte de se méfier du snobisme, la France demeurera-t-elle longtemps ce pays courtelinesque des petits cafés enfumés où la belote a remplacé la manille ?

J'ai donc vu quelques pentes savoyardes livrées à des essais le plus souvent infructueux, mais bien amusants. Je crois que si vous aviez été là, ma chère Angèle, vous vous seriez beaucoup moquée de nous - et nous ne nous serions pas permis de vous rendre la pareille. Vous auriez vu que, pour des débutants, les planches appelées skis ont l'habitude fâcheuse de quitter les chaussures, ou que tel qui croyait descendre, modeste et fier, une pente modérée, se voit soudain dirigé en arrière par un caprice imprévisible. J'ai vu de jeunes réactionnaires, fidèles sans doute à leur doctrine, marcher gravement à reculons, et l'on m'a dit que peu de choses étaient plus drôles, pour un spectateur de mauvaise foi, que de contempler un monsieur assis dans la neige, entre ses skis, levant au ciel ces houlettes terminées par une roue étoilée qui font ressembler les amateurs à des bergers du Jour des Rois. On me l'a même dit avec une insistance que j'ai parfois trouvée déplacée.

Sur ces champs bosselés et blancs, la jeune critique cinématographique s'était par hasard donné rendez-vous. Vous révélerai-je que Maurice Bardèche s'était institué notre mentor, ou, comme eut l'inconscience de le dire l'un de nous (je ne vous avouerai pas lequel), le

mentor de nos télémarks ? En tout cas, c'était un spectacle touchant que de le voir attacher les skis de François Vinneuil[1] qui, deux jours après, fouettait la neige de ses bâtons, comme un coursier rétif. J'ai trop conscience de ma dignité pour vous parler de moi, mais on pourra vous montrer des photographies qui seront pour nous les précieux témoins de nos jeux héroïques.

Mais ce ne sont pas seulement nos plaisirs personnels qui m'ont été agréables dans cette semaine. Je pense à ce petit chalet des Aravis, grand comme une luge de bébé, et où tenaient une bonne centaine d'étudiants, avec des cordes tendues à deux mètres de hauteur pour leurs objets de toilette et leurs vêtements, entassés, écrasés dans une promiscuité scandaleuse, et tout bruyants d'une énorme bonne humeur. Je pense à ces trains de retour, où il n'y avait pas quarante voyageurs de plus de trente ans, ces trains d'où s'échappaient, à chaque arrêt, dans une ruée hurlante, les vagues d'assaut qui emportaient les marchands de sandwiches et de bière. Au départ, les bras aux portières faisaient, qui le salut fasciste, qui le salut prolétarien dans une rivalité pleine de rires. Le wagon des bagages, les filets, les couloirs, tout était encombré de ces longues planches minces et courbées qui ne serviront sans doute plus jusqu'à Pâques, peut-être jusqu'à la prochaine Noël.

On m'a dit que M. Loisirs, cette semaine, était allé en Savoie. Vous savez que je suis plein d'amitié pour ce bon M. Loisirs, qui n'a pas fait grand-chose, mais qui a de bonnes intentions, et même parfois des réalisations sympathiques. J'imagine qu'il n'a pas été mécontent de son voyage. Il n'est pas désagréable d'oublier quelques jours les menaces européennes, la mauvaise foi des hommes politiques, les assassins d'Espagne, le silence de M. Malraux et les bavardages des journalistes vendus, la crise et les grèves, il n'est pas désagréable d'oublier tout cela pour ces chalets remplis par la jeunesse, pour ces trains remplis par la jeunesse, pour ces champs de neige, aux alentours des villages, où apparaît soudain, comme dans un tableau de Breughel, une femme portant un fagot et deux chiens noirs jouant.

Je veux bien que ce soit le snobisme, ma chère Angèle, le snobisme de la neige et des planches, qui ait fait mouvoir cette année un si grand nombre d'ignorants. Ma foi, il nous faudrait peut-être beaucoup de snobismes de ce genre. Ils se sont emparés de la jeunesse d'autres pays. Pourquoi épargneraient-ils la nôtre ? Ajoutons-y, si vous le voulez bien, à ce snobisme de l'air pur et du mouvement, par exemple le snobisme de la prodigalité, le snobisme de la liberté d'esprit, tel snobisme spirituel, tel snobisme matériel. Alors peut-être ne serons-nous plus le peuple qui compte 55% d'inaptes au service militaire et 25% d'illettrés dans ce qui reste. Alors peut-être pourrons-nous nous livrer à un étrange snobisme, pas trop à la mode en ce moment, mais qui pourrait (qui sait ?) s'affirmer un jour : le snobisme d'être Français ?

9 janvier 1937

QUAND DEMANDERA-T-ON L'EXTRADITION D'ANDRÉ MALRAUX ?

Il me faut bien revenir, ma chère Angèle, sur un sujet qui me tient à coeur, et qui n'a pas l'air de tenir à coeur à tout le monde. J'avoue que je suis un peu attristé (mais pas étonné, hélas !) quand je regarde sur les murs les affiches communistes au sujet de Louis Delaprée. Vous savez peut-être qu'elles serviront à lancer une *Humanité* du soir, à laquelle Jacques Doriot a déjà trouvé un titre : *Le Nécrophage*. Mais de cela je ne m'étonne pas ; ce qui m'étonne, c'est que les partis de droite qui ont de l'argent (il y en a deux ou trois), c'est que le capitalisme de presse attaqué par Moscou, n'aient pas couvert Paris, la France, d'affiches, reproduisant simplement la protestation du gouvernement de Front populaire auprès du *Frente popular* espagnol, puisqu'enfin Louis Delaprée a été assassiné par les marxistes.

[1] Pseudonyme de Lucien Rebatet pour sa chronique cinématographique dans *Je Suis Partout*. (note de l'édition)

Peu de faits montrent plus clairement avec quelle passivité répugnante nous attendons notre destin.

Pour ma part, je m'étonne aussi que devant le crime commis, on ne désigne pas davantage le seul coupable dont nous connaissions le nom, à savoir le capitaine commandant l'escadrille España, André Malraux. Vous savez que j'y tiens, et j'y tiens de plus en plus. Et même, ma chère Angèle, j'évoque avec regret le temps où les gouvernements avaient un peu de souci de leur dignité - les gouvernements et les corps constitués. Ce temps est assez lointain. Si nous y vivions encore, ne pourrait-on pas aller chercher dans un petit livre le commentaire le plus subtil des dernières productions, des derniers actes, de notre romancier ?

De ce petit livre critique, j'ai voulu copier pour vous les passages les plus caractéristiques. Tout Français, y est-il dit, qui, hors du territoire de la France, s'est rendu coupable d'un crime puni par la loi française, peut être poursuivi et jugé en France." Vous qui savez toute chose, ma chère Angèle, vous avez reconnu le Code d'instruction criminelle. C'est l'article 5 modifié par la loi du 28 février 1910. Contrairement à ce que vous pourriez croire, il est encore en vigueur dans notre pays. On y ajoute, il est vrai, à la fin du même article : "Aucune poursuite n'a lieu avant le retour de l'inculpé en France, si ce n'est pour les crimes énoncés en l'article 7 ci-après."

Je crois que M. André Malraux, chef responsable de la mort de Delaprée, n'est pas encore rentré en France. Il nous faudrait donc voir si ce fameux article 7 peut permettre de réclamer son extradition. Cela n'est possible, ma chère Angèle, que s'il s'agit d'un inculpé ayant commis "soit comme auteur, soit comme complice", ce que l'on nomme ‘‘un crime attentatoire à la sûreté de l'Etat’’.

Je me demande jusqu'à quel point l'attaque de l'avion de l'ambassade de France, susceptible d’entraîner les plus graves complications, ne peut être définie de la sorte. Les juristes en décideront : M. Marc Ruçart doit bien en avoir auprès de lui. Et même s'il fallait attendre le retour de M. Malraux, l'attente me serait douce si j’étais sûr qu'il soit jugé !

Vous allez me trouver cruel, ma chère Angèle, et votre esprit inventif ne manquera pas de découvrir quelque argument. Est-ce cette attaque par un avion espagnol qui vous gêne ? Je brandirai alors la loi du 31 mai 1924, article 10 qui déclare : "Au cas de crime ou délit commis à bord d’un aéronef étranger, les tribunaux français sont compétents si l'auteur ou la victime est de nationalité française." M. Malraux vous semble-t-il au-dessus des lois ? Lisez l'article de la loi du 10 mars 1927 : "Si l'individu réclamé a été antérieurement l'objet, en quelque pays que ce soit, d'une condamnation définitive à deux mois d'emprisonnement, ou pour un délit de droit commun, l'extradition est accordée suivant les règles précédentes." Je ne vous rappellerai pas certaine trouble histoire de statues indochinoises : vous connaissez trop la chronique littéraire de ce temps.

Certes, me direz-vous, on peut trouver toujours dans le Code de quoi faire pendre les plus honnêtes gens. La jurisprudence, me disait hier un homme sagace, est un artifice logique par lequel le juge essaie de faire croire à l'inculpé et au plaignant qu'on a prévu leur cas. Si déplorables que puissent être les hauts faits de l'escadrille España, nous sommes en guerre civile, direz-vous ! Mais l'article 5 de la même loi du 10 mars 1927 que dit-il, ma chère Angèle ? Il dit : "En ce qui concerne les actes commis au cours d'une insurrection ou d'une guerre civile... ils ne pourront donner lieu à l'extradition que s'ils constituent des actes de barbarie odieuse et de vandalisme défendus suivant les lois de la guerre, et seulement lorsque la guerre civile aura pris fin."

Vous pourrez vérifier dans le Dalloz, ma chère Angèle, ces textes prophétiques, qui sont trop sacrés et trop précis pour que j'aie pu y changer un mot. Qu'on attende la fin de la guerre civile ou non pour accorder l'extradition d'André Malraux, cela m'importe assez peu. Mais j'aimerais assez, je l'avoue, appuyé sur ces lois françaises, qu'on osât la réclamer dès à présent au gouvernement de Valence ou de Barcelone. Puisque nous voulons encore croire à ce gouvernement-là, soyons au moins logiques avec nous-mêmes, et poussons le souci juridique jusqu'au bout. Si le capitaine André Malraux n'est pas coupable, il peut nous

désigner assez aisément, me semble-t-il, l'avion et l'aviateur qui ont commis le crime. S'il ne le fait pas, il est au moins complice par le silence.

Hélas ! ma chère Angèle, le petit livre dont je vous parlais m'a encore appris que ‘‘pour qu'un délit commis par un Français à l'étranger puisse être poursuivi en France, il faut que le ministère public se charge de la poursuite, et la partie lésée n'a pas ici le droit de citation directe.’’ Il nous faut donc attendre que le ministère public se décide, et figurez-vous que cela risque d'être long.

Je ne perdrais pas tout espoir, cependant, ma chère Angèle : on nous a assez accusés d'être le pays du droit ; je ne perdrais pas tout espoir si l'on voulait bien considérer avec assez de sérieux les choses qui sont graves. Mais l'incroyable futilité de nos contemporains, leur lâcheté, la certitude, et peut-être le désir de la catastrophe, qui est au fond de leur apathie, tout cela nous prépare à la conquête. Quand M. Malraux reviendra en France, toutes les portes lui seront ouvertes, *Paris Soir* et *Confessions* lui demanderont ses mémoires, et ce serait bien le diable s'il n'obtenait pas avec cela quelque prix littéraire, avec le salut des bourgeois. Ne pensez-vous pas qu'il serait pourtant temps, comme dit la chanson, de faire cesser bientôt cet ignoble consentement universel à la défaite ?

16 janvier 1937

EN ATTENDANT LE MARCHÉ AUX PUCES

Je vous recommande, ma chère Angèle, un petit livre que j'ai lu avec beaucoup de curiosité, bien qu'il ne soit peut-être pas très habile, et que l'art y manque parfois, ce qui ne l'empêche pas d'être charmant. Il s'appelle *Du Musée impérial au Marché aux Puces* (Editions des Portiques) et il a été écrit par un Russe exilé, ancien conservateur de l'Ermitage, attaché à S.M. l'Empereur de toutes les Russies, et qui aujourd'hui, sous le pseudonyme d'André Trohnoff est brocanteur au Marché aux Puces de la porte de Saint-Ouen.

Si, comme il est naturel, il y a quelques regrets dans ce livre, il n'y a aucune mélancolie. A évoquer son passé, l'ancien chambellan du tsar met même une sorte d'allégresse ironique, ironique vis-à-vis de soi comme vis-à-vis des scènes qu'il évoque, et je crois bien que cette allégresse est un autre nom du courage. C'est ce qui tout d'abord nous inspire la sympathie, en même temps que notre attention est éveillée par ces souvenirs, semi-amers et semi-bouffons, où tout un passé disparu est rapidement enfermé, par toutes ces images qui seront de beaucoup de prix pour les historiens futurs et, déjà, pour les historiens présents.

- "J'étais né pour être brocanteur, nous dit l'écrivain, parce que, déjà en Russie, mes goûts et mon existence étaient ceux d'un brocanteur idéal. Non pas seulement parce que je m'intéressais aux tableaux, aux objets anciens, que je commençais tout enfant des collections de timbres rares ou de monnaies, non pas seulement parce que le musée de l'Ermitage devait fournir, en somme, l'essentiel de mes occupations, mais surtout à cause du monde où je vivais."

En effet, et ce n'est pas le moins curieux de ce livre, ma chère Angèle, par ce témoin d'un âge disparu, nous touchons à des temps si anciens qu'il nous semble impossible de le croire. Qu'un de nos contemporains ait connu quelqu'un qui a entendu Beethoven, cela nous parait difficile, et il suffit pourtant d'y réfléchir pour trouver cela fort simple. Jules Lemaitre, si je me souviens bien, connaissait une vieille dame qui lui avait déclaré un jour : "Louis XIV disait à mon mari..." Il est vrai qu'elle s'était mariée à quinze ans à un vieillard de quatre-vingts, présenté dans sa jeunesse à la cour du grand Roi. Mais de telles phrases ont de quoi faire rêver. Je me souviens d'un article où il était prouvé que le même homme avait pu, au cours d'une existence assez longue, connaître le fils de Marie Touchet et de Charles IX et l'enfant qui serait Napoléon III. Les siècles sont peu de chose, contrairement à ce que l'on pense.

Ce n'est pas seulement d'une manière aussi formelle d'ailleurs que l'auteur de ces souvenirs pénètre dans le passé. Mais il nous évoque une sorte de Cabinet des Antiques russe, une province désuète, charmante, encore toute pleine des souvenirs du XVIIIe siècle, et qui s'est maintenue jusqu'à la guerre et à la Révolution. Passent alors dans son livre des figures proches sans doute de Tourgueniev, mais aussi, et ce n'est pas le moins bizarre, de Balzac, des émigrés français, chevaliers et professeurs, ou des fils d'émigrés, qui discutent des mérites comparés de l'Ancien Régime et du Second Empire, et mêlent Offenbach à des souvenirs de Trianon. Ainsi sans doute peut se préparer, en effet, dans les arcanes du destin, la plus fatale des vocations de brocanteur.

Un Français, ma chère Angèle, peut en outre trouver beaucoup d'enseignements dans ce petit livre. La "Tante Sophie" du narrateur ne parlait jamais que la langue de notre pays, et employait le russe seulement avec les domestiques. Après Pouchkine, Tolstoï et Dostoïevski, pourtant, la langue russe avait des lettres de noblesse. Mais le français était réservé depuis toujours à une aristocratie de race et de pensée. Cela, vous le savez, a duré jusqu'à la guerre, et vous connaissez aussi bien que moi les vieilles et glorieuses raisons de ce snobisme du français qui existait aussi bien en Autriche, dans les pays scandinaves, à Venise et ailleurs. En même temps que le Cabinet des Antiques, ce snobisme a disparu de l'Europe moderne. Faut-il penser, ma chère Angèle, que le français, que la langue française, est aussi une antiquité, bonne à être vendue au rabais dans quelque marché aux puces, un objet de curiosité, et pas autre chose ? Soyez assurée que nous faisons malheureusement tout pour cela.

Plus tard, après notre Révolution à nous, c’est ailleurs sans doute (mais où ?) que nous irons, nous aussi, brocanter. Apprenons, ma chère Angèle, dans ces pages d'émigrés, à connaître le destin qui nous attend si nous laissons faire les choses et les gens. Aurons-nous même l'avantage de nous enraciner ailleurs ? Je ne crois pas que l'on s'enracine si vite, et j'avoue que j'ai particulièrement aimé ce passage où l'auteur de ce livre explique qu'il n'est pas Français, qu'il ne le sera jamais. Formé par notre méthode, parlant et écrivant depuis toujours notre langue, amoureux de notre pays, connaissant parfaitement son art, sa littérature, son histoire, il demeure Russe. Je voudrais faire lire à tous les amateurs de naturalisations hâtives la page où il considère la cathédrale de Chartres au-dessus de laquelle volent des hirondelles. Il comprend peut-être mieux la cathédrale que beaucoup de Français, car il aime la beauté, et il en a la science. Mais les hirondelles, que lui disent-elles ? Elles lui rappellent seulement quelque bulbeuse église orthodoxe, dans la campagne, et la steppe que d'autres hirondelles, jadis, survolaient devant lui. Aucun des Français présents ne peut penser cela.

C'est pourquoi j'ai voulu, ma chère Angèle, vous parler aujourd'hui de ce petit livre savoureux que vous lirez sans doute afin de vous préparer à devenir un jour, vous aussi, marchande d'objets anciens dans quelque marché aux puces de Valparaiso ou de Sydney.

23 janvier 1937

CHATEAUX DE CARTES ET HÉROS DE CARTON

Il est difficile de juger en toute équité le *Jules César* de Shakespeare que vient de représenter Charles Dullin à l'Atelier. Difficile de juger l'oeuvre, difficile de juger la mise en scène. On n'étonnera personne en révélant que les idées qui y ont présidé sont des idées justes, originales, intelligentes. Tous ceux qui suivent depuis des années le magnifique effort de Charles Dullin, au milieu des pires difficultés, savent quelle reconnaissance nous devons avoir à l'organisateur de tant de beaux spectacles. Mais tout cela n'empêche pas de rechercher la vérité, et de la dire. M. Dullin a vu *Jules César* comme un drame certes romain mais situé dans une Rome déjà envahie par l'Asie. Les présages, les devins, les danseurs nègres, un luxe barbare, des vêtements somptueux et baroques, un conquérant épileptique, mal fardé, vieilli par la débauche et la victoire, des révolutionnaires peu sûrs de leur

destin, une plèbe promise à l'esclavage - je crois bien qu'en effet c'est le véritable *Jules César*. Et je ne m'étonne ni des robes de l'impérator, ni du nègre possédé par le Vaudou, ni du mendiant goyesque, ni de cette arrivée de César, blême et rongé. Mais il faut bien dire aussi que tout cela demeure à l'état d'intention.

Affirmons-le avec peine, mais affirmons-le : j'ai rarement vu un spectacle aussi laid. Des décors hideux, où le luxe de la maison Paramount combiné aux recettes de M. Fabre se traduit par malheur en cartonnages peinturlurés et tremblotants dignes d'un théâtre de province ; un orage à grand renfort de tonnerre en zinc qui est le sommet du ridicule ; des acteurs épouvantables, alliant une vulgarité déconcertante, une absence totale de métier, et l'emphase des vieux cabotins. Çà et là, un détail intelligent, curieux, mais jamais placé dans un ensemble, jamais organisé, harmonisé avec le reste. Par-dessus le marché, une musique de foire de Neuilly, due à M. Darius Milhaud, une étrange impression de misère, de laideur, le pire Théâtre -Français sans même sa noblesse guindée. Bref, un monument d'erreurs, un désastre. Et cela est dû à l'un des hommes de théâtre que j'admire le plus, à M. Dullin ?

J'écoutais se dérouler ce drame avec une désolation immense. Il y a trois ans, devant *Coriolan*, à la Comédie Française, nous regrettions le *Richard III* de l'Atelier. Hélas ! pourquoi faut-il qu'ici nous allions jusqu'à regretter *Coriolan* et le théâtre dont nous pensions pourtant qu'il était le plus mauvais de l'univers ? Car la pire tradition, le pire conformisme valent mieux que cette absence totale d'art, qui n'arrive ni à la noblesse ni à la forte impression du réalisme, ni, naturellement, à la poésie. Il est triste d'être amené à le penser, alors que pourtant tant d'indications confuses nous avertissent que nous sommes toujours placé devant l'oeuvre d'un homme merveilleusement intelligent. Mais en art les intentions ne suffisent pas. L'enfer de l'Atelier en est pavé ! Quant à l'oeuvre, pourquoi ne pas dire qu'elle aussi nous donne des impressions assez mêlées ? C'est l'une des premières tragédies de Shakespeare, et il est fort probable qu'elle n'est pas tout entière de sa main. En tout cas, il en a écrit un grand nombre de scènes avec un visible ennui, versifiant le Plutarque traduit par North, ou peut-être même rapetassant une oeuvre déjà jouée. L'adaptation de Mme Jolivet resserre un peu ce drame assez long, et je ne m'en plaindrai pas. Reconnaissons qu'on s'ennuie assez ferme dans la première partie, malgré l'angoisse montante de la mort (cette espèce de lente progression si shakespearienne que nous retrouvons dans les romans anglais), malgré l'admirable scène des présages, gâchée par le bruit - et qu'on s'ennuie autant après la mort de César.

Restent pourtant les miracles. De tant de discours latins, de thèmes empruntés au De Viris, un grand esprit anime soudain une oeuvre. Ce pâle Brutus, assommant comme un révolutionnaire de collège, je ne sais pas à quel instant il devient le frère d'Hamlet. Peut-être dans la scène charmante avec sa femme. En tout cas, il le devient, fier, irrésolu, naïf comme il n'est pas permis de l'être, et même sot, mais d'une pureté qui émerveille. Et puis, il y a la seconde partie (le troisième acte dans le texte), le haut sommet de la mort de César. On peut aller à l'Atelier pour cela, malgré la composition presque burlesque de l'assassinat, malgré les décors miteux et les acteurs impossibles. Tant de grandeur passe par-dessus toutes les barrières. La plus belle scène parlementaire qui ait jamais été écrite, elle est dans ce discours de Marc-Antoine, d'une si grosse habileté, que Shakespeare s'est contenté de versifier d'après Plutarque, et où il fait changer d'avis la foule versatile en lui lisant le testament de César et en faisant l'éloge du défunt. Mais je ne sais pas si je ne lui préfère pas encore la scène qui précède, où le soudard serre la main des conjurés qui viennent de tuer son maître. Habile et sincère à la fois, risquant sa peau avec une terrible crainte intérieure, il touche ces poignets rouges de sang. Et devant lui, Brutus. L'honnêteté des grands dramaturges, que personne, même pas Molière, n'a jamais pratiquée avec autant d'éclat que Shakespeare, flamboie alors devant nous. De ces deux hommes, l'assassin et l'ami de la victime, Shakespeare ne déguise rien. Ils sont purs sous nos regards, également menés par des sentiments nobles, également humains, également troublés par des sentiments moins parfaits, et le plus digne est sûrement l'assassin, mais le droit est du côté

de l'autre, soldat roublard et débauché. Dans la littérature universelle, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de scènes aussi grandes que cette succession de moments incomparables : de plus grandes, il n'y en a certainement pas.

Dès lors, peu importent les défauts du reste de la pièce. Importent moins encore les défauts de la présentation, où seul M. Dullin continue à jouer avec tout son talent prodigieux, son visage aigu de jeteur de sorts, et ces regards durs qu'il jette sur le monde qui l'entoure. Deux ou trois fois a éclaté devant nous, au milieu des personnages de carton, des décors affreux, le miracle du théâtre, sa poésie qui bouleverse tous les obstacles.

Espérions-nous trouver enfin, cette année, en allant écouter la nouvelle pièce de M. Steve Passeur, une oeuvre française un peu valable ? Avouons que oui. Après avoir été longtemps irrité par M. Steve Passeur, malgré son talent indéniable, par sa soumission à une esthétique un peu périmée, par ce qu'il traînait dans ses pièces des souvenirs du théâtre d'avant-guerre, par tout ce qui en faisait comme le Bernstein de l'après-guerre, on reconnaîtra pourtant que peu d'auteurs nous ont paru aussi doués. Il faut tenir *Je vivrai un grand amour* pour une des plus belles oeuvres du théâtre contemporain, et je mettrai à peu près aussi haut un drame qui avait été assez mal compris, *Le Témoin*. Deux années de suite, deux pièces de cette valeur, c'était assez pour supposer que M. Steve Passeur avait franchi le plan de l'habileté où se tenaient encore ses deux drames les plus célèbres, *L'Acheteuse* et *Une vilaine femme*. Il avait désormais sa démarche, abrupte, impérieuse, celle que nous avaient fait comprendre *Les Tricheurs*, son invraisemblance admirable, son monde logique, passionné, absolu, tout ce qui le faisait ressembler un peu au jeune Corneille avec ses héros avides de volonté à l'état pur. Nous nous croyions débarrassés à tout jamais de l'avant-guerre et des souvenirs de M. Bernstein.

Ces fantômes redoutables ont reparu pourtant (enter the ghosts) sur la scène de l'Athénée, avec ce *Château de Cartes* qu'a monté M. Jouvet. Reconnaissons que nous avons été fort déçus. On ne s'ennuie pas toujours à cette pièce, qui a l'air parfois d'une sorte de parodie allègre de *Samson*, de *La Rafale* et du *Venin*, et parfois d'un drame policier à aspects comiques. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que les oeuvres de M. Steve Passeur ont cette apparence de vaudevilles retournés. Mais le sujet lui-même, mince anecdote dans le style des histoires de cocus de 1912, ne pouvait guère être attirant, et je ne trouve pas que l'auteur l'ait beaucoup renouvelé. Il s'agit d'une dame remariée après divorce à un bon garçon pas très fin, qui se fait rouler en affaires. La dame découvre vite que son premier mari, une brute dénommée Bolor est à l'origine de sa ruine. Elle va voir Bolor, a une entrevue avec lui dans un salon devant dix personnes, où ces deux surprenants personnages se jettent à la face quelques muflеries, puis elle tombe dans ses bras. A la fin, elle est redevenue tout à fait amoureuse de son premier mari et décide de partager son existence entre les plaisirs du ménage et ceux de l'adultère.

Pour ma part, hormis quelques traits comiques un peu faciles mais bien drôles, je ne vois guère à signaler dans ce drame très classique du triangle conjugal qu'une scène : celle où la seconde femme de Bolor explique qu'elle préfère voir son mari la tromper avec un être de chair qu'avec le fantôme et le souvenir de sa première femme. Il y a là une âpreté singulière qui nous rappelle un peu l'accent du *Témoin*. Mais le reste de l'oeuvre n'est qu'une suite de variations sans intérêt sur un sujet trop connu. Il importe pourtant de nous débarrasser au plus tôt de ce legs encombrant du théâtre du Boulevard. On est peiné de voir un écrivain du talent de M. Passeur, un homme d'une si belle violence, donner dans des panneaux aussi grossiers, et l'on est un peu étonné de le voir jouer à l'Athénée. A peine a-ton quitté le théâtre qu'on a déjà oublié ces aventures falotes, ces personnages sans consistance, ces drames qui n'intéressent personne. Nous pouvions espérer que le Boulevard était mort, et l'adultère mondain, pourquoi faut-il que M. Passeur ressuscite tout cela ?

Il ne nous reste de cette soirée que le souvenir d'une excellente interprétation, et, parmi tant d'acteurs remarquables, la mémoire du beau visage de Mme Marthe Régnier, sensible, maladroite, tendre et faible comme l'amour - une artiste d'une extraordinaire humanité.

23 janvier 1937 (chronique théâtrale par intérim)

LES CONFÉRENCES DE RIVE GAUCHE : PORTRAIT DE LA FRANCE

Il y a quelques années, il était de mode à l'étranger de faire le portrait de la France. Avec un sourire gourmand, M. Frederic Sieburg en décrivait les appétissantes qualités et concluait, dans l'édition allemande de son "Gott in Frankreich" (il est vrai qu'il supprimait la page dans l'édition française) qu'elle était tout à fait semblable au Mexique avant Cortez. Mieux informé et moins glouton, M. Curtius, dans un "Essai" célèbre et sympathique, n'en continuait pas moins à y voir le modèle du pays mesuré, et, selon les mots chers aux penseurs d'outre-Rhin, statique et non dynamique. Devant un pareil concert, les Français libéraux remerciaient des éloges, acceptaient les blâmes désuets et félicitaient les portraitistes d'avoir si bien "attrapé la ressemblance".

On ne peut faire autrement que penser à ces tentatives, chaque vendredi de ces semaines, en écoutant, dans la salle des Sociétés Savantes de "Rive Gauche", emplie jusqu'au plafond, Pierre Gaxotte faire à son tour le portrait de la France. La grandeur, la prodigalité, la force, demain l'amour du vrai et le goût du risque - et non pas la mesure, l'avarice, la douceur, la dissimulation et la prudence - telles sont les vertus (ou les défauts, peu importe !) qu'il nous restitue. Et nous l'écoutions avec une gratitude sans bornes, car il sait bien le langage qu'il faut nous parler. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'êtres en France, aujourd’hui, à savoir justement parier ce langage, à être si immédiatement proches de nous, que cet homme jeune, à l'aspect plus jeune encore, qui n'aime ni l'emphase ni les grands mots, qui sait rire et nous faire rire, et qui sait aussi, par exemple, à la fin d'une conférence aussi spirituelle que celle qu'il fit sur la prodigalité et la poésie des affaires funambulesques, nous émouvoir par un appel si confiant et si pur à la jeunesse.

Aussi ne s’étonne-t-on point si la France qu'il nous présente, non seulement est la France dont nous rêvons, mais encore, par un miracle dont il faut remercier le destin, la France réelle, qui a réellement existé, qui existe réellement encore dès que de malheureuses circonstances s'effacent qui la troublaient. Prenez un officier français, disait l'autre jour Pierre Gaxotte : au café, il parle quart de place, avancement, décoration, bal de la colonelle et indemnité. Le même homme, jetez-le dans un bled perdu, en Afrique ou en Asie : il devient un prince, un sultan, fait la loi, la guerre et la paix, construit des routes et s'insère tout naturellement dans cette lignée de maîtres dont est fait notre pays. Car notre pays n'a pas changé, malgré l'apparence, et c’est justement son éternité que le peintre nous restitue.

C'est ce véritable portrait de la France qu'il importerait à chacun de connaître et de faire connaître. Il ne cède à aucun romantisme, et il ne s'agit pas de dresser contre le poncif des coteaux modérés je ne sais quel poncif hugolien ; mais, enfin, nous avons été le peuple de l'énergie et de l'aventure, et c’est d'abord cela que nous avons besoin de savoir aujourd'hui. Car c’est le seul moyen que nous ayons de retrouver notre âme, notre culture, et ce que Léon Daudet a magnifiquement appelé un jour la métaphysique diffuse.

La culture d'un peuple, ce n'est pas de connaître plus ou moins de choses : laissons ces ambitions menteuses à la Russie soviétique ou à l'Amérique. C'est d'établir un vaste courant de symboles immédiatement compréhensibles, c’est de se comprendre soi-même. Quand Mussolini demande aux femmes italiennes de donner leur anneau de mariage pour la guerre d'Ethiopie, il faut que tous, de la reine à l'ouvrière, comprennent que cet anneau, qu'on appelle en italien la ‘‘fede’’, c’est-à-dire la foi, symbolise la foi justement, le sacrement, le foyer et l'autel, le sol natal et le ciel natal. L'anneau est le symbole d'une culture plus profonde que celle des livres. Les fascismes – c’est une idée qui m'est chère - ont réussi parce qu'ils étaient de merveilleux adjuvants de ce qu'il faut nommer les poésies nationales. Quand Mussolini parle "aux Italiens de la terre natale et d'au-delà des mers", il est un grand poète, de la lignée de ceux de sa race ; il évoque la Rome immortelle, les galères sur le Mare Nostrum !... Et poète aussi, poète allemand, cet Hitler qui invente des nuits de Walpurgis et des fêtes de mai, qui mêle dans ses chansons de marche le romantisme cyclopéen et le romantisme du myosotis, la forêt, le Venusberg, les jeunes filles aux myrtilles fiancées à des lieutenants des sections d'assaut, les camarades tombés à Munich devant la Felderenhalle!... Et poète, le Codreanu des Roumains, avec sa légion de l'archange Mi-

chel !... Et poètes, ces Espagnols de Primo de Rivera, avec leurs chansons populaires, où se croisent la rose et l'épée !... Et poète de son pays, Léon Degrelle, avec sa bonne humeur, sa fraîcheur, les petits villages des Ardennes ! Il n'y a pas de grand pays sans cette poésie nationale.

Et nous songions, en écoutant ce lucide et tendre portrait de la France, nous songions que notre peuple existe depuis quinze cents ans, et qu'il a, lui aussi, sa poésie, ou, si l'on veut, ses fables. A l'un des moments les plus purs de sa puissance - Pierre Gaxotte nous l'a rappelé - le mot des hommes et des femmes du XVIIe siècle n'était pas : "Ma raison." Ces cartésiens disaient : "Ma gloire." Et c'est cette gloire qu'il faut nous rendre. Il ne faut plus qu'un Français, si humble soit-il (l'humilité de la condition n'a rien à voir avec l'humilité de l'âme), ignore ce qu'il a été et ce qu'il est. "La culture, ce n'est pas d'apprendre, c'est de savoir." C'est de savoir comme en naissant, et toutes les choses qu'un Français devrait savoir en naissant, je crois bien qu'on a travaillé longtemps à les lui faire oublier.

Eh bien, il faut les lui apprendre à nouveau. Il faut qu'il sache par quels faits, par quels hommes se sont incarnés dans son pays l'héroïsme, la sainteté et la beauté. Il faut créer d'abord, chez lui, ce respect et cette aspiration à la beauté sans lesquels aucune culture plus poussée n'est possible. Il faut lui dire que la culture, ce n'est pas "*Paris-Soir-Dimanche*" ou "*Confessions*", ce n'est pas le refrain de la T.S.F., le film imbécile du boulevard.

Mais il ne faut pas non plus l'abaisser à ces créations bâtardes et insultantes qu'on appelle l'art pour le peuple, ou lui faire entendre au contraire que la culture est réservée à ceux qui comprennent Mallarmé et apprécient Picasso. Il faut lui dire qu'il comprendra un jour Mallarmé et Picasso, s'il en a envie et s'il s'en donne la peine, car l'art est difficile ; mais la culture, c'est autre chose "d'abord". On peut imaginer un peuple qui ne saurait pas lire et qui serait un peuple cultivé : tous les hommes des Croisades, j'en suis sûr, ne savaient pas lire, et pourtant ils participaient à une culture autrement grande et rayonnante que les pauvres êtres d'aujourd'hui. C'est qu'ils participaient à maints royaumes qui les dépassaient et qu'ils étaient fiers d'en être les vassaux et les soldats ; ils savaient ce que c'était que leur pays, ils savaient ce que détail que la chrétienté et que leur Dieu. Apprenons, pour commencer, à nous connaître, et ne nous laissons pas amoindrir par des éloges insipides, plus désagréables que des blâmes, qui ne veulent voir en nous que des exportateurs de robes et des comédies de M. Louis Verneuil. Dans notre culture doit entrer d'abord tout ce qu'un enfant peut comprendre immédiatement, depuis le chêne de saint Louis jusqu'à l'Atlantique où est tombé Mermoz, car, dans la vraie culture, il n'y a pas de passé ni de présent : il y a seulement de l'éternel. Dans notre culture, doivent entrer tous les éléments qui ont fait de notre pays ce qu'il est : on ne peut refaire la culture française avant de l'avoir rendue aussi perceptible à chacun qu'à l'enfant les contes de fées, car on ne peut refaire la culture française, pas plus que celle d'aucun autre pays, sans faire renaître d'abord l'histoire, la légende vraie, la poésie. On ne peut refaire la culture française sans avoir recréé cette métaphysique diffuse dont nous avons besoin après le pain, c'est-à-dire qu'il faut à la fois rétablir les conditions du pain, et rétablir les conditions de la vie et de la grandeur de la France. Mais pour rétablir ces conditions, il faut commencer par comprendre.

Ceux qui écoutent Pierre Gaxotte, je crois qu'ils commencent à comprendre. Ils voient se dessiner devant eux une géographie intellectuelle et sentimentale assez étrange, assez surprenante au premier abord. Comme dans les anciennes cartes, des figures, de petits personnages humains porteurs d'emblèmes, des monuments marquent ici une province, ici une ville. Cette France bigarrée et ornée, où l'on contemple ici une cathédrale, ici un palais de roi, ici le souvenir d’un homme de jadis, explorateur, conquérant, poète et créateur en tout cas, nous la reconnaissons avec d'autant plus d'émotion qu'elle commençait à s'effacer en nous. Le long de ces belles lignes bleues qui sont ses fleuves, nous suivons les barques du négoce et de la conquête, nous découvrons des villes patientes et fortes, nous nous asseyons auprès de fantômes puissants qui nous expliquent comment leur ont apparu l'aventure, la gloire, le chant, l'ascétisme ou le plaisir, la violence ou la charité, et souvent

tout cela à la fois. Peuple de contrastes, peuple infiniment multiple, nous ne sommes pas ce gris pays usé et raboté des atlas officiels. Je ne sais pas de résurrection plus émouvante. Il faut nous le dire, et le dire.

30 janvier 1937

EN QUÊTE D'AUTEUR

Tout le monde est allé revoir, au Théâtre des Mathurins, ces fameux *Six personnages en quête d'auteur* qui apparurent, un beau soir d'il y a treize ans, sur la scène de la Comédie des Champs-Elysées, et apportèrent à Paris stupéfait le dramaturge le plus extraordinaire de l'après-guerre. Depuis, le temps a passé. Nous avons vu beaucoup de comédies pirandelliennes, ou qui prétendaient l'être, beaucoup de variations sur la personnalité humaine. Et pourtant, ceux qui sont allés contempler ces étranges revenants n'ont pas seulement été émus par le passé, par ces treize années de moins sur leur esprit et leur visage. Ils ont pu se rendre compte que, si le pirandellisme est une assez ennuyeuse plaisanterie, Pirandello dure encore et durera vraisemblablement longtemps.

Pour ma part, je n'avais vu cette pièce ni à sa création, ni à l'une de ses éphémères reprises en 1926. Je pouvais l'avoir lue, elle était neuve pour moi lorsqu'elle commença de se dérouler dans cette lumière verdâtre, sans décor, où surgissent comme des fantômes les six personnages fatidiques et vêtus de noir. Et j'admirais, en vérité, comment cet ingénieux sorcier sicilien réussissait toujours à nous prendre, après tant d'imitations insupportables, par une démarche souveraine, une royauté de l'intelligence toujours aussi captivantes qu'au premier jour. Deux ou trois fois, sans doute, ces discours sur la relativité de la connaissance nous paraissent un peu longs et un peu faciles : en 1923, ils devaient avoir un autre aspect de nouveauté. Mais comme cela importe peu à côté de la saveur d'un texte qui fait figure de chef-d'oeuvre, réclame des scoliastes, des interprètes, des commentateurs, et nous laisse si longuement troublés. Peut-être tout devrait-il paraître insupportable dans cette représentation : l'affabulation, le sombre mélodrame, l'inexplicable malédiction, l'interprétation enfin, où Georges et Ludmiila Pitoëff ont voulu marquer avec acharnement, par leurs costumes, leur visage blafard, leurs gestes, tous les aspects factices du drame, le jeu de ces marionnettes saccadées et tragiques, et l'affreux cabotinage de ces malheureux. Tout devrait paraître insupportable, et tout est mis à sa place avec un art si parfait que l'on se dit : c'est cela le théâtre, tout d'abord.

Ce que j'admirais en particulier, l'autre soir, c'est l'habileté magique avec laquelle Pirandello passe du plan imaginaire à un plan en apparence plus normal. Il nous explique longuement que tout ce que nous allons voir est faux, qu'il s'agit d'une fiction littéraire, que ce sont des personnages de théâtre et non des hommes de chair qui vivent devant nous. On répète une scène, et le miracle s'accomplit : nous sommes plongés dans l'aventure du Père, nous y croyons, nous en sommes émus, exactement comme si elle nous était contée par les moyens habituels du théâtre. Il nous semblait que ces moyens consistaient tout d'abord en l'illusion. Mais quelle habileté suprême que de nous refuser d'abord l'illusion, de nous prévenir, et puis de nous l'imposer avec une maîtrise parfaite, comme pour nous prouver que vraiment nous sommes faits pour cela, nous n'attendons que cela, malgré tous les avertissements prodigués par notre conscience et par ces personnages de théâtre.

Je pense, comme à l'un de ces moments où Pirandello révèle le mieux sa nature de sorcier (il y en a de semblables dans *Ce soir on improvise*), à l'étonnante scène de Madame Pace. Le Père raconte son histoire, qui se passe chez une entremetteuse. On monte le décor, il emprunte des chapeaux, des manteaux aux actrices, car Madame Pace est aussi marchande à la toilette. Il espère qu'"attirée par les objets de son commerce" elle consentira à s'incarner parmi eux. En effet, la porte s'ouvre lentement et Madame Pace apparaît. Rarement la parenté du théâtre avec l'incantation a été mieux traduite que par cette scène. Le dernier acte (encore qu'il soit admirable que la petite fille se noie réellement dans le bassin de carton, qui pour elle est plein d'eau, que le petit garçon se tue avec le pistolet non chargé), le dernier acte abuse sans doute des discours et des explications. Mais, à écouter l'en-

semble de cette oeuvre, d'ailleurs brève en somme, nous nous sentions repris à chaque instant par une atmosphère tout à fait différente de celle d'une oeuvre à prétentions philosophiques. Car c'est l'intelligence, la lucidité, la pitié, qui sont les vraies inspiratrices de Pirandello - et, finalement, c'est une poésie amère, magnifique, qui s'élève de ces drames, si curieux. Une poésie analogue, en vérité, à celle qui nous demeure après la lecture des drames de Shakespeare, où tous les personnages, eux aussi, ont l'air d'être faits "de la même étoffe que les songes", où tous baignent dans cet océan du Sommeil qui est la hantise des héros de Shakespeare, hantise d'Hamlet, sujet véritable de Macbeth. Non que Pirandello s'égale au plus grand écrivain dramatique de tous les temps, mais il est bien de la même race, de la même famille d'esprits, malgré les apparences.

Les modes de l'après-guerre ont pu disparaître dans l'oubli, les succès d'il y a dix ans n'être plus que d'attendrissants souvenirs, il est significatif que l'on puisse se pencher encore avec le même intérêt sur ces énigmes attirantes. Mais c'est vers un autre mystère encore que nous pouvions nous pencher. En ce début de saison théâtrale, les *Six Personnages* sont assurément l'oeuvre la plus originale qui soit offerte aux spectateurs parisiens. Et les *Six Personnages* ne sont qu'une reprise, et datent de treize ans. Pour le reste, on joue Shakespeare et Musset avec une faveur croissante. Et l'on nous promet encore un *Othello*, un *Roméo*, que sais-je ? Mais que faut-il penser dune année théâtrale dont les plus grands succès, dont les plus grandes réussites sont des reprises et des pièces classiques ? Car on ne peut compter comme idée neuve, comme succès neuf une pièce de M. Bernstein, pas plus qu'une pièce de M. Passeur qui imite M. Bernstein, lui qui pourrait mieux faire. Et pour l'Exposition de 37 (si elle a lieu), que prépare-t-on ? On prépare *Le Songe d'une nuit d'été*. Pour une Exposition de Paris, on prépare une pièce de Shakespeare. Je jure que je n'ai rien contre Shakespeare, que j'admire autant que quiconque. Mais enfin, ne pensez-vous pas qu'on aurait pu trouver quelque écrivain français ?

Ces *Six Personnages* qui s'avançaient l'autre soir sur la scène des Mathurins pour réclamer un auteur, leur demande me semble décidément symbolique. L'année où ils avaient apparu, nous pensions qu'avec eux venaient vers nous d'autres écrivains, hardis, promis sans doute à l'erreur, mais les erreurs sont parfois fécondes, aux aventures, aux recherches. Depuis, tout a sombré dans l'indifférence et dans l'oubli, et nous finissons par regretter une époque qui fut absurde, mais qui courut sa chance dans la nouveauté, alors que notre époque se répète et demeure incapable de création.

Autant que personne, je me plais à voir rajeunir les oeuvres classiques, et je pense même que la mission des grands metteurs en scène (nous en avons d'incomparables) est, en partie, de nous faire comprendre l'éclat, la fraîcheur, la jeunesse éternelle de ce qui ne peut mourir. *L'Ecole des femmes* telle que l'a vue Louis Jouvet, *Richard III* et *L'Avare* tels que les a vus Charles Dullin, *Hamlet*, de Pitoëff, *Les Caprices de Marianne*, de Baty, on en peut critiquer tel ou tel détail, mais ce sont d'étonnantes résurrections, et l'art consiste assurément à ressusciter les morts. Mais l'art consiste aussi à faire entendre les vivants, à susciter les vivants. Une époque qui se félicite de la vogue des auteurs morts n'est pas une époque vivante.

C'est Jacques Bainville qui aimait à faire remarquer que la Révolution nous a légué le goût de la tradition et du bric-à-brac. On l'ignorait avant elle, et nos ancêtres méprisaient avec une cruelle allégresse ce qu'avaient fait leurs pères. Je me demande si le goût qui nous pousse au théâtre vers les auteurs classiques n'est pas un peu analogue à celui qui nous pousse à collectionner les objets anciens, goût assurément honorable, mais qui ne peut se mettre en parallèle avec la création d'une oeuvre belle et moderne. Nous sommes au temps des collections et des commentaires. Je ne puis m'empêcher de trouver cela assez inquiétant.

30 janvier 1937

LE COLONEL MALRAUX SOUTIENT LE MORAL DE L'ARRIÈRE

Quelques affiches, lundi dernier, ma chère Angèle, conviaient les Parisiens à un grand gala antifasciste, soutenu par ceux qui "défendent la paix", nous annonçait-on, en même temps que la présence de M. Langevin, qui est de toutes les fêtes, et de M. Léo Lagrange, ministre des Loisirs. Mais, au-dessous même de ce mot de paix, on nous promettait aussi la grande attraction du jour, M. André Malraux, "prix Goncourt, chef d'escadrille" (sic), en permission de quarante-huit heures et de retour du front d'Espagne.

Le lendemain, pourtant, *L'Humanité* ne consacrait qu'un bref compte rendu à cette cérémonie, dont *Le Populaire* ne parlait point. Et si vous en êtes surprise, ma chère Angèle, je vous dirai que plusieurs aspects de cette soirée républicaine expliquent peut-être ce silence. Je vous avouerai pour ma part que je le trouve tout à fait blâmable, et qu'il est mal de ne pas soutenir avec plus d'ardeur le moral de l'arrière, et les soirées récréatives données en l'honneur des combattants.

On ne saurait rêver d'atmosphère plus familiale, plus intime, et, disons le mot, plus touchante. Quand l'Université des Annales, pendant la guerre, consacrait ses séances à l'exaltation de la France et des alliés, quand Jean Richepin y prononçait ses étonnantes conférences, impérissables monuments du bourrage de crâne, on ne devait pas avoir d'impression différente. La salle de la Mutualité était pleine, et l'on applaudissait avec beaucoup de conviction. Doublure éminente de la Pasionaria, une dame Leone, ardente tigresse, arracha même aux spectateurs de son déchaînement les strophes de l'Internationale. Mais ce déchaînement même tranchait avec le lyrisme bourgeois qui semblait de mode en ces lieux. Le Théâtre à l'arrière, je vous le dis, le Théâtre à l'arrière !

On lut quelques poèmes, et M. Louis Aragon a une voix fort magnifique. Je regrettais, pour ma part, que Rafael Alberti, dont je vous lirai un jour d'exquises poésies, si proches des romances populaires, des vieilles chansons, je regrettais qu'il se crût obligé, à grands renforts d'adjectifs, de chanter sur une lyre d'airain. Déroulède n'a jamais passé pour un modèle, même si Déroulède devient antifasciste. Mais peut-être était-ce Déroulède justement, et Richepin, qui étaient nécessaires à cette Maison de la Culture embourgeoisée.

On lut aussi quelques lettres. L'une du "chef des milices antifascistes" de Catalogne, Jaume Miravitles, que j'ai beaucoup connu, il y a dix ans. A cette époque, il était doux, charmant, chantait admirablement les chants de son pays, conspirait d'une manière romanesque. Nous étions amis, et je pourrais vous raconter beaucoup de choses sur ce temps déjà lointain. Mais le temps passe, et les conspirateurs d'opérette deviennent assez vite des révolutionnaires de réalité. D'autres lettres, d'ailleurs, sollicitaient notre attention : un message d'Heinrich Mann, qui désire de toute sa force, comme vous le savez, que nous fassions la guerre à l'Allemagne pour qu'il puisse y rentrer, et qui est un des plus dégoûtants individus de la pègre intellectualiste ; un message de M. Léo Lagrange (je m'y attendais !) qui ne pouvait venir et saluait l'Espagne républicaine.

Et c'est peut-être cette abstention qui vous expliquera le silence du *Populaire* et la tiédeur de la salle. Que M. Malraux aille en Espagne, c’est son affaire : il est un peu plus fâcheux qu'il tienne une réunion présidée par un ministre dont le cabinet pratique officiellement une politique de neutralité. Notre chef bien-aimé, notre batouchka Lvov Blum, a dû le faire comprendre à son petit père Loisirs. Et le petit père Loisirs n'est pas venu, et en même temps on a dû recommander aux camarades d'être bien sages et personne n'a crié : "Des canons pour l'Espagne !" ni : "Le tsar à l'action !". Peut-être, à vrai dire, commence-t-on à trouver que la plaisanterie a assez duré, et les temps héroïques sont-ils passés.

Au moins, me direz-vous, ma chère Angèle, M. Malraux a-t-il montré plus d'énergie ? Je vous avouerai que M. Malraux a eu surtout l'occasion de nous montrer un aspect de son caractère auquel on ne pense pas communément, et qui est la prudence, ou l'habileté. Vous savez que je ne le blâme pas d'être parti pour l'Espagne, et même, en un sens, je l'en félicite. Désirer la guerre et y aller, cela est logique. Cela est beaucoup plus beau, en tout cas, que de faire comme certains Martin-Chauffier, qui poussent à la guerre, et se contentent de tendre à M. Gide leur derrière comme essuie-plumes. M. Malraux, on le sait, est

d'une autre espèce. Mais si M. Malraux a un grand courage physique, qui convient à sa carrière d'aventurier, il n'en a pas moins quelque prudence.

Soigneusement, ma chère Angèle, il a laissé de côté tous les sujets brûlants. Sans doute, je n'attendais point qu'il parlât de la mort de Louis Delaprée, assassiné par cette aviation rouge dont il est le chef. Mais je pensais qu'il aborderait certains thèmes plus commodes. Il s'est contenté de raconter de belles histoires révolutionnaires, comme celle de ces bombes qui ne tuent personne, et où l'on trouve ces papiers : "Au moins, celle-là n'éclatera pas !". Avec la mauvaise foi coutumière aux antifascistes, il a accusé Franco de bombarder les villes ouvertes, oubliant qu'une ville ouverte est une ville qui ne se défend pas. Il a surtout déploré l'inorganisation des troupes révolutionnaires, expliqué que tout était affaire de technique (notre maître Lénine l'a dit), et qu'il ne faut pas ignorer que la discipline, l'armée, le commandement, sont choses nécessaires, à ne pas laisser aux fascistes. Lui-même d'ailleurs, puisque les galons sont maintenant nécessaires, les Espagnols présents ne le saluaient-ils pas du titre de "lieutenant-colonel Malraux" ?

Tout cela était fort intéressant, ma chère Angèle, et plus intéressants encore ces silences, ces omissions, ces explications terriblement confuses sur le rôle de l'écrivain, où André Malraux ne voulait pas avoir l'air de condamner ses camarades va-t-en-guerre-au-coin-du-feu, les Guéhenno, Chamson, et autres Martins, où l'on sentait percer leur jalousie, sous l'admiration de commande, envers celui qui va revenir avec l'auréole du héros. Et l'on pensait aux querelles littéraires subsistant sous les querelles de peuples, à l'embarras de M. Loisirs, à la duplicité de tous ces gens, et, ma foi, je me disais qu'il vaut mieux, comme Malraux, aller lancer ses bombes soi-même. Si publicité, si plaisir impur il y a, ils ont au moins leurs risques. Peut-être, ma chère Angèle, après cette brève incursion sur le front des lettres, M. Malraux retrouvera-t-il avec soulagement les dangers du front. La vie est trop compliquée parmi les marchands d'héroïsme. Mais tout cela vous expliquera peut-être qu'à éviter tant de périls mondains, l'enthousiasme n'ait pas été très vif. La petite fête de famille de la Maison de la Culture n'a pas plus cherché à découper le monde qu'un patronage où l'on récite *Le Vieux Clairon*, qu'une soirée récréative présidée par l'évêque et par le colonel.

6 février 1937

PROPOS SUR UN POÈTE RUSSE

Non, ma chère Angèle, ce n'est pas de Pouchkine que je veux vous entretenir. Sans parler d'autres seigneurs, c’est M. Gide lui-même qui, la semaine dernière, vous écrivait dans *Vendredi* à son sujet et se montrait ému, par ailleurs, que l'Angèle de sa jeunesse eût d'autres correspondants que lui. Mais n'êtes-vous pas assez fine pour vous moquer des plus grands et des plus petits, et n'avez-vous pas droit à une cour nombreuse ? Je ne veux point vous parler de Pouchkine, mais d'un autre "poète russe" que je vous nommerai un peu plus tard.

Cette même semaine où M. Gide écrivait son *Billet à Angèle*, j'écoutais, ma chère amie, l'avant-dernière conférence de Pierre Gaxotte sur "l'amour du vrai". Il y exprimait le voeu ingénu que nous en arrivions au plus vite à la table rase de Descartes, et que les enfants, si mal instruits, ne soient plus instruits du tout. Vous savez, par les devoirs et les leçons des vôtres, qu'ils en prennent le chemin. On lit de temps en temps dans les journaux les résultats des examens de l'armée. 25% des conscrits, l'autre jour, ignoraient qu'il y avait eu la guerre en 1914, et, pour quelques-uns, c'est pourtant à cette guerre que leur père avait été tué. Rien ne m'étonne, je l'avoue, depuis que j'ai eu l'occasion de lire certains devoirs de français du concours de Polytechnique : j'en ai vu qui, ayant au programme *Servitude et grandeur militaires*, ignoraient même l'orthographe du nom de Vigny. Si l'Ecole d'où sort, ma chère Angèle, l'actuel chef de l'Etat, en est là, jugez du reste.

Pierre Gaxotte citait la lettre d'un pasteur protestant épouvanté de l'ignorance des enfants du catéchisme, qui pourtant ont à peu près tous le certificat d'études. Aucun d'eux n'était capable d'énumérer les cinq parties du monde, ni de définir, même grossièrement, des mots comme aumône, supplier, implorer, etc. Il faut noter que le catéchisme luthérien

est la traduction du catéchisme établi par Luther il y a 400 ans pour les paysans de l'Allemagne, dont l'ignorance et la stupidité avaient épouvanté le réformateur. C'est dire qu'il est simple. Mais, comme disait le pasteur, je dirais à ces enfants que la pitié est un aigle à deux têtes, ils le croiraient. Il n'y a certes pas là la moindre exagération. J'ai un ami, ma chère Angèle, nommé L.... qui enseigne le français, le grec et le latin quelque part en province. L'autre jour, à ses élèves (élèves de seconde), il nomma Flaubert. Devant le regard vaguement bovin qu'ils lui jetèrent, il s'enquit :

- Aucun de vous ne connaît Flaubert ?
- Non.
- Aucun de vous n'a lu Salammbô ?
- Non.

Si on ne lit pas Salammbô à 14 ans, quand le lira-t-on, n'est-ce pas, ma chère Angèle ? Mon ami L... essaya de savoir si Flaubert, à défaut de connaissances précises, représentait quelque chose pour l'un de ces vingt cinq apprentis bacheliers, à dix-huit mois de leur examen. Il dut se rendre à l'évidence : ce nom n'avait jamais touché leurs oreilles. Quant à leurs yeux, on sait de reste qu'ils ne lisent pas.

Pris d'un grand courage, mon ami L... tenta de leur expliquer Flaubert, de le situer dans l'histoire des lettres françaises, leur nomma ses principaux romans. Cela pendant un grand quart d'heure. Puis il leur dit : "Je vais vous dicter quelques lignes. Il faut toujours écrire ce que vous m'entendez dire, c’est le seul moyen pour vous que vous puissiez retenir vaguement quelque chose." Je vous prierai de noter qu'il avait parlé pendant un quart d’heure. Saisi par le démon, et pour tenter une expérience suprême, il commença de dicter : "Flaubert était un grand poète russe..." Et tous les élèves, docilement, commencèrent à écrire sur leurs cahiers, sans étonnement, sans murmure, sans rire : "Flaubert était un grand poète russe..."

Je ne crois pas, remarquez-le, qu'il soit absolument nécessaire à un enfant de quatorze ans de savoir qui est Flaubert, tout au moins d'une façon précise. C'est que je ne crois pas non plus beaucoup à la nécessité de l'instruction : au moins voudrais-je que l'on fût franc, et que l'on ne nous dit pas que la France (il y a 25% de conscrits illettrés par an) est un peuple où, grâce aux institutions démocratiques, tout le monde est instruit. Il serait si utile que personne ne le fût : au lieu de mauvaises notions confuses, on aurait le néant. Cela ne vaudrait-il pas mieux ?

Mais enfin, autour de la statue de Flaubert, poète russe, il est permis de rêver. Cette ignorance a des causes, et je ne vous dirai point, ma chère Angèle, celles qui sautent aux yeux : à l'imbécillité de programmes trop lourds, les enfants répondent par la meilleure défense, qui est l'inertie (et c'est pourquoi je ne crois pas au surmenage) ; et puis, il y a aussi l'indifférence à toute culture d’un peuple désormais abruti par la presse, par le cinéma, par la T.S.F. et qui n'entendra jamais parler de Bérénice qu'à propos des drames d'amour des rois d'Angleterre, c’est-à-dire une fois tous les cinq cents ans, ce qui n’est pas beaucoup. Chose étrange, ce n'est pas la technique qui l'emportera : aucune technique, vous le savez, dans les classes de lycée. Pour ma part, j'ai conservé un souvenir ému des classes de physique, où les poids de la machine d’Atwood se précipitaient sur le sol comme des bolides, où les barres de fer rougies refusaient de s'allonger, et où les éléments se moquaient avec allégresse de notre malheureux professeur. On ne m'y a pas appris comment on répare un commutateur électrique, ni comment marche une automobile. Depuis, tout n'a fait qu'empirer : rien de précis (ce qui aurait son utilité), seulement des notions innombrables, et d'ailleurs fausses, puisque les programmes scientifiques sont toujours en retard d'une théorie. Alors, ne vaudrait-il pas mieux renoncer à cet esprit encyclopédiste qui est la plaie de notre enseignement, et qui ne correspond même pas à l'humble réalité ?

Ne vous plaignez pas trop, ma chère Angèle, si vos enfants luttent contre le surmenage par les moyens qui leur sont propres depuis qu'il y a des écoles : ils montrent par là qu'ils sont profondément accordés à leur époque, ce dont nous ne saurions les blâmer.

13 février 1937

A BAS LA BIENFAISANCE !

Je ne vous apprendrai pas, ma chère Angèle, que les étudiants de la Cité universitaire sont en train de se faire juger fort sévèrement, tant est fort dans nos contrées le préjugé de la bienfaisance, et j'imagine que les Persans ou les Hurons du dix-huitième siècle ne pouvaient manquer d'en être frappés, au fond de leurs coeurs sensibles et naturels. Ces garnements n'ont-ils pas imaginé de recommencer la grève du restaurant qu'ils avaient entreprise voici quelques mois ? Ils prétendent que la première grève était un avertissement, et non une plaisanterie, qu'on leur a fait promesse d'arranger les choses, et ils s'étonnent avec une curieuse outrecuidance qu'on n'ait rien arrangé du tout. Mieux, ils protestent contre la gestion scandaleuse de deux personnes que je n'ai point l'honneur de connaître, et qu'ils ont le front de nommer : MM. Spitzler et Mangin. Nommer des responsables, quelle impolitesse ! Quel manque d'usages ! La réponse, ma chère Angèle, ne s'est pas fait attendre : à la grève de protestation, a succédé un lock-out. La Maison Internationale a été fermée, et ces messieurs étudiants ont été priés d'aller s'empoisonner ailleurs.

J'ai rencontré quelques personnes bien-pensantes qui ont été extrêmement choquées de cette attitude de la jeunesse. Comme chacun sait, la Cité universitaire est une sorte de Paradis terrestre, gracieusement concédé aux étudiants par quelques mécènes fortunés et un Etat paternel. Pour un prix dérisoire, ils sont somptueusement logés, abondamment nourris, et ils n'ont qu'à dire merci. Il ne se passe pas de mois sans qu'on leur fasse un petit cadeau, un pavillon chinois ou patagon, une église, une piscine, des terrains de jeux. Véritablement, ces enfants sont gâtés comme on ne l'était point aux environs de 1880. Et l'on ne voit pas de quoi ils se plaignent.

Vous savez, ma chère Angèle, que la bienfaisance porte en elle son crime et son péché : cela s'appelle la reconnaissance. On trouve que les étudiants manquent de reconnaissance, et qu'ils auraient dû continuer à manger la viande sans fraîcheur de MM. Spitzler et Mangin, et à payer leur café quatre sous plus cher la tasse que dans n'importe quel bistro du Quartier Latin. Sans compter que les sentiments patriotiques sont offensés, à l'idée que l'étranger, si soucieux de sa jeunesse, peut se faire de la France d'après cette grève : qu'en penseront l'oeil de Moscou, la main de l'Allemagne, les vieilles demoiselles anglaises et l'archevêque de Canterbury ? On a décidément bien fait de répondre avec quelque vigueur à ces turbulents, et nous espérons bien que les démarches qu'ils ont faites au ministère demeureront sans résultat.

Je crois avoir déjà eu l'occasion de vous dire, ma chère amie, que cette grève allait se produire bientôt, et je n'ai pas eu besoin, pour cette prophétie facile, de la sagacité raciale de M. Blum. J'ai beaucoup de sympathie pour la Cité universitaire, où j'ai moi-même habité, du temps où l'on mangeait dans un restaurant en planches, en bordure de la zone. J'ai plus de sympathie encore pour ceux qui l'ont fondée. Il est si rare en France de vouloir donner à la jeunesse des arbres, de l'espace, un confort réel - et plus encore de vouloir lui donner de quoi se laver. Les donateurs, les mécènes, ce sont gens honorables et qu'il faut remercier, comme il faut remercier cet ancien ministre qui, en même temps que la Cité, inventa de donner une heure de plus à nos plus beaux soirs, par la grâce de l'heure d'été. Pour avoir été séduit par ces deux idées, il faut bien que M. Honnorat ait été en quelque manière un poète. Mais les donateurs ne suffisent pas, sitôt qu'une oeuvre excellente est placée entre les mains, non point de tel ou tel individu, mais d'une administration dont l'essence même est d'être hargneuse, je veux dire l'administration française. Tout ce qu'on fait, tout ce qu'on offre, doit être accepté avec le sourire et des remerciements sans fin, même si l'on s'arrange pour que cette offre soit gâchée par cent défauts. Même si elle est loin d'être aussi gratuite qu'on le prétend.

J'entends bien que la Cité coûte très cher à entretenir, et n'a pas beaucoup d'argent. J'entends bien que les chambres (dans la Cité française uniquement) n'y sont pas d'un prix élevé pour le confort qu'on y trouve. J'écarte même la question de savoir si la jeunesse tient tant qu'on le prétend au confort. Mais il faut bien dire ce qui est : cela coûte beaucoup d'ha-

biter la Cité ; des étudiants véritablement pauvres n'y logent pas, ne peuvent pas y loger, ne serait-ce que parce qu'elle est lointaine, à moins de se priver de manger une fois sur deux (et c'est ce qui arrive). On ne rencontre à la Cité universitaire, sauf quelques héroïques exceptions, que des étudiants qui peuvent user de certains loisirs, au moins pour travailler.

Ensuite, il faut dire encore que les étudiants ont l'impression fort désagréable qu'on leur ment lorsqu'on les force à chanter les louanges de la Cité. Ils savent que s'ils paient un repas huit francs, ce repas n'est pas meilleur que celui de tel restaurant à 5 francs 75 du Quartier Latin ; et pourtant le restaurateur du Quartier Latin n'est pas un philanthrope, il gagne de l'argent, tandis que le restaurant de la Cité est censé ne pas faire de bénéfices. Si l'on expliquait à ces garçons et à ces filles qu'il est impossible d'avoir une nourriture convenable pour moins de 8 francs, ils le croiraient peut-être (encore que cette nourriture, justement, ne soit point convenable). Mais on leur dit : "Nous vous faisons une grâce étonnante. Ouvrez le bec, et n'oubliez pas de dire merci. Nous sommes les héritiers de saint Vincent de Paul. On ne discute pas avec les saints."

Et justement, ma chère Angèle, l'envie a pris aux étudiants de la Cité de prouver que ceux qui leur tiennent ce langage ne sont pas des saints. Par malheur, on ignore généralement la vérité sur cette institution qui pourrait être admirable, et qui demeure charmante par tant de côtés, bien qu'un peu inutile faute d'une bonne organisation. Les chiffres eux-mêmes sont travestis, cachés, de façon à faire croire qu'il s'agit d'une charité, alors qu'il s'agit peut-être (non pas dans l'ensemble, mais sur certains détails, et pour certaines gens) d'une affaire - et qui sait ? - d'une bonne affaire. Répétons encore une fois que je ne vois pas d'inconvénient à faire payer une tasse de café 60 centimes, mais puisqu'on en trouve ailleurs à un prix plus bas, qu'on ne me prétende pas qu'il s'agit là de philanthropie. Les personnes bien-pensantes qui parlent de la Cité universitaire m'ont tout l'air d'ignorer ce que c'est que le budget d'un étudiant.

Mais tel est le sort de la bienfaisance. Il est bien rare qu'elle se présente dans toute sa grâce, avec sourire, avec indulgence. Son visage est naturellement revêche, son nom même est humiliant. On ne dit point que donner un abri et une bonne nourriture à la jeunesse, c'est seulement la justice : on dit que c'est une aumône, et pour une aumône on réclame, on exige la reconnaissance, la "soumission totale et douce". Pourquoi, ma chère Angèle, la reconnaissance mène-t-elle si vite, et presque toujours, à une manière de chantage ?

20 février 1937

ÊTES-VOUS POUR LE LOUVRE OU POUR LA DANSE DU VENTRE ?

J'ai beaucoup pensé, ces jours-ci, ma chère Angèle, à ce bon M. Loisirs pour qui, comme vous le savez, j'ai une tendresse toute particulière, Les avalanches l'ont bloqué dans la neige avec M. Pierre Cot. Supposez que les secours n'aient pu arriver, supposez qu'il eût été nécessaire de tirer à la courte paille avec des bâtons de ski pour savoir qui serait mangé ! Hélas ! je me méfie beaucoup de M. Pierre Cot. Et puis, M. Loisirs est tendre, frais, il doit être facile à découper. Je crains bien que le sous-secrétariat des Sports n'ait risqué d'être intégré au ministère de l'Air, quitte pour M. Pierre Cot à faire une visite de digestion à M. Léon Blum et à Mme Brunschwicg. Grâce au ciel, il n'en a rien été, et nos Excellences ont pu être sauvées.

Mais si tant d'émotions n'avaient occupé cette semaine l'esprit et le coeur de notre sous-secrétaire bien-aimé, c'est à lui et non à vous, ma chère Angèle, que je me serais permis d'écrire. Il désire distraire les masses, et les distraire en les instruisant. Une fois sa part faite au ski, à la nage, aux trains de plaisir et à ces sabbats que les Anglais nomment en leur langue week-end, il nous a toujours affirmé qu'il voulait collaborer avec son collègue M. Zay, le dernier des ministres (par ordre alphabétique), afin d'offrir aux masses dûment

assouplies et brunies au soleil des plaisirs d'un ordre plus relevé. C'est pour elles qu'ont été montés ces vastes cirques, devant lesquels blêmissent les frères Amar et les quatre Bouglione, qu'on nomme maison de la Culture, Théâtre pour le peuple, et autres institutions où se conserve la vieille gaieté française, retrempée à ses sources orientales. C'est pour elles que ces petits rigolos nommés Jean Cassou, Jean-Richard Bloch, Aragon, Malraux, se sont unis sous la bannière fleurdelisée du Front populaire, dont la devise bien connue reste : "Instruire en récréant". C'est pour elles qu'ont été fondés ces journaux brillants, où fleurit l'esprit parisien, que vous connaissez mieux que moi, et où M. Gide a de temps en temps, malgré son mauvais esprit, la permission d'écrire encore quelques billets à Angèle (à vous, ma chère Angèle), un peu embarrassés et prudents. A tout cela, vous vous en doutez, j'applaudis des deux mains. La France est le pays le plus drôle de l'univers.

Mais ce n'est pas un pays très bien organisé. Je ne veux point dire qu'on ignore tout à fait, à l'étranger, ces drôleries essentielles qui sont le plus clair de son charme. Il faudrait que l'on fût aveugle pour ne point les apercevoir. Seulement, faute d'un bon chef de publicité, on ne sait peut-être pas à quel point notre pays possède d'agréments, indépendants de la cocasserie présente. Et c'est là-dessus, ma chère Angèle, que j'aurais bien voulu avoir l'opinion de M. Loisirs.

Je pense à une petite histoire qui est arrivée la semaine dernière à un de mes amis. Ce garçon doux et bien élevé désire augmenter son potentiel culturel, comme l'y invitent tant de voix autorisées. L'autre dimanche, il est donc allé au Louvre, et, poussé par un désir somme toute excusable, il a voulu contempler certains tableaux flamands et hollandais. Il s'est adressé à un gardien, qui lui a répondu :

- Ah ! non, Monsieur, la salle est fermée.

- Il y a des travaux ?

- Non, mais c'est dimanche, il y a beaucoup de visiteurs, et nous ne sommes pas assez de gardiens. Alors nous fermons, nous-mêmes, une salle ou une autre. Revenez dans la semaine, peut-être la salle que vous cherchez sera-t-elle ouverte.

Mon ami ne répondit rien. Qu'y a-t-il à répondre à cela ? Si les gardiens du Louvre ne sont pas assez nombreux, on ne peut leur reprocher de prendre sous leur casquette l'idée de fermer : préfère-t-on voir quelque amateur décrocher en toute tranquillité le tableau de Ver Meer qu'il convoite depuis toujours, et descendre dignement le grand escalier, avec sa toile sous le bras ?

Seulement, ma chère Angèle, je me demande si nous vivons dans un monde tout à fait à l'endroit. Je ne m'étonne pas qu'on fasse beaucoup de publicité autour des nouvelles salles du Louvre, et les hypogées égyptiens et la Victoire de Samothrace sur sa proue ont leur charme que je ne nie pas. Mais enfin, le Louvre est un des plus riches musées d'Europe, et il est si mal organisé que c'est une véritable souffrance que de le parcourir. Qu'on le compare plutôt au musée d'Amsterdam (moins beau cependant) ou à cette merveille qu'était le Prado. Avec tous ses défauts, le Louvre n'en restait pas moins une chose unique au monde. Or, on nous abrutit d'une propagande imbécile pour une Exposition qui ne nous intéresse pas. On nous convie à l'union sacrée autour des moukères dansant la danse du ventre, et autour de ces inénarrables Pavillons de la Pensée où Minerve sortira, éméchée et brillante, du Front populaire de Jean Zeus.

Seulement le Louvre n'a pas assez de gardiens pour permettre à l'honnête Français, à l'étranger cultivé de passage à Paris, de voir les tableaux qu'il admire. On va attirer en France (et ils ne viendront peut-être pas) tous ceux qui aiment les chevaux de bois, les jets d'eau colorés, le pain d'épices en forme de cochon au de pot de chambre, les tapis d'Orient vendus par les Mon-z-ami, et les élucubrations artistiques des dramaturges du Front populaire. Mais les étrangers amis de notre culture, mais ceux qui savent discerner, sous la France momentanée, une France plus ancienne et plus noble, va-t-on leur dire aussi : ‘‘Vous risqueriez d'emporter sous votre bras la Vénus de Milo et les Pèlerins d'Emmaüs. Nous préférons fermer le Louvre.’’

Toute la publicité, si maladroite d'ailleurs, si incomplète, que l'on fait autour des manifestations les plus banales, a pour contrepartie la négligence la plus étonnante de nos véritables trésors. Si M. Loisirs désirait vraiment instruire les masses, n'y aurait-il pas pour cela d'autres moyens que de faire composer des poèmes à M. Maurice Rostand ? Mais hélas ! ma chère Angèle, pour être un bon chef de publicité, il faut sans doute une certaine intelligence. Nous avons eu en France, dans cette fonction, un employé dont nous n'avons eu qu'à nous louer. Malheureusement, il est décédé depuis longtemps. Puisque M. Maurice Thorez l'invoque parfois dans ses discours patriotiques, il nous sera bien permis de le nommer : il s'appelait Louis XIV. On savait, à cette époque, il est vrai, qu'on fait la publicité d'un pays autour de sa grandeur et de sa beauté. Ce sont des vérités qu'on a oubliées aujourd'hui.

27 février 1937

LE CANTIQUE DE RUTH ET BLOCH

Le goût des arts, ma chère Angèle, est terriblement répandu à notre époque, et vous n'ignorez pas que l'Exposition antifasciste doit donner satisfaction en tous points à cette passion bien française. Comme vous êtes informée de toutes choses, vous avez senti naître en votre coeur beaucoup d'enthousiasme pour ces oeuvres collectives qui sont aujourd'hui en gestation et qui, sous le nom de *Marseillaise* ou de *Liberté*, doivent nous donner, sur la scène et à l'écran, le modèle de ce qu'il nous faudra désormais respecter. Enfin, la France va offrir au monde les images d'un art d'ensemble, d'un art véritablement révolutionnaire, alors que les bons esprits étaient obligés jusqu'à présent de demander ces images à la Russie.

Mais sans doute, ma chère Angèle, désirez-vous savoir comment l'histoire de France sera représentée, dans ces tableaux vivants et dynamiques qui serviront pour l'instruction et l'agrément des foules. A ce Mystère de la France, selon le saint Front populaire, collaboreront divers auteurs, et les journaux vous ont peut-être déjà appris que le régisseur de tout cet ensemble sera M. Léon Ruth. J'avais entendu, jadis, des pièces légères de M. Ruth, et je ne voyais point en lui un poète épique. Il est vrai qu'il appartient à la race des prophètes. Peut-être demain gouvernera-t-il la France. Peut-être coiffera-t-il de nouvelles couronnes le Front populaire. En attendant, Ruth range sous sa houlette les bergers de la race de Booz, et avec ce qu'il a glané, s'est fait une meule fort confortable. Vous savez que ces bergers se nomment Jean-Richard Bloch, Edmond Fleg, Tristan Bernard, Jean-Jacques Bernard, d'autres encore. Les minorités chrétiennes auraient choisi pour les représenter M. Maurice Rostand.

On a prévu, parait-il, que l'histoire de France serait traduite en tableaux particulièrement suggestifs, qui de Jeanne d'Arc à l'Encyclopédie, au Serment du Jeu de Paume, à la Commune et à Jaurès glorifieront la démocratie véritable (Jeanne d'Arc avec nous !). Les misérables peuples fascistes en demeureront, nous l'espérons bien, éberlués. J'avoue que je rêve, ma chère Angèle, de cette Jeanne d'Arc pourfendeuse d'Amalécites, telle que va la représenter l'un de ces messieurs, de cette Jeanne d'Arc qui n'aura souci ni de Dieu ni du Roi, mais qui verra dans l'avenir, sans doute, le triomphe des "masses" et la libération d'Orléans par M. Jean Zay. Quant à la Commune, j'ose espérer que S.E. Mgr l'archevêque de Paris, si soucieux de tout ce qui touche à l'Exposition, donnera quelques conseils sur la manière de la mettre en scène : la Commune, si je m'en souviens bien, a fait quelques victimes illustres dans les rangs ecclésiastiques, et il importe que cela soit bien mis en lumière. Tendons la main aux catholiques !

L'apologie de la guerre civile devant l'ennemi, ne croyez-vous pas que cela sera d'un grand intérêt pour les peuples étrangers qui contempleront (de loin sans doute) cette admirable Exposition ? Ils y apprendront que les Français conservent toujours un excellent souvenir de cette époque où ils s'entre-déchiraient, que personne ne va jamais déposer sur les tombes des victimes de la répression une couronne où l'on pourrait lire : "Aux premières

victimes de la République", que l'on se préoccupe seulement de glorifier les meurtres, les incendies, les pétroleurs et les assassins que Moscou et Valence nous envient. J'espère que cet épisode de la Commune sera traduit en scènes suffisamment saisissantes, sous la haute direction de Ruth et de Bloch. On me dit, ma chère Angèle, qu'il aura pour auteur M. Tristan Bernard qui y verra sans doute un appendice très instructif à *Amants et Voleurs*.

C'est M. Maurice Rostand, parait-il, qui, en raison de ses sentiments pacifistes bien connus, recevra la mission d'écrire le rôle de Jaurès. Espérons qu'il saura faire sa place à la première victime de l'orateur, je veux dire Louis Jaurès, son fils, mort pendant cette guerre à quoi le père ne voulait pas croire. Pendant un ou deux mois, ma chère Angèle, ce pourrait être un petit jeu de salon que d'imaginer, en une suite de pastiches, les principaux sketches de Liberté. Ni M. Bloch, ni M. Ruth, ni MM. Bernard n'ont un style assez personnel pour que ce jeu puisse donner d'excellents résultats. Mais qui ne se plairait à inventer quelques stances sur Jaurès, à la manière de M. Rostand le fils ?

Ah ! cela me fait quelque chose
Que tu sois tué par Villain !
Mais voici ton apothéose,
O plus grand que ce grand vilain !
Les infâmes réactionnaires,
Dont le krach suivra bien le boom,
Frappent Jean Jaurès par derrière,
Arrachent l'oreille de Blum.
Qu'importe, puisque - à bas la guerre !
Sens-tu le parfum des tilleuls ?
Ma plume révolutionnaire
Te fait surgir de ton linceul !
Et puisque nous chantons la gamme
Depuis le si jusqu'à l'ut,
Ainsi que le veut le programme
Que nous impose Léon Ruth.

Hélas ! je suis bien forcé de vous avouer, ma chère Angèle, qu'un ou deux écrivains de talent se sont égarés dans cette étrange aventure. Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'ils la poursuivent jusqu'au bout, et la hâte que l'on met à les compromettre nous montre bien qu'on n'est pas encore très certain de leur concours. Laissons ces naïfs. Le fond de l'équipe ne change pas, et ceux que nous sommes sûrs de trouver fidèles au poste sont bien MM. Abraham, Bloch, Bernhardt père et fils, Fleg, Ruth, etc… - et M. Maurice Rostand. C'est à ces divers seigneurs qu'est laissé le soin de glorifier la France. C'est à eux que vont les sommes fort rondelettes que la propagande leur alloue. Je ne m'en plaindrai pas : nous avons les artistes et les oeuvres que nous méritons.

Mais j'admire, en vérité, que les partisans de la liberté, ceux qui ont blâmé les courtisans de Louis XIV et des autres rois de France, soient aujourd'hui si prompts à écrire sur commande, et à travestir notre histoire pour bien montrer aux étrangers que nous sommes les trouble-fête de l'Europe et les éternels amateurs de révolution. Certes, il est arrivé à Corneille de dédier une oeuvre à un financier peut-être douteux, mais c'était *Cinna* ; à Molière d'écrire sur le conseil du Roi, mais c'était *Le Bourgeois* ou sans doute *Tartuffe* ; à Racine de s'inspirer de thèmes fournis par les grands, mais c'était *Bérénice* ; au même Corneille et au même Molière de collaborer pour une comédie d'Exposition, mais c'était *Psyché*. Croyez-vous que le cantique de Ruth et Bloch vaudra *Cinna*, *Tartuffe*, *Bérénice* et Psyché ?

Je n'ose, ma chère Angèle, attendre avec trop d'espoir votre réponse.

6 mars 1937

LA SEULE PROPAGANDE EST CELLE DE LA LOYAUTÉ

Parmi tous les vices que cultivent nos contemporains antifascistes, il est certain, ma chère Angèle, que le plus répugnant est le chauvinisme. J'ai depuis longtemps perdu l'habitude de m'en indigner, et même de m'en étonner, mais il est trop sûr que ce sera un sujet de curiosité pour l'avenir. J'ai eu l'occasion, ces jours-ci, d'en mesurer encore une fois la profondeur, au cours d'un petit voyage sans événements qui me fait vous envoyer cette lettre des rives barbaresques.

Vous savez que l'un des griefs les plus fréquemment soumis à la réprobation des foules par les âmes pures qui ont charge de notre développement culturel est la déconsidération de la France à l'étranger. Ah ! s'il n'y avait pas ces maudits journaux qui se prétendent nationalistes, comment nos vilains ennemis alimenteraient-ils leurs campagnes ? Si l'on déteste la France au-delà de nos frontières, si on caricature ses meilleures intentions, croyez-le, c'est la faute de l'*Action française*, du *Jour*, de *Je Suis Partout*, de l'épouvantable M. Doriot et de quelques autres apprentis dictateurs. Je n'ai jamais cru, ma chère Angèle, qu'il suffisait de ces journaux pour nous donner une mauvaise réputation, et je pense que lorsque des correspondants étrangers voient passer aux frontières des munitions, des avions, lorsqu'ils voient mystérieusement sauter les camions de pansements et exploser les biscuits, ils n'ont aucun besoin de lire dans une feuille de Paris ce que leurs yeux leur ont montré directement. Toutefois, on aime à se rendre compte des choses par soi-même, et je vous avoue que j'ai trouvé très instructifs les menus faits que je soumets à votre perspicacité.

Tout d'abord, lorsqu'on est en mer, vous savez peut-être que la bienveillante attention des compagnies vous soumet les nouvelles de la veille, chaque matin, d'après les communications de la T.S.F. Fort impartialement, une feuille dactylographiée est réservée à la radio française, et une autre feuille à la radio étrangère. Dans la première, vous découvrez que tout va très bien, que le gouvernement lance un emprunt pour utiliser les excédents de richesse des Français, que les députés ont choisi pour devise : Unis comme au Front (populaire), que la paix règne dans l'univers et que le capitalisme confiant collabore désormais avec les masses heureuses. Dans la seconde, on parle presque autant de la France. Mais on n'y parle pas du tout d'elle de la même manière. On y dénonce, avec quelques violences, de prétendus projets d'intervention au Maroc espagnol, on y déplore l'existence de son gouvernement, on annonce tout net que l'Exposition n'ouvrira pas avant la Saint-Glinglin, patron du Front populaire, bref, on s'y montre le plus désobligeant possible envers notre pays. Que l'on ait raison ou tort, ma chère Angèle, ce n'est pas à moi d'en décider. Que l'on blasphème l'Exposition, que les intentions de la France au sujet de Ceuta et de Melilla soient pures, vous le savez aussi bien que quiconque, et je ne voudrais pas vous contrister. La radio, française ou étrangère, me paraissant d'essence diabolique, je ne fais pas plus confiance à l'une qu'à l'autre. Mais vous conviendrez qu'une telle différence est assez frappante, et il faut bien croire que ce ne sont ni M. Doriot ni M. Bailby, ni l'infâme *Je Suis Partout*, organe des Jésuites et de l'Etat-major, qui propagent de telles affirmations par l'intermédiaire des ondes. Quand on veut déconsidérer la France, hélas ! on n'a pas besoin de la presse nationale : il suffit de citer quelques faits, et de les interpréter suivant les lois de la raison (ou, si vous voulez, pour respecter vos sentiments, de l'imagination).

C'est avec de telles pensées, ma chère Angèle, et ainsi doctement préparé par les informations du monde entier, que j'ai revu la ville la plus extravagante de l'univers, je veux dire Tanger. Extravagante non point par son aspect, encore qu'elle juxtapose agréablement une cité américaine à hauts buildings, une vieille ville arabe, et une suite de maisons espagnoles, nonchalantes et gracieuses. Il ne faisait pas beau, ce jour-là, et l'on regrettait la présence d'un ciel gris, au-dessus de maisons jaunes et roses. Mais si Tanger est extravagant, vous le savez aussi bien que moi, c'est à cause de son étrange situation juridique, de ce statut international qui fait de la ville une anomalie beaucoup plus curieuse que la république d'Andorre ou que celle de Saint-Marin, les deux plus anciens Etats d'Europe.

Aujourd'hui, tranquille et agité à la fois, je ne sais pas si Tanger est ce paradis à l'ombre des épées que nous décrit Mahomet et dont rêve M. de Montherlant, mais l'ombre des épées s'y projette d'une manière évidente, et les gosses dans les rues jouent à la guerre en s'inspirant des techniques les plus modernes. Je veux dire que les uns s'écrient : - *Arriba*! et que les autres lèvent le poing. On n'y découvre point, dans un passage rapide, d'autres aspects plus inquiétants de la lutte si proche, et il faut beaucoup d'imagination pour prêter aux torpilleurs anglais qui croisent dans la rade des intentions pernicieuses. Mais il est aussi permis d'écouter les gens dans les cafés, puisque, au-dessous de la Loire, c'est au café que le citoyen s'exprime avec le plus de liberté.

- Savez-vous, dit cet homme à côté de moi, que dans le Sud Algérien, les syndicats de travailleurs indigènes ont accordé l'autorisation de travailler à des ouvriers européens ? Que des Européens demandent une autorisation à des indigènes ! Quand on a vu ça, on a tout vu.

Et celui qui lui répond évoque avec quelque amertume la politique de la France, tant à l'égard de l'étranger qu'à l'égard des populations musulmanes.

- C'est toujours la même chose : la faiblesse nuit à la longue. Ecoutez ce qu'on raconte partout : l'intervention de la France au Maroc espagnol. Vous savez qu'en principe, nous en avons le droit si nous sommes mandatés par le sultan. Il n'y a aucune raison de le faire, parce que le Maroc espagnol est bien tranquille. Mais laissons cela de côté. On raconte que la France va se livrer à un coup d'éclat, et la France ne le fera pas. Elle le laisse dire, ou dément avec cette mauvaise grâce qui fait de son gouvernement le virtuose du démenti. Faire la guerre, cela a ses inconvénients, et aussi ses avantages. Faire la paix comporte la même part de bien et de mal. La France trouve le secret de joindre les inconvénients des deux situations, sans aucun des avantages. Elle passe pour un pays de fauteurs de troubles, et n'en a même pas l'orgueil. Elle est embêtante (il ne dit pas embêtante, naturellement) et hypocrite, alors, qu'est-ce que vous voulez ? On peut raconter sur elle n'importe quoi, tout le monde est prêt à le croire.

Tout le monde est prêt à le croire, ma chère Angèle, et c'est cela qui m'attriste. On raconterait à ces Tangérois que, général Noguès en tête, les Français vont venir s'emparer de l'hôtel des postes et des principaux buildings, il n'y en aurait pas beaucoup pour en douter. Rien ne sert de s'indigner contre les fausses nouvelles. Elles semblent avoir toujours quelque chose de vrai lorsque tant de vérités ont été démenties avec colère. Il vaudrait mieux organiser notre propagande un peu mieux, plutôt que d'accuser à tort et à travers. A qui la faute si la France a pris dans le monde, par la grâce de son gouvernement, une figure si déloyale qu'on peut sans crainte lui imputer tous les péchés d'Israël ? Et ne pensez-vous pas, ma chère Angèle, que la seule propagande possible serait justement la propagande de la loyauté?

13 mars 1937

EN ATTENDANT LE PROFESSEUR RIVET

Vous savez aussi bien que moi, ma chère Angèle, qu'il est toujours pénible de se promener dans un pays étranger. Vues de loin, et même par des amis, les actions de la France paraissent si bizarres et si ridicules qu'on ne peut espérer pour nous que la pitié : avouez que la pitié n'est pas un sentiment bien exaltant. Mais si vous désirez atteindre sinon à cet optimisme que nous recommandent les discours ministériels, tout au moins à des impressions moins défavorables, je ne saurais trop vous conseiller quelque voyage au-delà des mers et, à l'occasion de Pâques par exemple, d'aller découvrir le Maroc.

Imaginez-vous, ma chère Angèle, qu'il existe de par le monde des pays qui ont leurs défauts, des hommes qui sont des Français, avec leurs petites manies, leurs potins, leurs apéritifs, leurs querelles de préséances et d'appointements, leur incuriosité, - et que pourtant ces pays et ces hommes vous font comprendre que la France demeure une grande nation. Quelle étrange aventure ! Et ne faut-il pas la signaler ? Une nation où tel petit bonhomme de vingt-trois ans maintient l'ordre, la paix, sur un territoire habité par plusieurs di-

zaines de milliers d'êtres vivants, où les étrangers eux-mêmes finissent par avoir du respect pour nous. C'est véritablement extraordinaire.

On m'a dit, et j'ai pu voir, hélas! un peu partout, que la France était un pays de vieux. Mais au Maroc j'ai été accompagné à travers les rues couvertes par un jeune contrôleur civil de vingt-sept ans, et le directeur du plus grand collège musulman du pays, dans la ville la plus difficile, la plus intellectuelle, celui qui tient ce poste délicat entre tous, et d'une importance capitale, c'est un de mes anciens camarades d'études, ma chère Angèle, et il a vingt neuf ans. En vérité, j'ai pu croire quelques jours que la France était le pays de la jeunesse.

Mais j'ai vu aussi d'autres jeunes gens, plus jeunes encore, et ce sont eux qui m'ont le plus frappé, ma chère Angèle, et c'est pourquoi je vous écris. Car ces Français transplantés, qui me montraient le plus surprenant et le meilleur visage de la France, ne comptent plus beaucoup sur elle. Dès que notre gouvernement s'occupe de son empire, c'est pour y laisser s'abattre une telle nuée de catastrophes que chacun préfère l'indifférence, le silence et l'oubli. Ces jours-ci, les clowns duettistes du Front populaire, les professeurs Rivet et Perrin, vont venir faire une tournée en Afrique du Nord. Je tremble à l'idée des mesures biscornues que leur mission va nous valoir. On pourrait cependant leur dire bien des choses : par exemple que ces jeunes gens qui sont nés, ou presque, dans notre empire, commencent à comprendre qu'ils devront le défendre eux-mêmes, et savent déjà qu'ils n'ont à compter que sur eux. On peut les brimer de toutes les manières, on peut, par une circulaire toute neuve, interdire à tout fonctionnaire d'assister à une réunion ou à une conférence où l'on attaquerait le gouvernement, on peut saisir les journaux, et les communistes peuvent féliciter le général Noguès de leur avoir donné une existence quasi officielle (en attendant de le remplacer par Guernut, débile mental), -je crois bien qu'il y a là une force dont nous n'avons peut-être pas idée et qui, un jour, sera chargée de tout sauver. Ce n'est pas la première fois que le Maroc est prié de se débrouiller tout seul. Il n'est besoin que de se rappeler la guerre. Je ne puis dire que je trouve cela tellement mauvais.

On pourrait montrer la réalité aux professeurs Rivet et Perrin, mais je doute bien qu'on le fasse. Sans doute ne pourra-t-on pas tout à fait leur cacher l'impression réellement considérable qu'a faite auprès des Arabes et des Berbères l'arrivée au pouvoir de M. Blum. On vous l'a sans doute dit, ma chère Angèle, mais il importe d'avoir entendu cet étonnement même plus scandalisé, cet étonnement douloureux, de gens pour qui il est parfaitement impensable, comme disent les philosophes, d'être commandés par un personnage de la race élue. Libre à vous, ma chère Angèle, de tenir l'antisémitisme pour un préjugé, et je ne désire pas de pogrom. Mais ni vous ni moi n'empêcherons que les Arabes n'aiment pas les Juifs.

On m'a raconté une petite histoire assez significative. Dernièrement, il y a eu un match de football à Fès entre une équipe de soldats de la Coloniale, et une équipe composée à peu près uniquement de Juifs. Après le match, quelques soldats, fort excités, et même légèrement éméchés, sont passés par le Mellah, qui est, comme vous le savez, la ville juive. Ils ont discuté ferme avec quelques Israélites, et une petite bagarre a commencé. Bagarre sans importance, avec une douzaine de figurants, et telle qu'il s'en produit souvent après le sport. Mais, voyant cela, quelques Musulmans rentrèrent aussitôt chez eux, et, quelques minutes après, le quartier arabe le plus proche se déversait dans le Mellah. Sans rien savoir de l'incident, les Musulmans avaient pris fait et cause pour les soldats, et si l'on n'avait pu établir un barrage de police assez rapide, un massacre général aurait commencé.

Je ne vous donne pas cela comme une solution, mais il me semble que les dignes professeurs en tournée auraient tort de négliger des faits de ce genre. Les beaux discours des moralisateurs n'y changeront rien. Il faut prendre les pays comme ils sont. Et, à lire tant de paroles inutiles et sottes, à voir tant de mesures insensées, on se demandait qui gagnerait, de cette France réaliste représentée là-bas par des hommes énergiques, jeunes et vieux, qui connaissent le pays et qui l'aiment, ou de ce gouvernement des nuées qui, d'une façon plus nette encore que partout ailleurs, travaille contre la France. Pour ma part, je ne veux

pas douter du résultat, mais je pense que le gouvernement des nuées peut faire encore beaucoup de mal. Et (vous le dirai-je, ma chère Angèle ?) je n'ai pas grand espoir que le professeur Rivet découvre le moyen de l'empêcher de nuire.

20 mars 1937

LES DEGOURDIS DE LA TROISIEME

Rassurez-vous, ma chère Angèle, je n'ai pas découvert de nouveau vaudeville militaire, et je n'ai pas l'intention d'empiéter, ici, sur les attributions de François Vinneuil[1]. Je ne veux même pas me demander pourquoi nous sommes envahis par des productions aussi étranges et aussi désuètes, et pourquoi le Front populaire, qui devait nous donner avec le pain, la paix et la liberté, un standing culturel plus dynamique (c'est sa langue), nous permet, tout au contraire, d'assister à une bizarre recrudescence de médiocrité. Mais les innocentes batailles de traversins, les innocentes pérégrinations des réservistes à travers les petites villes, ou même celles des demoiselles de petite vertu, ne sont pas en cause. Tout ce que les armées diverses comptent de dégourdis n'arrive pas à la cheville de cette unité nouvellement constituée, motorisée et revêtue de la tenue n°1 qu'on pourrait appeler les dégourdis de la Troisième. Il s'agit, naturellement, de la Troisième République.

Je vous vois déjà froncer les sourcils, ma chère Angèle : vous avez peur que je ne vous parle de M. Paul Valéry. Là encore, je me hâte de vous rassurer. Certes, M. Paul Valéry pourrait revendiquer hautement quelque galon de brigadier dans la section des dégourdis. Et l'on peut avoir appris avec quelque ironique étonnement que la chaire de M. Abel Lefranc, au Collège de France, allait être transformée en chaire de "poétique". Je ne sais pas du tout à quoi servira cette chaire, et si M. Paul Valéry apprendra grand-chose à ceux qui viendront l'écouter. Il est trop sûr qu'on veut ramener au Collège de France l'affluence des anciens cours de M. Bergson. On n'aura plus qu'à installer un tourniquet, et les recettes seront abondantes. Après tout, comment ne pas être indulgent ? Je n'ai pas, pour la pensée et pour le talent de M. Valéry, une admiration sans réserves. Mais comment oublier quelques pages de *L'Ame et la Danse*? Comment oublier quelques vers adroits et purs, ceux du *Narcisse* ou ceux du *Cimetière* ? Ma foi, ma chère Angèle, M. Paul Valéry est un poète, à ses heures, et j'ai envie de pardonner beaucoup à ceux qui offrent des sinécures aux poètes. Ce n'est pas à lui que j'en ai.

Seulement, je pense à tant d'autres écrivains, à tant d'autres artistes, qui n'ont pas le talent de M. Valéry, et à qui les temps que nous traversons offrent des occasions si belles que nous avons bien le droit de nous en émerveiller innocemment. Tous les régimes ont leurs flatteurs, allez-vous protester. Je l'entends bien ainsi : mais qu'on nous laisse alors nommer ceux qui ne sont que des flatteurs. La République, après tout, est le règne de la vertu, et je ne vois pas pourquoi ces messieurs s'indigneraient qu'on le leur rappelât. La dictature artistique de M. Jean Cassou n'était commandée par aucune nécessité impérieuse, hormis celle de donner une parcelle de pouvoir à quelqu'un qui fût bien en cour. Et M. Jean Cassou n'est pas le seul.

L'autre semaine, ma chère Angèle, quand je vous ai parlé de cette grande pièce révolutionnaire que l'on doit nous montrer dans la cave du nouveau Trocadéro, j'ai oublié de nommer, parmi les animateurs, M. Jacques Chabannes. C'est un oubli que vous aurez vite réparé. Comment, en effet, pourrait-on oublier M. Chabannes ? Il ne nous le permettrait pas, il est le véritable dictateur de notre théâtre. Il rafistole Henry Monnier, organise des spectacles à la T.S.F., prend en main la direction des oeuvres antifascistes, on ne voit que lui, on n'entend que lui. Les âmes naïves entendant son nom pour la première fois, se demandent sans doute quelle éclatante preuve de génie a dû donner ce grand créateur, qui

[1] voir note de la page 44.

obtient du premier coup ce que n'avaient obtenu ni les vieux routiers de la scène ni les jeunes arrivistes de la veille. Hélas ! comme il m'est difficile de les renseigner !

Peut-être ai-je entendu, jadis, une pièce de M. Jacques Chabannes, je n'en suis même pas sûr. Il a été critique aussi, critique sans autorité dans des journaux peu lus. Personne ne peut être plus ignoré que lui. Personne, je vous le dirai en confidence, ne peut avoir moins de talent. C'est le zéro à l'état pur, inconnu de la foule et de l'élite, et le père Hugo l'eût décrit comme une sorte de rien revêtu du tablier maçonnique. En vérité, tel était le grand homme qu'il fallait à notre théâtre, jamais compromis par un succès, ni par l'ombre d'une espèce de talent, le dramaturge dont ne seraient jaloux ni M. Jean-Richard Bloch, ni M. Maurice Rostand, ni les Bernhardt, père et fils, rangés sous sa houlette. On l'a trouvé, et tout porte à croire qu'on en est fort heureux.

Ne trouvez-vous pas, ma chère Angèle, que parmi ces dégourdis qui foisonnent dans la Troisième République, notre M. Chabannes est digne d'emporter la palme ? Personne ne sait au juste qui il est, et le voici couronné au-dessus de tous. C'est cela que j'admire, comme vous admirez, m'avez-vous dit, à la T.S.F. la pléiade, que dis-je, la horde innombrable d'auteurs inconnus, nommés, il est vrai, de noms bibliques, qui sévissent depuis le mois de mai dernier. Vous n'auriez jamais cru que la France fût si riche en talents, et moi non plus.

Que voulez-vous ? la loi du nombre est reine. Pendant quelque temps, les cohortes antifascistes ont voulu se prévaloir d'artistes de qualité. La mésaventure gidienne leur a sans doute ouvert l'esprit : ils préfèrent, aujourd'hui, avoir la quantité. Sitôt cette nouvelle connue, on a vu se ruer vers les plaisirs tarifés de l'Exposition plus de permissionnaires et de tire-au-flancs qu'on n'en avait jamais vus. Il y a plusieurs maisons dans la demeure de Blum le père, et les distractions y sont considérables. Comme j'aime cette ruée, ma chère Angèle ! Avoir pendant des années réclamé le règne de la vertu, applaudi à la liberté de l'artiste, dédaigné l'art officiel, et finir par cette vaste foire où les plus ignorants et les plus médiocres, après avoir crié le plus fort, reçoivent le plus d'argent ! Quel moraliste n'en serait satisfait ?

Nous assistons à la joyeuse fin du plus merveilleux vaudeville militaire, car Lidoire et ses amis, non contents d'avoir pris d'assaut la plus vaste entreprise de maisons d'illusions qu'on nous ait jamais offerte, ont décidé de remplacer, une fois pour toutes, ces dames au salon, et de percevoir eux-mêmes la recette.

27 mars 1937

UN PORTRAIT ITALIEN DE LA FRANCE

C'est dans les librairies de Florence, ma chère Angèle, que j'ai vu un livre à couverture grise, orné d'une cocarde bleu-blanc-rouge et d'un énorme point d'interrogation, et qui portait ce titre un peu étrange: La France sera-t-elle fasciste? Cet ouvrage vient de paraître, et il est dû à M. Miarko Ardemagni, que je ne connais pas autrement, mais il est toujours curieux de savoir ce qu'on pense de nous en pays étranger, même si, chemin faisant, nous devions faire quelques découvertes peu agréables. Comme je vous sais d'esprit libre, ma chère Angèle, j'ai pensé que ce livre vous intéresserait. Il n'est pas très aimable pour notre pays, et je vous dirais même, entre nous, que je ne suis pas très sûr que M. Ardemagni le connaisse parfaitement. Par exemple, il tient sur la province française des propos d'une sévérité bien grande, et il me semble ne pas s'apercevoir tout à fait nettement que la France est un vieux pays unifié depuis longtemps (alors que l'Italie n'a pas soixante-dix ans d'existence) et que cela explique sans doute bien des choses.

On peut aussi trouver assez étrange la manière dont notre auteur raconte la guerre de 1914. "Après tout, dit-il, on n'avait pris à la France que l'Alsace et *una sola parte della Lorena*. Est-ce que cela valait la peine de tant ennuyer l'univers avec cela et de pratiquer cette politique germanophobe qui devait mettre le feu aux poudres ?" M. Ardemagni nous permettra de le lui dire amicalement, cette accusation, de la part du peuple qui a inventé jus-

qu'au mot d'irrédentisme, est au moins inattendue. Car, en somme, cette guerre, l'Italie l'a faite aussi, et à notre côté. On ne le devine à peu près jamais dans le cours de ce livre. Les bons comptes font les bons amis, et l'on pourrait faire encore, à ce jeune et bouillant fasciste quelques autres observations. Lui dire, par exemple, qu'il ne faut pas prendre pour parole d'Evangile certaines assertions de *Mein Kampf*, et que la France n'est pas encore négrifiée : après tout, j'ai acheté en Italie des soldats de plomb, et c'est un nègre du plus beau noir (un Askari sans doute) qui porte la *bandiera*, rôle honorable entre tous.

Mais les erreurs elles-mêmes sont instructives, et je n'ai point lu ce petit pamphlet contre la France pour y trouver seulement des gracieusetés. J'y ai cherché surtout une image de ce qu'évoque le nom de notre pays devant un étranger cultivé, curieux de l'Europe et de ses nations, curieux du destin du monde. Il sait très bien, et il le dit, ce que la civilisation universelle doit à cette France. Il sait qu'elle a joué un rôle immense, et il est difficile de penser qu'elle pourrait ne plus en jouer un. Les accès de mauvaise humeur de M. Ardemagni eux-mêmes, ma chère Angèle, ne sont pas toujours désagréables pour nous. Il fait un récit de notre histoire assez tendancieux, où nous lisons clairement combien nous avons occupé l'univers, quelle place encombrante nous y avons tenue, quel remue-ménage nous faisons depuis quinze cents ans - en un mot, combien nous avons embêté le monde. Je ne puis dire, ma chère Angèle, que cette constatation ne me paraisse pas, en somme, assez flatteuse.

Seulement, il y a une France d'aujourd'hui. Celle-là, ce fasciste italien en décrit exactement certains traits. Il sait par exemple que si l'on a réussi à persuader certains fort honnêtes bourgeois de la nécessité de l'alliance soviétique, c'est parce qu'on a procédé sur eux à un chantage très ancien et très connu, le chantage à la peur. Ce qui lui permet de conclure, sans ombre de paradoxe, que la France deviendrait fort bien communiste par patriotisme. Par ailleurs, d'un conservatisme sans élan et sans compréhension, d'un ensemble de mouvements à tendances sociales et qui ne sont que duperies fort bien organisées au profit de quelques-uns, que peut faire la France ? Ses amis éprouvent une certaine inquiétude à se dire que la France n'est plus en accord avec ce qu'on pourrait appeler la marche générale du monde. Je me hâte de vous dire, ma chère Angèle, que je ne donne point dans la métaphysique du dynamisme, et que je n'ai pas pour habitude de m'émerveiller devant tous ces petits dieux modernes, progrès, évolution, qu'on nous demande d'admirer. Mais, en dehors de toute métaphysique, c'est une question de fait qu'en 1830 par exemple, ou surtout en 1848, il courut par l'Europe un grand mouvement libéral, inspiré des idées de la Révolution française, que ce mouvement soit louable ou ne le soit point. Aujourd'hui, le monde ne va pas dans ce sens, que nous le voulions ou non. Je crois qu'il y a grand danger pour un peuple à jouer ainsi la Chine, lorsqu'on n'est pas du tout la Chine, et qu'on est amené à avoir des relations avec de nombreux voisins. La sagesse, ma chère Angèle, consiste à savoir quelles sont les forces qui mènent le monde, et à les utiliser.

Vous qui aimez à fleureter avec les idées et les hommes de gauche, ma chère Angèle, vous comprendrez pourtant qu'un fasciste trouve que rien n'est plus beau que le fascisme. C'est tout à fait logique. Ne soyez donc pas offensée dans vos sentiments républicains si M. Ardemagni se demande : la France sera-t-elle fasciste ? et s'il ne voit pour elle comme remède à l'anarchie qu'un gouvernement fort, un gouvernement social, une résurrection de la force nationale, de l'idée de Patrie, du sentiment d'Empire, bref, tout ce qu'il trouve chez lui sous le nom de fascisme.

Qu'on ne se laisse pas arrêter par des différences superficielles, mais qu'on réfléchisse, ma chère Angèle, sur ce livre interrogatif écrit sur notre pays, à la frontière de notre pays. Les dernières lignes en sont fort graves. Elles prévoient encore une issue, en effet, assez différente de l'issue du nationalisme et de celle du communisme. C'est l'état du peuple apathique, qui n'a plus aucune réaction, aucun sentiment de force et de gloire, et qui désire simplement boire et manger. Ce peuple, dit l'auteur, met un point final à son histoire. "Alors, il pourra, pendant quelques générations, durer encore et maintenir son indépendance, à

condition de ne point barrer le chemin aux autres peuples." Avouez, ma chère Angèle, que cela n'est pas très encourageant.

Non daté

M. LE TROUHADEC SAISI PAR LA MORALE

J'ai beaucoup de sympathie, ma chère Angèle, pour le talent de M. Jules Romains. De temps à autre, je le sais, il est de mode de le décrier. Tantôt on prétend qu'il n'est pas romancier, et tantôt qu'il n'est pas homme de théâtre. Peut-être n'a-t-on pas tout à fait tort. Pour ma part, sans parler de l'intérêt un peu distrait avec lequel je suis *Les Hommes de bonne volonté*, je ne puis oublier complètement que j'ai su à peu près par coeur *Les Copains*, qui est un livre fort drôle, et que *Knock*, après tout, est une manière de chef-d'oeuvre. Tout cela n'empêche pas l'apôtre de la mystification créatrice d'être parfois un peu plus comique qu'il ne le voudrait, lorsqu'il se mêle de jeter les yeux sur le monde qui l'entoure. Non qu'il soit sans intérêt, assurément : M. Jules Romains n'est pas sot, et même ses erreurs peuvent être profitables. Il y a, dans ses livres politiques, des pages curieuses, pénétrantes. On ne saurait dire de lui qu'il s'est toujours trompé, puisque le monopole de l'erreur continue appartient à M. Blum. Mais, s'étant trompé assez souvent, il demeure plein d'intérêt.

Peut-être a-t-il tort de se prendre pour une sorte de prophète. D'abord parce qu'il subit sur ce terrain la rude concurrence de M. Duhamel. Et puis parce qu'il nous a donné des preuves charmantes, naïves, de son incapacité de prévoir, qui fait d'ailleurs de lui un exemplaire fort intéressant du Français livré à tous les vents de l'époque. Avez-vous lu, ma chère Angèle, ses *Problèmes européens* ? C'est un livre plein de choses. Mais il débute par quelques pages sur l'Allemagne assez amusantes. Car elles reflètent, d'année en année, ce qu'un Français pouvait penser de nos voisins, avec des repentirs, des changements, des caprices. Et une petite note, au bas de la dernière page, nous avertit que l'Allemagne, c'était à l'avènement de Hitler, [*blanc*] qui pourrait autoriser toutes les défiances. Mais je crois, ma chère Angèle, qu'on aurait tort de ne pas le croire sincère. Lorsqu'il découvre qu'il est temps de rendre leur valeur aux signatures des peuples (il vient d'écrire un article sur ce sujet), qu'il faut déchirer tous les pactes sans valeur pour en signer d'autres qui en auront une, ne croyez pas que l'auteur de *Knock* et des *Copains* s'amuse. Tout au contraire, dans cet univers instable, soumis à la mystification, à l'erreur, au changement, il vient de découvrir un terrain un peu stable. Pour tout dire, l'inventeur de *Donogoo*, celui qui a tant raillé la science, la vérité, qui a voulu élever une statue à l'illusion la plus féconde, c'est-à-dire à l'Erreur scientifique, je crois bien qu'en toute sincérité il vient de découvrir la morale.

Oh ! je sais ce que vous allez me prétendre, ma chère Angèle, avec toute votre malignité féminine. Vous allez me dire que la morale, comme la médecine, n'est qu'une de ces mystifications créatrices dont M. Jules Romains a toujours salué la grandeur. Vous allez insinuer qu'il cherche encore à nous égarer, de même qu'il a monté sa plus belle farce avec la vision paroptique, qu'un humoriste résumait ainsi : "On lira son journal en s'asseyant dessus". Mais d'abord, je suis très persuadé qu'il a cru à la vision paroptique, laquelle est peut-être une erreur (je suis incompétent), mais n'est pas une sottise. Et puis, tous ces volumes des *Hommes de bonne volonté* consacrés aux sociétés secrètes, à la franc-maçonnerie considérée comme une religion, ces articles consacrés à l'exaltation puritaine de la S. D. N. et des pactes, tout cela me fait penser à la sincérité de M. Romains. Et tant pis si cette sincérité vous afflige, ou vous parait extravagante.

Quand M. Jules Romains réclame le respect des signatures, je ne dirai point qu'il a tort, car la pensée qui l'anime est juste. Tout au plus pourrai-je me demander s'il a beaucoup songé aux moyens pratiques d'assurer ce respect des signatures, et vous rappeler, ma chère Angèle, que nous vivons dans un monde où les saints sont rares, et que la vertu ne gouverne pas. N'en déplaise au redoutable archevêque de Canterbury, les belles paroles ne suffisent pas à assurer la paix. Seulement, sur la cinquantième année de son âge, M.

Jules Romains se sent probablement devenir le disciple bien-aimé de l'archevêque de Canterbury, et c'est ce qui nous parait le plus intéressant.

Mais oui, ma chère Angèle, l'auteur du *Manuel de déification*, celui qui a passé sa vie à invoquer les vertus purement humaines, voilà qu'il subit la grande tentation, celle à laquelle on échappe bien rarement : il s'avise de construire un monde religieux, un christianisme sans Christ, une morale sans support, une vague et ennuyeuse rapsodie de tout ce qui peut traîner de vieilleries dans ses souvenirs de Jean-Jacques, ses expériences maçonniques, un peu de Michelet et un peu de Hugo. C'est qu'il faut sans doute penser, ma chère Angèle, que M. Jules Romains, avec l'âge et le succès, revient à sa véritable nature. C'est un des membres les plus éminents du P.E.N. Club, cette association d'écrivains de toutes nations qui, avec un acharnement qui m'émeut, défend ce qu'elle appelle les droits de l'esprit, et se réunit un peu partout pour des palabres désuètes. Pour tout dire, M. Jules Romains nous a caché pendant longtemps sa véritable nature ; il est avant toute chose un homme du XIXe siècle, il est un libéral.

Hélas ! je crains bien que ce libéralisme, que ce culte des nuées, que cette morale qui peut entraîner, comme toujours, tant de sanglantes erreurs, ne paraissent irrémédiablement démodés à cette jeunesse dont M. Jules Romains aurait voulu être le guide. Nous sommes désormais bien loin de tout cela, ma chère Angèle, et ces exhortations à suivre des enseignements aussi vagues, aussi loin du réel, je crains bien qu'elles ne suscitent guère que des applaudissements polis, et qu'elles n'aient aucune portée pratique. Mais quelle bizarre aventure ! Tant d'orgueil, la création d'une école littéraire nouvelle, et presque d'une religion nouvelle, un irrespect joyeux envers toutes les conventions - et pour finir, M. Le Trouhadec s'assied à la table des quakers et partage avec eux le repas des végétariens et des idéalistes.

10 avril 1937

L'ÉLECTION DE M. VAN ZEELAND

Soutenu par les Soviets, le cardinal, la haute banque, les francs-maçons, les trusts et les marxistes, le premier ministre triomphe dans la confusion. Exploitant les résultats du scrutin, l'*Humanité* annonce la création en Belgique d'un Front démocratique, doublure du Front populaire.

Reconnaissait-on encore Bruxelles la semaine dernière ? Tout d'abord, on s'imaginait tomber dans une ville en fête, dans une sorte de kermesse, telle que nous en ont dépeint les artistes du Nord, avec la foule, les banderoles, un humour solide. Dès la gare du Midi, contre les maisons, les ponts de chemin de fer, d'immenses bandes de calicot, avec des inscriptions enjouées et ironiques : "Le temps qu'il fera le 11 avril : chute... de grêle." Partout des panneaux gigantesques, bariolés, amusants, d'une invention continuelle. Voici une procession de géants, comme dans les villes flamandes et espagnoles : un jeune homme de trois mètres de haut porte dans ses bras un étrange poupon barbu ; derrière lui, c'est le barbu, devenu géant, qui tient contre son coeur le jeune homme en carton-pâte. La foule lève le nez. Cent, deux cents ballons, poussés par le vent, traversent Bruxelles, passent au-dessus de la Bourse. Les uns portent des inscriptions, qu'on ne peut pas lire, d'autres un seul chiffre, le chiffre 2, d'autres enfin soutiennent des pancartes, des photographies géantes. On rit, on applaudit. Mais déjà douze camions automobiles s'avancent, dix camions à chevaux. Ils arborent eux aussi leurs affiches, leurs photographies et leur chiffre, le chiffre 1. Qui gagnera dimanche ? Est-ce 1 ? Est-ce 2 ? (puisqu'on a attribué ces chiffres aux deux candidats). Sous un soleil léger ou sous la pluie, c'est une bataille arithmétique qui se livre. Pourtant, il n'était pas besoin de rester longtemps à Bruxelles pour s'apercevoir que la kermesse déguisait des réalités assez sérieuses. A cause de cet humour, de cette gaieté gentille, les étrangers risquaient de s'y tromper. Jamais Bruxelles n'avait connu de pareilles heures, une pareille passion ; les journées qui suivraient nous donneraient la preuve que la ville vivait sans doute des moments décisifs dans l'histoire du pays. Comment

pourrait-on l'ignorer ? Je rencontre pourtant un homme qui, devant un défilé de jeunes gens, me demande d'un ton plaintif :

- Pourquoi toute cette agitation, monsieur ?

Je le regarde. Mais non, il ne plaisante pas.

- Je crois savoir, lui dis-je, qu'il y a une élection dimanche.

Il hoche la tête, pénétré, et s'en va déplorant la folie des temps modernes. Peut-être ai-je rencontré le dernier habitant de la tour d'ivoire, l'ombre belge de Julien Benda. Chaque matin, pourtant, les Bruxellois s'éveillent, leur boite aux lettres débordante, et, en buvant leur café à la crème, essaient d'apprendre à distinguer les journaux qu'ils reçoivent. Voici un vrai journal catholique, n'est-ce pas ? *L'Union nationale*. Mais non, il est rédigé, et fort bien, par quelque lieutenant de M. Degrelle. Ah ! au moins voici un libéral, *Liberté*, où l'on retrouve des articles de libéraux fort connus, et authentiques. Hélas ! ce n'est qu'une anthologie composée par des rexistes. Et voici les journaux médicaux, agricoles, les feuilles des cafetiers, des postiers. Les socialistes s'en mêlent. Eux aussi, ils composent des quotidiens éphémères, de faux journaux rexistes. Plus monotones, à vrai dire, et d'une mauvaise foi si absolue qu'on n'a guère besoin de lire *Le pays ré ... heil* ! La voix de Berlin, ou, plus scatologique, *Le p... irréel*. Ils ressassent tous la même accusation : Degrelle vendu à Hitler - cette accusation pour laquelle les magistrats ont condamné *La Flandre libérale*, et le plus grand journal socialo-libéral de Bruxelles, *Le Soir*.

Et partout, dans les cafés, dans les restaurants, dans la rue, la discussion s'installe. On voit deux paisibles bourgeois s'arrêter soudain l'un devant l'autre, et se lancer des paroles violentes. Dans cette boite de nuit élégante, où se presse la meilleure société de Bruxelles, j'écoute au bar un homme congestionné qui prononce à haute voix des paroles dune grossièreté étonnante, avec une crudité d'expression de charretier en goguette. Quel est ce prolétaire ? On me le nomme : "Le baron X…" Les familles se brouillent, les tantes à héritage renient leurs neveux, les services de table sont à jamais dépareillés. On aborde avec timidité un journaliste : "J'ai lu votre article dans *Le Pays réel*..." Il ne vous laisse pas achever : "Moi, monsieur, écrire dans cette feuille ! C'est mon cousin (ou mon neveu, ou mon frère), et je n'ai aucun rapport avec lui depuis longtemps." Et pendant ce temps, inlassables, les camions circulent dans les rues : ‘‘Votez 1. - Votez 2. - Stemt 1. - Stemt 2. - Votez beige : votez van Zeeland. - Votez belge : votez Degrelle.’’ On ne peut échapper à l'obsession.

Flandre et Wallonie. A la permanence de Rex, rue des Chartreux, on attend la bataille avec allégresse. Du haut en bas de l'immeuble, on s'agite, on colle des affiches sur des panneaux. Un homme passe, portant un récipient avec précaution : "Le lait du chef !" C'est le repas du soir de Léon Degrelle. "Ah! me dit l'un des organisateurs, nous avons renoncé depuis longtemps à dormir, et même, pour la plupart des repas, à manger. On se fait apporter de la bière du bistro d'en face, et on travaille sans arrêt. Vous avez vu nos camions ? Ils sont beaux, n'est-ce pas ? Et pourtant, si vous saviez tout ce que nous avons contre nous ! On les attaque à chaque instant, on déchire nos affiches de toile, nos drapeaux ; nous avons des blessés. Et on nous brime de toutes les manières. Tenez, quand M. van Zeeland fait un discours, on le diffuse sur les places publiques, n'est-ce pas ? Eh bien, on nous a refusé d'installer des haut-parleurs ! Nous devons nous contenter du Palais des Sports.’’

- Vous contenter ? Mais combien contient-il d'auditeurs ?

- Seulement vingt mille. Seulement vingt mille...

Il faudra que j'y entre pour me rendre compte qu'en effet le Palais des Sports est trop petit pour les meetings de Léon Degrelle, et qu'à la foule qui attend au-dehors, il aurait fallu, certainement, des haut-parleurs. Mais, sur l'instant, j'hésitais à le croire. Je retrouve toujours l'atmosphère de la rue des Chartreux, où voisinent dans la même ardeur, la même gaieté, des étudiants, des ouvriers, des paysans (la majorité de ceux que je rencontre, n'en déplaise aux marxistes, est de classe populaire), et aussi des bourgeois, des intellectuels, des avocats.

- On veut faire croire, me dit l'un d'eux en haussant les épaules, que la lutte entre Degrelle et M. van Zeeland est une lutte entre la dictature et la liberté. Quelle bonne plaisanterie ! Il s'agit de bien autre chose, et d'abord d'une lutte entre deux états d'esprit : l'un qui veut maintenir le vieux régime du dix-neuvième siècle, et l'autre esprit des vrais jeunes. Naturellement, nous avons des gens de tout âge à Rex, mais au moins ont-ils la jeunesse de l'esprit.

Partout, on se plaint des attaques si fausses contre l'esprit du rexisme. "Enfin, monsieur, me dit un député rexiste, on nous accuse d'être à la solde de Berlin. Regardez tous ces mutilés, tous ces anciens combattants qui se pressent à nos réunions. On a dû condamner les journaux qui nous attaquaient sur ce terrain, aussi on ne s'y frotte plus. Ça n'empêche pas deux douzaines de braillards, à la sortie de nos réunions, de crier : "A Berlin !" quand nous passons. Dire que nous n'aimons pas la France ! Quelqu'un comme moi, qui ai été entièrement formé par L'*Action française*, vous pouvez le dire, tout de même, monsieur, ce n'est pas parce que je crache sur Blum que je n'aime pas la France ! La France, ce n'est pas Blum !" J'en suis persuadé aussi bien que lui et je ne le lui cache pas. Mais il est certain que ces accusations d'hitlérisme, lancées par une presse passablement inconsciente, nous ont fait beaucoup de tort. Comme nous ont fait beaucoup de tort nos indiscrétions, l'insupportable jactance de nos journalistes et l'ignorance totale où nous sommes des problèmes belges. N'a-t-on pas raconté que Rex voulait la désunion et le démembrement de la Belgique ?

Jeudi dernier, devant une foule immense, Léon Degrelle s'en est expliqué en public. Le gigantesque Palais des Sports, tendu de drapeaux rouges, orné de l'insigne rexiste, retentit des cris, des chants. Après le chef de Rex-Flandres, le glorieux mutilé Paul de Mont, amputé des deux jambes sur l'Yser, et dont il est difficile de dire qu'il est un agent de l'Allemagne, Léon Degrelle, pendant une heure et demie, a parlé avec une clarté parfaite, dans l'attention passionnée de la foule. On a mai compris, en France et ailleurs, l'importance unique de cette séance. A minuit, Rex était vainqueur.

"On a beaucoup reproché à Rex, me dit-on, l'accord qu'il a conclu en octobre avec le vieux parti nationaliste flamand V.N.V (Vlaamsch National Verbond). On l'a accusé de travailler au démembrement de la Belgique, et de s'allier avec des traîtres, avec ceux que l'on nommait, au temps de l'invasion allemande et après la guerre, les activistes. Partout, dans les journaux hostiles à Rex on a ressuscité le chef de l'opposition flamande, membre du Conseil des Flandres sous la protection des Allemands, apôtre de la désertion, le Valera flamingant, Borms, complètement oublié depuis sa sortie de prison, voici quelques années. Symbole de la résistance, cet homme indomptable et prêt à tout, ralliait autour de lui les espoirs des séparatistes. Léon Degrelle se souvient d'avoir vu, il y a dix ans, deux mille étudiants à genoux dans la neige, à Louvain, prier à haute voix pour la libération de Borms. Mais le chef de Rex n'a aucune peine à établir qu'il ignore le vieux séparatiste, que les deux seuls députés activistes, condamnés pour haute trahison, sont aujourd'hui inscrits au parti socialiste et non au V.N.V., et soutiens de M. van Zeeland, et que le seul sénateur activiste, également socialiste, était également "zeelandien". Tout cela, Léon Degrelle le répète à ses auditeurs. Mais surtout - et la nouvelle est lancée comme une bombe - il révèle en même temps que les négociations avec le chef des V.N.V., M. de Clercq, ont été menées avec l'assentiment de M. van Zeeland, et il lit une lettre du premier ministre félicitant M. de Mont de son patriotisme au cours de ces négociations.

"Même si les rexistes ont commis des maladresses, m'a-t-on déclaré (je crois qu'ils ont publié trop tard leur accord, établi sur les bases du fédéralisme), il était trop certain pour tous qu'ils avaient pour eux au moins la pureté de l'intention. L'approbation de M. van Zeeland le prouvait bien. Pour la première fois, songez-y bien, les nationalistes flamands, qui représentaient au moins cinq cent mille Belges, reconnaissaient la dynastie des Saxe Cobourg, et l'Etat unique."

Les explications, assez embarrassées, il faut l'avouer, du premier ministre et de ses journaux, ne changeaient rien au fait : Rex était patriote, aucun doute ne pouvait se lever à ce sujet, et la campagne marxiste sur le terrain de l'unité nationale tombait complètement. Au-

Aucun observateur de bonne foi ne pouvait avoir une autre opinion. Quant à l'hitlérisme de Degrelle, est-il besoin de dire que personne n'y croit, même pas les journalistes français appointés par Moscou ?

Malines parle

Le lendemain, on le sait, tout a changé. Au mois de décembre, les évêques belges avaient publié une lettre pastorale mettant les fidèles en garde contre les doctrines trop étatistes. Rex se sentait la conscience pure. Pourtant, le mouvement voulut s'assurer qu'il était bien orthodoxe et obtint tout apaisement : il n'était pas visé. Tranquillisé, il se lança dans la bataille. Soudain, le vendredi, à trente-six heures des élections, le cardinal Van Roey, archevêque de Malines, la plus haute autorité spirituelle du pays, condamne Rex sans rémission, ordonne aux catholiques de voter pour M. van Zeeland, et surtout de ne pas s'abstenir. On ne cachera pas que, lorsque la nouvelle est connue à Rex, vers cinq heures du soir, il y a un instant de désarroi. Pas de la part de Léon Degrelle pourtant, qui n'a pas une seconde d'hésitation. Un peu pâle, mais les yeux remplis de feu, il me dit rapidement, quand je vais le voir :

- "Je continue la lutte jusqu'au bout."

Mais comment ne pas être ému par le drame de conscience qui s'empare visiblement de certains ? Sur les cinquante mille électeurs bruxellois de Rex, en mai dernier, plus de la moitié était certainement catholique. La majorité des nationalistes flamands, qui ont décidé de voter Rex, est catholique. Les troupes tiendront-elles ? Je parle avec ces jeunes hommes, de classe et de mérite différents, mais unis par la même ardeur. Ils ne songent pas à abandonner : comment ne seraient-ils pas troublés ?

"La réunion d'hier a été trop belle, me dit-on. Tout Bruxelles sait que nous avons raison dans l'accord flamand. Alors, on nous lance les curés dans les jambes. C'est la dernière ressource, et qui prouve l'affolement de nos adversaires."

Dans Bruxelles pourtant, la foule a commencé de s'émouvoir. Les marxistes exultent devant cet allié imprévu. Le journal catholique hostile à Degrelle, *Le Vingtième Siècle*, fait vendre son édition spéciale par des camelots qui lèvent le poing et crient: "Vive le cardinal !" C'est un spectacle qu'on n'a jamais vu à Bruxelles. Imagine-t-on La Croix vendue place de l'Opéra par des communistes ? Les conversations s'animent, des groupes de manifestants, de plus en plus fiévreux, se forment. Léon Degrelle, par une déclaration publique, annonce qu'il continue, mais demande au cardinal de lui indiquer ce qui est blâmable dans Rex et proteste de son respect filial pour l'Eglise. Telle est l'atmosphère où s'ouvre, le soir même, la dernière réunion de M. van Zeeland.

A huit heures exactement, il arrive, salue, le bras tendu, tandis qu'on crie : "van Zeeland vaincra !" Il est amusant, pour l'observateur impartial, de remarquer combien le rexisme a déteint sur ses adversaires. Mêmes méthodes, même salut, mêmes cris. Et qui pourrait nier que l'opposition rexiste n'a pas eu une grande influence sur la politique du gouvernement, surtout en politique extérieure ? Au premier rang, un homme souriant est assis : c'est lui qui a fait présenter M. van Zeeland, c'est le futur président du Conseil, la plus forte cervelle politique du gouvernement, le célèbre socialiste hétérodoxe, ministre des Affaires étrangères, M. Spaak.

M. van Zeeland parle d'une voix douce, un peu monocorde. Il ne fera qu'une allusion à la lettre de Mgr Van Roey, en baissant la voix, les yeux, et presque les mains jointes. Pour le reste, il se contentera de défendre son oeuvre. Un Français aurait scrupule à la juger. Lorsqu'il parle de ce qu'il a fait, M. van Zeeland y met une simplicité qui peut émouvoir, un amour sincère de son pays. Le pays légal, chez nous, est représenté par M. Blum. Le pays légal, en Belgique, c'est M. van Zeeland. Comment ne sentirait-on pas la différence? Homme de talent, économiste, certainement patriote, le premier ministre belge est personnellement respecté de tous. On doit dire pourtant que lorsqu'il en vient à la campagne électorale, il est obligé d'être fort discret sur les attaques de ses alliés. Est-ce qu'on s'intéresse encore à l'accord V.N.V. ? La querelle est tranchée désormais. Plus brûlante est la question

de l'alliance marxiste. M. van Zeeland, pour qui les communistes couvrent Bruxelles d'affiches, se contente de murmurer, presque timidement : "Je n'ai rien demandé." Le même observateur impartial est bien contraint de trouver cette défense assez faible. Il n'y a pas beaucoup de courage à accepter une alliance et à en fuir les responsabilités.

Bruxelles rouge. Les querelles et les discussions des premiers soirs conservaient, malgré leur ardeur, une retenue de civilisés. Partisans de Degrelle ou de van Zeeland sont en majorité de bons Belges, patriotes, pondérés, et qui différent seulement sur les moyens de sauver leur nation. Mais, vers dix heures du soir, à la sortie du meeting de M. van Zeeland, à la sortie de celui de M. Degrelle, des Français ont pu reconnaître quelque chose. Ils ont vu arriver la pègre.

Comme à Paris, nous avons vu soudain défiler dans les rues, venues on ne sait d'où, des figures étranges. Des cortèges se sont formés. On a chanté L'Internationale. Place de Brouckère, samedi soir, des rexistes devisaient paisiblement dans un café. A une heure du matin, arrivent en trombe des camions couverts d'une bâche, ornés de deux drapeaux rouges. En descendent d'un bond des hommes armés de gourdins ; ils se précipitent sur le café, commencent à expulser les clients. Sur le camion, on lit une inscription : "Hommes 35." Puis ils repartent, à toute vitesse, avant l'arrivée d'une police débordée, et ils brandissent au-dessus d'eux des torches. Ceux qui ont vu cette scène ne l'oublieront pas. Une demi-douzaine de blessés, les chants marxistes et, par-dessus tout, une organisation bien remarquable dont M. van Zeeland devra peut-être se méfier lui-même un de ces jours.

J'ai vu mieux pourtant. Une étrange automobile circule, cinq fois, dix fois, de la place de Brouckère à la Bourse. Elle porte deux drapeaux : l'un jaune orné d'un coq rouge, et l'autre, mais oui, l'autre... c'est le drapeau français. Je suis, je l'avoue, frappé de stupeur. On me dit plus tard que ce sont des séparatistes wallons, partisans de l'annexion à la France (!). C'est bien possible, et je dois dire que la foule, zeelandienne ou non, les accueille fort mal. Mais ils ne se troublent pas pour si peu. Ils tendent le poing, ils crient : ‘‘Vive la France ! Vive van Zeeland !’’ Que les libéraux français le veuillent ou non, c’est cela la France, désormais. Son drapeau, c'est le frère du drapeau rouge. On le salue le poing fermé, on l'arbore en signe de révolte. Je n'étais pas très fier.

C'est aussi le poing fermé qu'on salue les prêtres, en ricanant. A la sortie des églises, le dimanche matin, les communistes crient : "Le cardinal avec nous !" Les journaux marxistes, dans une explosion de joie, félicitent Malines tout en déclarant conserver leur position irréductible à l'égard de l'Eglise. Dans ce conflit qui ne nous concerne point, nous serons discrets. On peut dire pourtant, quand on a vu les rues de Bruxelles livrées aux forces rouges, que ces alliances imprévues réservent peut-être bien des mécomptes. Aux conservateurs qui saluent avec raison en M. van Zeeland un technicien fort remarquable, nous demanderons pourtant de méditer sur ce fait : dimanche matin, dans un village de banlieue, à Nolenbeek, on a promené un crucifix dans un cortège où l'on chantait L'internationale et où l'on saluait de félicitations ironiques S.E. Mgr Van Roey. Qui a raconté cela ?

Sous le drapeau rouge ou le drapeau français, ce sont les communistes et les socialistes qui ont mené les troubles de Bruxelles à la fin de la semaine. Les jours sont trop graves pour ne pas nous rappeler Clichy - et pour ne pas songer au destin de l'Espagne.

Veillée d'armes. Le plus impartialement du monde, on doit reconnaître que les rexistes ont répondu aux plus ignobles des provocations avec un calme extraordinaire. Tout le pays légal ligué contre eux, la coalition la plus énorme ne semblaient pas entamer leur courage. Samedi soir, je crois bien que Léon Degrelle a tenu le plus beau meeting de sa vie d'orateur.

Précédé par un étendard, voici que s'avance un jeune homme, plus jeune encore dans ce cadre immense, qui marche d'un pas aisé pendant que les auditeurs le saluent de cris répétés, en tendant le bras. Un speaker lance ses mots d'ordre : "Votez" et la foule répond : "Deux!" - Vive Léon... – Degrelle !", et surtout le fameux cri : ‘‘Rex’’, à quoi l'on répond : ‘‘Vaincra !’’ ou, en flamand: "Terzege !".

Sous la lumière violente, le jeune homme a gravi la tribune. Il embrasse Paul de Mont, qu'on a conduit auprès de lui. Le speaker annonce qu'une surprise lui est préparée. Le 11 avril est la Saint-Léon, la fête patronale du chef de Rex. Cinquante drapeaux des cinquante sections rexistes entrent dans la salle, et à la tribune on voit apparaître des enfants. Ils sont soixante, soixante-dix, ils ont trois ans, cinq ans, ils trébuchent à chaque marche, et ils apportent à Léon Degrelle, pour sa fête, de gros bouquets, noués des couleurs nationales, un balai (le balai est le symbole de l'épuration rexiste) orné de fleurs, au milieu d'un enthousiasme, d'une joie, de rires pleins de familiarité et de charme. Au milieu de toutes ces fleurs, de ces enfants, le jeune homme sourit, ému, il les embrasse, les presse contre ses joues. Je me rappelle ce soir où il m'a dit avec passion ce mot qui l'éclaire tout entier : ‘‘J'ai tellement besoin de la fraîcheur ! J'ai tellement besoin de l'enfance !’’

Et puis, il parle. Je crois être assez insensible à l'art de l'éloquence. Je m'intéresse à ce qu’on me dit de précis et me sens assez incapable, en général, de m'enthousiasmer pour un discours autrement que pour une page écrite. L'éloquence de Léon Degrelle m'a toujours plu parce qu'elle est simple, directe, jamais ennuyeuse, jamais fausse. Mais je n'ai jamais rien entendu qui approche le discours de Léon Degrelle à la veille de l'élection du 11 avril. Je plaindrais ceux qui n'y ont pas été sensibles. Dans cette foule debout, qui aurait dû être fatiguée par l'attente interminable, la chaleur, je n'ai vu que des visages tendus, émerveillés, et parfois de longs cris interrompaient Léon Degrelle. Lentement, l'orateur extraordinaire construisait son poème devant nous. Je ne puis employer d'autres mots. Déjà, un jour où il avait tenu neuf réunions, je le savais, à la dernière, il n'avait parlé que... du printemps. Les orateurs communistes venus pour manifester n'avaient pas bougé : manifeste-t-on contre le printemps ? Cette fois, c'est de son pays que parle Léon Degrelle. Il écarte la haine, la division. Parmi les soutiens de son adversaire, il trouve les assassins de prêtres, les brûleurs d'églises. "Descendez tout à l'heure en ville, vous verrez ce que c’est que le Front populaire !" Mais lui, ce soir, puisque le mot d'ordre de M. van Zeeland est : ‘‘Votez belge’’, il veut chercher à savoir ce que c’est que la Belgique.

Et il fait le portrait de son peuple. Je pense à Péguy, avec ses mots charnels, sa patiente construction d'un univers. Et c'est un discours électoral ? C'est un discours électoral que prononce, sous le jeu des projecteurs, perdu au milieu de ceux qui l'aiment, ce jeune homme qui semble soudain visité par quelque génie ? De ses mains, il semble modeler un visage invisible. Et pendant une heure et demie, la Belgique, avec ses arts, ses paysages, ses saints, ses génies, son histoire, son Empire, devant nous s'anime et vit. Il parle de la mer par où s'en allèrent les conquérants et les saints, ces soixante-dix kilomètres de mer qui suffisent à la Belgique pour son rêve. A un moment il invoque ses rois morts, et je ne suis pas sûr que la foule, emportée par la ferveur, ne les ait pas vus, réellement, se lever dans la lumière. Je le répète, je n'ai jamais rien entendu de pareil.

Bruxelles vote. J'avais déjeuné avec Léon Degrelle et Pierre Daye (qui va publier ces jours-ci un livre fort complet sur le rexisme et sur son chef). Le jeune animateur d'un des mouvements politiques et sociaux les plus originaux de notre temps, dans cette lutte épuisante, semblait pensif, inquiet pour son pays de la situation si grave, mais toujours plein de courage et d'espérance. La réunion triomphale de la nuit lui avait rendu tout son optimisme, et c’est gaiement qu'il m'accueille à nouveau rue des Chartreux et qu'il fait le compte de ses chances, avec une lucidité parfaite.

Après les très graves incidents de la nuit, les communistes ont sans doute reçu des ordres de prudence, car la journée du vote, dans le centre de Bruxelles, est assez calme. On se contente, avec une notion évidemment restreinte du fair-play, d'attaquer les camions rexistes, de lacérer les photographies. Un camion de la Légion nationale (le parti fasciste de M. Hoorraert), qui recommande de voter blanc, ‘‘contre le Front populaire et contre le séparatisme’’, est dépouillé de son armature et de ses bâches peintes, par une bande d'énergumènes, en quelques secondes. Et l'on commente les incidents de la banlieue. Pourtant,

dans les trois cents bureaux de vote de Bruxelles, le travail se poursuit activement. A une heure, tout est fini. On saura les premiers résultats vers trois heures, les derniers à sept heures du soir. A 7 heures, on sait tout, et je puis jurer que j'ai vu des visages ravis. Les interprétations tendancieuses ne changeront rien aux faits. Certes, M. van Zeeland est vainqueur, grâce à près de cent mille voix marxistes, et largement vainqueur. "Mais regardez les choses de près, me dit-on. Malgré une coalition formidable, Rex, qui avait cinquante-trois mille voix au mois de mai, en a soixante-dix mille aujourd'hui. Les rexistes savent que beaucoup avaient voté pour eux, l'an dernier, par curiosité, peut-être par malignité frondeuse. Tous les votants de mai se sont-ils trouvés réunis le 11 avril ? C'est peu probable. Les soixante-dix mille votants d'aujourd'hui forment une troupe solide, qui a passé outre à toutes les consignes, et même au drame de conscience. A cela, il faut ajouter les jeunes gens qui n'ont pu voter (on a utilisé des listes électorales vieilles de deux ans). C'est ce que dit Léon Degrelle et, sans vouloir préjuger de l'avenir, on ne peut s'empêcher de trouver qu'il a raison. Enfin, pour bien juger l'élection, rappelez-vous que près de cent mille bulletins sur trois cent cinquante mille se sont prononcés contre le gouvernement."

Pendant qu'on me donne ces explications, que je rapporte sans commentaire, tous se massent dans le hall central. Le chef de Rex devait tenir un dernier meeting au Palais des Sports : il a été interdit hier. Il va parler à une centaine de journalistes présents. Déjà, il est apparu un peu pâle. Tous se taisent aussitôt. C'est un chef, sans aucun doute, ce jeune homme grave qui n'est pas abattu, qui ne se laisse pas prendre à l'apparence, malgré une lutte aussi dure, et qui sait lire les événements. Il sait, et il dit, que Rex n'est pas vaincu. Il n'a pas perdu de voix, il en a gagné. Sa croissance avait été si vertigineuse qu'on la croyait promise à tous les miracles. Il a fallu coaliser, pour obtenir un succès apparent, toutes les forces de l'Etat. "Nous continuerons la lutte, conclut-il. Jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Rex vaincra !"

Telles ont été les journées dramatiques de Bruxelles. Nous n'avons pas à prendre parti. Nous aurions tort cependant d'ajouter foi aux informations de la presse officieuse, et nous devons nous souvenir de tous ces mouvements qu'on nous a donnés comme vaincus d'avance, et qui, un beau jour, nous ont fait la surprise de prendre le pouvoir. Nous aurions tort surtout de ne pas comprendre le véritable enseignement de cette semaine, qui est le danger de l'alliance avec les marxistes.

C'est là-dessus que les Français devront méditer le plus profondément. Nous attendons avec une curiosité inquiète de savoir comment on va faire rentrer chez eux les émeutiers que l'on a lâchés dans la rue, et comment le ministère tripartite va se débarrasser de ses alliés communistes.

17 avril 1937

LES ANARCHISTES AVEC NOUS !

Rassurez-vous, ma chère Angèle, je ne veux pas faire pénétrer dans votre salon quelque noir gaillard chevelu, porteur de bombes, et chantant la vieille chanson de Ravachol :

Si tu veux être heureux,
Nom de Dieu !
Pends ton propriétaire.
Si tu veux être heureux,
Nom de Dieu !
Fous les églises par terre.

Ce n'est pas encore à ces anarchistes que je pense, bien qu'ils se préparent sans aucun doute à ressusciter, et vous savez que la Fédération Anarchiste Ibérique a désormais des filiales chez nous, et que le drapeau noir flotte à l'Exposition, à côté du drapeau rouge. Mais je pense à tous ceux qui commencent à trouver que la France est un drôle de pays.

On nous a assez raconté, pendant des années, que le Français n'avait pas le sens de la discipline et n'aimait pas qu'on l'embête. Nos vaillants petits soldats, on le sait de reste, sont débrouillards, mauvaise tête et bon coeur, et nos électeurs ont le goût acharné de l'individualisme et de la liberté. En bref, nous sommes le pays de l'anarchie. Hélas! ma chère Angèle, n'avez-vous pas envie de rire, et ne pensez-vous pas que nous donnons au contraire l'exemple d'un pays étrangement accoutumé à penser en troupe et à obéir au doigt et à l'œil ?

Il fut de mode, quelque temps, de se moquer de ces écrivains qui, en cas de guerre par exemple, soutiennent par la plume le moral de l'arrière. Je pense que ces plaisanteries paraîtraient aujourd'hui tout à fait déplacées. Les plus illustres se précipitent, stylographe en avant, pourfendent les mal pensants et les révoltés. Le grave M. Jules Romains, qui est décidément en train de devenir le pape de l'antifascisme libéral, blâmait l'autre jour en un mandement fort bien senti ces mauvais Français coupables de dire que tout ne va pas bien dans leur pays. Il lui paraissait indigne qu'on pût lire à l'étranger des journaux qui attaquent le gouvernement, et sans doute voudrait-il qu'on les empêchât de paraître. Je suppose que c'est ce qu'on appelle la liberté au pays de *Donogoo*, et j'excuserai M. Romains en vous rappelant simplement qu'il se plaint aussi que de jeunes fascistes, disciples de M. Maurras, aient déchiré deux de ses livres dans un hôtel italien. C'est mauvaise humeur d'auteur déçu, et nous préférons en rire plutôt que d'avoir à traiter le père de *Knock* de noms trop peu courtois.

Mais devant les sottises épiscopales de M. Romains, devant la ruée vers les décorations et vers les places, comment, ma chère Angèle, ne serait-on pas un peu ému ? J'avoue que, de temps à autre, j'éprouve un peu de sympathie pour quelques personnages dont je me sens bien loin, lorsque, à travers leurs préjugés et leur envie, je vois renaître un peu d'esprit anarchique. Je n'ai pas grand espoir de les amener à une conception plus raisonnable des choses, mais je me dis qu'il est assez beau que nos maîtres arrivent à dégoûter leurs propres partisans.

Je vous ai déjà parlé de M. Chabannes, le dictateur de nos théâtres. C'est un journal de gauche qui, l'autre jour, commençait à trouver qu'on allait décidément un peu fort, et qu'après tout, M. Chabannes devait être classé immédiatement au-dessous du zéro absolu. Ce n'est pas moi qui y contredirai. Et lorsque la C.G.T. interdit à M. Jean Renoir, communiste notable et artiste gouvernemental, d'engager pour son film des figurants non syndiqués, ce fut une belle protestation chez quelques journalistes et quelques artistes pourtant bien en cour et habituellement fort soumis. Je n'ai pas la naïveté, ma chère Angèle, de croire ces protestations et ces observations toutes pures, toutes désintéressées, et surtout toutes durables. Mais justement, il me plait assez que les mesures absurdes que nous voyons prendre chaque jour contre les libertés, soient prises aussi contre l'intérêt de chacun. Peut-être alors finira-t-on par comprendre.

Il n'est pas vrai, ma chère Angèle, que notre peuple soit moins moutonnier et plus indépendant que les autres. La crédulité sans bornes dont il fait preuve aujourd'hui nous le prouve bien. Mais au milieu de ses moutons, parfois Panurge, qui allait suivre le mouvement, s'arrête et réfléchit. Après tout, pourquoi se jetterait-il à la mer ? On a réussi à domestiquer beaucoup d'entre nous : les uns obéissent par goût naturel de l'obéissance, d'autres parce qu'on les paie, d'autres parce qu'on leur a fait croire qu'il était beau d'obéir, d'autres enfin par ce mélange de sincérité et d'intérêt qui est à l'origine de la plupart des opinions humaines. Quand il s'agit d'écrivains, rien n'est plus facile que de les tenter : diriger un service de propagande a toujours été pour eux le suprême appât, et ce n'est pas tout à fait en vain que Paul Claudel, dans une prière célèbre, invoque en saint Jude le patron à la fois de l'homme de lettres et de la prostituée.

Mais quelquefois un vieux remords les saisit, au milieu même de l'exercice de leur métier. Un vieil orgueil vient leur rappeler qu'ils ont mis leur gloire dans la révolte. Toute l'idéologie du XIXe siècle, qu'ils ont servie et vénérée, est là pour leur rappeler les devoirs sacrés de l'insurrection. Ne soyons pas trop étonnés si quelques-uns d'entre eux, moins habiles

peut-être à la soumission, ou moins récompensés, déclarent de temps à autre qu'ils veulent être libres.

L'appui le plus sûr d'une révolution, qu'elle soit juste ou non, qu'elle soit nationale ou non, ce n'est pas tant la fermeté de sa propre doctrine et le courage de ses hommes que les fautes de l'adversaire. A un peuple qui n'a pas plus le sens de la liberté qu'un autre, mais qui aime le mythe de la liberté, à qui l'on a persuadé que la liberté était tout, il sera peut-être difficile d'imposer la plus imbécile des dictatures. A chaque instant, il peut se trouver un homme, un groupe, pour s'étonner d'une persécution ridicule, d'une mesure plus révoltante encore pour le bon sens que pour la justice. C'est peut-être parce qu'on avait mis un policier à la tête de la Comédie Française que le 6 février a éclaté. Pour ma part, c'est dans le réveil des plus vénérables sentiments d'anarchie que je mets mon plus grand espoir.

24 avril 1937

« ART ET TECHNIQUE »

J'ai reçu d'une certaine Angèle, ma chère Angèle, une lettre qui prétendait venir de vous. On y avouait aimer avant tout les chansons au clair de lune et les romances à sujet tendre. Ce sont là aimables sentiments que je n'aurai garde de blâmer, et vous savez que je vénère le clair de lune et la tendresse. Mais je sais bien que ce n'est pas vous qui m'avez écrit cette lettre : il y a longtemps que votre ami M. Gide vous a accoutumée aux conversations élevées, et il n'y a pas tant de jours qu'il vous adressait encore une lettre fort sérieuse, dans cette ombre de *Vendredi* que dirige encore l'ombre de M. Chamson.

Toutefois, signée du même nom que le vôtre, une lettre pareille ne pouvait que m'inspirer des pensées agréables. Et puisque vous me demandez de vous informer avec exactitude de mes loisirs et de mes plaisirs, j'ai supposé, ma chère Angèle, que votre goût du clair de lune accepterait que je vous parle aujourd'hui de marionnettes. Je n'emploie pas de métaphores, rassurez-vous, et je n'ai pas l'intention de vous décrire les personnages de la Maison de la Culture, animés par des fils bien visibles, Mais les hasards d'un voyage m'ont conduit vers le plus illustre des théâtres de marionnettes italiennes, que vous avez dû voir au cours d'un passage à Paris voici quelques années et qui se promène aujourd'hui en Afrique du Nord, les Piccoli de Podrecca. Je ne vous décrirai pas le pianiste chevelu et passionné qui ressemble à Victor Gille, ni ces naïves cartes postales, d'un goût affreux et délicieux, où, devant la baie de Naples illuminée, des personnages vêtus de couleurs vives, jouent de la mandoline, dansent et chantent *Sole mio*. Mais il me sera peut-être permis de faire à ce sujet quelques rêves.

L'Exposition de 1938 (vous savez bien, ma chère Angèle, cette Exposition qui doit ouvrir l'année prochaine) a pris comme devise, si je me souviens bien : "Art et Technique". M. Homais, commissaire-général, MM. Perrichon et Prudhomme, directeurs, ont sans doute trouvé agréables ces consonances, évocatrices de quelques arts anciens ou de quelques manières ingénieuses d'utiliser la machine.

Aux environs de1900, m'a-t-on dit, de charmants poètes et chansonniers rénovèrent les ombres chinoises. C'était un autre cinéma, comme les marionnettes sont d'autres dessins animés, et de temps à autre, à l'écran justement, on nous restitue ces jeux d'autrefois. Mozart n'avait pas dédaigné de composer des opéras en miniature pour les acteurs de bois et d'étoffes. Cette union de l'art et de la technique valait bien les nôtres.

Imaginez, ma chère Angèle, qu'au lieu de nous soumettre aveuglément au machinisme américain, nous ayons souci, également, de conserver les machinismes sans danger de jadis. Ce serait un symbole assez gracieux d'indépendance. Et ce serait aussi un symbole gracieux que de donner leur place aux artisans qui travaillaient pour l'art sans même le chercher et qui faisaient des oeuvres belles par amour et par plaisir. Il y avait beaucoup plus de joie, on sentait beaucoup plus la main de l'ouvrier et du créateur dans les ombres chinoises et dans les marionnettes d'autrefois que dans la plupart de ces grandes composi-

tions grises et noires, agrémentées de hurlements stupides, que l'on prend aujourd'hui pour du cinéma. Ç'aurait été une idée neuve que de revenir, fût-ce pour quelques mois, au passé, et je regrette toujours un peu de voir disparaître ce qui a représenté pour les hommes du plaisir et de la gaieté.

Je ne m'étonne pas que les dernières marionnettes soient d'Italie. Je ne m'étonne pas qu'un pays neuf, si ardemment soucieux de l'avenir, ait encore un contact si fort avec son passé, avec les traditions de ses villages, et qu'il invente des farces colorées et ingénues, où les vedettes modernes sont traitées exactement comme auraient pu l'être Arlequin et le docteur bolonais. J'aimerais assez en France un théâtre de marionnettes, où notre farce moderne serait traitée de la sorte, et où madame Brunschvicg danserait la bourrée avec guignol. Mais il faudrait pour cela que nous n'oubliions pas nos traditions à nous, de fabliau et de féerie, nos chansons, nos masques - tout ce que l'on essaie parfois de conserver en province d'une façon passablement artificielle. Nous perdons nos "santons", ma chère Angèle, comme disent les Provençaux. J'ai encore vu, parmi ces petits bonshommes traditionnels des crèches de Noël, un facteur, un gendarme, et c'est charmant de penser que les personnages laïques d'aujourd'hui peuvent s'insérer dans une tradition comme les héros de Giraudoux. Mais cela ne durera pas. La France est en train de tourner doucement à l'uniformité, de s'américaniser peu à peu. Ses santons personnels, ses fables disparaissent comme ses marionnettes. Espérons, ma chère Angèle, que les dégâts seront limités à cette perte.

1er mai 1937

LA FRANCE EST-ELLE UN PAYS DE RECELEURS ?

Vous savez peut-être, ma chère Angèle, que nous allons avoir à Paris, un de ces jours, une Exposition du Musée du Prado. Vous qui ne vous êtes pas dérangée pour l'Exposition d'art catalan, d'un intérêt plus historique qu'artistique d'ailleurs, je suppose que vous viendrez ici à cette occasion. Qui n'en serait dès l'abord ému et transporté de joie ? Je commence à avoir vu quelques musées, en France, aux Pays-Bas et en Italie. Je n'en ai pas encore vu qui m'ait donné l'impression écrasante du Prado. Peut-être pourrait-on l'avoir au Louvre, si le Louvre était mieux organisé et ne nous mettait pas en face de tableaux déplorablement entassés, mal éclairés et mal nettoyés. Mais le Prado est incomparable. Ou plus exactement il l'était. Ces salles doucement lumineuses, cet arrangement parfait, c’était un modèle à offrir à toute l'Europe. Et je n'ai pas besoin de vous parler des peintres.

Si l'admirable Exposition d'Art italien que nous a offerte Mussolini vous a plu, je pense que vous éprouverez une émotion aussi grande devant les grands artistes d'Espagne. Vous découvrirez peut-être quelque primitif féroce, minutieux et ravissant, comme l'*Auto-da-fé* de Berruguete ou cette déchirante *Mort de la Vierge* du Maître inconnu de la Sisla, aussi belle que le Van der Goes de Bruges. Vous découvrirez surtout l'homme unique, celui qu'on ignore si l'on n'est pas allé au Prado, je veux dire Goya. Et non seulement, ma chère Angèle, le Goya de Baudelaire, cauchemar plein de choses inconnues, de sabbats et de sorcières, ses pèlerinages maudits, son Saturne dévorant, ses jeteuses de sort, mais aussi le joyeux et joli Goya des cartons, et celui que je préfère à tous, qui peignait la cour d’Espagne comme Proust peignait les salons. Car il était sensible à la lumière, à la grâce des satins et des soies, à tout un rêveur et chatoyant printemps, et, là-dedans, il installait de féroces caricatures, vieillies par le vice et les années. Vous verrez cette reine d'Espagne qui ressemble à Madame Verdurin. Et vous verrez aussi l'autre peintre incomparable, car le Prado possède quelques-unes des toiles les plus belles du Greco, et cette *Pentecôte* de feu et d'extase aux têtes renversées vers un appel inconnu. Ah ! je vous avoue, ma chère Angèle, que la seule idée de revoir les Menines de Velasquez, et quelques Ribera dramatiques et noirs, et peut-être aussi (car je ne connais pas de musée si riche) les Titien, les Tintoret, les ravissants Breughel des Fleurs, et le plus beau des Van der Weyden, qui est une Déposition de Croix, cette seule idée m'émerveille.

Mais cet égoïste plaisir ne doit pas entrer seul en ligne de compte. Le Prado n'est pas encore à Paris, et je crois pouvoir vous dire que le Quai d’Orsay a soulevé les plus grandes difficultés pour cette Exposition, malgré les efforts d'un certain Max Aub, Espagnol au nom bien espagnol, qui se penche avec sollicitude sur la culture des masses.

Entre nous, voyez-vous, je comprends ces difficultés. A organiser au profit de l'Espagne républicaine une Exposition à Paris, nous risquons de paraître, aux yeux de l'étranger, nous ranger avec beaucoup d'ostentation du côté des gouvernementaux. C'est ce que l'on raconte un peu partout. L'Exposition catalane était peu importante, et n'a pas attiré la grande foule. Mais vous imaginez, je pense, que le Prado ne passera pas inaperçu.

Il y a encore autre chose. Déjà les Catalans sont partis, avec leurs absides peintes, leurs tapisseries, leurs Christs baroques et cruels, leurs tableaux consciencieux imités des Flandres et de l'Italie, et le merveilleux et pâle saint Georges de Jaume Huguet, ils sont partis pour Chantilly, demain pour Londres, et peut-être ensuite pour New York. Le Prado ne fera-t-il pas semblable voyage, qui risque de durer assez longtemps ?

Sans doute, ma chère Angèle, il vaut mieux promener Vélasquez et Goya que les voir détruire sous les bombes, de quelque côté qu'elles viennent. Il n'est personne qui ne soit d'accord là-dessus. Mais enfin, M. Max Aub, promoteur de cette promenade, pourrait peut-être réfléchir à quelques embarras assez curieux. Même si je dois choquer votre coeur et votre raison antifascistes, je puis bien supposer (tout est possible en ce bas monde) que les insurgés nationalistes gagneront un jour la bataille. Admettez un instant, je vous en supplie, mon hypothèse. Supposez Franco vainqueur. Supposez au même instant le Prado toujours installé à Paris, dans quelque coin du Louvre ou du Petit Palais, avec un tourniquet à l'entrée et des tickets qui se transformeront toujours en canons et en munitions pour l'Espagne "républicaine". Avouez, ma chère Angèle, que nous serons dans une drôle de situation.

Allez plus loin encore dans l'hypothèse. Imaginez-vous qu'une fois Franco vainqueur, M. Max Aub n'aura rien de plus pressé que de restituer à l'Espagne ses chefs-d'œuvre ? Je n'ai pas l'honneur de connaître cet excellent nomade, qui veut faire partager à Vélasquez le sort du Juif Errant, et je m'en voudrais de le calomnier. Mais j'imagine qu'il ne porte pas les insurgés dans son coeur, et l'Espagne nationaliste risque d'être privée longtemps de ses peintres. Nous-mêmes n'en reconnaîtrons pas tout de suite le gouvernement. Celui-ci réclamera ses tableaux. Nous ne saurons que faire, on nous traitera de receleurs, on nous accusera d'abriter des reventes sournoises. Avouez que le Quai d'Orsay n'a pas tout à fait tort d'hésiter un peu. Et voilà pourquoi, ma chère Angèle, je ne serais pas si enthousiasmé qu'il le faudrait de voir mon pays installer chez lui l'Exposition du Prado.

8 mai 1937

EN SUIVANT LES ORPHÉONS

Je vous sais trop cultivée, ma chère Angèle, pour ignorer le sens que Barrès donnait au mot d'orphéon. C'est ainsi qu'il désignait, vous le savez, les jeunes revues littéraires, éphémères publications où se préparait l'avenir. Il y a eu des orphéons célèbres, la *Conque* de Pierre Louys, les *Taches d'encre* de Barrès lui-même. Et de temps en temps, nous voyons encore naître, ici et là, des revues destinées à durer deux ou trois numéros, parfois un an. Il faut bien avouer d'ailleurs qu'elles s'intéressent de moins en moins à l'art pur, que la poésie y a fort peu d'adeptes (avec toutes les exceptions que vous voudrez) et que la plupart d'entre elles se consacrent avec passion à la politique, à l'économie, aux problèmes sociaux et moraux. Ce n'est pas toujours beaucoup plus drôle pour cela, et à vous qui aimez les clairs de lune, les histoires d'amour et la tendresse, je ne saurais conseiller, ma chère Angèle, de mettre votre joli nez dans ce genre de publications.

Pourtant, il est un genre d'orphéons peut-être particulier à notre temps et qu'il faut bien signaler. Vous-même, dans ces lettres de vous que je garde précieusement, m'avez demandé parfois des renseignements sur tel ou tel organe, tel ou tel groupe, dont vous

n'aviez jamais entendu parler, et qui vous troublent. Qu'est-ce que l'*Insurgé* ? Qu'est-ce que les *Temps modernes* ? Qu'est-ce qu'*A nous la liberté* ? Qu'est-ce que Jeunesse 37 ? Que le *national-communisme* ? Que *Paris-Social* ? Que *Combat* ? Et bien d'autres encore que j'oublie, et les radicaux-nationaux, et les anarchistes, et les bolcheviks-léninistes, et les différentes nuances de chrétiens plus ou moins rouges ? Et cet organe qui arbore sur une croix la faucille et le marteau ? Et ces républicains autoritaires ? Et ces légitimistes du Drapeau blanc ? Si vous receviez tous ces journaux, toutes ces feuilles dont certaines durent depuis assez longtemps, vous n'auriez pas trop de votre semaine pour essayer d'y comprendre quelque chose. Je n'ai pas l'intention, ni la possibilité, de vous dire exactement le programme et le nombre d'adhérents de ces partis nouveaux, souvent minuscules. Mais le seul fait qu'ils existent est assez intéressant en lui-même.

Ne nous faisons pas trop d'illusions sur certains d'entre eux. Telle feuille de chou, entièrement rédigée par le même collaborateur, envoyée gratuitement un peu partout, n'explique guère son existence que par le besoin de diviser un parti constitué, ou quelques obligations policières. D'autres journaux, plus honnêtes, peuvent être aussi bien manoeuvrés. Mais quelques-uns, la plupart même, indiquent un état d'esprit et l'observateur des moeurs actuelles ne doit pas les ignorer. Si le succès de l'*Insurgé* est grand, c'est qu'il correspond à certaine inquiétude, au besoin d'unir le national et le social, qui un peu partout en Europe ont créé des mouvements d'idées si jeunes et si neufs. Si les *Temps modernes* déplaisent aux vieilles barbes radicales, c'est que l'on a peur de voir renaître au sein même d'un vieux parti quelques notions, assez oubliées, et de voir surgir des esprits hardis.

Nul ne peut dire, à contempler tel orphéon maladroit, naïf, parfois un peu ridicule, s'il n'en naîtra pas un jour quelque chose d'assez important. Hitler s'est inscrit neuvième au parti ouvrier allemand qui devait devenir le parti national-socialiste, puis le troisième Reich. Ils étaient neuf, après la guerre, quand ils ont commencé, timides, incertains même de leurs buts, ceux qui devaient bouleverser leur pays et le monde. Il est vrai que le neuvième était Hitler. Mais pourquoi, dans tel parti, dans tel journal encore dépourvu, ne viendrait pas s'établir un jour, neuvième orphéoniste, un inconnu qui dans dix ans pourrait être le maître et l'arbitre de l'Europe ? Les dieux seuls le savent.

Sans même aller jusqu'à ces extrêmes conséquences, ne négligeons pas les orphéons politiques. Ils prouvent au moins que la jeunesse est mal satisfaite des vieux partis de la France parlementaire, et qu'elle désire autre chose. Elle allie des termes un peu surpris de se trouver ensemble (le mot de communisme et le mot de national, par exemple), elle compose des doctrines un peu hasardeuses, où l'on retrouve à la fois Marx et Salazar, elle s'embrouille et se perd dans les nuances du monde, - mais elle affirme qu'elle est là, qu'elle veut sa part, et que les temps modernes ne sont pas beaux, et qu'ils ne peuvent pas durer, et qu'il faut une révolution.

Si l'on met à part les partisans du drapeau noir et les partisans de Trotski, qui forment déjà des organisations fortes, réelles, il faut d'ailleurs remarquer que ces cent journaux d'opinions diverses s'entendent, sinon sur un programme, du moins sur une tendance : ils sont nationaux et sociaux à la fois, aussi révolutionnaires presque toujours dans un sens que dans l'autre, et là est le grand signe de notre temps. Même si dans le détail il y a des erreurs, des excès, des fautes, le fond demeure le même. Voilà ce que pensent aujourd'hui tous les jeunes gens de notre temps, ma chère Angèle, qu'ils soient de droite ou de gauche. Un homme emprisonné dont vous connaissez bien le nom n'est peut-être pas tout à fait étranger à cette tendance[1].

Et je me demande quelquefois si l'un de ces orphéons, soucieux de ne pas suivre les règles établies, de bouleverser le jeu des partis et des hommes, ne pourrait pas avoir devant lui, la chance aidant, un peu d'avenir. Oh ! je ne crois pas à tel ou tel en particulier, mais plutôt à l'ensemble qu'ils représentent à eux tous. Dans le passé, quelques orphéons litté-

---

[1] Il s'agit de Charles Maurras. (note de l'édition)

raires ont fait des carrières assez louables : après tout, qu'était d'autre le *Mercure de France* ? Mais il y a eu aussi des orphéons politiques. Je ne vous apprendrai pas le titre de certaine petite revue grise, devenue quotidien il y a près de trente ans : l'*Action française* est le plus illustre des orphéons devenus grands. Lisons ceux d'aujourd'hui. Sans mettre en eux un espoir excessif, sachons y deviner les inquiétudes et les espoirs même de la jeunesse insatisfaite des cadres qu'on lui propose. Aucun d'eux ne fera peut-être rien à lui tout seul, mais on ne fera rien non plus sans ce qu'ils représentent.

15 mai 1937

EN LISANT LÉON BLUM

Je suppose, ma chère Angèle, que vous vous êtes hâtée de lire le dernier fascicule de *La Revue de Paris*. J'imagine déjà, frais coupé sur votre table, le fameux livre *Du Mariage* de notre Premier. Mais *La Revue de Paris* vous apportera sans aucun doute des plaisirs encore plus vifs : car enfin, la prostitution obligatoire, les plaisirs de l'inceste, tout le monde commence à connaître cela. On ne connaît pas très bien les autres oeuvres littéraires de M. Blum, dispersées dans des revues confidentielles et mortes. Aujourd'hui, il n'est plus permis de les ignorer. M. Thiébaut a rassemblé quelques textes fort savoureux, qu'il présente avec une impartialité digne de Sirius : entre nous, je le trouve même un peu trop courtois, mais j'ai peut-être tort, et sa discrétion, son sourire, ont peut-être ainsi plus de portée.

Vous êtes une âme tendre, ma chère Angèle, et vous ne découvrirez pas sans frémir de joie que M. Blum a écrit jadis des poèmes. Nous aimions dans l'hiver l'orgueil d'être frileux, disait-il en 1892, et l'année d'avant, ce n'était pas à M. Lebrun, mais à une certaine Maleine échappée de Maeterlinck, qu'il adressait ces injonctions pressantes :

Pleurez. C'est bon
De pleurer dans la nuit qui nous effleure.

Ah ! quel bon jeune homme était M. Blum à la fin du siècle dernier ! Il se décrivait dans des contes, des poèmes en prose, des essais, où l'on chercherait sans doute avec fruit quelques traits qui n'ont pas dû s'effacer si aisément. Je ne parle pas du physique. La "pâleur précoce et un peu vicieuse de son mince visage", comme il l’écrivait dans *La Revue blanche*, a peut-être moins d'attraits aujourd'hui. Encore faudrait-il savoir l'opinion de Thérèse Blum. Mais le moral ? Le moral peut-il changer à ce point ? Je ne le crois pas, ma chère Angèle, et ce faible analyste qui se contemplait avec tant de complaisance, il n'a pas dû beaucoup se transformer. La part de la complaisance, justement, une fois faite, ne le reconnaissez-vous pas dans ses aveux ?

"Je crois que je suis trop femme, et ma réserve n'est qu'un sentiment de pudeur féminine. Il faudrait qu'on me fit la cour, avec respect et sans brusquerie."

"J'ignore si je serai jamais capable de diriger ou une oeuvre ou ma vie d'après une méthode bien arrêtée, avec une volonté bien soutenue. Il me semble qu'il y aura toujours en moi, autant que je puis me connaître, de l'indécis, de l'inachevé. Remarquez que j'en suis très fier."

"Au fond, je suis resté le petit garçon que j'étais, délicat et impressionnable jusqu'au ridicule."

Jusqu'au ridicule... Ce n'est pas moi, ma chère Angèle, qui écris le mot. Vous pourriez m'en vouloir. Mais j'avoue avoir lu avec délectation ces analyses décadentes et tendres. Un mot revient assez souvent dans ces fragments d'oeuvres juvéniles, écrites entre vingt et vingt-cinq ans. C'est le mot de "câlin". Il s'agit continuellement de prévenances câlines, de caresses câlines. M. Blum aime, dans les bras de femmes expertes, à se faire bercer, consoler de la vie. Il faudra écrire cela aux autres chefs du Front populaire. Sur la foi des fascistes, vous vous imaginez peut-être que M. Blum est l'homme du "Je vous hais" ? Vous avez tort. Il est l'homme qui, dans les *Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann*, déclare avoir demandé toujours "à tous ceux dont je sentais la vie pénétrer un peu la mienne" (sic) - "M'aimez-vous ? "

Dans le journal de Jules Renard, il est ainsi décrit :

"Léon Blum, un jeune homme imberbe qui, d'une voix de fillette, peut réciter durant deux heures d'horloge du Pascal, du La Bruyère, du Saint-Evremond, etc."

C'est ce jeune homme qui, aujourd'hui, gouverne la France. Peut-être le verrons-nous un jour, par l'intermédiaire de M. Jean Zay, comme le suppose avec malice M. Marcel Thiébaut, réformer l'enseignement suivant les préceptes de *Du Mariage* et des articles de *La Revue blanche* - et tant pis, ma chère Angèle, si ces lignes vous révèlent que M. Blum ne sait pas parier aux femmes :

"Nous avons fait beaucoup de discours et de narrations au lycée, mais qui donc s'est avisé de nous enseigner quel langage préparatoire il convient de tenir, suivant l'âge, le lieu et les circonstances, à une femme que l'on ne connaît pas?"

Il est bien inutile de conclure. Je pense que vous voudrez lire, dans l'étude de M. Marcel Thiébaut, ce portrait par citations, plus vivant qu'aucun autre, et dont j'ai voulu simplement vous donner une idée. Pour moi, vous avouerai-je, ma chère Angèle, que je me suis beaucoup amusé ? Ce jeune câlin qui aime à pleurer, son ombre n'a peut-être pas tout à fait disparu de l'appartement de Thérèse Blum et de l'hôtel du président du Conseil. Celui qui s'avouait incapable de diriger sa vie, mais que l'idée de jouer un rôle excitait dans sa vanité, nous le reconnaissons sous son grand chapeau et sa moustache jaune. C'est le vieil esthète, le vieux raté de 1890, qui se croit toujours aux temps des roses effeuillées et des hortensias bleus, et qui veut qu'on lui ‘‘fasse la cour’’.

22 mai 1937

P.-S. - A propos d'un article sur le Prado, *La France est-elle un pays de receleurs* ? M. Max Aub, "attaché culturel" à l'ambassade d'Espagne, nous écrit une lettre que nous n'avons pas à publier, car elle met en cause les membres du gouvernement national espagnol. Toutefois, nous consentons bien volontiers à faire savoir, pour apaiser la conscience de M. Max Aub : 1° qu'il n'a agi qu'en qualité de représentant de la République "espagnole" ; 2° que le produit de l'Exposition du Prado sera partagé entre les musées français et un fonds destiné aux réparations du Prado qui serait, affirme-t-il, endommagé ; 3° que les oeuvres seront rendues au musée. Nous sommes particulièrement ravis de ce dernier point, et ne demandons pas mieux que de croire M. Aub.

UN LIVRE DE PIERRE DAYE : "LÉON DEGRELLE ET LE REXISME"

Un mois après son triomphe, M. van Zeeland est menacé d'une grave crise ministérielle, qui serait aussi une très grave crise morale. Un mois après un échec électoral, le rexisme sera peut-être appelé à jouer un rôle important, et les prophètes qui avaient hoché la tête, et déclaré qu'il était fini, en seront pour leur courte honte. C'est le moment où le principal lieutenant de Léon Degrelle, collaborateur depuis toujours de *Je Suis Partout*, M. Pierre Daye, publie un livre à la fois documenté et passionnant sur l'un des plus originaux mouvements politiques d'après-guerre (A. Fayard, éditeur).

On n'a pas à résumer aux lecteurs de Je Suis Partout les idées rexistes et le développement de son histoire. Depuis le numéro spécial de l'automne dernier, ils connaissent la force, la simplicité, le réalisme de ce mouvement qui veut joindre de la manière la plus stricte le sens national et le sens social, et qui touche par là tous les esprits vraiment jeunes. Pierre Daye, en entrant dans les détails, en nous expliquant ce que le rexisme entend faire pour les classes moyennes, les ouvriers, les fonctionnaires, les paysans, nous montre qu'il ne s'agit pas là d'idées généreuses et vagues, mais d'un programme précis, soutenu par des revendications à la Chambre, et aussi par une organisation intérieure qui a déjà donné des résultats étonnants. En Belgique et en France, on a déjà écrit sur le rexisme, comme on écrit sur le fascisme, le national-socialisme, le communisme. Le signataire de ces lignes lui-même n'y a pas manqué. Mais venant d'un des animateurs du mouvement,

appuyé sur une documentation précise, le livre de Pierre Daye demeure certainement ce qu'on peut trouver de plus complet, à l'heure actuelle, sur ce sujet.

Pourtant, Pierre Daye me pardonnera si j'ai lu avec plus de plaisir et d'intérêt encore toute la partie de son livre consacrée à l'histoire du jeune parti et à la personne de Léon Degrelle. Je me souviens trop, moi-même, d'un retour de Namur en auto, à 115 à l'heure, dans les bois mouillés de l'automne dernier, à une heure du matin. Léon Degrelle, invisible dans la nuit, me parlait. Libre, détendu après deux meetings de suite, il laissait monter de lui-même, comme des buées merveilleuses, des images que je n'oublierai plus : son pays, son enfance, la Semois argentée sous son pont courbé, les bois d'Ardenne où passent encore les chasses de *Comme il vous plaira*, la guerre et la paix, les gros sangliers gonflés d'eau qu'emportent les torrents d'hiver, les foires de village, et le passé, et le présent, et le Mexique vertigineux.

C'est cette nuit et cette voix émouvante que j'ai retrouvées dans le livre de Pierre Daye. Il a eu la bonne fortune de pouvoir consulter le "livre de raison" des Degrelle, qui remontent au seizième siècle, se nommaient alors Grelle, de Grelle, ou Degrelle, et avaient cette devise assez prophétique: "Grêle est, mais croîtra." C'est au cours du 19e siècle qu'un prêtre de la famille écrivit un étonnant portrait des siens : "Ils sont énergiques, tenaces, rudes, travailleurs, sobres, économes, aimants, gais et fidèles... Un peu durs aux autres et à eux-mêmes. Un tantinet d'orgueil..." Et ce portrait se termine par une ligne bien cocasse : "Ils ne sont pas aventureux." On imagine que l'excellent prêtre doit frémir un peu en voyant comment justifie son pronostic son petit-neveu Léon II (car les Degrelle s'amusent à se donner des numéros, comme les princes et les papes).

Pierre Daye a eu une autre chance : c'est de pouvoir publier une vingtaine de pages d'un roman autobiographique écrit par Léon Degrelle adolescent, et où il racontait ses souvenirs de petit Wallon des pays envahis. Ce sont des lignes pittoresques et fraîches qu'on lira avec beaucoup de plaisir : "Il trouve l'aventure assez agréable. Personne ne s'occupe de lui... Alors, la guerre, c'est la liberté ?... Ils parlent de Berlin. Où est-ce que c’est ça, Berlin ? Il y a, en haut de la côte, Troisfontaine et Curfoz où on boit du lait dans de grandes tasses à fleurs. C’est encore plus loin que ça, Berlin ?" Mais bientôt le petit garçon doit s'apercevoir que la guerre ce n'est pas, comme il disait lui-même, et comme devait le dire un jour Raymond Radiguet, seulement "les vacances". C'est aussi les privations, la douleur, la mort. Elle a pourtant appris beaucoup à ce petit dénicheur d'oiseaux, coureur de bois. Elle lui a appris la communauté populaire, dans un pays que l’invasion faisait plus âpre et plus saisissant.

On suit à travers les pages de ce livre la formation d'un esprit juvénile, aventureux toujours (pour faire mentir le bon prêtre). Ce sont les années de Louvain, les méditations sur le monde et la patrie, la condamnation de Maurras, et Léon Degrelle commence à publier des brochures, des poèmes, et il part pour le Mexique secoué par la Révolution, et il y découvre le vrai visage du marxisme, les assassins gorgés d'or, les prêtres persécutés. Quand il est revenu à Louvain, au printemps de 1930, il est chargé de diriger le service des publications de l'Association Catholique de la Jeunesse belge, maison d'éditions qui devait devenir célèbre. C'est cette maison qui, en 1932, publie, avec la bénédiction de l'archevêque de Malines, l’hebdomadaire Rex. Et, peu de temps après, le rexisme commence.

Campagne des pourris, attaques contre les conservateurs et les marxistes, Pierre Daye nous indique les étapes du mouvement, et ses grandes "journées", les élections du 24 mai 1936 qui devaient amener à la Chambre vingt et un députés rexistes, la manifestation du 25 octobre, les Six-Jours de Rex, et, pour finir, cette extraordinaire campagne électorale qui assurerait l'élection de M. van Zeeland, appuyé par les communistes et l'archevêque de Malines, le 11 avril 1937. Ce n'est pas un point final, mais c’est une "pause" (le mot est à la mode) suffisamment marquée pour permettre de regarder le passé, et de pronostiquer l'avenir. N'étant pas prophète de son métier, comme tant d'autres, Pierre Daye ‘‘pronostique’’ pas.

Doctrine contre coalition, exaltation raisonnée contre compromis, nous verrons ce qu'il adviendra du rexisme en lutte contre les habitudes de la vie parlementaire. Nous le verrons peut-être plus tôt qu'on ne le pensait, et c'est ce qui donne au livre de Pierre Daye sa troublante actualité. On ne peut se passer, en tout cas, si l'on est curieux de l'Europe, des idéologies nouvelles, de la jeunesse du monde, on ne peut se passer de le lire. Car il nous fera mieux connaître, avec une parfaite probité intellectuelle, ce qui agite et exalte tant d'esprits. Et nous verrons se préciser de page en page, comme on le voit se préciser dans un roman, avec la même fermeté d'analyse et le même amour de la vie, la figure si attirante, pleine d'un charme et d'un feu inconnus, sensée et aventureuse à la fois, la figure de ce poète de l'action que nous a révélé l'année passée, et qui est un chef de trente ans.

29 mai 1937

M. BLUM INVENTE LE DÉLIT DE PROLÉTARIAT

Vous qui vous préparez à venir à Paris, ma chère Angèle, pour admirer les beautés de l'Exposition antifasciste de 1937, vous n'avez certainement pas cru les méchantes choses racontées ici la semaine dernière par ce fanatique aveuglé qui se nomme Lucien Rebatet. Laissez-moi donc vous dire que tout va pour le mieux, que les chantiers bourdonnent, et qu'on s'amuse beaucoup au milieu des plâtras. Vous pouvez prendre votre billet, ceux de votre mari et de vos enfants. A la porte principale, au pied du pavillon sioniste décoré du sceau de Salomon, M. Blum vous attend, flambant neuf, la moustache et le feutre en bataille, un exemplaire du *Mariage* sous chaque bras, et les chaussures resplendissantes, tout frais cirées par l'équipe spéciale de *Vendredi*.

Cependant, vous m'avez avoué qu'une chose vous inquiète. A si peu de jours de l'ouverture, afin sans doute de profiter au maximum du bénéfice qu'elle apportera, on vient de décider une augmentation des tarifs du métro. Après le pain, le lait, les journaux, le gaz, l'électricité... Hélas ! ma chère Angèle, je ne vous apprends rien : depuis le 1er juin, les voyages souterrains coûtent deux sous de plus en seconde classe. Telle est la dernière victoire du Front populaire.

Je ne vous l'aurais pas signalée, malgré les ennuis que cela peut causer aux voyageurs économes et chargés de famille lorsqu'ils viennent à Paris pour l'Exposition, si l'on n'avait négligé, à ce qu'il me semble, un petit fait assez curieux. On a augmenté le prix des secondes classes et, naturellement, par la même occasion, celui des premières. Mais on a aussi inventé autre chose. Jusqu'à présent, quand vous montiez en première avec un billet de seconde, vous payiez simplement la différence entre les deux tarifs. Désormais, vous paierez en outre une ‘‘pénalisation’’ de dix centimes. Tel est le terme employé. Et cela me parait fort caractéristique.

Certes, me direz-vous, ma chère Angèle, il pouvait y avoir quelque abus. Même provinciale, comme vous le reconnaissez d'une manière si charmante, vous n'ignorez pas que les contrôleurs ne passent pas toujours dans les compartiments, et qu'en somme il n'était pas rare de voyager en première avec un billet de seconde sans payer le moindre supplément. Aux resquilleurs, miséricorde : je pense que le métro n'en était ni plus riche ni plus pauvre, et si l'on voulait empêcher cette ingénue utilisation du système D, il suffisait d'établir une surveillance un peu plus suivie. La pénalisation a changé tout cela, et elle comporte un caractère moral qu'on serait au regret de ne pas signaler. Vous faites partie des deux cents familles du métro : je veux dire qu'obligée d'emprunter ce mode de locomotion économique, vous êtes cependant assez aisée pour vous offrir des billets de première, et même des carnets de billets, qui vous évitent d'attendre au guichet. Alors, M. Blum s'incline galamment devant vous, vous fait conduire à votre place par un frotteur de *Vendredi*, et vous offre en prime pour le trajet un invendu de Jean Cassou. Mais vous êtes une honnête prolétaire, employée, dactylo, femme de ménage, ouvrière. Vous prenez le métro quatre fois par jour, ou même deux seulement, en utilisant de préférence les billets d'aller et retour qui sont moins coûteux. Le soir, fatiguée par votre journée, vous hésitez, une fois sur le quai, à

monter dans un wagon de seconde plein à éclater. En première, vous pourrez peut-être vous asseoir, en tout cas respirer. Il vous suffira d'acquitter un petit supplément. Vous montez dans le wagon rouge. Halte-là ! M. Léon Blum surgit auprès de vous, comme une image de la Justice intégrale. ‘‘Vous avez l'habitude des voyages en seconde classe, et je vous trouve en première ? - Mais je paierai la différence. - Il ne s'agit pas de cela, il s'agit d'un sacrilège. Vous avez franchi la barrière des castes. A l'amende !’’

Vous ne pouvez pas toujours prévoir, quand vous prenez votre billet, et surtout si vous avez un carnet, que tel jour, à telle heure, vous préférerez une place un peu plus confortable. C'est que vous n'avez pas non plus à le prévoir: vous êtes née de toute éternité dans une "classe", et les classes du métro sont le symbole des classes sociales. Tout au moins est-ce ainsi que M. Blum a dû comprendre Karl Marx.

D'ingénieux hebdomadaires nous ont raconté que la famille de M. Blum était d'origine à la fois sémite et bulgare, et même que son véritable nom serait Karfunkelstein. Cette hypothèse ne me parait pas tout à fait exacte, et je me permettrai, ma chère Angèle, de vous en proposer une autre : M. Léon Blum ne serait-il pas hindou ? N'aurait-il pas transposé dans la vie française le régime des castes en honneur chez les Brahmes, et ne voudrait-il pas, au nom de Vichnou, interdire aux parias de se mêler aux autres hommes ?

Pour ma part, en tout cas, vous me voyez ravi de cette invention délicate. Il était réservé au gouvernement de Front populaire à direction socialiste (dont nous célébrons l'anniversaire aujourd’hui) de rendre plus coûteux justement ce qui est nécessaire à la vie de tous, et spécialement des moins fortunés. Sont-ce les deux cents familles qui prennent le métro ? Mais, par un raffinement véritablement merveilleux, le gouvernement de Front populaire à direction socialiste a inventé deux tarifs de première classe : l'un pour les habitués, l'autre pour les irréguliers - autant dire l'un pour les bourgeois, l'autre pour les non-bourgeois, et c’est le dernier qui est le plus cher. Il était réservé à M. Blum d'inventer le délit de prolétariat.

5 juin 1937

LE GOUVERNEMENT DE LA MUFLERIE

Vous ne lisez peut-être pas souvent, ma chère Angèle, une fort bonne revue qui s'appelle *Le Monde Colonial Illustré*. En quoi d'ailleurs, vous avez tort, et je dois reconnaître que je partage ce tort avec vous. Mais, l'autre jour, j'y ai fait une découverte si étrange qu'il me semblerait coupable de ne pas vous en faire part. Je suppose qu'en de pareils cas, la discrétion n'est pas de mise, et je vous serais fort obligé de raconter cette petite histoire à tous ceux qui vous entourent, lorsque vous voudrez leur donner une preuve de la grandeur de notre gouvernement.

J'ignorais, je l'avoue, qu'il existât encore à Alger quelqu'un qui s'appelle la comtesse de Brazza, et qui est la veuve du grand explorateur à qui nous devons le Congo. Avant la guerre, notre gouvernement faisait à la comtesse de Brazza une petite pension qui, de réductions en dévaluations, se résume aujourd'hui en un millier de francs par an. Emus d'une situation un peu étrange, des amis de Mme de Brazza se sont entremis : ils ont réussi, tout récemment, à lui obtenir les revenus d’un bureau de tabac, qui se montent à la somme globale de quatre mille cinq cents francs par an. Vous avez bien lu : 4500 francs.

On peut être habitué à toutes les formes humaines de la muflerie et de l'ingratitude de la République. On peut s'attendre dans ce domaine à toutes les inventions, à tous les raffinements, à toutes les délicatesses, cela n'empêche pas que l'on puisse demeurer stupéfait et sans voix devant ce chef-d'oeuvre de l'indignité et de la goujaterie : un bureau de tabac de 4500 francs à la veuve de celui qui nous a donné le Congo, de la figure héroïque du conquistador pacifique, de cet homme (d'origine italienne, ne l'oublions pas) qui a offert à la France un grand empire, de l'un de ces princes extraordinaires qui savent joindre à la grandeur des Cortez et des Pizarre la charité et l'humanité.

Lorsqu'un philosophe pessimiste, retiré dans sa province à polir des verres de lunettes comme Spinoza, nous donnera ce *Traité de l'Ingratitude des Princes* qui nous manque, j'imagine que l'histoire de Mme de Brazza, vivant dans son faubourg d'Alger comme une femme de ménage, y figurera en bonne place. Je n'en puis concevoir, pour ma part, de plus belle, et qui nous montre mieux comment, dans le monde moderne dénoncé par Péguy (il plaçait le commencement de cette ère moderne à peu près à l'instant de la découverte du Congo), chaque jour sont méprisées davantage les vertus dont l'univers doit vivre, l'héroïsme, la sainteté et toutes les formes de la grandeur et de l'honneur.

Il peut exister au Congo, témoin de sa conquête pacifique, un village devenu une grande cité, et qui se nomme Brazzaville. Comme il existe un peu partout, sur toute l'étendue de notre Empire, et rien ne peut être plus émouvant pour le Français qui y voyage, des noms de villages, de villes ou de rues, le plus souvent inconnus, et qui sont les noms de nos bâtisseurs et de nos conquérants. C'est que là s'exprime la France réelle, c'est que la France réelle a voulu cela et conserve, dans la mesure des moyens humains, le meilleur de l'humanité justement, qui est la mémoire. Quant à la France légale, nous savons ce qu'elle fait : elle offre des bureaux de tabac aux conquistadors.

Sans vouloir sans cesse offrir les pays étrangers en exemple à notre pauvre nation, que l'on s'efforce chaque jour de déshonorer, il est bien permis pourtant de regarder au-delà de nos frontières, et de considérer les peuples qui ont réussi à faire coïncider leur pays légal et leur pays réel. Imagine-t-on un conquérant qui ait offert à l'Allemagne, à l'Italie, une terre, un monde, et qui soit ainsi tenu en oubli et en mépris ? Lorsque l'Angleterre eut à faire des reproches assez graves à sir Cecil Rhodes, qui lui avait donné la Rhodesia, elle sut qu'il fallait tout d'abord, et quelle que soit l'opinion de la justice, faire entrer en ligne de compte la grandeur de l'Empire, car il y a une justice supérieure à la justice. Dans le fascisme, peut-être n'est-il pas à l'aise le vieux poète dilettante, l'orgueilleux et cruel amateur d'âmes, peut-être n'est-il pas tout à fait d'accord avec Mussolini, Gabriele d'Annunzio, et sa retraite de septuagénaire voluptueux est-elle une sorte d'exil doré, mais qu'importe : le conquérant de Fiume, le poète italianissime d'un nouveau *Risorgimento*, on l'honore comme un seigneur, comme un père de la nation, et celui que son roi a fait prince a droit à sa part de gloire, de richesses et de respect. Car c'est avec des moyens charnels qu'on honore les grandeurs charnelles.

Mais on a tout fait, ma chère Angèle, pour dégoûter notre pays des grandeurs de chair ! Contrairement à ce que l'on prétend, je crois bien que c'est l'idéalisme qui est le péché de notre époque. Les vieilles filles presbytériennes, les fous présidents des républiques, les évêques anglicans, les romanciers catholiques et les essayistes angéliques, tous ont collaboré pour faire régner sur l'univers, selon l'amère parole de Chesterton, les "vérités chrétiennes devenues folles", les pâles plagiats de vertus admirables, dont nous sommes empoisonnés. Sous prétexte d'honorer seulement les grandeurs intellectuelles (que personne n'honore d'ailleurs), on méprise, on rejette, on oublie ceux qui ont bâti sur le sol.

Quand on va en Italie, on est accueilli partout par des inscriptions magnifiques. La plus belle de toutes est celle où il est dit que les Italiens défendront leur patrie "avec la force, avec l'amour, avec l'olive, avec l'épée". C'est avec les nourritures terrestres et les armes terrestres qu'on défend les biens spirituels. Sans armée, les missionnaires sont massacrés, sans croisade le christianisme dépérit et les fondateurs d'ordres du moyen âge le savaient bien qui faisaient de leurs couvents des châteaux-forts. Sous je ne sais quel prétexte d'idéalisme niais, on a voulu oublier tout cela aujourd'hui.

Ailleurs, un conquérant, ceux qui portent son nom, seraient honorés comme des rois. On enseignerait dans les écoles leur vie et leur gloire. On garderait la porte du palais où ils daigneraient habiter comme on ne garde pas la porte de nos députés et de nos ministres. Mais qu'importent l'orgueil, la gloire, la victoire, la conquête, la domination de la terre et de soi-même ? Qu'importent les images des livres d'enfants où un petit homme brûlé par le soleil sous son grand casque blanc s'avance sans armes à travers les cases d'un village noir et reçoit pour la France l'hommage des seigneurs et des notables ? Les quatre sous

d'un bureau de tabac sont bien suffisants pour rendre la monnaie de ces images. Ainsi en a décidé le gouvernement de la muflerie.

12 juin 1937

LE SOUVENIR D'ALAIN FOURNIER

On vient de donner au lycée de Bourges le nom d’Alain Fournier, et nous avons eu l'occasion de lire à ce propos quelques lignes admirables de Jean Giraudoux, qui nous a expliqué qu'il saluait le poète disparu, non seulement parce qu'il l'avait connu, mais parce qu'il avait été semblable à ses héros et que, lui aussi, il avait été un petit Meaulnes. "Phénomène inconnu de l'Université", le nom d'un poète, devant les élèves, brille soudain en lettres d'or au fronton d'un lycée, et ce poète, s'il était vivant, aurait aujourd'hui cinquante ans tout juste. Qui n'a eu envie, ces jours-ci, de relire *Le Grand Meaulnes*, ou l'admirable *Correspondance* avec Jacques Rivière, ou les *Lettres au petit B.,* pour qui Péguy allait prier à Chartres ?

Pour ma part, j'ai voulu me livrer à une autre besogne, un peu plus obscure. On n'a pas encore réuni tout ce que nous pourrions posséder d'Alain Fournier. "*Miracles*" a rassemblé ses poèmes et ses contes, mais on aimerait connaître les fragments de son roman inachevé : *Colombe Blanchet* ; on aimerait aussi connaître ses pages critiques. Elles sont peu nombreuses, mais ne nous révéleraient-elles pas beaucoup de choses sur cet éternel ami de la jeunesse, toujours jeune pour nous depuis que la mort l'a emporté ?

Il y a encore d'autres plaisirs, que nous pouvons prendre assez aisément. D'avril 1910 à avril 1912, Alain Fournier rédigea le courrier littéraire de *Paris-Journal*. Naturellement, ce n'est presque toujours qu'une suite de notes et d'informations, d'ailleurs très soignée et très consciencieuse. On peut trouver en tout cas dans ce courrier un reflet des préoccupations littéraires de la jeunesse de ce temps, et quelques notes qui laissent deviner l'auteur du *Grand Meaulnes*, ses goûts, son esprit charmant, curieux de tout, sa drôlerie et, parfois, sa poésie. En feuilletant *Paris-Journal*, je m'arrêtais ici et là :

Rimbaud eut de bonne heure le goût des images violemment colorées. A quatre ans, il s'arrêtait en extase devant une vitrine où étaient exposées des images d'Epinal et, follement désireux de les acheter, offrait en paiement, au libraire, sa petite soeur qui venait de naître.

Le crime extraordinaire de ces ouvriers de Pennsylvanie qui, tout récemment, crucifièrent, et couronnèrent d'épines un des leurs.

Le journaliste de génie et le catholique extraordinaire qu'est G. K. Chesterton lançait l'autre jour cette boutade, au milieu d'une grave réunion d'exégètes :

- On ne dit pas assez combien Dieu a dû "s'amuser", en venant sur la terre. Quelles vacances merveilleuses il a dû passer en ce monde !

Nous ne connaissons pas toutes les amours de Dickens. Mais ne nous suffit-il pas de connaître celles de "David Copperfield" ?

Les Désenchantées. - Elle a constaté que des femmes, au pays de Schéhérazade, portaient des gilets d'hommes garnis de chaînes de montre, et que les princesses passaient leur vie à se dessiner des moustaches, à médire de leurs compagnes, à écouter des pianos mécaniques...

Les danseurs russes nous ont bien trompés !

M. Maurice Rostand dirigera bientôt une revue de grand luxe dans laquelle il publiera de suaves traductions de poètes latins, et des vers de sa famille.

Mme Lily Braun vient de publier en Allemagne les mémoires de sa grand-mère, Jenny de Pappenheim, qui vécut dans l'intimité de Goethe. C'était une "pâle enfant, au type méridional, à l'intelligence vive, à la sensibilité frémissante". Elle intéressa le poète. Il lui offrait des bagues et des coeurs en pain d'épices. Elle lui brodait des pantoufles... Et Goethe la remerciait d'un madrigal écrit sur du papier à fleurs.

"Vous avez encore à nous donner, écrivait Stevenson à Marcel Schwob (qui venait de lui envoyer les *Mimes*) quelque chose d'une plus large ouverture... Ce sera plus sain, plus terrestre, plus nourri, plus ordinaire - et d'une moindre grâce, et peut-être d'une moindre beauté. Nul mieux que moi ne sait qu'il nous faut, à mesure que nous avançons dans la vie, laisser là agréments et gentillesses... La vie est une série d'adieux : même en art."

Leçon précieuse et presque émouvante, tant elle répond précisément à certaines questions et à certaines inquiétudes du moment. La génération actuelle sera sans doute féconde en romanciers ; mais ceux-ci subissent encore l'empire de leurs aînés, qui ne voulurent être que poètes ; ils ne savent comment se décider à ne plus "chanter"...

Les jeunes gens d'aujourd'hui ne lisent pas seulement les "bons auteurs" que cite M. François Mauriac... Leur adolescence s'est passée dans une inquiétude douloureuse et souvent misérable, parce que tous ne sont pas des jeunes gens riches et croyants. "L'artiste, dit M. Mauriac, doit amasser, dans l'ombre, au long de son adolescence, un trésor de souvenirs ineffables." Que répondra M. François Mauriac aux jeunes gens qui diront : "Nos souvenirs ne sont pas ineffables" ? Les deux dernières notes prouvent combien 1912 reste près de nous. Quel éditeur voudra rassembler les pages critiques d'Alain Fournier, dans un de ces cahiers à la manière de Péguy, qu'il aurait aimés ? Rien de lui ne peut nous être indifférent.

19 juin 1937

PETITS CROQUIS DE LA SEMAINE

Vous me demandez, ma chère Angèle, ce que fait un Parisien durant une semaine si chargée en événements de toutes sortes, ce qu'il entend autour de lui. Ce serait bien long, sans doute, de vous le dire en détail. Mais peut-être pourrez-vous trouver dans ma lettre quelques croquis qui vous renseigneront. Je ne connais pas les secrets des dieux, je me promène à travers les rues, j'écoute les passants. Si vous pensez que cela puisse avoir une valeur, vous pouvez prêter l'oreille et avertir vos jolies amies de ce qu'est l'air de la capitale.

Naturellement, je suis allé à Saint-Denis dimanche. Entre la belle église à tour unique et l'hôtel-de-ville, sur la place provinciale, circulent quelques groupes assez fiers d'être là. Il faut montrer patte blanche pour être admis dans cette enceinte, au-delà du barrage d'agents. Tout autour, les rues sont closes, et la foule s'amasse. A partir de huit heures et demie du soir, cela devient plus dense, et les discussions s'animent.

J'ai dîné, ma chère Angèle, dans un petit restaurant de la rue de la République, où la serveuse m'a confié :

- "Je n'ai pas pu dîner. Il parait qu'*il* est battu. Je n'ai pas pu le croire."

Je n'ai pas demandé qui était "il".

Lorsque les résultats sont proclamés, il y a des mouvements, des chants. Un petit homme, haut comme une bottine (vous qui avez tout du communiste à la page, vous devez savoir qui est Minimus), s'approche d'une jeune femme, la touche à l'épaule, et entame un solo d'Internationale. On l'écoute avec respect. Mais, lorsque Minimus a fini, un jeune homme s'écrie à voix haute, à la stupéfaction de tout un chacun :

- "Vive le Sénat !"

Il n'y a guère que des communistes parmi ceux qui s'abritent à l'ombre des agents. Pourtant, quelques spectateurs n'ont pas l'air de trouver à leur goût les poings fermés, la Jeune Garde et l'internationale. Ils saluent la main levée, et quand quelques ivrognes s'écrient : "Doriot assassin !", ils scandent, avec beaucoup de constance et une voix très forte : "Toukhatchevsky ! Toukhatchevsky !"

On parlait aussi du colonel de la Rocque, et la vérité m'oblige à dire que les communistes lui faisaient une propagande intense et plutôt fâcheuse.

- "Moi, le colonel, je l'estime, disait Minimus. Ce n'est pas comme Doriot. On n'a pas les mêmes idées, mais ça n'empêche pas. Tandis que Doriot, c'est un renégat."

Attention aux éloges du Populaire !

Le meilleur mot, ma chère Angèle, que j'aie entendu à Saint-Denis, c'était un peu avant les résultats définitifs. Il y avait foule, et beaucoup d'Arabes, d'Espagnols. On entendait parler toutes les langues, et ce polyglottisme, hélas ! semblait bien être un polyglottisme d'électeurs. Passe un ouvrier, qui doit être connu comme doriotiste. Il a la carte d'électeur, il peut franchir le barrage et gagner la mairie- Un gros homme railleur lui demande :

- "Où vas-tu ?"

Il regarde alors les gueules de marchands de tapis et d'émeutiers qui l'entourent, fait le salut du P. P. F. qui est, comme vous savez, l'En avant du chef de section, et répond :

- "En France."

A Paris, devant le Sénat, il y avait quelques automobiles, beaucoup d'agents, une douzaine de curieux. On y parlait de toute chose, ma chère Angèle, et aussi du pauvre père Doumergue, qui est mort à un mauvais moment, oublié de tous. Vous avez vu le communiqué à la presse ? On ne fait pas mieux comme muflerie : "Le gouvernement a fait demander à Mme Doumergue si elle acceptait les obsèques nationales. On fait remarquer que, dans les mêmes circonstances, Mme Loubet les avait refusées." Et allez donc ! Cela ressemble à ces maîtresses de maison avares qui vous disent : "Pas de café, n'est-ce pas ? ni de liqueurs ?" Je n'ai jamais eu trop d'amour pour M. Doumergue. Mais tant de goujaterie m'émerveille.

Enfin, le sage de Tournefeuille n'est plus. J'ai entendu un mot assez féroce : "Nous attendons le sage de la Combe-aux-Fées."

Un Parisien moyen va-t-il à l'Exposition ? Je n'en sais rien, et j'avoue que j'en doute. Je suis allé à l'inauguration du Palais de la Découverte. Vous y verrez deux ou trois salles charmantes, avec des photographies très belles ; en particulier un panneau qui rapproche Degas et Nadar, Pissaro le peintre et Pissaro le photographe, et nous montre dans cet art, que Lamartine saluait comme un "enfant d'Apollon", puisqu'il est une peinture par la lumière, un témoin émouvant des goûts d'une époque. Mais, hormis ces salles exquises, comme tout le reste est ennuyeux, froid, terriblement ''instructif'' ! Ça vous amuse, vous, ma chère Angèle, les atomes, les planètes, les microbes, les coupes géologiques ? Rendons grâces aux dieux que l'Exposition soit inachevée. Quand elle le sera, elle sera aussi gaie qu'un cours du soir.

Vous me demandez ce que je pense des nouveaux ministres dont on a parlé. Rien de bon. C'est une synthèse de nos divers scandales, financiers et autres, un beau résumé du régime. Le front de la faillite et de la guerre continue.

25 juin 1937

L'ÂGE CRITIQUE DE M. MAURIAC

Il y avait une fois, avant la guerre, un jeune homme doux, assez fortuné, bien pieux et un peu niais, qui écrivait des poèmes frileux, et à qui Barrès promettait la gloire. Il composait aussi des romans bien-pensants, inquiets et mélancoliques, où il mettait en scène des jeunes gens malingres tourmentés par leur foi. Ce jeune homme s'appelait François Mauriac.

Il y eut après la guerre un romancier plein de talent, qui mêlait avec beaucoup d'adresse la sensualité et la religion, selon une formule empruntée à Marcel Prévost. Il est vrai qu'il écrivait beaucoup mieux. Incapable sans doute de conter une longue histoire, il se révélait un remarquable auteur de récits brefs, et on n'oubliera pas de longtemps ses peintures de vie provinciale atroce, de haines familiales et de bourgeoisie cruelle et dévote. Ce romancier s'appelait aussi François Mauriac.

Le succès est venu, fort justement, comme il vient tous les vingt ans aux écrivains qui rapprochent de la foule les oeuvres difficiles et lui offrent des réductions adroites de ce que le public aborderait avec effroi : Dostoïevski, Gide, Proust, se reflètent aisément dans les petits romans de M. Mauriac, comme de hauts récifs dans un miroir de poche.

Par malheur, encouragé par le succès, l'éminent académicien s'est élevé à ces hauts rangs de la prophétie et du messianisme où il n'a plus pour rival que M. Georges Duhamel.

Sur la cinquantième année de son âge, il s'est mis à penser, de façon presque quotidienne, et à se mêler des querelles de la cité. Tous ceux qui avaient conservé quelque amitié pour son romantisme chrétien, pour ce qui traîne chez lui de Baudelaire, pour sa manière naïve de prouver l'existence de Dieu par la tristesse de la chair après l'amour, regardent avec une mélancolie croissante s'effondrer peu à peu leur ancienne idole, et tant de sourires se changer en grimaces.

Avec quelle ardeur pourtant il s'est jeté dans la bataille ! Il a donné son avis sur toute chose, avec cette sincérité crucifiée qui n'exclut pas la mauvaise foi, et qui fait son charme. Sur l'Ethiopie, sur Salengro, sur l'Allemagne, sur l'Espagne, il a publié plusieurs mandements en forme d'articles, qu'on a beaucoup commentés dans les chapelles mondaines et littéraires. Evêque in partibus mundanitatis, comme l'a appelé le jeune écrivain communiste Henri Pollès, on l'imagine assez bien, tourmenté par de ravissants scrupules de conscience, et se demandant, à l'heure de prendre sa plume, où est son devoir. Car il faut qu'il nous décrive son devoir, qu'il écoute la voix de sa conscience, et, par là, qu'il parle à la nôtre et nous fasse part de ses commandements : c'est Jean-Jacques devenu pasteur des peuples, c'est le vicaire savoyard du quai des Chartrons.

On connaît ses dernières homélies sur l'affaire espagnole. Ne vous étonnez pas que ce Méridional, que ce voisin des Pyrénées, parle des Basques comme il le fait. Il y a sept provinces basques, et une seule était sous la domination rouge. M. Mauriac l'ignore, il parle du peuple basque, du peuple catholique persécuté. Il ne veut pas savoir qui a refusé l'organisation d'une zone neutre proposée par Franco, il croit fermement que Guernica a été bombardée par Hitler. Et son infaillibilité est telle qu'il ne revient jamais sur ce qu'il a dit. Dans son bulletin paroissial de la semaine dernière, je veux dire au *Figaro*, il déclarait avec la tranquillité de la certitude angélique : "Staline est obligé de traiter ses trotskystes comme Hitler et Mussolini leurs chrétiens..." Vous vous frottez les yeux. Certes, le chancelier allemand n'est pas toute tendresse à l'égard des catholiques, mais vous n'avez pas encore entendu dire qu'il ait fait fusiller ses maréchaux, je veux dire ses évêques, ni que les Toukhatchevskys de l'Eglise disparaissent chaque jour. Vous avez encore moins entendu dire que le catholicisme était persécuté en Italie, que M. Mussolini mangeait chaque jour un *fratello* à son petit déjeuner et un *monsignore* au dîner. Tout cela, M. Mauriac le sait par grâce spéciale, et les lecteurs du *Figaro* n'ont qu'à s'incliner.

A vrai dire, on n'a guère envie de plaisanter, ni même de s'indigner. Sans doute, il est regrettable que M. Mauriac mette un nom respecté au service de tant de sottise et de tant de hargne. On pense que son maître Paul Claudel lui enverra ce petit livre sur la persécution religieuse en Espagne pour lequel il vient de faire une préface : M. Mauriac risque d'y apprendre où sont les bourreaux et où sont les victimes. J'avoue que tout cela me paraîtrait assez peu flatteur, un peu dégoûtant, si je n'y voyais quelque chose de plus grave.

Il doit arriver un âge où les écrivains de talent se sentent inquiets d'eux-mêmes, de leur pouvoir sur la jeunesse et sur le monde. M. Mauriac se raccroche à l'actualité, à la vie quotidienne, avec une âpreté qui est assez émouvante, et qui va devenir sans doute pitoyable. Lui qui a peint tant de fois des héroïnes mûrissantes, qui désirent encore l'amour, le corps désirable des jeunes hommes, les soirs d'été, la folie du sang et du coeur, ne devient-il pas la Thérèse Desqueyroux ou la Madame Bovary de la politique, emporté sur son fleuve de feu ? Une instabilité aussi inquiétante, un mépris aussi agressif de la mesure, de la vérité même, ne sont-ils pas les signes d'un malaise aussi physiologique que moral ? On voudrait conseiller à M. Mauriac une retraite paisible, de bonnes lectures, la paix, et lui dire d'attendre doucement la vieillesse. Chacun son temps, et ce n'est pas en se fardant qu'il paraîtra plus jeune.

Malheureusement, il n'est pas de médicament pour cette jouvence toute spirituelle. Nous aurons sans doute quelque temps encore à subir les sautes d'humeur et les conséquences de l'âge critique. L'essentiel est de ne pas leur accorder plus d'importance que n'en comporte ce phénomène naturel.

2 juillet 1937

CHARLES MAURRAS EST SORTI DE PRISON

Ne cherchez pas, ma chère Angèle, quel a été l'événement de mardi dernier dans les journaux dont vous prétendez faire votre pâture intellectuelle : *Œuvre*, *Populaire* ou *Humanité*. Ne le cherchez pas davantage dans des feuilles pires encore, comme l'*Aube*. Mais on n'a pas besoin des collaborateurs bien-aimés de M. Staline pour savoir que mardi dernier Charles Maurras est sorti de prison.

Il aura 'fait son temps", comme l'on dit, jusqu'au bout. Ainsi que le constatait un gardien de prison, profond philosophe assurément : "C'est bien mieux comme ça ; il n'aura pas à leur dire merci." Je pense comme lui : c'est bien mieux comme ça. La bassesse, la goujaterie représentent la France aux yeux de l'étranger, résignons-nous à ce fait incontestable. Que l'incapable Marc Rucart soit remplacé par le roi du cirque, le prince des menteurs, le clown Auriol, cela n'y change rien. Et l'on préfère de beaucoup qu'aucune amnistie ne soit intervenue, et que, condamné en vertu d'une loi faite par un ministre modéré, M. Léon Bérard, Charles Maurras ait été mis en prison par un gouvernement à direction socialiste et maintenu jusqu'à la fin par un gouvernement à direction radicale. Ainsi se forme autour de sa personne la seule unanimité dont le régime soit capable, l'unanimité de la sottise et de l'ignominie.

J'ai eu le plaisir et l'honneur, ma chère Angèle, d'aller, il n'y a pas très longtemps, à la Santé. Je pense que Charles Maurras lui-même avait appelé les fées arlésiennes et sainte Estelle pour lui apporter des fleurs, planter des arbres sous les grands murs nus. Vous dirai-je qu'auprès de lui, on finissait par oublier le lieu où il était ? Sur la table de bois blanc du réfectoire était posé un immense rosier. Dans les verres grossiers, Charles Maurras versait au visiteur un vin méditerranéen, et il évoquait les ombres des poètes et des chefs. Nous avons parlé de son dernier livre, le plus beau sans doute qu'il ait écrit, *Mes Idées politiques* ; lisez, ma chère Angèle, cette préface sur La Politique naturelle, qui est un chef-d'oeuvre de force et de profondeur. On n'a rien écrit dans cet ordre de plus simple et de plus grand.

"Aux temps où je voyais Bracke-Desrousseaux, me disait Charles Maurras avec un sourire, il m'avait offert un exemplaire de Lucien, où il avait inscrit une dédicace en grec. Cette dédicace disait : "A Charles Maurras, qui s'est approché au plus près de la chose politique..."

Il serait indécent, ma chère Angèle, d'avoir sur ce sujet, aujourd'hui, une autre opinion que celle du directeur du *Populaire*, et je pense que vous le direz à vos belles amies.

Tant de hâte pourtant à mettre en prison Charles Maurras, tant de lenteur à l'en faire sortir (alors que l'article de l'amnistie qui le concerne ne sera pas modifié, ayant été voté à la fois par la Chambre et le Sénat), ont quelque chose d'assez réconfortant pour l'esprit. Il est beau de désigner ainsi au monde l'homme que l'on craint, l'homme qu'il faut enfermer, l'homme qui trouble l'organisation du silence et de la lâcheté. Et il est encore plus beau de le faire lorsque le crime pour lequel on le condamne est le crime impardonnable entre tous, le crime de paix.

On peut élever sur la place du Trocadéro, ma chère Angèle, un monument inénarrable à la Paix : j'aime beaucoup qu'on n'ait rien trouvé de mieux pour le symboliser que cette colonne émeraude qui est très exactement la chandelle verte par laquelle jure le père Ubu. On vous a déjà expliqué qu'Ubu-Roi gouvernait la France : adorons comme il sied sa chandelle verte. Mais pendant huit mois, tout le monde a su que le véritable monument à la paix était beaucoup plus vaste et plus imposant : c'était la prison de la Santé.

La chose est si éclatante que vous ne trouverez jamais, ma chère Angèle, la moindre allusion à la cause de l'emprisonnement de Charles Maurras dans les journaux du Front populaire. On rappellera, sans doute, qu'il avait menacé de mort des députés, nommément désignés, et le grand Lama en personne, je veux dire M. Blum. Mais personne ne dira jamais que cette menace s'énonçait ainsi : "On vous tuera si, par votre faute, la guerre éclate." Car, après avoir abruti notre pauvre peuple pendant des années de déclarations

pacifistes, il est tout de même un peu difficile d'avouer qu'on a condamné un écrivain français parce qu'il voulait défendre la paix. Alors, on préfère le silence.

Pour ma part, ma chère Angèle, il me semble que ces huit mois de prison achèvent admirablement bien la figure de Charles Maurras, et nous montrent admirablement bien aussi ce qu'il faut attendre du régime. Dans cette cellule de la Santé, ornée d'images provençales et grecques, cet homme incomparable, quand il levait ses yeux couleur de mer de ses livres et de ses cahiers, les levait sur quelques figures irréelles, debout auprès de lui, et qui lui faisaient des signes d'amitié. J'ai pu deviner leur présence, pour ma part, dans les couloirs étroits, près de la table chargée de roses, près du banc de pierre à l'ombre des arbres. On a tant caricaturé l'oeuvre politique la plus importante de notre temps, on l'a tant déformée, que beaucoup peut-être ne connaissaient pas ces figures et s'imaginaient que le maître de ces lieux adressait ailleurs ses offrandes et ses prières. Mais elles ont dit leur prénom à tous, désormais on ne peut plus les ignorer, ces visiteuses illustres ; c'est la Paix, ce sont les jeunes Libertés, c'est la petite fille Espérance, dont parlait Péguy, et qui étonne jusqu'à Dieu même, c'est la Force et c'est le Courage, c'est la Grandeur. Elles sont pareilles à des statues allégoriques du moyen âge français, et l'une tient sa tresse d'une main comme la petite Vertu de l'église de Brou, et l'autre rassemble ses voiles autour d'elle, et celle-ci a le col penché, et celle-là sourit. A Chartres, à Amiens, à Vézelay, on en voit de pareilles, graves et douces, les plus belles images et les plus tendres qu'ait sculpté l'homme sur la terre, et elles désignent le paradis avec des gestes simples et humains.

Elles n'ont jamais quitté Charles Maurras, ces ombres merveilleuses, mais aujourd'hui nous le savons tous, ce sont elles qui s'abritaient sous les rosiers de la prison, et dont chacun connaissait la présence vivante. Elles se réunissaient autour de lui, car il n'est pas d'homme, sans doute, dont toute l'oeuvre ne puisse davantage être définie comme l'organisation de tous les moyens de défense nécessaires pour sauvegarder la vie.

9 juillet 1937

LES AVALEURS DE SABRES

J'en demande pardon à l'honorable corporation des vrais avaleurs de sabres, mangeurs de feu, amateurs de lapins blancs cachés dans les hauts-de-forme. Mais il me faut bien employer leur nom pour désigner de plus nocifs personnages, qui font aujourd'hui leurs exercices au milieu de cirques plus vastes. Les sabres qu'ils avalent ne leur causent certes pas plus de mal que ceux des illusionnistes. Ils les font cependant tournoyer au-dessus de nos têtes avec tant de férocité, ils se les plongent au creux de l'estomac avec un si engageant appétit, pour nous persuader de les imiter, que nous commençons à nous sentir un peu inquiets.

Nous ne sommes pas de ceux qui désirons nous endormir sur une sécurité fallacieuse. Nous ne croyons pas à l'amitié universelle, à la réconciliation des peuples. Mais justement parce que nous désirons voir clair, parce que le monde n'est pas habité seulement par des sages et par des saints, nous voudrions bien voir les avaleurs de sabres cesser de temps à autre leur pantomime. Il nous parait totalement inutile de donner en ce moment, par notre presse, à l'étranger qui attend de nous quelque gaffe retentissante, les images de la stupidité, de la mauvaise foi, du manque de sang-froid, de l'excitation jacobine et idéologique. C'est pourtant ce que font, avec une constance effrayante, un certain nombre de journaux. Faut-il les désigner plus clairement, ces avaleurs de sabres ? On ne veut même pas parler des agences de presse, de la direction de la presse au Quai d'Orsay, de tant d'informations truquées, tronquées. Mais à côté de la troupe officielle il y a aussi quelques vedettes.

Ce sont ceux-là qu'il faut nommer, ceux-là qu'une imbécile nonchalance se donne les gants de saluer avec respect, sous prétexte qu'ils écrivent depuis vingt ans, et que depuis vingt ans ils mentent et ils bafouillent. Je ne connais rien de plus sot que cette prétendue courtoisie : en temps de guerre on n'a pas à faire de saluts ou de courbettes, et nous sommes en temps de guerre.

Tout le monde sait qu'à l'étranger Mme Geneviève Tabouis est caricaturée sous les traits d'une allègre personne, levant haut la jambe, et s'embarquant joyeusement sur tous les bateaux. C'est lui faire beaucoup d'honneur. Je me la figure plutôt sous les traits d'une vieille tireuse de cartes, interrogeant les "sphères" et les "milieux", dans cette langue inimitable dont elle a le secret. Le feu aux joues, dans sa loge de concierge de la S. D. N., elle contemple la dame de pique et le roi de trèfle, elle insinue, elle suppose, elle se gratte le nez, elle caresse son chat noir et son perroquet, et l'*Oeuvre* accueille ses ragots avec une satisfaction ecclésiastique. Mais le jour du bel incendie elle sera à sa fenêtre, comme tant d'autres, drapée de tricolore, pour désigner les Alpes, le Rhin ou les Pyrénées, et même pas consciente, peut-être, de ses fautes.

A la fenêtre voisine, sans doute, se penchera le plus malfaisant des journalistes d'aujourd'hui, le plus mystérieux aussi, ce Géraud, plus connu sous le nom de Pertinax. Les pauvres chaisières de province, lectrices de *L'Echo de Paris*, si elles s'intéressaient à la politique, pourraient se demander pourquoi leur journal soutient et approuve Franco en première page, et pourquoi Pertinax le blâme en page trois. Elles pourraient se demander qui maintient ce sombre personnage dans un journal nationaliste, et pourquoi ses articles, inspirés par l'ardeur belliciste et l'amour de Moscou, ne subissent pas plus souvent d'accidents.

Heureusement, elles ne s'intéressent pas à la politique. Elles ne savent pas que des personnes graves hochent la tête en parlant de Pertinax, au lieu d'éclater de rire, accordent encore de l'importance à ses erreurs sentencieuses, à ses mandements papelards, croient toujours, au fond d'elles-mêmes, à ses homélies bien-pensantes. Elles ne savent pas que M. Géraud est "le plus grand journaliste de politique étrangère", et qu'il représente la France aux yeux de beaucoup.

Ainsi, de la droite à la gauche, peut se faire une opinion. Ils ne sont pas seuls, d'ailleurs, si l'on compte bien. Je ne parle pas de quelques journaux que personne ne lit et dont les directeurs exténués se nourrissent de caviar russe et de bière anglaise. Mais au *Figaro*, où officie M. Mauriac, vieil oiseau croassant sur l'arbre sacré des villages basques, à *L'Humanité*, où le camarade Péri s'égosille à faire le commis voyageur au profit des marchands de canons, au *Populaire*, à *L'Aube*, chez M. Patenôtre, damné de la terre, et chez M. Benda, Père de l'Eglise, la grande conspiration pour la guerre s'est constituée à ciel ouvert. Même au temps de la conquête de l'Ethiopie (où les mêmes avaleurs de sabres firent leurs débuts), on n'avait pu voir accueillir autant de fausses nouvelles avec une volupté si évidente. Une émulation semble saisir tous les néo-patriotes : que deviendraient-ils s'ils ne recevaient pas l'approbation de M. Guéhenno, de M. Francisque Gay, de M. Thorez ? Ceux qui ont inventé le débarquement des armées allemandes au Maroc devraient avoir un peu plus de pudeur. Nous sommes entourés d'assez de dangers, d'assez d'adversaires "par position", pour ne pas donner prise au destin. Imaginez une France connue à l'étranger par les articles de Mme Tabouis, de Pertinax, de Péri, par tout ce qui traîne dans nos journaux d'informations et nos agences ? Cette France montrerait, direz-vous, un visage bien méprisable. Hélas ! il faut nous en persuader, c'est justement le visage qu'elle montre.

Le péril est d'autant plus grand que le Français est fier, susceptible, et qu'il a mauvais caractère. Il est toujours prêt à croire ceux qui lui disent qu'on lui veut du mal. Il est toujours prêt à former l'union sacrée, même avec ceux qui rient dans son dos de sa candeur. Que l'on fasse attention, tous ces jours-ci, à ce que raconte une presse rédigée en partie par des naïfs, mais en partie aussi par de simples canailles. On ne mettra jamais assez en garde contre les affirmations de nos avaleurs de sabres. Tout ce qu'ils disent est suspect, jusqu'à preuve du contraire. Le doute méthodique, en matière d'information, devient aujourd'hui une loi vitale. Si nous n'y prenons garde, un beau dimanche d'août, nous nous réveillerons guerriers.

16 juillet 1937

EPITRE POUR LES PERSONNES SUSCEPTIBLES

Comme je regrette, ma chère Angèle, de ne pas avoir encore pu réussir à vous convaincre ! Vous donnez, envers et contre tout, l'exemple d'une fidélité intellectuelle si parfaite, qu'il n'est pas un parti politique qui ne désirerait vous ranger au nombre de ses propagandistes. Vous partez pour le bord de la mer, et vous payez plus cher vos billets ? C'est la faute du "mur d'argent motorisé", comme disait l'autre jour M. Bracke. Le pain, le lait, l'eau, le gaz, ont augmenté ? Ainsi l'ont voulu les fachistes-achachins. Pour m'écrire tout cela, vous dépensez treize sous au lieu de dix ? Votre foi n'en est pas ébranlée, et vous savez mieux que personne qu'il faut en accuser les deux cents familles, le Sénat, la main de l'Allemagne, et peut-être M. Mandel, ancien ministre des P.T.T. Admirable Angèle ! Comment ne pas s'incliner devant une confiance aussi indéfectible, ainsi qu'il est dit dans les discours des comités ?

Je vous vois même, les temps étant venus, arborer une susceptibilité patriotique tout à fait digne de l'époque où nous vivons. Vous vous révoltez valeureusement à l'idée que nos communications avec l'Afrique pourraient être moins sûres demain que sous un régime de guerre civile. Vous seriez volontiers partie pour la gare de votre ville aux cris de "A Berlin !", le jour où vous avez appris que le Maroc espagnol était fortifié par les Allemands. Et le jour où l'on vous a dit qu'il n'en était rien, vous avez reconnu de la meilleure grâce votre erreur, mais vous n'avez pas retiré votre confiance à ceux qui vous l'ont prise une fois pour toutes.

Ces jours-ci, vous m'avez demandé avec quelque ironie ce que je pensais de la manière dont nous étions traités à l'étranger. Que voulez-vous, ma chère Angèle ? Je suis en ce moment dans un pays où "Parigi" et "Mosca" sont constamment accouplés et où, dans les journaux, on explique, avec beaucoup de naturel, les manoeuvres unies de ces deux capitales. Je vous connais bien, et je suppose que devant les drapeaux des balillas et les défilés autour du Dopolavoro, vous auriez grande envie de lever le poing. A quoi cela servirait-il, sinon à confirmer les titres des journaux et à unir plus indissolublement dans les esprits Paris et Moscou ? Nous nous indignons lorsqu'on nous accuse d'avoir partie liée avec les communistes, et nous continuons à faire risette aux assassins de Catalogne et de Russie. Soyons logiques, ma chère Angèle, et cessons de protester en vain.

Je lisais, ces temps derniers, dans *Paris-Midi*, des articles tantôt ridicules et tantôt dangereux, signés de M. Robert Lorette, que je ne connais pas autrement et qui vit à Berlin. J'imagine d'ailleurs qu'il ne vivrait pas longtemps à Moscou, s'il se mêlait d'envoyer sur l'U.R.S.S. des articles semblables à ceux qu'il envoie sur le Reich. Les commentaires qu'il fait de la situation internationale sont à tout le moins périlleux, et on y reconnaît l'ivresse toute spéciale des gratte-papier lorsqu'ils se sentent subitement capables d'envenimer les choses et de provoquer des catastrophes. Inconnu jusqu'à présent, ce M. Robert Lorette s'efforce, avec beaucoup de virtuosité, de revendiquer une place à côté de Mme Tabouis, de *L'Oeuvre* et de M. Pertinax, dictateur de *L'Echo de Paris*.

Mais il a composé son plus joyeux chef-d'oeuvre en s'attaquant à un film récemment réalisé à Berlin, *Le Fils de Monsieur le député*. Il parait que cet ouvrage est fortement anti-français, et que le devoir de notre gouvernement serait de le faire interdire. Vous ignorez peut-être, ma chère Angèle, qu'aux temps les plus beaux de la République de Weimar, de M. Briand et de M. Stresemann, c'est par dizaines que l'Allemagne produisait des films anti-français. Les uns, comme *La Dubarry*, de Lubitsch, ridiculisaient notre histoire, les autres, comme *La Honte noire*, attaquaient nos armées africaines, l'occupation de la Ruhr, etc. Mais c'était l'euphorie d'après guerre, on nous cachait soigneusement les sentiments de l'Allemagne. Aujourd'hui, tout est changé.

Je n'ai pas vu ce film, ma chère Angèle, et je veux bien croire qu'il n'est pas aimable pour notre pays. Mais j'ai lu soigneusement les articles de M. Lorette, les phrases qu'il cite avec indignation. On y attaque la démocratie avec une certaine lourdeur. Et puis après ? Allons-nous jeter feu et flammes, parce qu'un pays autoritaire ne veut pas de la démocratie ? Tout cela n'est pas très sérieux.

Tout cela est d'autant moins sérieux que le film en question est tiré d'une oeuvre de M. Birabeau, *Fiston*. M. Birabeau, auteur à l'eau de rose s'il en fut, est Français jusqu'à preuve du contraire. C'est lui qui a imaginé de ridiculiser nos députés. Que les Allemands aient accentué la charge, c'est possible. C'est possible, mais cela doit nous être égal. Y a-t-il là de quoi remplir des pages entières de Paris-Midi, sous prétexte que l'on compare la démocratie à une femme légère qui cherche des hommes ? Je ne vous aurais pas entretenue de ces sottises, ma chère Angèle, si je ne les trouvais extrêmement dangereuses. Nous pouvons avoir, dans l'avenir et dans le présent, assez de raisons justes de nous méfier de nos voisins, et de nous tenir sur nos gardes. C'est déconsidérer ces raisons, c'est les rendre moins fortes, que de les confondre avec une susceptibilité imbécile. Notre régime est ridicule et déshonorant : pourquoi ne pas vouloir qu'on s'en aperçoive au-dehors ? Allez-vous mettre en branle les chancelleries toutes les fois que l'on blaguera la pipe d'Herriot ou les remises judiciaires de Stavisky ? Si les railleries nous déplaisent, faisons en sorte de ne plus les mériter. Le travail accompli par les sots belliqueux dont je vous parle se montre, à chaque instant, le véritable travail anti-français.

23 juillet 1937

EN ATTENDANT LES RAVISSEURS DE TECHNICIENS

M. Roberto Fannacci, et son journal, *Il Regime Fascista*, sont les bêtes noires des journalistes français. Pour ma part, je ne devrais pas me sentir choqué lorsque cet écrivain traite M. Léon Blum de noms peu aimables, et lorsqu'il attaque sa politique avec une vigueur dans les termes que ne désavouerait pas Léon Daudet. Je puis trouver plus triste qu'il accueille avec beaucoup de rapidité tous les bruits défavorables à la France (par exemple l'enrôlement de la Légion étrangère au service des rouges d'Espagne), mais notre malheureux pays a tellement eu d'occasions de se faire donner sur les doigts qu'il faut bien pardonner à l'étranger de ne pas distinguer toujours le vrai de l'excessif. Quoi qu'il en soit, Farinacci publie, dans son journal, une *Histoire de la révolution fasciste*, dont il est l'auteur, et qu'il faut croire composée à l'intention des nombreux touristes français qui viennent fuir, en Italie, les grèves, les saluts du poing fermé, et les quêtes pour le gouvernement de Valence. A en lire au hasard les chapitres, on ne peut que se sentir frappé des analogies (et de quelques différences) entre la France d'aujourd'hui et l'Italie de 1919, 1920 et 1921. On recommande tout particulièrement aux lecteurs de *Je Suis Partout* qui auront l'occasion de lire *Il Regime Fasciste*, les pages récemment parues sur l'occupation des usines.

La situation respective de la C.G.T. et du parti socialiste n'était pas tout à fait la même dans l'Italie de 1921 et en France de 1937. La Confédération Générale du Travail jouait, alors, un rôle modérateur : elle semblait s'être aperçue du danger, des risques que courait un mouvement révolutionnaire non préparé. Le parti socialiste, tout au contraire, voulait la possession immédiate et simultanée de toutes les usines, la socialisation des instruments de production, bref, un régime intégralement marxiste. Une motion fut proposée pour ‘‘l'expropriation de la bourgeoisie et l'avènement d'un gouvernement communiste’’. Devant les résistances de la C. G. T., on se contenta de procéder à un "contrôle des usines". C'était déjà le socialisme, mais le socialisme larvé ! En France, dans les questions de grèves en particulier, ce n'est pas la C.G.T. qui semble jouer un rôle modérateur. Mais les résultats sont les mêmes : à défaut de socialisme orthodoxe, un socialisme déguisé.

Reconnaissons que les choses allèrent beaucoup plus loin en Italie. Les occupations d'usines de l'an passé, celles qui se font encore, çà et là, cette année, sont en général assez calmes. Elles se placent sous le signe (comme on disait il y a dix ans), sous le signe du litre de rouge et de l'accordéon. Les Italiens procédaient d'une autre manière. Se souvenant de la guerre, encore si proche, les camarades avaient décidé que la discipline faisait la force principale de la Révolution. Aux portes des usines, ils postaient des gardes armés : à l'intérieur, des patrouilles circulaient. On enfermait ceux qui ne respectaient pas les règle-

ments, et la nuit retentissait, d'heure en heure, le cri : "Sentinella all' erta ! - All' erta sto !" J'avoue que je trouve ce petit tableau fort réjouissant.

La suite l'est un peu moins. Perquisition, réquisition, batailles rangées avec la police, centaines de blessés, morts aussi, tel était le bilan de l'occupation révolutionnaire. Les usines Fiat étaient dirigées par un Soviet, d'autres avaient fermé. Les socialistes étaient bel et bien maîtres de la place. Des tribunaux révolutionnaires fonctionnaient déjà, et le dimanche, on admettait en grande pompe les citoyens libres et organisés à l'intérieur des usines, afin qu'ils puissent admirer les cachots où l'on renfermait les ouvriers désobéissants, et aussi la magnifique organisation des travailleurs. Un office de presse, d'ailleurs, veillait à la parfaite orthodoxie de tous les comptes rendus des événements. Nous n'en sommes pas encore là, dira-t-on ? Mais avec un peu de patience, il est probable que nous y parviendrons.

A moins pourtant que nos révolutionnaires ne se heurtent, comme en Italie, à une force beaucoup plus importante encore qu'un parti organisé, et que l'honnêteté des braves gens : je veux dire la force des choses. Dans les conférences qu'il prononçait, l'an passé, pour faire le "Portrait de la France", Pierre Gaxotte racontait qu'en 1793, le gouvernement s'était cru bien avisé en mettant un impôt extraordinaire sur le cinquième cochon d'une portée. A partir de ce moment-là, et par une coïncidence bien étrange, les cochons n'allèrent plus que par quatre. Ainsi se débrouille tout naturellement l'opprimé, lorsqu'il y est poussé par la force des choses.

La force des choses, en Italie, prit un visage plus imposant. L'absence de matières premières commença par gêner les usines, qui s'étaient d'ailleurs mises à fabriquer essentiellement des armes. On tenta de créer une monnaie, qui n'eut pas l'ombre de succès. Enfin, et surtout, on s'aperçut qu'on manquait de techniciens.

Les Rouges, devant la difficulté, se livrèrent à des prouesses héroï-comiques, dont on rirait bien si elles n'avaient causé, parfois, mort d'homme. On enfermait les ingénieurs dans des cachots, afin d'essayer de les faire travailler par force. On les arrêtait dans la rue. On organisait des raids, des espèces de "kidnapping" de techniciens. De temps en temps, certes, les ouvriers relevaient la tête : ils prenaient pour devise l'orgueilleux *fara da se* de l'Italie du Risorgimento. Mais alors les usines périclitaient, les machines se détraquaient, les produits ne valaient rien. Et l'on se remettait à la chasse aux ingénieurs bourgeois, en alternant les supplications et les menaces. Lorsque le fascisme réunit autour de lui, en "faisceau", toutes les forces de la Nation, c'étaient celles d'une Nation qui avait déjà fait l'expérience de la vanité révolutionnaire. La réalité est plus forte que le rêve.

Peut-être se souviendra-t-on qu'une usine de Lyon connut, voici quelque temps, la même aventure. La lecture du *Populaire* et de *L'Humanité* ne suffit pas, hélas ! à assurer la domination sur le monde. Nous pouvons le voir autour de nous, les choses, elles aussi, se révoltent, et nous pouvons toujours compter sur leur appui, si nous savons les comprendre. Ceux qui travaillent, ceux qui font réellement marcher la machine de notre civilisation, devraient savoir, de jour en jour davantage, quelle est leur force. La devise de toute révolution nationale, c'est la devise inventée par Rex : "Travailleurs de toutes les classes, unissez-vous !" L'histoire du fascisme nous montre que la révolte des faits est la condition première du salut - et qui ne voit que nous allons, nous aussi, à cette révolte ? Mais la même histoire nous montre qu'il s'agit de la comprendre d'abord, et ensuite de l'aider.

30 juillet 1937

APOLOGIE POUR LA CHANDELLE VERTE

J'ai été très peiné, l'autre semaine, ma chère Angèle, de voir Pierre Gaxotte traiter d'asperge la colonne de la Paix qui s'élève place du Trocadéro. Comment un aussi profond exégète de la pensée philosophique d'Ubu-Roi a-t-il pu s'y tromper ? Il sait bien pourtant que cette farce grandiose est le bréviaire où nos hommes politiques vont puiser leurs programmes, depuis le croc à phynances jusqu'aux exécutions soviétiques. Or quel est le juron

du Père Ubu ? Non, ce n'est pas celui que vous pensez, qui n'est qu'une exclamation avec consonne d’appui. Le juron du Père Ubu, c'est : "Par ma chandelle verte !" La colonne de la place du Trocadéro, c’est la chandelle verte d'Ubu-Roi.

Pour ma part, je ne cesserai jamais d'être profondément satisfait par ce symbole, et par ce qu'il nous apprend sur la pensée intime de nos chefs. Cette chandelle domine une sorte d'urinoir semi-circulaire, où court une phrase d'Aristide Briand sur la paix indivisible, en Europe et en Asie, belle maxime qui devrait nous jeter, après les Espagnols, au secours des Chinois. Et, comme vous le savez, sur le pourtour de l'excroissance verte elle-même, on peut lire le nom de la Paix écrit en un certain nombre de langues. Je suppose, n'ayant pas eu la patience de le regarder, qu'on n'y a oublié ni le japonais, ni le chinois, ni l'éthiopique, ni surtout l'espagnol. Il convient de vivre avec son époque.

L'esprit en est fort content. Elever un monument à la paix, au temps où nous vivons, ce pouvait être, ma chère Angèle, une entreprise émouvante. Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, comme disait l'autre. Mais cette Exposition nous avait déjà appris à remplacer la maxime du Taciturne par une autre plus à la page, et devise de nos dirigeants : Il n'est pas nécessaire d'entreprendre pour espérer. Elle nous aura appris, en outre, qu'un monument à la paix pouvait comporter sa part de dérision, de comique avoué, et qu'un gouvernement où entrent MM. Pierre Cot et Dimitrov ne consentait décemment à parler de la paix qu'en la transformant en objet d'énorme rigolade. La chandelle verte en est bien la preuve.

Ne m'en veuillez pas, chère Angèle, d'une ironie qui touche à des objets sacrés pour vous. De même que jadis, sous forme de presse-papier, on trouvait la Tour Eiffel, souvenir de l'Exposition, sur quelques cheminées bourgeoises et sur quelques bureaux, de même on trouvera chez vous, j'en suis sûr, ce monument à la Paix 1937. Et les esprits réfléchis verront dans ce fétichisme un témoignage touchant de votre obéissance aux lois qui nous gouvernent. Car enfin, il était bon que dans cette Exposition fussent représentées les véritables reines de notre temps, je veux dire la Farce, la Bourde, l'Eloquence et l'Information. Sans doute, me direz-vous, il y a déjà un pavillon de la Presse, un pavillon de la Radio et du Cinéma. Mais, aux foules, il faut des symboles plus éclatants. Depuis des années, on ment, sur tous les sujets, avec une virtuosité qui attire l'admiration. On nous montre les plus belles nuées et on nous dit : "C'est la terre ferme." On nous transforme les francs-Auriol en francs-Bonnet et on nous dit : "C'est de l'or en barre." On nous exhume quelques radicaux mal blanchis et M. Taittinger nous promet : "Avec eux, pas de troubles dans la rue." On nous fait voir l'univers flambant par ses quatre bouts et on nous dit : "Le monde veut la paix." On nous dit que la France est une grande nation indépendante, et, à ceux qui ne veulent crier ni 'Vive Berlin !" ni 'Vive Moscou !", on assure qu'il n'y a pas d'autre ressource que de crier ‘‘Vive l'Angleterre !’’

Telle est l'histoire de notre temps, ma chère Angèle, si l'on veut la conter en phrases véridiques. Vous comprenez bien qu'il fallait que tout cela fût figuré à l'Exposition. Aussi a-t-on pris ce qu'il y avait de plus gros, de plus énorme dans les bourdes dont on nous repaît. On a chargé les plus éminents talmudistes, les professeurs de Sorbonne les mieux habitués aux variantes, fautes d'impression et gloses du Père Ubu, de chercher dans la Bible de l'international-socialisme, dans ce *Mein Kampf* des farceurs et des politiciens, l'image la plus propre à nous évoquer d'un coup toute notre histoire, et d'un seul cri ils ont répondu : "Par ma chandelle verte ! la *Farce de la Paix* dépasse certainement toutes les autres. Tout est aujourd'hui si éloigné de la paix que son nom seul provoque les éclats de rire. Elevons donc à cette morte bafouée le monument qu'exige Ubu-Roi."

Et voilà pourquoi, ma chère Angèle, sur le sommet de la colline, entre les deux corps de bâtiment du Trocadéro, vous pouvez apercevoir, si vous vous placez à égale distance du pavillon soviétique et du pavillon allemand, la chandelle verte que le Front populaire tient toute prête à être allumée, sans doute, aux divers feux qu'il entretient sur l'horizon.

6 août 1937

VENISE AN XV

La première fois que j'ai vu Venise, toutes les écluses du ciel demeurèrent ouvertes pendant une semaine. Les chats crevés tournoyaient dans les canaux, la tempête vous jetait à la face des épluchures et des herbes, les gondoles étaient pareilles à des cafards, et le Patriarche avait fait fermer le Palais ducal pour honorer le jour de Pâques. La tête sous le couperet, je maintiendrai toujours qu'il faut avoir vu Venise dans ces conditions : ville fantôme, ville d'eau, où Saint-Georges-le-Majeur surgit dans la brume, de l'autre côté du Grand Canal, comme une église d'Ys ou de Thulé ! Pauvres gens, qui ne connaissent de la ville que les canaux riants, la place Saint-Marc illuminée, et les hôtels triomphants remplis d'Anglais et de moustiques ! Ils n'en ont vu qu'une partie.

Les *Balillas* partout !

Nous y arrivons de Ravenne, où un vieux cocher nous a conduits à travers les monuments du Bas-Empire en nous récitant des vers de Dante et en nous racontant comment il y mena avant nous Gabriele d'Annunzio et la Duse, aux environs de 1905. A quarante kilomètres de là, il nous désigne de son fouet un village de Romagne qu'on devine : c'est Predappio, où est né Mussolini. Mais nous le retrouverons ailleurs, à travers tout ce pays. Nous le retrouverons d'abord, ou l'une des pensées de son gouvernement, dans tous ces trains qui parcourent l'Italie. Ils sont remplis d'enfants qui chantent, et que l'on mène partout, respirer un air meilleur, contempler le plus beau soleil du monde, ou même admirer, aimer, car l'Italie est belle, et il ne faut pas que les enfants l'ignorent.

Le long de la voie, de toutes parts, on aperçoit des camps où des centaines d'enfants nus jouent au soleil. Dans les wagons que traînent de lentes locomotives, voici des gosses de dix ans, vêtus de blanc et de noir, coiffés du petit fez fasciste. En arrivant à Venise, c'est un groupe de Sarajevo, filles et garçons habillés de courtes jupes noires, qui dégringole sac au dos. Sur la place Saint-Marc, tout à l'heure, ce sont de petits Vénitiens cette fois (il y en a qui n'ont pas plus de quatre ou cinq ans) qui débarquent d'un bateau-croisière et que leurs mères accueillent avec de grands cris. Quand on parcourt les rues sombres et oppressantes de la vieille Venise, on se rend compte combien sont merveilleusement utiles ces journées passées ailleurs, dans un air plus pur.

Et ils chantent. Ils chantent des chansons d'enfant, qui ne signifient rien, comme dans tous les pays du monde. Ils chantent aussi, ensemble, d'une voix psalmodiée, des chants fascistes. Des avant-guardistes de quinze ans, des fascistes de vingt cinq conduisent ces troupeaux riants, et leur apprennent l'hymne du seul pays qui a choisi pour mot de passe le mot de "jeunesse" :

Jeunesse ! Jeunesse !
Printemps de beauté !
Dans la dure vie,
Ton chant court et va !

Mais il y a aussi les chansons qu'on chuchote malicieusement dans le dos de l'étranger (surtout si on le soupçonne d’être Anglais ou Français), sur les "vingt-cinq nations qui ont pris des sanctions contre l'Italie." Il y a aussi les hymnes pour la campagne d'Ethiopie, les morts d'Adoua, que l'on retrouve imprimés sur les foulards rouges ou bleus, les tissus légers :

A l'appel de la Patrie,
Tous sont debout comme des héros,
Tous les fils qu'elle possède,
Pour le Duce et pour le Roi.

Celui-là s'appelle Les Aigles romaines. Mais il y a aussi Vengeons les morts d'Adoua, il y a aussi le Chant des volontaires :

Sonne, fanfare,
Fanfare, sonne,
Porte-moi dans l'Afrique lointaine,
Vole, ô mon navire,
O navire, vole...

Ils les connaissent tous, et ils les répètent complaisamment lorsqu'on les leur demande, avec leurs grimaces gentilles et leur gaieté.

L'intervention anglaise

Mais avant de parvenir aux lieux où les pigeons s'enfuient, à heure fixe, quand un homme passe en frappant sur une vaste casserole pour produire ces vastes vols qui éblouissent les touristes naïfs, il faut se loger. Dénoncerons-nous à la S.D.N. l'occupation anglaise ? En ce début d'après-midi où nous arrivons, les Anglais ont tout occupé. Les femmes vêtues de rose, les hommes armés de kodaks, ils emplissent les hôtels à déborder, le vaporetto, les gondoles, les églises. On voudrait bien que le Paris de l'Exposition connût cette invasion pacifique de Venise, en cet an XV du fascisme. Précédées de *facchini* ployant sous leurs fardeaux, des files mornes de voyageurs sans logis, mais avec bagages, abordent des portiers d'hôtel surmenés, des directeurs réjouis et indifférents. Tout est plein, partout.

Nous visitons quarante hôtels, les grands, les petits, les palaces les plus fameux, ceux qui le sont moins, à Saint Marc, sur le Grand Canal, au Rialto, à la gare. Partout, une figure d'Anglais apparaît à la fenêtre, un employé hoche la tête sans même feindre la pitié. Dans une sorte d'auberge, pourtant, on nous propose la suprême ressource : aller loger chez l'habitant. Ailleurs, on nous a dit:

- "Vous ne trouverez rien à Venise. Pas davantage au Lido. Retournez à Mestre, peut--être. Mais il vaut mieux revenir à Padoue. C'est à une heure de train."

Allons plutôt contempler la figure de l'habitant. C'est une maison énorme, des pièces à l'avenant, un lit où logeraient les Trois Mousquetaires et leurs bonnes fortunes, et un pot à eau grand comme une tasse à café. La propriétaire a la fermeté et les prix des grandes circonstances. Nous ne reviendrons là que si nous ne trouvons vraiment rien d'autre.

Voici pourtant, dans un lacis de rues sans ciel, près de San-Gio-Chrisostomo, une petite maison Renaissance, exquise de lignes et de couleur. On en a fait une auberge, et comme elle est en face du théâtre Malibran, elle en porte le nom. Le salon est décoré des portraits d'acteurs en tournée, ce qui est toujours un peu sinistre. On songe aux *Ratés*. Le *Danieli*, le *Bauer*, le *Grand Hôtel* sont loin. Mais il n'y a pas le choix. Essayons l'hôtel des Ratés. Dieu est grand, il reste des chambres, elles sont convenables, et nous y ferons un jour un déjeuner vénitien délicieux. Il est six heures du soir et nous nous écroulons fourbus par quatre heures de marche dans Venise. Le lendemain matin, un Anglais affolait l'unique servante des étages et faisait retentir les échos de l'auberge en criant : "Barman ! Barman ! Barman !"

L'Exposition Tintoret

Pourquoi cette foule à Venise ? Le seul été, triomphant de la Méditerranée à l'Adriatique, suffit-il à l'expliquer ? Ou faut-il invoquer cette vaste Exposition Tintoret pour laquelle toute l'Italie fait une propagande énorme, et qui succède, au Palais Pesaro, à l'Exposition du Titien d'il y a deux ans ? Allons-y voir, en tout cas, bien que les peintres de ce temps, fastueux et admirés, me touchent bien moins que ceux de l'admirable quinzième siècle qui,

des Flandres à Sienne, vit s'épanouir un art dont plus personne, dans l'avenir, ne retrouvera la pureté.

A dire vrai, pour avoir une idée complète du Tintoret, il faut aussi aller au Palais ducal voir *Le Paradis*, la toile géante qu'on admire comme on admire un tour de force, mais à quoi je crois bien qu'il faut préférer les deux esquisses miraculeuses du Louvre et du Prado. Il faut encore aller à l'école Saint-Roch, que Jacopo Robusti décora de plus de soixante tableaux, et qu'on n'a pas voulu dégarnir, sauf d'une Annonciation en ogive, où, parallèlement à la Vierge qui se penche sur sainte Elisabeth, se penchent un arbre et un vieillard. C'est aussi à Saint-Roch que se trouve une des toiles les plus grandioses du vieux maître, sa Crucifixion.

Pour le Palais Pesaro, on a dépouillé l'Académie et les églises de Venise, où ses tableaux étaient le plus souvent mal placés. On a réparé, nettoyé trois d'entre eux, qui sont la découverte de l'Exposition : une Cène très belle, un Miracle du paralytique et un Baptême du Christ, un peu trop dramatiques à mon goût. Peu de tableaux fournis par l'étranger (le Prado en avait d'étonnants). Mais voici, visible enfin, l'extraordinaire Cène de Saint-Georges-le-Majeur, sous des anges qui soufflent l'orage, avec son éclairage inquiétant, ses grands espaces vides autour de la table.

Voici le très grand chef-d'oeuvre qu'est le Jardin des oliviers, où je n'aime peut-être pas beaucoup le Christ penché sur le calice, mais où, dans un fouillis de branchages, dorment les apôtres, et où sous les feuilles éclaboussées par la lueur des torches, approchent les soldats conduits par Judas. Chef-d'oeuvre incomparable où le Tintoret retrouve tous les éléments de son génie : la nuit, la lumière, la forêt et le drame.

Tout le reste, on se sent d'abord agacé par ces compositions géantes, ces gestes excessifs, ceux du Titien, presque de Véronèse, aussi ce mélodrame de la peinture. Comme il manquait de simplicité ! Et puis, le plus beau reste ce qui était à l'Académie, la légende de saint Marc, le grand diable de saint dégringolant du ciel les pieds en l'air pour sauver un esclave, les toiles connues. D'autres tableaux religieux sont aussi froids et aussi assommants que dépourvus de foi et de chaleur. Mais soudain, quelque merveille éclate, un feuillage traversé de lumière, comme la Marie Madeleine de Saint-Roch, un beau vêtement, les Turcs enturbannés qui regardent monter la petite Vierge Marie dans la Présentation au Temple, et enfin, trop rare merveille, les nus féminins, gras, laiteux, éclatants d'une douce clarté. Il y a Adam et Eve, que l'on croirait du Corrège, il y a *L'Enlèvement d'Arsinoé*, où une femme blanche tombe dans les bras d'un personnage en armure sombre, il y a surtout la merveille jadis prêtée par Vienne à l'Exposition d'art italien de Paris, le chef-d'oeuvre du Tintoret sans conteste, *Suzanne au bain*. Se lasserait-on de la contempler ? Ce grand corps est si pur et si doux, dans cette lumière adoucie par le feuillage... Au-delà des branches, des bassins où flottent des cygnes, où boivent des cerfs magiciens. On n'a jamais rien composé de plus merveilleusement charnel, de plus riche tapisserie sensuelle.

Après cela, que ne pardonnerait-on pas à ce grand manieur de foules, à ce dramaturge excessif ? Le voici, tel que le représente son portrait venu du Louvre : vieux bougon barbu, à qui ressemble-t-il (mais il n'a pas un si beau front) ? Au père Hugo en personne. Et c'est peut-être une sorte de père Hugo aussi, récompensé au milieu de ses excès par quelques grâces divines.

De *Mostra* en *Mostra*

Si cette splendide exposition Tintoret attire beaucoup de monde, il ne faudrait pourtant pas croire qu'elle est la seule. Le vocable le plus utilisé en Italie, cet été, est le mot de "Mostra" qui signifie exposition. Il y a des Mostra partout : à Turin, une Mostra du Baroque piémontais, à Vérone, une Mostra de la pêche et des confitures et compotes d'icelle, à Rome, une Mostra della Romanita, naturellement. Et j'en passe cinquante : il n'y a pas de wagon de chemin de fer, pas de gare, qui ne nous avertisse de quelque organisation de ce genre.

A Venise même, il ne faudrait pas oublier qu'au Palais Rezzonico on a installé une Mostra du dix-huitième siècle, consacrée aux fêtes et aux masques.

C'est une pure merveille. D'abord, parce que le Palais Rezzonico est ravissant, avec son mobilier ancien, ses reconstitutions d'intérieurs, ses petits tableaux de Longhi, ses soieries vertes et douces, et sa reconstitution de la célèbre villa des Tiepolo. Ces peintres insupportables de divinités roses gigotant dans un ciel bleuâtre ont pourtant peint à fresque, pour eux-mêmes, des masques dansant, des menuets, des satyres, dans des tons gris et doux qui sont des chefs-d'oeuvre de grâce savante. Et puis, au deuxième étage, d'où l'on voit les toits de tuiles de Venise et ses jardins intérieurs, à côté de la pharmacie, des costumes, du théâtre de marionnettes, on a installé l'exposition des tableaux qui ont représenté les fêtes de Venise.

Certains sont simplement amusants et gracieux. Mais il y a de beaux Canaletto, rutilants de soleil et de dorures, et il y a surtout quelques toiles de Francesco Guardi. Ce peintre étonnant, auquel il ne semble pas qu'on fasse la place qu'il mérite, avait été pour beaucoup, sans doute, une des révélations de l'Exposition d'art italien de Paris. Personne, avant lui, n'avait joué de la lumière avec cette virtuosité, cette science toute moderne. Tantôt, dans ses intérieurs, dans la manière de peindre les costumes de ses personnages, il rappelle un peu le Goya des tableaux de cour, si chatoyants, si lumineux, mais sans le génie caricatural de l'Espagnol ; tantôt, ce sont les impressionnistes qu'il annonce. Il fait tomber le soir bleu et gris sur la place Saint-Marc, ailleurs presque la nuit, lorsque se promènent des seigneurs poudrés, que l'ombre rend mauves. Il jette sur ses toiles une sorte de magie argentée, de mélancolie gracieuse. Et puis, soudain, il éclaire à cru, dans un petit rio vénitien, un mur jaune ou gris, une veste de gondolier. Ici il rappelle Vermeer de Delft, là il annonce Claude Monet.

Je me demande s'il ne faudrait pas un jour organiser une exposition consacrée à Francesco Guardi, dans ce même Palais Rezzonico, pour qu'on s'aperçoive enfin qu'il s'agit d'autre chose que d'un petit maître. Cette Mostra du dix-huitième siècle, en tout cas, qui ne me parait pas assez fréquentée, est une des perles de Venise cet été.

En cherchant la tour penchée

Il reste d'autres merveilles, assurément, dans cette ville tant vantée, tant décrite, et dont on s'étonne que certains croient en avoir une idée après l'avoir parcourue deux jours. Connaissent-ils seulement le plus charmant de Venise, ces immenses quartiers populaires, remplis d'échoppes à tomates et à courgettes, et où vit, entre des murs lugubres, dans des rues étroites et sur des canaux pourris un petit peuple chantant, rieur et courageux ? J'avoue que ces couleurs, cette tristesse un peu pesante du décor me touchent beaucoup plus que la belle succession des palais du Grand Canal.

Et puis, dans toutes les rues, dans une église Renaissance ou jésuite (Venise vous réconcilie, si ce n'est déjà fait, avec tous les baroques du monde), se cachent des tableaux un peu perdus des plus grands peintres qui aient été. Voici Saint-Georges dei Schiavoni, à quoi rêvait le petit Proust. Elle est déserte, cette chapelle de Sansovino. Mais c'est là que se trouvent les plus beaux Carpaccio, moins parfaits que la *Sainte Ursule* de l'Académie, mais plus frais peut-être, plus émouvants : les légendes de saint Georges, de saint Tryphon et de saint Jérôme. Quelle belle et patiente volonté d'enlumineur, quelle imagination dans ces costumes orientaux ! Mais aussi quelle exactitude dans ce désert, orné de palmiers secs, de murs pauvres, où vient mourir le saint, comme meurt dans une ville coloniale un administrateur du XXe siècle. Quand fera-t-on, aussi, une exposition de Carpaccio, le plus grand des peintres de Venise, ce jeune et charmant génie qui unit la limpidité des maîtres du XVe siècle et la richesse de composition et de lumière de ceux qui le suivent ?

Il est vrai qu'ils se moquent bien de Carpaccio, tous ces touristes occupés à se photographier au milieu de la place Saint Marc. Voici tout un groupe d'Anglais : l'un d'eux s'est accroupi, il a mis du grain sur sa tête, il attend que les pigeons viennent le picorer. Mais les

pigeons n'ont pas lu les récentes lettres échangées entre le Duce et M. Chamberlain, ils restent anglophobes, et l'Anglais à quatre pattes leur court après et les supplie.

Pourtant, comme toutes les nations sont représentées, c'est à un Français, sans doute, que j'ai entendu prononcer les plus belles phrases. Il descendait du Campanile hideux, qu'on devrait bien abattre, et il demandait d'un air doux à l'un de ses compagnons :

- Mais cette fameuse tour, nous ne l'avons pas vue.

- Quelle tour ?

- La tour penchée de Pise.

- Elle est à Pise, voyons !

Il réfléchit, hocha la tête, et admit :

- C'est vrai, elle est à Pise, par le fait.

Puis, après un silence, il demanda :

- Où est-ce, Pise ?

- C'est tout à fait dans le sud de l'Italie, dit un homme renseigné. Nous n'y allons pas. Nous avons vu la Lombardie, la Vénétie, maintenant nous allons en Suisse.

- Ah! nous allons en Suisse !

Et je ne savais ce qu'il fallait admirer le plus, de celui qui plaçait Pise dans le sud, de celui qui cherchait la Tour de Pise à Venise, ou surtout de celui qui était parti en croisière sans savoir où il allait. Peut-être, si on lui avait parlé des amants de Venise, eût-il demandé :

- Qui est-ce ?

Et je ne sais pas trop, ma foi, ce qu'il eût fallu lui répondre. Quand on se promène sur le Grand Canal, les gondoliers ou les guides montrent d'un air respectueux le Grand Hôtel :

- C'est ici qu'est descendu le chancelier Hitler quand il est venu voir le Duce.

Et devant le lieu historique, (plein d'Anglais, aujourd'hui, comme tous les hôtels), je me rappelle que Paul Morand a justement appelé Hitler et Mussolini les Amants de Venise. Est-ce encore à eux que l'on pense, aujourd'hui que l'axe Rome-Berlin a envie de former une croix avec l'axe Paris-Londres, si l'on en croit certains journaux ? Mais non, on fait comme partout, on pense aux autres amants de Venise, échoués, eux aussi, sur "l'affreux Lido" du poète, et les journaux italiens consacrent des colonnes à David et à Wallis, et l'on vend des biographies de Mrs Simpson, en toutes les langues, et de tous les formats. L'autre jour, on racontait qu'une dame, à bord d'un bateau, avait laissé tomber son sac dans la lagune, et que le duc de Windsor avait plongé tout habillé pour aller le lui chercher. Je ne sais pas si David et Wallis sont bien tranquilles sur leur plage envahie par l'Angleterre et l'Amérique ; cela m'étonnerait. Mais je puis bien jurer que l'émotion causée par leur mariage n'est pas encore tout à fait calmée.

Petits romans du Patriarche

Je n'ai pas osé demander de quel oeil le patriarche de Venise voyait s'installer dans son diocèse le couple le plus célèbre de l'univers. C'est que le Patriarche, que je respecte de tout mon coeur, est certainement l'une des personnalités les plus marquantes de la cité. On prononce son nom avec une certaine crainte, et on baisse la voix en signe de vénération. Au café, l'autre jour, des Suisses interrogeaient le garçon sur les plaisirs de Venise. "Oh ! non, répondait-il, il n'y a pas de casino. Il faut aller au Lido pour cela. Ici, le patriarche ne veut pas. Il est très religieux, vous savez, le patriarche. (Je suppose qu'il a voulu dire qu'il était très strict, aucun doute n'ayant jamais été émis raisonnablement sur l'orthodoxie de ce vénérable évêque). Il n'aime pas beaucoup, non plus, qu'on se promène en gondole la nuit. Il ne veut pas qu'on s'embrasse dans les rues. (Je puis certifier que les ordres de Son Eminence ne sont pas toujours respectés). Il veut beaucoup de morale, beaucoup de morale."

Les malheureux Suisses avaient l'air fort désemparés. Si j'avais osé, je leur aurais conseillé un tour dans les vieilles rues, autour des églises. Ils auraient contemplé les effets de la propagande personnelle du Patriarche. On sait que les fascistes adorent les inscriptions, et tous les voyageurs en Italie en ont rapporté de fort belles. En voici une, que je ne connaissais pas, et qu'on peut dédier à tous les nationalistes : "Un fasciste ne renie pas sa

patrie, il la conquiert." Et partout, naturellement: ‘‘Vive le Duce’’ (Vive s'écrit en abrégé par une sorte de W), ‘‘Vive le roi’’, 'Vivent les volontaires" et même "Vive la milice ferroviaire". Tout cela dûment imprimé sur des bandes de papier. Je n'ai vu, dans toute l'Italie du Nord, que deux inscriptions manuscrites, très souvent répétées. L'une était *Viva Guerra*, qui ne veut pas dire ‘‘Vive la guerre’’, mais salue un coureur cycliste. L'autre était *Viva Binda*, qui ne désire point honorer l'auteur de *La Trahison des clercs*, mais un autre coureur cycliste, sans doute.

Le Patriarche a probablement jugé que les inscriptions fascistes n'étaient pas suffisantes pour élever l'âme du peuple. Et l'on voit donc, autour des églises, des bandes de papier qui proclament : ‘‘Vive le Patriarche’’, ‘‘Vive notre paroisse’’, ‘‘Vive notre évêque’’, et même ‘‘Vive le nouveau curé’’, ce qui est peu aimable pour l'ancien, et assez comique. Je dois dire que ces inscriptions étaient la plupart du temps déchirées. Que M. Mauriac n'aille pas en conclure qu'on les trouve séditieuses, et que le fascisme pourchasse le Patriarche.

Néanmoins on peut dire que sans le Patriarche, Venise ne serait pas tout à fait la même, en cet an 1937, et que ce serait dommage. Dans les églises, il a répandu les avis, en quatre langues, proscrivant les femmes sans chapeau et les hommes sans "jaquette" (rassurez-vous, il ne s'agit que d'un veston). Quand les entrées sont gratuites, personne ne fait attention. Mais, quand il y a un gardien, il se pose parfois à lui de douloureux cas de conscience.

L'un de nous eut envie de revoir les Titiens des Frari. Il s'y rendit sur le coup de deux heures de l'après-midi, dans la tenue qu'exigeait le soleil, c'est-à-dire sans veston et coiffé d'une visière verte de joueur de tennis. Un petit frère, qui percevait la lire d'entrée, l'arrêta avec désespoir et lui demanda s'il était venu à pied. Sur réponse affirmative, il hocha la tête pour dire qu'il se rendait bien compte de la chaleur, et s'informa pour savoir si le candidat aux Titiens n'avait rien pour couvrir ses bras, qui étaient nus jusqu'au coude.

- Je n'ai rien.

Le petit frère agita ses manches, prononça quelques phrases mystérieuses et finit par sortir son mouchoir et se le mettre sur le bras. On comprit, on s'exécuta. Un bras était couvert, mais l'autre ? Le petit frère, à nouveau désespéré, se gratta le front, sourit, et désigna la visière verte. Le visiteur ahuri ne comprenait pas. Il finit pourtant par se rendre à l'évidence : le petit frère lui conseillait de pendre à son bras cette visière large de cinq centimètres. Dieu et le patriarche regarderaient à l'intention. Et il alla contempler les Titiens, un mouchoir sur l'avant-bras gauche et une visière de tennis sur l'avant-bras droit, au grand étonnement des autres touristes. Ainsi avait été tranché le plus grave cas de conscience qui se soit jamais présenté à l'esprit d'un disciple fidèle du patriarche.

Voici Venise

Avec ou sans Patriarche, avec ou sans duc de Windsor, Venise reste pourtant Venise, la plus insolite et la plus accablante des villes. A errer à travers ces marchés somptueux, le long des *rii* verts où court une algue fuyante, le long des larges *fondamenta* déserts qui bornent la ville, aux *Zattere* en face la *Giudecca*, ou devant ce cimetière orné de portes monumentales qui surgit de l'eau comme le château même de la mort, on comprend qu'on ne connaîtra jamais parfaitement cette cité unique. Ses peintres en ont reproduit les fêtes, les ciels, les mascarades, d'autres sans doute les joies et les tristesses populaires. Ce qu'il faut savoir d'abord, c'est qu'elle n'est pas simple, qu'elle ne se laisse pas définir d'un mot, qu'on la retrouve aussi bien dans ses richesses que dans ses pauvretés, dans ses canaux que dans ses jardins banlieusards, un peu pelés, où sèche le linge, et que l'on aperçoit parfois d'une fenêtre. C'est Venise, tout aussi bien, cette étendue serrée de toits marron, vue du haut du Campanile, sans un *rio*, sans une rue, aussi entassée qu'une ville arabe. C'est Venise, cette eau où la terre affleure, cette eau qui n'a pas la couleur de la mer si proche, et que l'on a colonisée comme on colonise un désert, et où surgissent, ici et là, une petite ville, un arsenal, une église, un entrepôt, une fabrique, un phare.

C'est Venise, ces longs murs des *Zattere*, avec leurs petits cafés tristes où boivent les matelots, et c'est Venise encore ce ghetto lugubre avec sa synagogue de la Renaissance, et c'est Venise, ces places désertiques devant les églises, où pousse l'herbe autour d'un puits toujours fermé. C'est Venise, ce soleil, et c'est Venise, cette pluie. Car Venise a d'autres trésors que ses palais, ses tableaux merveilleux, ses soirs peints par Guardi, ses miracles de Gentile Bellini, ses fêtes de Canaletto, ses saints du Tintoret, ses Vierges du Titien. Venise a ses visages innombrables, son coeur surnaturel, que rien ne pourra jamais enfermer et limiter.

13 août 1937

DE L'AMOUR DES POMPIERS

Dans vos lettres privées, ma chère Angèle, que je garde auprès de moi, comme dans les romans, en un secrétaire de bois de rose, il vous est arrivé de vous moquer de certaines railleries adressées aux formes de l'art que vous jugez moderne. A qui n'est pas perclus d'admiration devant les efforts de M. Edouard Bourdet à la Comédie Française, vous dites : ‘‘Vous préférez donc Mme Colonna-Romano ?’’ A qui blague M. Baty, vous répliquez : "On voit bien que vous n'aimez que M. Bernstein !" Les contempteurs de Picasso sont par vous accusés de préférer Luc-Olivier Merson, et ceux de M. Gide, les romans de M. Marcel Prévost. Il y avait déjà longtemps que je désirais vous écrire à ce sujet, et les vacances me paraissent singulièrement propices à ce genre d'examen.

D'autant plus que, revenant à la charge, vous me dites avoir lu dans votre journal que l'Allemagne organise des expositions d'art "dégénéré", retire des musées les tableaux d'après-guerre, et que Hitler, critique d'art, vient de condamner l'impressionnisme, le cubisme et toutes les écoles en "isme". Malicieusement, vous me demandez mon opinion. Je vous la dirai très franchement. Que le chancelier Hitler se fasse critique d'art, cela me choque, et je ne crois pas que Mussolini donnerait dans ce travers. Que pour lui l'impressionnisme soit un art d'avant-garde, c'est preuve d'un esprit bien attardé, bien bourgeois, et pour tout dire bien primaire. Je suis très inquiet, aussi, d'entendre employer l'épithète de dégénéré.

On a traité de dégénérés les plus grands peintres du siècle dernier, qu'il s'agisse de Renoir ou de Cézanne. On a traité de dégénéré Baudelaire. Mais que, d'autre part, il y ait là une part considérable de snobisme, de dégénérescence du goût, de sottise morbide dans l'admiration de l'après-guerre pour les sous-produits du cubisme et du surréalisme, cela me parait tout à fait indéniable. Je trouverais tout à fait insupportable que l'on brimât sous prétexte de morale ou de santé, un grand artiste. Je regarderais d'un oeil très froid exposer aux railleries et même brûler les tableaux adorés par l'esthétisme exaspéré de l'après-guerre. La peinture ni l'écriture ne sont respectables en soi. Ce qui est respectable, c'est l'art de peindre ou l'art d'écrire, et il est attristant de devoir rappeler des vérités premières de cet ordre. Maintenant, ma chère Angèle, je préfère de beaucoup que l'Etat ne s'en mêle pas. Totalitaire ou non, j'ai toujours peur que l'Etat ne tourne ses regards vers Luc-Olivier Merson. Je ne connais guère que l'architecture où il réussisse à faire passer sa marque, bonne quand il a du goût, mauvaise quand il n'en a pas, et sans Etat, après tout, pas d'architecture.

Mon opinion, ma chère Angèle, ne saurait donc trop vous surprendre. Quand nous disons du mal de M. Baty, ce n'est pas que nous ne le trouvions trop hardi. C'est peut-être que nous le voyons verser dans un pompiérisme gracieux, car il y a des pompiers de toute sorte. Ce n'est pas que nous lui préférions M. Emile Fabre, car M. Emile Fabre n'existait pas, et M. Baty existe. Là est le point.

Attaquer, même avec violence, tel ou tel snobisme, ne veut pas dire qu'on se délecte au conventionnel. D'abord parce qu'il y a aussi une convention du snobisme, et puis parce qu'il y a ce qui existe et ce qui n'existe pas. Pour citer des noms, je puis dire du mal, beaucoup de mal de M. Gide. Mais je sais bien que M. Gide compte, et que M. Marcel Prévost ne

compte pas. J'irai même plus loin : je puis me sentir agacé, exaspéré, par toute une mauvaise littérature issue du pirandellisme (je mets à part Pirandello lui-même, que j'admire fort), il n'empêche que cette mauvaise littérature est relativement vivante, alors que la mauvaise littérature du Boulevard, la mauvaise littérature "parisienne" ne l'est pas. Ce qui arrive, et qui vous trompe, est que parfois les tenants de cette avant-garde tant discutée nous paraissent à nous singulièrement en retard. Si je n'aime pas beaucoup *Les Ratés*, ce n'est pas que M. Lenormand me paraisse trop neuf, c!est qu'il me parait trop vieux, et que sa pièce est un mélodrame. Je n'ai pas pour Picasso, depuis bien des années, encore que mon incompétence soit très humble, un amour sans limite. J'aime le Picasso de 1908, celui des adolescents grêles et gris, des pitres, des savoureuses compositions humaines. Mais, aimé ou non, je sais bien que Picasso c'est, dans notre temps, quelque chose qui existe, et je ne vais pas pour cela le brûler sur l'autel de tel peintre bien-pensant, consommé par plusieurs Académies.

Que l'on ne se méprenne donc point, ma chère Angèle, sur certaines attaques. Il arrive que de vieux messieurs bien mis flattent doucement la chevelure de jeunes gens, parce que ces jeunes gens ont dit du mal de leurs aînés immédiats, ont haussé les épaules devant la littérature, la musique, la peinture à la mode depuis quelques années. Mais il faut que les vieux messieurs bien mis en prennent leur parti : ce n'est pas pour eux, ce n'est pas pour ce qu'ils représentent, que nous nous montrons sévères envers les autres. Car les autres, pour quelque temps du moins, existent. Leurs erreurs, leurs excès, leurs fautes, sont parties d'un mouvement de vie et de jeunesse dont ils profitent parfois encore. Les vieux messieurs ne sont que de vieux messieurs. Si la jeunesse attaque l'avant-garde, ce n'est pas pour se rallier aux pompiers, c’est parce qu'elle trouve l'avant-garde déjà menacée par les pompiers, et surtout qu'elle espère mieux qu'elle.

20 août 1937

PRÉSENCE D’UNE OMBRE

Dans son Histoire de la Littérature française, Albert Thibaudet distingue entre la présence et la situation : il y a une présence de Baudelaire, dit-il, mais une situation de Hugo. Le mot me parait convenir assez bien pour caractériser ce qui demeure auprès de nous d'un fantôme disparu. Pascal et Montaigne, ou Cervantès, servent toujours aux hommes, leur apportent toujours des rêves et des sujets de discussion. Voltaire, lui, ne nous trouble plus. Tout au long du XIXe siècle surgissent ainsi les présences mystérieuses de poètes dont on fait des figures exemplaires, qui jalonnent et indiquent les différentes routes de l'infini : présence de Baudelaire, présence de Rimbaud. On n'est pas forcément des plus grands à devenir ainsi symbole. Mais on est à coup sûr de ceux qui touchent le plus, qui restent unis aux vivants par une affection presque fraternelle. Parmi les derniers venus, si Proust oscille entre la présence et la situation, si Péguy est éternellement présent, je crois que le fantôme qui prend de jour en jour un aspect plus saisissant est celui du poète autrichien Rainer Maria Rilke.

Les livres se succèdent, qui tentent de rapprocher de nous le plus attachant des hommes : traductions des *Elégies de Duino*, souvenirs de la princesse de *Tour-et-Taxis*, le Rilke vivant de M. Maurice Betz (l'admirable traducteur des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* et l'introducteur de Rilke en France), et enfin les *Lettres à un jeune poète* qu'ont traduites Bernard Grasset et Rainer Biemel, et pour lesquelles le premier a écrit de si belles "Réflexions sur la vie créatrice". Goethe, avec quelque raison, pensait que la poésie, contrairement à l'opinion courante, est la chose du monde la plus traduisible. On le croirait volontiers, à voir la dévotion qui entoure de temps à autre, à travers le monde, un poète étranger, et qui en fait si vite une des images de notre destin. Le tendre et mystérieux Rilke est de celles-là, et il ne sera plus permis, bientôt, de parler de l'art, de la poésie, de leurs apôtres et de leurs martyrs, sans nommer cet enchanteur timide et toujours étonné.

Ces *Lettres* qu'il écrivit à un jeune poète qui lui demandait conseil sont les plus propres à donner de son esprit et de son coeur l'image la plus juste. Mme Monique Saint-Hélier, qui a écrit aussi de si belles pages sur Rilke, explique que si un ange apparaissait à Valéry, Valéry le regarderait avec attention et le comprendrait entièrement mais Rilke lui tendrait la main et lui sourirait. Personne n'a jamais plus sincèrement tendu la main aux merveilles de l'univers et souri à la création.

C'était pourtant un ‘‘homme de solitude’’, et l'évangile de la solitude est celui qu'il prêche avec la plus inébranlable constance. "Aimez votre solitude, écrit-il à son disciple, supportez-en la peine ; et que la plainte qui vous en vient soit belle." On imagine que c'est cet accent qui a dû toucher Bernard Grasset et lui inspirer ce chef-d'oeuvre de traduction, d'une pureté, d'une aisance si véritablement magistrale.

Toujours attiré par ce qui en l'homme cherche à survivre, il a reconnu chez Rilke ses idées sur l'immortalité et ce qui apparente la création littéraire et artistique au besoin d'engendrer. Mais il a vu aussi combien Rilke est tout autre chose qu'un écrivain et qu'aucun mot d'école ne saurait convenir entièrement à sa pensée. Sans doute, on s'irrite parfois, en esprit occidental, de ce qu'on devine de slave ou d'hindou, si l'on peut dire, dans ces flottements, dans cette confiance aux voix secrètes de l'univers.

Je ne dis pas que Rilke ne puisse pas être dangereux pour des âmes un peu faibles, et qu'il ne conseille un peu trop, ou ne semble conseiller, la dissolution de l'esprit. Il a apparu comme un professeur de fuite, ainsi que Proust ou que Gide. Mais ce n'est pas voir assez loin en lui, et Bernard Grasset me parait beaucoup plus proche du réel lorsqu'il définit l'auteur des *Lettres* par le mot de *charité*. C'était bien cela, en effet : Rilke était un coeur dévoré de charité, les *Cahiers* nous le prouvent bien, qui parurent soudain, dans la littérature brillante et desséchée de l'après-guerre, comme une manifestation de tendresse humaine. Charité envers tout ce qui vit, le pauvre, le malade, et encore tout ce qui a une âme, et toute chose a une âme. "Le monde est pour chacun de nous peuplé de parentés, et c'est le propre du poète que de les ressentir." Ainsi le dit admirablement Bernard Grasset, ainsi se précise dans ses commentaires la figure de cet *homme de solitude* qui fut aussi un homme de l'univers, - et de l'oscillation entre la solitude et l'universel naît le rythme même de toute grande oeuvre créatrice.

On conçoit comment, de la méditation sur un poète, on puisse arriver aux méditations sur toute poésie. Je crois que la plus belle des Lettres de Rilke est celle où il explique comment la volupté est chose grave et belle, et comment elle est analogue à la poésie : "Il est donné à l'homme de solitude de reconnaître que toute beauté, chez les animaux comme chez les plantes, est une forme durable et nue de l'amour et du désir. Je vois les animaux et les plantes s'accoupler, se multiplier et croître, avec patience et docilité, non pour servir la loi du plaisir ou de la souffrance, mais une loi qui dépasse plaisir et souffrance et l'emporte sur toute volonté ou résistance. Fasse le ciel que ce mystère, dont la terre est pleine jusque dans ses moindres choses, l'homme le recueille avec plus d'humilité : qu'il le porte, qu'il le supporte plus gravement !... Qu'elle soit de la chair ou de l'esprit, la fécondité est *une* : car l'oeuvre de l'esprit procède de l'oeuvre de chair et partage sa nature... En une seule pensée créatrice revivent mille nuits d'amour oubliées qui en font la grandeur et le sublime. Ceux qui se joignent au cours des nuits, qui s'enlacent dans une volupté berceuse, accomplissent une oeuvre grave. Ils amassent douceurs, gravités et puissances pour le chant de ce poète qui se lèvera et dira d'inexprimables bonheurs."

Ce texte de Rilke et cette traduction sont choses si belles qu'on a peine à s'arrêter de citer. Tous ceux qui ont connu le poète ont été sensibles chez lui à un charme humain, à une tendresse inquiète, qui en faisaient un être unique. Mais le miracle commence - il ne se produit que pour ceux qui en sont dignes - lorsque, après la mort, le même visage parait, à ceux qui ne l'ont pas connu sur cette terre, aussi fraternel et aussi touchant. Nous qui n'avons pas vu Rilke, il nous suffit de lire la moindre de ses phrases pour être touchés par elle et pour être touchés comme nous toucherait la phrase d'un ami. L'amitié est la meilleure récompense du créateur.

Nous attendons désormais que l'on transcrive pour nous l'oeuvre lyrique de Rilke en son entier. Je crois que va paraître bientôt une traduction de Mme Albert-Lazard, dont j'avais lu jadis quelques fragments extrêmement beaux. On y verra, comme partout, que le souci majeur du poète avait été de faire de sa vie, ainsi qu'il l'a dit lui-même :

Une heure qui sourit entre toutes les autres
Et se tait devant l'Eternel.

Sourire, parole, murmure et silence, c’est tout cela à la fois que nous donne son ombre. On découvre aujourd'hui Rilke, à seize ans, comme on découvrait Rimbaud voici trente années, avec cette même passion, ce même tremblement, auxquels on reconnaît non point les poètes maudits, mais les poètes élus, ceux qui enseignent le monde et l'éternité à la fois à la jeunesse.

27 août 1937

LE MANIFESTE DES DUPES

Les chanoines qui ont protesté contre le bombardement de Guernica et les crimes nationalistes n'ont jamais existé.

On se souvient peut-être, bien que l'événement ait été de peu de conséquence, de certain manifeste des "intellectuels catholiques" dont les marxistes, russes, français ou espagnols, firent naguère grand cas. A vrai dire, parmi ces fameux intellectuels, on ne pouvait guère honnêtement citer que MM. Mauriac et Maritain, au milieu d'une foule d'inconnus. Ils se lamentaient sur le sort des Basques livrés à Franco et, avec un art savant, mettaient sur le même pied les communistes et les affreux nationalistes, également coupables, également ennemis de L'Eglise. Par ailleurs, on faisait grand cas aussi, dans le camp de ces messieurs, de certaines protestations signées du chapitre de Guernica, et protestant contre les fameux avions hitlériens qui avaient incendié la ville. M. Maritain, le "Traité des Anges" en main, démontrait que c'était là une utilisation pernicieuse de la faculté de voler en l'air, et M. Mauriac, sacristain hanté de mauvais rêves, promulguait au *Figaro* des mandements dépourvus d'indulgence.

Je Suis Partout a signalé le premier à ses lecteurs, voici plus d'un mois, l'admirable réponse des catholiques basques à leurs calomniateurs. Il a également signalé la lettre collective de l'épiscopat espagnol, signée de deux cardinaux et de la plupart des prélats. Il a publié le récit des atrocités qui ont coûté la vie, en six mois, "à dix-sept mille prêtres et religieux et à onze évêques". Nous ne voudrions pas nous immiscer dans des querelles religieuses qui ne nous regardent point. Mais ces seuls chiffres ne suffisent-ils pas à nous montrer le devoir de tout homme civilisé, et l'immense duperie, ou l'immense hypocrisie, de ceux qui veulent encore tenir la balance égale entre les deux partis ?

Qu'on nous permette donc de revenir sur la question. Avant de disparaître, *Sept* avait été obligé de publier intégralement le manifeste des évêques, en l’entourant d'ailleurs de commentaires confus. *Sept* a fait assez de mal à la pensée et à la vie françaises pour que nous l'enterrions sans fleurs et sans couronnes. Mais M. Mauriac, qui se targue de tant d'impartialité, M. Mauriac, qui, au-dessus de toutes les mêlées, depuis toujours, s'enivre de l'encens des vieilles filles agitées et des jeunes garçons amateurs d'inquiétude, qu'a-t-il pensé, lui, de ces phrases qui ne prêtent point à double sens ?

Les évêques espagnols ne désirent point tenir la balance égale entre le crime et la réaction contre le crime. Ils affirment que la révolution marxiste eût éclaté dans tout le pays, si Franco ne l'avait prévenue. Ils déclarent formellement que *tous les moyens légaux ayant été épuisés, il ne restait plus d'autre recours que celui de la force pour maintenir l'ordre et la paix*. Ils rappellent qu'en mai 1931, en octobre 1934, on incendia les églises et on assassina les prêtres, que de février à juillet 1936 *on détruisit et on profana 411 églises et l'on commit environ 3000 attentats graves de caractère politique et social, faisant présager la ruine totale de l'autorité publique*. Ils affirment que la guerre actuelle est *une course de vitesse entre le bolchevisme et la civilisation chrétienne*. Ils concluent ainsi :

Aujourd'hui, il n'y a en Espagne d'autre espoir de reconquérir la paix et la justice et les biens qui en dépendent que le triomphe du mouvement national.

On entend parfois de braves gens, que le bicorne et le chapelet de M. Mauriac intimident, se demander si vraiment leur devoir de catholique n'est pas de se méfier des nationalistes comme des marxistes, et de se retirer sur la montagne ou sous la coupole pour s'y livrer aux analyses sans danger, et s'amuser à ces histoires d'héritage et d'adultère qui sont le plaisir majeur des Français. Nous n'aurions pas osé leur répondre, sachant que M. Benda est le seul Père de l'Eglise agréé par *L'Aube*. Les évêques espagnols ont fait entendre une voix plus autorisée que toutes les autres. M. Mauriac l'entendra-t-il ?

Il peut bien nous jurer, à coup sûr, que personne plus que lui n'a stigmatisé les crimes des rouges. On le voit mal, au *Figaro*, offrant sa bénédiction aux incendiaires, et on ne le lui pardonnerait pas à Bordeaux. Et déjà on l'entend qui s'agite, qui proteste, qui invoque l'arbre de la liberté des villages basques. Nous avons nos évêques, mais il a ses chanoines, et bientôt ses amis nous rappellent leurs larmes, leurs plaintes, lorsqu'on a brûlé Guernica. Nous n'avons qu'à nous effacer, qu'à rentrer sous terre.

Hélas ! ce n'est pas dans un journal de combat, c'est dans *La Libre Belgique*, quotidien catholique, que nous trouvions tout récemment, il n'y a pas quinze jours, un document qui vaut aussi qu'on s'y arrête : c'est une lettre du chapitre de la cathédrale de Vitoria (provinces basques) "protestant contre les mensonges, les faux et les omissions d'un document attribué par les rouges à des prêtres basques". Cette lettre a été adressée, le 18 juillet dernier, à S. E. le cardinal Gomas, primat des Espagnes, archevêque de Tolède. Elle rappelle les crimes des marxistes, leur politique résolument antireligieuse, et elle déclare avoir lu avec "douleur et surprise extrême" le document "adressé à Sa Sainteté par les soi-disant représentants du clergé basque". Passons sur la dénonciation que fait le chapitre de Vitoria des mensonges touchant la liberté des cultes et la situation des prêtres. Mais comment M. Mauriac ne lirait-il pas avec un petit sursaut la phrase suivante :

"Quant à certains noms, apposés comme signature avec la mention *chargé de la paroisse de*… il a été vérifié que les prêtres en question étaient précisément absents, ayant dû se cacher ou s'enfuir à cause des vexations, emprisonnements et assassinats auxquels ils étaient exposés"

Alors, le manifeste des intellectuels catholiques? les nobles protestations de M. Maritain ? le stylographe d'encre bénite de M. Mauriac ? Alors, l'indignation contre le bombardement de Guernica, contre l'étatisme impie, contre la divinisation d'un parti, contre la guerre sacrilège ? Tout cela reposait sur un faux ? sur des signatures imaginaires ? Qu'attendent MM. Mauriac et Maritain pour aller à Saint Jacques de Compostelle, la corde au cou, les oeuvres de saint Thomas en équilibre sur la nuque, demander pardon à tous les saints, et s'entendre condamner à lire "Les Trois Réformateurs" et "L'Enfant chargé de chaînes" en guise de pénitence ?

Sans doute, en de tels sujets, plaisanter peut paraître hors de propos. Mais si l'on veut prendre au sérieux une affaire aussi grave, où sont engagés l'honneur, la foi, l'intelligence et la sensibilité humaines, comment traiterons-nous ceux qui ont eu la cervelle assez légère ou l'hypocrisie assez forte pour utiliser l'influence que la sottise contemporaine leur a accordée et pour duper tant de malheureux ?

Certes, tous ne s'y laissent pas prendre. J'imagine que M. Mauriac aura lu avec contrition, dans ce même *Figaro* où il publie ses homélies, l'admirable article qu'y a publié vendredi dernier son maître Paul Claudel. Nous ne sommes pas toujours d'accord avec Claudel. Ce grand poète n'a pas toujours été un excellent politique. Mais il sait ce qu'est l'Espagne, il l'aime du plus profond de son coeur et de sa foi. Il a consacré à sa gloire son drame merveilleux du "Soulier de satin", et devant les maux affreux dont souffre le plus exaltant pays qui soit au monde, la terre de l'épée et de la croix, la terre de la rose arabe et du cilice chrétien, il n'a pu retenir son indignation. Il salue, lui aussi, ce manifeste des évêques où il trouve, dit-il, "des arguments théologiques qui valent bien ceux de M. Jacques Maritain".

Dans le *Figaro*, il lui était difficile d'attaquer M. Mauriac. Mais nous savons que Mauriac et Maritain sont solidaires. Il rappelle la conclusion si forte des prélats donnant tout leur appui au mouvement nationaliste. Il se range résolument contre les persécuteurs de sa foi.

Nous ne désirons point diviser les catholiques. Nous ne désirons point donner des consultations religieuses. Ce n'est pas notre faute si sont engagées dans un combat terrestre tant de valeurs spirituelles. Laissons même de côté M. Mauriac, pauvre homme qui confond la chasuble et l'habit vert. Pensons à ceux qui sont pires que lui. Et sachons qu'il faut dire simplement ceci :

"On ment. On ment par parole et par omission, ainsi que le dit le catéchisme. On ment lorsqu'on cache au monde l'opinion de l'épiscopat espagnol. On ment lorsqu'on lui cache ce que pense un grand poète catholique comme Claudel. On ment lorsqu'on invente des signatures de prêtres pour abuser les esprits et les coeurs. On ment lorsqu'on apprend qu'une chose était fausse, et qu'on ne le dit pas. On ment lorsqu'on se fait complice des menteurs."

Et nous disons encore :

"On est dupe. On est dupe lorsqu'on écoute *L'Aube*, *Sept*, *L'Echo de Paris* aussi bien que lorsqu'on écoute *L'Humanité* ou *Le Populaire*. On est dupe lorsqu'on ignore que toute collaboration avec le communisme, de quelque prétexte qu'elle se voile, national ou religieux, est un crime contre la nation et contre la foi. On est dupe lorsqu'on se tait devant les menteurs et les hypocrites.''

Nous ne voulons être, dans ce journal, ni dupes ni menteurs.

3 septembre 1937

QUAND LES BELLICISTES ÉTAIENT PETITS

Je viens de lire, ma chère Angèle, une publication bien mélancolique. Les journées sont plus courtes, la chasse est ouverte, les feuilles se rouillent, l'automne est proche, c'est le moment de songer aux joies et aux tristesses d'autrefois, et à la fuite du temps. Vous vous souvenez peut-être d'une publication de jadis qui se nommait *Vu*, et qui faisait, en des époques lointaines, une vive propagande antimilitariste, anarchisante et moscoutaire. C'était le bon vieux temps de l'U.R.S.S., comme dit Jean Fontenoy. C'était aussi le temps du briandisme, de la route joyeuse de nos destinées, de la cagnotte de M. Chéron. Le cinéma muet venait de périr. Paris était sillonné de tramways, l'Exposition coloniale faisait parler d'elle. Bref, c'était notre jeunesse, sauf votre respect, ma chère Angèle. Mon Dieu, comme tout cela est loin ! C'était en 1931.

A cette époque-là, nos bellicistes d'aujourd'hui étaient petits, et *Vu* publiait un numéro spécial fort horrifique (11 février 1931) sur la guerre de demain. *La Marseillaise* de Rude, sur la couverture, y était déguisée à l'aide d'un masque à gaz, et des photographies truquées assez ingénieuses nous décrivaient les horreurs de la prochaine. J'avoue que je me suis attardé à les regarder. La Chine et l'Espagne, depuis, nous ont appris ce que c'est qu'une guerre. Franchement, cela n'a pas grand rapport avec ce que prévoyaient les pacifistes de l'époque. On nous a beaucoup terrifiés, ma chère Angèle, avec les gaz. Loin de moi l'idée de prétendre que les gaz ne sont pas meurtriers, et qu'ils ne sont pas utilisés. Mais enfin, en Ethiopie, à Madrid, à Shanghai, avez-vous l'impression que les gaz aient joué ce rôle foudroyant que l'on prévoyait il y a six ans ? A voir les guerres modernes (et pourtant l'Allemagne et la Russie les considèrent bien comme un très curieux champ d'expérience, que chacun exploite de façon méthodique), à voir les guerres modernes, on a l'impression que l'aviation y joue un rôle beaucoup plus considérable qu'en 1914, mais que les principes des autres armes restent à peu près les mêmes.

Soit dit sans déplaire aux techniciens.

C'est pour cela que ces pages d'avenir nous paraissent simplement vieillottes. Sans parler des paroles, des opinions, des photographies, des personnes qui régnaient alors sur le monde. Voici M. Paul-Prudent Painlevé, qui ouvre le numéro, voici M. Poincaré, M. Maginot, M. Dietrich, "ministre des Finances du Reich", M. Hoover. Vous vous souvenez qu'il avait existé un M. Hoover ? Voici aussi un article du général Ludendorff expliquant les alliances de la prochaine guerre. Parmi les neutres, nous remarquons l'Espagne, le Portugal, l'Irlande, les pays baltes, l'Albanie. Croyez-vous qu'un seul de ces pays ne prendrait pas parti ? La France a pour alliés les Tchèques, les Polonais, les Roumains et les Yougoslaves. C'est ce que Ludendorff appelle le système horizontal. Quant au système vertical, tenez-vous bien, ma chère Angèle, il comporte l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, l'Italie, la Bulgarie, la Turquie. Soit, me direz-vous. Mais il comporte aussi l'Angleterre et la Russie. On nous explique gravement que d'un côté il y a le système d'alliances du Grand-Orient, et de l'autre celui de l'Eglise catholique et du bolchevisme. Ah oui ! ma chère Angèle, depuis six ans, le monde a changé.

Sans doute peut-on établir quelques permanences. Joseph Staline règne déjà sur la Russie, Mussolini est pris au sérieux par tous les gens de bon sens. On nous montre une photographie où un jeune Führer, nommé Hitler, parle à quelques partisans enthousiastes. Tout cela, nous pouvons à peu près le reconnaître. Mais le reste ? Alors, Sir Oswald Mosley, interrogé par les enquêteurs, n'était pas le chef de la *British Union of Fascism*, mais un ancien ministre du cabinet Mac Donald. Alors, on croyait à l'existence de Lloyd George. Alors, von Seeckt dirigeait l'armée allemande, et Heinrich Mann représentait la "pensée" de son pays. Où sont ces temps lointains ? Nos pacifistes, à cette époque, se montraient particulièrement acharnés à démolir toute idée de patrie. L'un d'eux, célèbre depuis pour avoir réclamé "les tréteaux de l'enrôlement volontaire" pour l'Espagne, Pierre Scize, rédigeait des articles amers contre l'exploitation des guerres d'idées. "Souvenons-nous, clamait-il ironiquement, de l'héroïsme de nos aînés. Faisons taire les voix menteuses du pacifisme. Demain, peut-être, le temps des épreuves reviendra. Qu'il nous trouve trempés et forts, prêts à tout subir pour notre défense. La guerre est d'essence divine. Elle assure le triomphe des vertus fortes de la race."

Aujourd'hui, c'est sans ironie qu'il signerait ces lignes, car il ne s'agit pas de la France, mais de Moscou. En doutez-vous, ma chère Angèle ? Mais l'écrivain bolcheviste Alexis Tolstoï ne vient-il pas de publier un *ukaze* auquel M. Pierre Scize n'aurait garde de contredire, et qui dit à peu près la même chose que les propos ironiques de 1931 ? Il déclare en effet : "La plus haute joie de la vie est de sentir ses forces, quand chaque muscle joue, quand toutes les forces spirituelles s'envolent vers de toujours nouvelles réalisations. Devant nous la bataille ! Tant mieux !" Voilà ce que sont devenus nos pacifistes, à partir de l'instant où il ne s'est plus agi de leur pays, mais de la Russie soviétique. Voilà les farces auxquelles ils se livrent, sans craindre ni moquerie ni dérision. La lecture de ces pages anciennes, ma chère Angèle, ne fait que confirmer les vues les plus pessimistes que l'on puisse avoir sur la nature humaine.

10 septembre 1937

LA SEMAINE ALLEMANDE A L'EXPOSITION : LE GALA DU CINEMA
(article de Jean SERVIÈRE)

Ouverture de la semaine d'art allemand, vendredi dernier, à l'Exposition, et grand gala du cinéma. La foule des grands jours, à peine restreinte par l'été, envahissait la petite salle de "Ciné 37", nichée sous l'arche de la Tour Eiffel. Auprès de M. Walter Funk, préposé aux manifestations culturelles du IIIe Reich, la colonie allemande, les officiels et les officieux, avaient délégué leurs représentants, et M. Frederic Sieburg, le célèbre auteur de *Dieu est-il*

Français ? faisait la liaison entre les amitiés germaniques du temps de Briand et celles du temps de Hitler.

Passons sur les hors-d'oeuvre. Des actualités assez soignées, parfois belles, toujours adroites. Un film en couleurs aussi, hélas ! Quand le cinéma sera tout entier en couleurs, nous nous sommes juré, François Vinneuil et moi, de ne plus jamais y retourner. Par une malice du sort, les travailleurs du Reich sont transformés en nègres, et les drapeaux rouges hitlériens deviennent d'un marron pisseux bien pénible à voir. On ne parle pas des ciels, des arbres, du sol. Tout cela est plus affligeant que jamais, et l'on avoue ne pas voir de remède. Ce Deutschland documentaire et totalitaire est aussi laid que *Le Jardin d'Allah* de joyeuse mémoire - et c'est regrettable, car quelques images de fêtes populaires et de travaux humains y sont, comme toujours, fort belles. Les Allemands se doivent, et nous doivent, d'écraser ce monstre : le film en couleurs.

Voici le morceau de résistance, la première mondiale de *Patriotes*, film de Carl Ritter. François Vinneuil a dit tout ce qu'il fallait sur le cinéma allemand, sa désorganisation après le départ des Juifs, ses progrès actuels, et la beauté des admirables documentaires de Leni Riefenstahl. Mais nous avions hâte de voir un "grand film", un ‘‘film-histoire'', qui fût autre chose qu'un documentaire, justement, ou une aimable comédie. On nous envoie *Patriotes*. Le début (malgré la musique, tout à fait inutile ici) est fort beau : dans une brume passe un avion, tonnent des canons. C'est un très habile montage. La suite, malheureusement, nous déçoit : un aviateur allemand tombe dans les lignes françaises, se déguise avec les habits d'un épouvantail, se fait recueillir par une troupe de comédiens aux armées. Ici, quelques détails cocasses bien venus. Mais l'invraisemblance de la situation (personne ne se méfie du malheureux qui devrait être dix fois arrêté) est accusée par un petit fait : le film est en allemand, les Français parlent allemand. Ce ne serait qu'une convention à accepter si, par malheur, quand l'Allemand parle avec les prisonniers qui sont ses compatriotes, il n'employait aussi sa langue. L'allemand a donc deux valeurs : 1er le français, 2e l'allemand. On avait vu le français jouer le même rôle dans *Marthe Richard*, de célèbre mémoire. Cela est strictement impossible. Dans *La Grande Illusion*, les Allemands parlent allemand et les Français français. Comme la simplicité a du mal à conquérir l'écran !

Naturellement, une jeune Française devient amoureuse du jeune aviateur. Mais quand elle sait sa nationalité, elle le livre, tout en tâchant de le défendre contre l'accusation d'espionnage. Un conseil de guerre l'en acquitte, en effet.

Pourquoi ce drame ? Nous y voyons des Français à moustache, agités et buveurs de vin. Mais on aurait bien tort (disons-le à M. Robert Lorette) de penser que les Allemands ont voulu se moquer de nous parce qu'ils montrent quelque ironie à l'égard des acteurs de tournée et de la bureaucratie militaire. Le conseil de guerre nous révèle leurs vrais sentiments : le Français est brave à la guerre et sensible à l'honneur. Il n'en faut pas douter : on nous a envoyé ce film pour nous faire plaisir. Par malheur, il est gâché de tant d'invraisemblances de détail, il témoigne une méconnaissance si grande de l'apparence de la vie française, qu'il risquerait, je le crains, de n'être pas très bien accueilli. Nous aussi, nous avons fait de mauvais films : *Marthe Richard*, par exemple, présentait des Allemands étonnants. Nous n'aurions pas eu l'idée d'envoyer ce film, parlant français, en Allemagne.

Regrettons donc de n'avoir pas une meilleure idée de l'effort que fait le IIIe Reich pour le cinéma. Les intentions, si difficiles à discerner qu'elles semblent parfois, valent mieux que cette réalisation quasi cocasse, où les plus hardies surimpressions à la mode de 1924 semblent le fin du fin, et où les invraisemblances d'Hollywood sont continuellement dépassées. Le seul film sur les prisonniers, sur la guerre, sur la France et sur l'Allemagne, reste encore La Grande Illusion.

10 septembre 1937

Ce texte de Jean Servière (par intérim) a été maintenu non en raison de son intérêt littéraire, mais historique.

NE FAISONS PAS DE LITTÉRATURE AVEC LA JEUNESSE

Il y a beaucoup de danger, ma chère Angèle, à parier de la jeunesse. Vous vous souvenez peut-être des pièces où M. Henry Bernstein, touché par la grâce antihitlérienne, se mit subitement à faire la cour aux jeunes gens. Ce sont les hommes d'âge qui les ont trouvées justes. Pour moi, je me souviens de l'une d'elles. J'étais placé derrière un jeune homme et une jeune fille que je ne connaissais pas. Le grand silence régnait, puis on toussait, on se mouchait, on haletait. Sur la scène, le charmant Claude Dauphin affirmait qu'il courrait à la frontière quand il le faudrait. A côté de moi, une dame extasiée se retournait sans cesse, ravie.

Seulement, nous, nous avions une grande envie de rire. Nous nous regardions avec sympathie parce que nous étions les seuls à avoir envie de rire. Depuis, nous avons lié connaissance, et nous sommes devenus fort bons amis.

Je pensais à cela, ma chère Angèle, en lisant un petit livre de M. André Maurois sur la jeunesse d'aujourd'hui devant le monde moderne. J'en connaissais déjà plusieurs pages, pour les avoir vu paraître dans *Paris-Soir*. Et quel que soit le talent de M. Maurois, je me demandais si ses idées seraient entendues, et si elles auraient chance de ne pas choquer. Il y a surtout un chapitre véritablement extraordinaire où cet excellent écrivain, auteur de romans à succès, futur académicien, comblé en apparence par la vie, déclare aux jeunes gens qu'il les envie, parce qu'ils ont vingt ans, qu'ils arrivent au tournant d'une civilisation, qu'ils ont beaucoup à faire. "Demain, leur dit-il, vous pourrez construire un monde nouveau. C'est une noble tâche." J'ai passé mes vingt ans, ma chère Angèle, mais j'en suis un peu moins loin que M. Maurois. C'est peut-être pour cela que j'ai avalé ma salive avec un peu de difficulté, je l'avoue.

C'est une manie assez commune chez les intellectuels bien rentés. Quand on leur parle d'une jeunesse qui hésite entre le chômage et la guerre, beaucoup trop de nos penseurs officiels ont tendance à répondre : "Soyez heureux, jeunes gens, demain vous serez peut-être Marx, Balzac, Pasteur ou seulement M. Roosevelt". Seulement, ils ignorent sans doute que les garçons qui ont commencé leurs études il y a cinq ou six ans cherchent aujourd'hui non pas à être Marx ou Balzac, mais à vivre. Je ne veux pas insister sur l'inconscience de pareils propos. Mais on peut aussi y voir autre chose. Lorsqu'un écrivain ou un journaliste s'adresse à la jeunesse, il semble toujours s'adresser à une future académie. Il parle pour le petit Ronsard, pour l'enfant Hugo, à la rigueur pour un futur réformateur, économiste ou social. Je trouve cela assez effrayant.

Je ne pense pas que 1937, ni le chômage, ni même la guerre, puissent empêcher de naître le poète ou le philosophe. Lorsqu'on est né pour être Descartes, on devient probablement Descartes. Mais est-ce que Descartes doit être seul, ma chère Angèle, à nous intéresser ? N'est-ce pas un étrange aristocratisme que de tapoter négligemment les joues du petit Baudelaire ou du petit Rembrandt, en lui disant que les épreuves mûrissent les génies humains ? Il y a, à l'heure qu'il est, des jeunes hommes qui n'ont jamais pensé à reconstruire "l'économie mondiale" ou à faire de beaux vers, qui n'ont pas de génie, mais qui n'en méritent pas moins de vivre, et qui n'en sont pas moins sensibles à l'intelligence et à la beauté, et capables d'action. Et ceux-là, je ne trouve pas que leur sort soit enviable. Peut-être les épreuves les mûriront-elles, c'est bien possible. Encore que l'utilité sempiternelle de la souffrance me paraisse une grande sottise. Mais tandis qu'ils attendent, en piétinant dans la boue, sous l'averse, le temps des récompenses métaphysiques, je ne trouve pas qu'il soit très charitable de leur dire : "Je suis arrivé. Si vous saviez comme c'est triste !". Ni très charitable, ni très intelligent.

Il faudrait peut-être cesser, quand on prétend parler à la jeunesse, de parler pour les dix ou douze garçons qui, dans dix ans d'ici, auront obtenu un prix littéraire ou seront attachés de cabinet. On peut le dire, ma chère Angèle, sans verser dans un démocratisme que je n'aime guère : il est grand temps que la France cesse d'être cette imbécile nation de man-

darins, le nez fixé sur les boutons de l'avancement. Quand on revient d'Allemagne ou d'Italie, tout peut ne pas nous plaire, mais il y a une chose qui ne demande que l'admiration : ce que ces peuples ont fait pour leur jeunesse. Je ne demande aucune militarisation, certes. Mais on a parfois le coeur un peu serré en voyant, au-delà des frontières, comment on parle à la jeunesse : d'une manière virile - mais d'une manière charmante et sûre aussi. On lui parle d'honneur, mais on lui assure la subsistance et la paix intérieure. On lui demande d'agir, mais on la protège.

Quant à nous, au nom du ciel, cessons d'offrir des récompenses littéraires à ceux qui demandent d'abord les conditions matérielles et morales de leur dignité.

17 septembre 1937

PETITE HISTOIRE ABREGEE DE L'EXPOSITION ANTIFASCISTE DE 1937

(Jean Servière, par intérim)

Que l'Exposition dût être une victoire de l'antifascisme, nul ne nous l'avait laissé ignorer. Préparée par M. Gaston Doumergue, votée contre l'extrême-gauche par l'infâme Conseil municipal des Topazes de Paris, elle n'en restait pas moins le chef-d'oeuvre à venir du Front populaire.

Est-il besoin de rappeler les crimes fascistes qui entravèrent son essor ? Un jour, on sciait une planche sur le passage d'un pompier qui voulait enlever des échafaudages les drapeaux rouges ou les drapeaux noirs dont ils s'ornaient. Un autre jour, les patrons mettaient le feu à un hangar, en laissaient s'écrouler un autre, menaçaient le pavillon de la S.D.N. L'autre semaine encore, deux accidents à la tour des parachutes prouvaient la mauvaise volonté Patronale. Etonnons-nous après cela que, menée à la curée par une presse grassement rétribuée sur les fonds secrets de Hitler, de Mussolini et de la Cagoule, la meute fasciste ait réussi à retarder l'ouverture et à laisser passer cette date triomphale du 1er mai, dont elle ne voulait à aucun prix ! Elle s'attendait à une résistance ; ses calculs furent vite déjoués : l'Exposition n'ouvrit pas.

La non-ouverture de l'Exposition le 1er mai fut donc la première victoire de l'antifascisme. Il devait y en avoir d'autres. Qui ne se souvient de cette mémorable inauguration, sous un précoce et torride soleil, où le pauvre M. Lebrun dut emprunter la seule voie praticable : la Seine? On avait tout fait cependant pour maquiller les échafaudages, les gravats, les pavillons inachevés.

M. Lebrun admira comme il se doit les beaux jets d'eau. On lui cacha que, les canalisations n'étant point achevées, on avait utilisé à cet effet... les lances des pompiers. Et cela se passait en des temps très anciens... Depuis, nous avons volé de victoire en victoire. Qui a oublié ces semaines mémorables de juillet où l'on inaugurait pavillon sur pavillon, où, dès qu'une porte, une colonne étaient dressées, M. Labbé, haut-de-forme en tête, se précipitait, suivi de ses attachés et de plénipotentiaires étrangers, saluait l'amitié traditionnelle qui nous unit à nos nations soeurs, et inaugurait, inaugurait, inaugurait... Sans doute, les mauvaises langues prétendaient bien qu'aussitôt inauguré, le pavillon était rigoureusement fermé au public. Mais tout a fini par s'arranger. Nous avons aujourd'hui une Exposition fort présentable. Alors de quoi nous plaignons-nous ?

Tant pis, si la saison de Paris est en juin, si les étrangers qui avaient retenu, puis décommandé leurs chambres, ne sont pas tous revenus. Il en reste beaucoup, assurément, et la baisse de notre monnaie les attire, comme il est trop naturel. Mais quand l'Exposition de 1937 aura fermé ses portes, elle aura sans doute reçu vingt millions de visiteurs. C'est un chiffre, on en convient. Mais Pierre Gaxotte, et après lui beaucoup d'autres, ont rappelé que l'Exposition coloniale en avait attiré près du double.

Les foules qui accourent, alléchées par le désir de s'instruire et par les réductions de chemin de fer, que trouvent-elles à cette Exposition ? Il faut mettre à part, tout d'abord, une chose étonnante : la rétrospective de l'Art français. Ne la portons pas trop au compte du

Front populaire : Corneille de Lyon et Dumesnil de La Tour ignoraient la République. Par contre, on peut fort bien mettre au compte du Front populaire le fait que le plan du musée (qui n'est pas désagréable à regarder de l'extérieur) est absurde, que les tableaux seront pendus aux tuyaux des calorifères pour être rôtis, que l'éclairage est presque toujours défectueux et que par exemple une des toiles les plus sublimes et les plus hardies que nos peintres aient jamais composées, le *Saint-Sébastien* de La Tour, est quasi invisible.

Dirons-nous que nous ne sommes pas très sûrs que la manière dont le Front populaire entend l'éducation des masses soit très efficace ? On réduit les grands écrivains, les grands hommes de tout ordre en panneaux explicatifs. C'est une idée comme une autre.

Ce dont je suis parfaitement sûr, au contraire, c'est qu'il n'a pu venir qu'à l'esprit d'un pédagogue en délire d'expliquer les tableaux de Van Gogh en inscrivant au-dessus d'eux en lettres capitales : "Hantise de l'espace."

Il y a mieux, il est vrai, comme folie primaire. Je ne sais plus trop où se trouve une photographie, agrandie mille ou dix mille fois, d'un sein de femme. Afin que nul n'en ignore, on a écrit au-dessous : "sein de femme". Et on a ajouté, pour éveiller l'esprit du petit prolétaire suivant les méthodes de coq-à-l'âne chères à M. Labbé: "Sentiment du volume. - Première jouissance. - Idée de l'infini."

Après cela, Tartuffe lui-même ne jetterait plus de mouchoir à Dorine.

Quand vous verrez quelque chose de beau ou d'agréable à l'Exposition, soyez sûr qu'il y aura aussi une inscription prétentieuse et imbécile. C'est la part du Front populaire.

Par malchance, notre pays possède des penseurs. Il a fallu qu'on me jure sur tous les dieux du paradis marxiste que M. Paul Valéry était l'auteur des inscriptions du Trocadéro pour que je le croie. Il me semblait capable d'écrire de manière contournée, obscure, mais pas dans ce jargon prodigieux. Nous espérons en tout cas qu'il fera tirer sur japon impérial le texte désormais impérissable des inscriptions qui ciment le nouveau Trocadéro, et auxquelles tout commentaire ôterait leur saveur. Les unes sont simplement prudhommesques :

DANS CES MURS VOUES AUX MERVEILLES J'ACCUEILLE ET GARDE LES OUVRAGES DE LA MAIN PRODIGIEUSE DE L'ARTISTE EGALE ET RIVALE DE SA PENSEE L'UNE N'EST RIEN SANS L'AUTRE.

Ou bien :

TOUT HOMME CREE SANS LE SAVOIR COMME IL RESPIRE. MAIS L'ARTISTE SE SENT CREER. SON ACTE ENGAGE TOUT SON ETRE SA PEINE BIEN-AIMEE LE FORTIFIE.

Mais que penser de ce mirliton attendrissant et obscur à la fois :

IL DEPEND DE CELUI QUI PASSE QUE JE SOIS TOMBE OU TRESOR QUE JE PARLE OU JE ME TAISE. CECI NE TIENT QU'A TOI. AMI N'ENTRE PAS SANS DESIR.

Et enfin voici le chef-d'oeuvre, et je défie le plus calé des candidats au certificat d'études d'en faire la moindre "analyse logique" :

CHOSES RARES OU CHOSES BELLES ICI SAVAMMENT ASSEMBLEES INSTRUISENT L'OEIL A REGARDER COMME JAMAIS ENCORE VUES TOUTES CHOSES QUI SONT AU MONDE.

L'Exposition aura coûté un milliard et demi. Toutes les dépenses ne sont d'ailleurs pas encore réglées, et beaucoup d'artisans se demandent quand leur note pourra être payée. Les recettes, en mettant les choses au mieux, seront de cent vingt millions. Que l'on compare ces deux chiffres, et l'on saura ce que coûte une victoire de l'antifascisme. Naturellement, il n'était pas question de couvrir les frais, et c'est par ailleurs qu'une Exposition est utile. Mais avec un peu moins de gaspillage d'un côté, et les pavillons ouverts en mai de l'autre, combien aurions-nous pu gagner ? Pour compenser ce que nous avons perdu, on parle beaucoup de prolonger l'Exposition jusqu'à l'année prochaine, ou de la rouvrir au printemps. Ce serait le plus éclatant aveu de défaite du Front populaire.

Mais il faut dire qu'il y a à cela de grandes difficultés. Tout d'abord, le règlement des Expositions internationales s'y oppose, et les Américains, qui préparent une Exposition en 1939, verraient cela d'un très mauvais oeil. La plupart des pays étrangers n'y tiennent guère. La Suède prépare également une Exposition à Stockholm. Ajoutons à cela que les terrains appartiennent à la ville de Paris, qui ne donnera l'autorisation à l'État de continuer

que si les 300 millions avancés au commissariat général sont remboursés. Nous n'en sommes pas encore là.

Les restaurants et les cafés de l'Exposition sont fort chers, tout le monde le sait. On me répondra que c’est afin de laisser aux pavillons élégants une certaine tenue. Je ne suis pas très sensible à cet argument. Non par démocratisme, mais parce que je trouve encore plus laid l'envahissement des allées et des places par la foule de braves gens portant sac à provisions et litre de bière. N'aurait-on pu arranger pour eux quelques abris, gratuits... et invisibles ?

Il est vrai qu'on peut toujours, si l'on trouve trop coûteux les pavillons étrangers, aller se nourrir au pavillon du Travail. C'est une des réalisations les plus touchantes du Front populaire. On imagine le pauvre travailleur, harassé par sa visite, et trouvant pour lui, sa femme et ses deux gosses un restaurant à des prix abordables. Hélas ! on lui offrira du bourgogne à 12 frs, du champagne des bonnes marques, des plats du jour à 10 frs ou plus. Combien coûtent les oeufs au plat dans le restaurant populaire de la Maison du Travail ? Ils coûtent 6 francs ! Et le tendron de veau ? 12 francs ! Et la côte de pré-salé ? 12 francs aussi ! Il est vrai qu'on y peut déguster du caviar à 14 francs la cuillère, et boire du Heidsieck à 60 francs la bouteille. Il est vrai surtout qu'on a prévu des hors-d'oeuvre et des charcuteries excellentes, et qu'on leur a même donné le nom qui convient. Le menu, en effet, ne porte-t-il pas : Assiette C.G.T.: 12 francs ?

Après celle-là, tirons l'échelle.

On ne sait pas beaucoup de familles modestes pouvant s'offrir le luxe d'un repas à la Maison du Travail. Mais l'assiette C.G.T., baptisée par un humoriste à froid, mérite de rester comme symbole de cette Exposition à la fois antifasciste et résolument démocratique. S'il y a dans cette Exposition, malgré la monotonie des édifices, quelques réussites incontestables, et de ravissants jeux de lumière sur l'eau pendant la nuit, c’est la preuve que la France a encore des artistes, des artisans, des hommes de goût et de conscience, pour qui le travail n'est pas une matière à revendications - c'est que la France n'est pas encore tout entière antifasciste.

Jean SERVIÈRE, 24 septembre 1937

LA DICTATURE DES PIONS

Le gouvernement de Front populaire une fois fondé, en mai 1936, sur l'enthousiasme des masses et sur l'espoir du Messie, il ne fallait pourtant pas laisser croire que ses soutiens étaient les seuls salopards en casquette et les feignants de l'Exposition. Ni les marquises révolutionnaires, ni Mme de C.... ni Mme Marie-Laure de N.... née Bischoffein, ne l'auraient permis. Non, le Front populaire enthousiasmait les masses, c'était un fait, mais il soulevait aussi d'une noble exaltation les élites, et pour ce qui était de réfléchir, personne ne lui venait à la hauteur de l'artère temporale.

On se mit au travail, et nous pûmes contempler bientôt le fonctionnement de quelques-unes des plus belles machines à penser dont l'année de l'Exposition Arts et Techniques ait à s'enorgueillir.

L'immeuble de la culture

Le donjon central, le saint des saints, ce fut, bien entendu, la Maison de la Culture. Ne croyez pas qu'elle s'appelle ainsi par une sorte de noble métaphore, et comme elle s'appellerait le Collège de la Civilisation ou l'Institut de Rhétorique. Elle s'appela Maison parce que c'était effectivement une maison, située 12, rue de Navarin, une maison avec quatre murs, une porte et un nombre réglementaire de fenêtres. (Aujourd'hui, elle a d'ailleurs déménagé.) L'immeuble de la Culture prouve bien qu'il ne s'agit pas d'une construction idéologique, d'un thème moral, mais de quelque chose de solide, payant impôts, taxes immobilières, patentes, et ayant pignon sur rue. Le Front populaire, on vous le répète, n'a rien de commun avec la canaille.

Sans doute l'Immeuble de la Culture existait-il déjà, mais les événements de l'année ont achevé de lui donner tout son lustre. En même temps, les convictions des locataires, qui passaient jusque-là pour d'aimables originalités, prenaient un vigoureux regain et se transformaient en fois solides, indéfectibles, dûment estampillées et récompensées.

Personne n'en acquit plus d'éclat que le Prix Goncourt André Malraux, depuis lieutenant-colonel de l'escadrille España. Il n'est peut-être pas très utile de revenir très longuement sur ce qu'il représente. Voici quelques années, lorsqu'on commença de dire qu'une philosophie commune inspirait ses premiers romans, et que cette philosophie était le sadisme ; que de la Chine, c'était beaucoup moins le bouddhisme, et même les statues gréco-bouddhiques, qui attirait André Malraux, que les supplices dits chinois ; que l'incontestable goût de risquer sa vie, et celle des autres, ne faisait peut-être qu'un chez lui avec la sympathie pour la douleur ; à cette époque, on vous regardait d'un air un peu étonné. Aujourd'hui, c’est un des lieux communs de la critique, et on imagine assez bien que la guerre d'Espagne (où Malraux a eu le courage d'aller, au lieu d'entonner en choeur: "Partez ! Partez !" avec les autres Guéhenno et Chamson), la guerre d'Espagne a été pour lui une magnifique occasion d'exprimer sa métaphysique de la souffrance.

Naturellement, il n'a pas toujours été bien accueilli. Pour la foule, et devant la foule, il est le héros, l'archange de la Révolution, le Guynemer du Front populaire. Mais, en réalité, on le jalouse un peu et l'on n'aime guère ce lustre guerrier qui efface l'éclat plus modeste des autres littérateurs. Quand on est boute-feu, mais au coin du feu, on trouve parfois que ce bombardeur exagère, et il est sans doute temps que cette plaisanterie finisse. Sans compter qu'il a beaucoup plus de talent que les autres, ce qui est contraire à l'égalité. Lorsque le lieutenant-colonel de l'escadrille España apparaît en public, il doit bien spécifier que ceux qui excitent à la guerre de loin jouent un rôle tout à fait admirable. Sinon, je crois bien qu'on l'empêcherait de parler. Tout au moins les torrents de lumière qu'il déverse sur ses obscurs blasphémateurs n'ont pas empêché quelques-uns de ceux-ci d’arriver à une gloire à laquelle ils auraient été bien empêchés d'atteindre voici quelques années. Qui connaissait alors Louis Aragon ? Les amateurs de surréalisme, les chercheurs d'une littérature neuve, loin de la foule. On prétendait que *Le Paysan de Paris* était une sorte de chef-d’œuvre inconnu : pour ma part, l'ayant lu fort longtemps après sa naissance, je n'y ai plus trouvé que les tics et les rides d’une époque précocement vieillie. Mais, aujourd'hui, Aragon doit bien mépriser les jeux de ses premiers ans. Doué d'une voix magnifique, il lit des poèmes espagnols salle de la Mutualité, il appelle aux armes et il rédige ces longs, lourds, pâteux romans à la manière de Zola qu'on appelle *Les Cloches de Bâle* ou *Les Beaux Quartiers*. L'esthète raffiné est devenu le Déroulède communiste. Il insulte Gide, il insulte les suicidés russes, les non-conformistes, les frères d'Essenine et de Maïakovski, tous ceux qui ne peuvent supporter la dictature la plus effroyable qui ait jamais régné sur l'esprit humain. Allégrement, Aragon s'agenouille devant Staline, et les lecteurs de *L'Humanité* le prennent pour un grand poète et un grand romancier. En récompense, on lui a donné *Ce soir*.

Au moins a-t-il pu parvenir à une célébrité assez considérable. Il n'en est pas de même pour le malheureux Jean Cassou, qui a eu beau devenir rédacteur en chef d'*Europe* dans des circonstances obscures, présider des meetings pour les provinces soviétiques d’Espagne, applaudir aux incendies d'églises (ils ne sont, a gravement expliqué ce conservateur de trésors nationaux, que des manifestations de la foi), il est trop certain que son nom n'a point réussi à vaincre la surdité subite des masses.

Il fut jadis, lui aussi, l'auteur de petits romans peu lus. Si on l’interviewait sur ses opinions politiques, il répondait : "Je vote pour les modérés, parce qu'ils me paraissent mieux sauvegarder la cause de la liberté." On est prié de croire que nous n'inventons rien. Aujourd'hui, M. Jean Cassou, dont la destinée réelle était d'être un bon traducteur d'espagnol, tend le poing et mange du curé. Sur le progrès, sur les églises, il ressasse sans fin les bobards les plus éculés du père Hugo, et ses articles d'*Europe* sont à conseiller aux pauvres gens qui pensent que la gaieté est morte. Si M. Aragon est le Déroulède du Front populaire, M. Cassou en est le Monsieur Homais. Telles sont les Trois Parques de la Maison de la Culture.

Elles s'assemblent parfois, bavardent, votent des motions, se congratulent, tiennent sur l'art des séances réjouissantes. M. Aragon explique la décadence de la peinture par les sales gueules des deux cents familles et M. Cassou se plaint qu'on ne puisse distinguer entre un tableau peint après le 6 février et un tableau peint avant. Au cours de cette séance mémorable, un "peintre du dimanche", un ouvrier communiste, déclara que la grève, c'était très bien, qu'il la faisait comme les camarades, mais que, lorsqu'il s'agissait de peindre, il préférait peindre sa femme et sa fille. Il se fit siffler.

L'art, tel que le conçoivent ces messieurs, est une chose austère, avec laquelle on ne badine pas. Nous l'avons bien vu avec la fameuse pièce *Liberté*. Jusqu'à la fin des temps du Front populaire, il faudra le leur répéter : Voilà votre art, voilà votre théâtre. *Liberté* était une si mauvaise pièce que la Maison de la Culture fit savoir qu'elle n'y était pour rien et que toute la responsabilité en incombait au groupe Mai 36. Nous ne sommes pas dupes de ces distinctions : pour nous, Maison de la Culture ou Mai 36 ne sont que les prénoms de deux soeurs. Si l'ennui n'avait été le plus fort, une vaste rigolade aurait accueilli ce four gigantesque qui ne put même pas se maintenir à coups de représentations gratuites. Les prolétaires fuyaient ces dissertations pompeuses, ces devoirs français exhumés en grande solennité. C'est pour ce navet géant qu'on a dépensé des dizaines (ou des centaines) de milliers de francs, offertes libéralement au plus plat zéro de l'univers dramatique, M. Jacques Chabannes. Pendant ce temps, les subventions accordées à son de trompe au Cartel sont si maigres qu'il peut à peine tenir le coup. Il ne s'agit pas là d'opinions politiques : le Cartel, on le sait, n'est pas hostile au gouvernement. Mais entre Jacques Chabannes et les Pitoëff ou Jouvet, le Front populaire n'hésite pas : il couronne le plus bête.

Les enfants de *Vendredi*

La Maison de la Culture, cependant, ne pouvait suffire à exprimer les aspirations à l'intellectualité des masses. On ne touche les masses, tout le monde le sait, que par le journal et l'hebdomadaire. De *L'Aube* à *L'Echo de Paris*, en passant par *L'Humanité* et *Le Populaire*, les staliniens ne manquaient pas de journaux. En fait d'hebdomadaires, ils en étaient réduits au *Canard Enchaîné*, qui ne "fait pas sérieux" et dont, au surplus, on pouvait se demander parfois s'il n'était pas anarchiste, voire quelque peu trotskyste. Comme j'ai l'honneur de vous le dire ! Bien avant de prendre le pouvoir, les penseurs se mirent à l'oeuvre et accouchèrent d'un hebdomadaire "entièrement rédigé par des écrivains et dirigé par eux" (ou quelque chose d'approchant) auquel on donna le nom du saint patron de tous les nègres, je veux dire *Vendredi*.

On a quelque scrupule, aujourd'hui que *Vendredi* donne tous les signes de l'agonie, à revenir sur sa brève carrière. L'étoile polaire en était André Chamson, mais on avait chargé de sa direction effective, le catholique communiste Martin-Chauffier, qui fut enfant de choeur et secrétaire de Finaly. Sous le signe de la foi et de la mauvaise foi, *Vendredi* entra dans la course avec la collaboration éminente d'André Gide et de Jacques Maritain. Ce dernier abandonna promptement, un peu effrayé, malgré tout, du voisinage, et quant au premier, trotskyste infâme, chien fasciste, agent de la Gestapo, il est inutile de dire ce qu'il est devenu.

Les purs sont restés. On n'a pas toujours eu d'hostilité pour André Chamson, romancier adroit quand il veut bien ne rien prouver, essayiste fumeux, conservateur diplômé et politicien assez roublard. C'était le Numa Roumestan de la littérature. Il y entrait le menton en avant, avec une pointe d'accent cévenol, et les dragonnades servaient de garanties à son républicanisme. Aux environs du 6 février 1934, il rôdait autour des Deux-Magots, lamentable, affaissé. "Nous avons été des vaincus", murmurait-il quelques mois après, en évoquant cette journée célèbre. Et je vous jure qu'on avait envie de le consoler et de s'étonner qu'il ait pris tellement au sérieux la dictature effroyable de son compatriote M. Doumergue.

Tout changea avec *Vendredi*. Le teint verdâtre, le cheveu clairsemé, André Chamson paraissait dans les réunions publiques, fumant d'une main agitée cigarette sur cigarette. D'une voix blanche, il stigmatisait ceux qui lui avaient inspiré une telle crainte, comme s'il

voulait se venger d'une peur non point physique, mais métaphysique. Il partait pour la Russie, réclamait l'intervention contre l'Italie, contre l'Espagne. Avec assez de bon sens, d'ailleurs, de temps à autre, pour savoir où il ne faut pas s'enferrer : il a donné asile aux explications de Gide, il a exécuté *Liberté*. Numa Roumestan sait manoeuvrer pour avoir l'air libre. En réalité, il demeure soumis à la Russie, à ses consignes, à son chef génial. *Vendredi*, sous son autorité, est devenu l'hebdomadaire russe de langue française dont Staline avait besoin, et le chef à peine contesté de l'Intelligentsia-Service.

Les moindres seigneurs qui gravitent autour de lui ne méritent pas d'être bien longuement dépeints. Jean-Richard Bloch, belliciste furieux, devrait être célèbre pour avoir écrit de M. Mussolini, en le comparant à Napoléon III, que la campagne d'Ethiopie serait son expédition du Mexique.

Quant à Martin-Chauffier, on l'a chargé des besognes dont les autres ne veulent pas. Il a rangé la bibliothèque de M. Finaly et il a ordonné la *Correspondance* de M. Gide. Il a réussi à attirer le naïf Maritain dans le guêpier Aussi lui a-t-on libéralement accordé la rubrique des insultes. Dans son emportement, il est même allé jusqu'à attaquer M. Mauriac, pourtant vénéré du Front populaire. C'est qu'il est un domestique zélé, mais pas très intelligent. Dans des temps pas très anciens, il protestait de son admiration pour M. Maurras en termes emphatiques. Aujourd'hui que *Vendredi* court à sa fin, on sent dans ses colères un tremblement de pauvre bougre qui voit disparaître son pain. Soyons charitable pour qui pointe déjà avec fièvre la liste des bureaux de placement.

Les autres s'en tireront toujours ; ils ont un peu de talent, parfois, de la notoriété à tout le moins, ou une excellente place. Mais lui ? Il avait pourtant rassemblé autour de lui les écrivains, il avait fait de son journal ce chef-d'oeuvre d'ennui, ce bulletin de pions que M. Staline lui-même devait se faire traduire le soir pour obtenir un sommeil sans rêve : le vrai journal pour lady Macbeth. Mais on se lasse de tout, même de penser. Les masses n'ont pas marché.

Entre nous, avoir espéré exciter les foules avec ce ramassis de pédants nous a toujours paru une invention fabuleuse. Ils s'en rendent compte sans doute, d'où la mélancolie qui s'exhale désormais de cette feuille mortuaire. Le deuil est mené par le pauvre M. Guéhenno, qui n'est plus rien, pas même directeur d'*Europe*, et qui se frappe la poitrine, et qui pleure. Son coeur se fend à penser qu'il a tant milité pour la liberté, pour la paix, pour les idoles démocratiques. Le 2 août 1914, il nous l'a raconté, il joua sur son violoncelle la Marseillaise à l'Ecole. Et il a continué à jouer toutes les Marseillaises que l'on a voulu, sur tous les violoncelles. Il a offert sa bonne volonté, sa mauvaise foi, son coeur percé, ses roublardises mélodramatiques, et on ne lui a même pas proposé dans quelque Parlement d'écrivains ce poste de président de la Chambre qu'on a offert au Guéhenno des députés. Car il est l'Edouard Herriot de la littérature et le clown larmoyant le plus pittoresque de l'équipe.

Révérends-Pères

Si les choses commencent à aller mal, il y eut pourtant une époque, assez proche en somme, où le Front populaire de la pensée, fortement appuyé par la presse, formait un ensemble respectable. Aragon en formait l'extrême-gauche et l'on ne parle pas de quelques alliés surréalistes dont il faut toujours se méfier : Breton n'a-t-il pas osé parler de Moscou la Gâteuse ? Quant à la droite, si l'on peut ainsi parler, sous l'oeil paternel de M. Cassou, brûleur d'églises, elle était constituée par toute une troupe de catholiques dont le bastion avancé reste *L'Aube*, et dont la citadelle centrale fut *Sept*, l'hebdomadaire des R. P. Dominicains, aujourd'hui défunt. *Sept* était le *Vendredi* des démocrates chrétiens, de même que la revue *Esprit*, dont le français approximatif fera la joie des philologues futurs, correspond à peu près à la revue *Europe*. La besogne est parfaitement divisée : d'un côté, on brûle les églises, et de l'autre, grâce à une importante réserve d'eau bénite, on sanctifie les incendiaires.

Sans doute, parmi ces catholiques si étrangement mêlés à d'odieux compromis, y a-t-il des esprits de bonne foi et des coeurs sincères. Le désarroi de notre temps est tel qu'il faut

bien pardonner à quelques erreurs. Mais lorsqu'on voyait Sept accueillir avec componction une interview de M. Léon Blum, on ne pouvait manquer d'être confondu. Et que dire de l'*Aube*, qui a eu l'idée saugrenue de s'adjoindre comme collaborateur, il n'y a pas de longs mois, le catholique convaincu, le théologien respectable entre tous qu'est M. Julien Benda ?

M. Julien Benda, dans le cours de sa vie déjà longue, a subi plusieurs incarnations. Collaborateur de la Revue Blanche, il invoquait Byzance et ses débats hors du siècle. Peu avant la guerre, on le retrouva ami de Péguy. On l'oubliait, lui et ses romans tarabiscotés, écrits dans un style impossible, lui et ses querelles rabbiniques avec M. Bergson, quand vint l'après-guerre, et la quasi-célébrité que lui donna *La Trahison des Clercs* où il prêchait pour une tour d'ivoire. Il s'enfonçait à nouveau dans l'oubli lorsque s'annoncèrent sur l'horizon les premières vagues du Front populaire et la vieillesse à la fois. A soixante dix ans, M. Benda recommence une carrière, et nous admirons que ce soit à l'*Aube*.

Il nous a raconté ses souvenirs dans un petit livre qui pourrait être le dangereux fondement d'un antisémitisme de violence. L'obsession sexuelle dans ce qu'elle peut avoir de moins ragoûtant achève de compléter son image : c'est un petit vieux affolé, comme on en voit dans les asiles, et qui se demande comment raviver ses désirs éteints. La contemplation solitaire du clerc ne lui suffit plus, il lui reste la méchanceté. La guerre éthiopienne, aujourd'hui la guerre espagnole, lui ont donné ce ragoût, ce piment de l'existence. Il nous a confié récemment dans la N.R.F. que le salut de son pays lui importait peu, et qu'une guerre lui plairait. Entre parenthèses, la N.R.F. nous fait bien rire avec sa prétendue impartialité : elle refuse les articles antisémites de M. Jouhandeau, pourtant son collaborateur, et elle abrite pieusement le plus répugnant personnage de notre temps.

Parfois, M. Benda a besoin de penser ailleurs, Il part pour l'Amérique, et s'y livre à ses voluptés. Il nous l'a dit : en Amérique, on ne le contredit jamais, tandis qu'en France on se permet d'avoir des opinions différentes des siennes. Evidemment, à son âge, il lui est difficile de voyager seul : il ne sait pas manoeuvrer les robinets d'une baignoire, ou se trompe dans les ascenseurs. Ses mésaventures dans les buildings formeraient une suite d'excellents gags cinématographiques. Ahuri, dépeigné, philosophant, c'est le professeur Nimbus à la Nouvelle Revue Française. Le malheur est que ce Révérend Père est pris parfois au sérieux - de moins en moins, il est vrai. Tout choque en lui : sa méchanceté, son goût du sang, sa sensualité visqueuse et impuissante. Ses derniers articles, où il appelait à la guerre de toutes les forces de son esprit d'aliéné, forment un imposant monument de la démence sanglante. On aurait pu croire longtemps qu'il n'était que le vieux marcheur de la philosophie, mais c'est un vieux marcheur qui aime la souffrance des autres. Il a déclaré qu'il tuerait avec plaisir quelques-uns de ses ennemis personnels : Maurras, Bergson. On ne l'a pas poursuivi. Nous serons plus charitables : le jour où le pouvoir, en France, sera remis en des mains assez fortes, nous demanderons pour lui le bénéfice de la seule loi pitoyable et juste qu'on puisse lui appliquer : le bénéfice de la loi Grammont.

Outsiders

Dans ce carrousel de la pensée, dans ce cirque intellectuel, Julien Benda représente le pontife le plus grave. Mais on reconnaît la force d'une organisation et d'un mouvement non seulement à ses disciples de stricte obédience, mais encore à l'aide que lui apportent certains catéchumènes, qui préfèrent rester au-dehors. La Maison de la Culture n'en a point manqué. De même que Mistinguett "à la jambe nerveuse" (le *Populaire* dixit) apparaît aux fêtes de Luna Park, de même on voit parfois se lancer sur la piste, traverser allégrement les cerceaux de papier et montrer à la foule un derrière constellé, quelques écrivains amateurs. Ils ne sont pas les moins intéressants, et, Malraux mis à part, ce sont d'ailleurs les moins dépourvus de talent.

De Jules Romains on savait bien, il suffisait de le lire, qu'il était dominé par une idéologie quarante-huitarde, par le vieil héritage de Hugo et de Michelet. Je ne cesserai pas d'avoir beaucoup d'amitié pour *Les Copains*, que j'ai su jadis par coeur et qui sont d'une grande

drôlerie, pour *Knock*, pour certaines pages admirables des *Hommes de bonne volonté*. Mais il faut convenir que ces temps derniers ont été assez fâcheux pour le bon renom de M. Jules Romains. Du haut de la chaire dont M. Raymond Patenôtre lui a fait don à *Marianne*, il nous a asséné quelques sermons bien sentis, dont nous sommes tous demeurés pantois. Un jour, il a reçu une lettre où on lui disait que de jeunes royalistes avaient déchiré des vêtements de femme dans une chambre d'hôtel, parce qu'il s'agissait dune lectrice de *La Flèche*, et, comble d'horreur ! un tome des *Hommes de bonne volonté*. Sans vouloir examiner ce que cette lettre avait d'absurde (ou de farceur), ce qu'il pouvait y avoir en tout cas de comique à se plaindre de la lacération de ses ouvrages, M. Romains s'est écrié : "Le voilà, l'avenir de l'intelligence !" Le ridicule ne tuant plus, il nous a tout aussitôt donné des conseils sur la morale internationale, la réorganisation de l'Europe et divers autres sujets avec un accent prophétique que n'auraient désavoué ni les habitants de *Donogoo* ni M. Georges Duhamel. Avec lui, le Front populaire a fait une excellente recrue ; c'est M. Le Trouhadec saisi par la morale.

Plus difficile à saisir est M. de Montherlant. Il met sa gloire à être imprévisible. Un jour, il fait plaisir à la droite, un jour à la gauche, il collabore à *Commune* et à la *Revue des Deux Mondes*, il prend parti pour les Ethiopiens, envoie cent francs aux rouges Espagnols, fait partie de la confrérie de Montserrat, et se demande s'il ne devrait pas s'engager dans les troupes carlistes. On ne se sert de lui qu'avec prudence, car demain, de toute sa hauteur, il vous avertira que vous vous êtes trompé. Si attentif à sa liberté qu'il en devient l'esclave, il se console aujourd'hui avec les abeilles du *Petit Echo de la Mode*, que ses livres sur les jeunes filles ont mises en fureur. Leurs piqûres l'excitent, et il continue. On finit par ne plus en vouloir à cet enfant gâté des lettres contemporaines. Les communistes ne réussiront jamais à l'annexer tout à fait. On regrette un peu, parfois, qu'un talent aussi grand, qu'un sens si superbe de la langue, condescende à tant de petites choses. Mais bah ! il est ainsi. Avec toujours un sens supérieur de la publicité, naturellement. C'est l'Alcibiade et le Barnum du monde littéraire.

Quel que soit son talent, il ne pouvait pourtant suffire. Au Front populaire il manquait un académicien. On l'a trouvé depuis quelque temps dans la personne de M. François Mauriac. Cela n'a pas été sans mal. M. Mauriac est nerveux, irritable, et capricieux comme une chèvre. *Vendredi* l'avait honoré, en même temps que le *Canard enchaîné*, pour avoir préféré le Négus au Duce. Mais il avait écrit un bien vilain article sur M. Blum, intitulé : *L'Internationale de la haine*. M. Martin-Chauffier en était devenu tout rouge. Il a fallu que M. Mauriac donnât des signes évidents de repentir, ne recueillit point cet article dans son *Journal*, et entamât de violentes campagnes contre le fascisme. Le jour où il assimila les chrétiens d'Allemagne et d'Italie aux trotskystes assassinés par Staline, on trembla de nouveau, mais enfin l'intention y était. Comme il fit à *Je Suis Partout* l'honneur de le lui écrire, il est vrai que Mussolini ne tue point les évêques, mais on s'apercevra un jour, parait-il, qu'il est parfois plus dangereux pour l'Eglise d'être "protégée" que d'être persécutée. M. Mauriac a trop lu de mauvais livres, et conçoit un peu trop les rapports du ‘‘protecteur’’ et de la protégée comme ceux du souteneur et de celle qu'il fait travailler. Ce qui est irrespectueux.

Dans l'ensemble, malgré quelques incartades, sévèrement reprises par M. Jean Cassou, M. Mauriac est assez docile. Il n'aime pas l'Italie mussolinienne, que peut-on lui demander de plus ? De temps en temps, en une phrase bien romantique, il déplore les malheurs des vieux peuples chrétiens. Il blâme Moscou, assurément. Mais il est très étonné si on lui dit qu'il fait le jeu de Moscou, qu'il confond un peu trop le vitriol et l'eau bénite, et qu'ayant jadis failli baptiser son roman de *Thérèse Desqueyroux* du titre de *Sainte Locuste*, il se livre avec une trop évidente volupté, tout justement, à la philosophie et à la politique de Sainte Locuste, et des empoisonneuses béatifiées.

Ainsi arrive-t-il à certaines femmes vertueuses, après la quarantaine, qui se laissent tenter par l'appel du péché. La conquête de M. Mauriac, académicien et bien pensant, par l'antifascisme intellectuel, c'est une victoire du démon de midi.

Epurations

Le Front populaire de la pensée comportait d'autres outsiders, au plus beau moment de sa gloire. Mais les incartades de MM. Mauriac, de Montherlant, et même de Jules Romains, doivent nous apprendre que les outsiders sont des alliés quelque peu dangereux et qu'on ne saurait accepter leur appui qu'avec la plus extrême méfiance. Aussi, la mort dans l'âme, et pour être tout à fait semblable à la grande patrie des travailleurs, la Guépéou littéraire est-elle obligée, de temps à autre, de procéder à des épurations.

Le plus illustre de ces exclus, on le sait, c'est André Gide. Point n'est besoin de rappeler avec quel enthousiasme il avait adhéré au communisme et déclaré qu'il était prêt à donner sa vie pour le triomphe de l'UR.S.S. Point n'est besoin de rappeler comment il était accueilli dans les meetings de la Maison de la Culture. C'était le grand écrivain, le grand penseur, dont toute l'oeuvre d'ailleurs tendait obscurément au communisme, depuis *Les Nourritures terrestres* elles-mêmes.

Hélas! où est cette ferveur ? Alors, les hebdomadaires littéraires fleuretaient avec Moscou, alors, M. Céline paraissait le plus vigoureux des apologistes du dehors, et se faisait traiter couramment d'illustre romancier populaire. Alors l'Académie des Sciences et l'Institut chantaient les louanges de la patrie des travailleurs. Que les temps sont changés ! M. Céline est allé en U.R.S.S. et il en a rapporté un bref "mea culpa", qui n'est qu'un tombereau d'insultes à l'égard de la sainte Russie. M. Gide est allé en U.R.S.S. et il nous l'a raconté dans deux livres fort sévères. On s'est mis à les regarder comme des traîtres, et, ainsi que l'a écrit le spadassin Henri Béraud, en fait de grand écrivain et d'illustre romancier populaire, il fut fortement question d'un va-de-la-gueule et d'une face de rat.

On épura donc André Gide et Louis-Ferdinand Céline, et on pria Dieu que tout s'en tint là.

Il y avait bien quelques réfractaires, auxquels on faisait un petit sourire, mais dont on préférait ne pas parler. Le dénommé Jean Giono, par exemple**,** avait choisi le pire moment pour publier certain *Refus d'obéissance* où il se proclamait pacifiste, juste à l'instant où M. Staline, père des peuples, vantait l'armée française. Pacifiste contre le communisme même ! On toussa, et on regarda ailleurs. Ailleurs, l'horizon n'était pourtant pas très clair. Etait-il sûr que M. Guéhenno n'avait pas été débarqué d'*Europe* pour tiédeur à l'égard des Soviets, et pour amitié à l'égard de Trotski ? A Marianne, M. Emmanuel Berl, cervelle légère, mais non sans talent, ne manifestait visiblement que peu d'enthousiasme pour l'alliance russe. M. Berl disparut dans des circonstances obscures, on le maria avec Mlle Mireille, et tout le monde pensa que c'était un coup des *Trois petits lutins*. Enfin, comme tout ce brouhaha s'était tant bien que mal apaisé, éclata dans le ciel estival le troisième procès des ingénieurs, je veux dire le drame du *Canard enchaîné*.

On était pourtant coutumier des épurations, dans le journal de M. Maréchal. Déjà on avait mis Pierre Scize à la porte, dans des temps lointains, parce qu'il s'était fait décorer, et La Fouchardière parce qu'il avait trouvé ridicule de dégommer M. Chiappe à la veille du 6 février. *Le Canard* semblait de jour en jour mériter mieux son épithète d'enchaîné, et se battait un peu plus les ailes pour amuser ses lecteurs. Le métier de satiriste n'est possible que lorsqu'on reste dans l'opposition, et, sans le colonel de la Rocque, la pauvre bête n'aurait su quoi dire. Pourtant, certain esprit anarchiste, avec lavallière, cheveux longs, barbichette et idées courtes, continuait de sévir. Henri Jeanson applaudissait quand Jean Renoir refusait d'accepter les ordres de la C.G.T. pour choisir ses figurants. Galtier-Boissière menait une campagne clairement pacifiste et sourdement anti-moscovite. Aux procès trotskystes, il regimba. Que se passa-t-il alors ? Quels arguments fit-on valoir auprès des purs, auprès de M. Maréchal et de M. Pierre Bénard ? En cinq minutes, en tout cas, MM. Galtier-Boissière et Henri Jeanson furent promus fascistes, et honteusement chassés du journal.

Depuis, ils polémiquent chez M. Bergery, et Bénard accuse Bergery d'être avocat de Ford, et La Flèche accuse Bénard d'être moscovite de bourse et de coeur. A la grande joie de la galerie.

Hâtons-nous de dire qu'on a tout de suite trouvé un remplaçant à Jeanson dans la personne de son imitateur diplômé, qui n'a pu jamais être bien longtemps ni acteur, ni auteur, ni journaliste : Michel Duran, dit Huguette ex-Jeanson. Et on attend maintenant, avec quelque impatience, comme en Russie, après l'exécution de Galtier-Toukhatchevsky, celle de Maréchal-Vorochilov. Parlerons-nous pour finir de quelques pauvres types, décorés, joués, un peu moins qu'autrefois, et à qui le Front populaire a donné une nouvelle jeunesse ? On se moquait d'eux, et les voici devenus sacrés. Tristan Bernard collabore à *Liberté*, et l'on vénère sa grande barbe. On repêche quelques vieux de la vieille. Et le *Canard enchaîné* reçoit l'ordre de ne plus se moquer de Maurice Rostand. La grande victoire du Front populaire, la voilà. Le risible poète qui partageait avec Cécile Sorel et Mistinguett la faveur des chansonniers est devenu une âme noble, un grand talent, et c'est à lui que vont les bravos. Nous n'avons pas encore admiré de farce plus réjouissante. Tristan... Maurice Rostand... C'est la revalorisation du pain rassis.

Les princes du sang

De M. Mauriac au *Canard enchaîné*, nous avons tenté de peindre un panorama assez complet du Front populaire de la Pensée contemporaine. On y trouve de tout : des humoristes et des penseurs, et ce sont les penseurs qui sont comiques et les humoristes qui sont lugubres. Discipline, camarades ! Unité d'action ! Il s'agit avant tout de former un bloc assez cohérent pour que les différences passent au second plan.

Et si l'on cherche à savoir par quel miracle tant d'écrivains si divers peuvent s'assembler, je crois qu'il faut invoquer une très vieille loi qui veut qu'on passe aisément de l'encre au sang. Les hommes de lettres sont des espèces de ratés, qui écrivent parce qu'ils n'agissent point. Mais parfois apparaît sur l'horizon une heure qui donne tout pouvoir au mot. Parfois, de ce que l'on écrit, peuvent surgir la mort, la guerre, la révolution. Comment résisterait-on à pareille ivresse ? On a composé, bon an mal an, un petit roman assez lu, on est traduit à l'étranger, on est académicien, les vieilles demoiselles et même les jeunes filles vous écrivent. On se dispute votre collaboration dans les journaux bourgeois. De tout cela, à l'heure où les femmes bovarysent, on commence à avoir un peu de lassitude. Alors naît, ou semble naître, l'instant privilégié, celui qu'attendait Faust, celui à qui l'on peut dire : "Tu es beau, arrête-toi". Un imprudent vous a demandé votre avis sur quelque chose de grave, de réel, et non plus sur les angoisses d'une dame riche et propriétaire de pins ou d'un vicaire égaré dans un bar. On sait très bien que beaucoup vous écoutent, que des naïfs sont persuadés que vous détenez une parcelle sacrée de vérité. Et vous commencez à parler. Vous parlez de tout, vous n'attendez pas qu'on vous demande votre opinion, vous lancez aussitôt, avant toute information, avant toute réflexion, vos encycliques et vos bulles. Il vous semble être enfin sorti du conclave des ratés, et couronné de la triple couronne.

C'est ce qui est arrivé à plusieurs, c'est ce qui est arrivé peut-être à tous. Les hommes de lettres ont subi la grande tentation, celle de peser sur la vie, d'agir sur la vie. Robespierre et Napoléon ont été des hommes de lettres qui ont complètement cédé à la merveilleuse tentation de la vie, et leur exemple hante toujours les petits poètes et les mauvais romanciers. Quand les intellectuels s'emparent de l'univers, nous pouvons commencer à trembler. Où est le temps de la sagesse, le temps où Malherbe proclamait qu'ils n'étaient pas plus nécessaires à l'Etat qu'un joueur de quilles ?

24 septembre 1937

LA VÉRITABLE AVANT-GUERRE

Dans un livre drôle et méchant, Paul Morand avait, il y a quelques années, ressuscité l'avant-guerre. Des films honorables ont maintenu cette faveur et, encore aujourd'hui, la

vogue n'en est point passée. Le style ‘‘nouille’’ va peut-être rentrer en faveur ; on continue à costumer les femmes à la façon d'il y a trente ans, et nous assistons à ce spectacle assez extraordinaire d'une période admirée non pour sa beauté, mais pour ses ridicules attendrissants : nous sommes en pleine mode du démodé. Cela va-t-il durer longtemps ?

On commet peut-être là une erreur qui donne une piètre idée de l'information et du goût de nos contemporains. Il est bien certain que les ameublements et les toilettes des femmes furent bien ce que nous ont présenté les films "désuets" ; il est certain, d'autre part, qu'à côté de peintres égaux aux plus grands, on admira alors quelques barbouilleurs secondaires. De même, nous ne le nions pas, le succès allait-il aux pièces des boulevards et aux romans d'adultère mondain. Mais c'était la surface des choses : devant le charme désuet de certains décors, absurdes et délicieux, devant les valses viennoises ressuscitées avec les grandes tenues des officiers, il ne faudrait pourtant pas oublier que l'avant-guerre, en une période de quinze ou vingt années, apparaîtra plus tard comme une des plus éblouissantes périodes d'art qu'ait jamais connu la France.

Pour la musique et pour la peinture, la richesse de ce temps est déjà connue de tous. Le public qui lit a la cervelle plus dure. Il est encore obnubilé par un ‘‘1900’’ apparent, qui lui cache le ‘‘1900’’ réel, alors qu'il a oublié pour les vrais peintres les peintres qui plaisaient. De même, recensant les bibliothèques privées du XVIIIe siècle, M. Daniel Morriet y rencontre *Loaisel* de Tréogate et *Les Epreuves du sentiment* de Baculard d'Arnaud beaucoup plus fréquemment que Voltaire au même Jean-Jacques. Le travail est intéressant et incline au scepticisme modeste, mais il n'en reste pas moins que, pour nous, le XVIIIe siècle est toujours le siècle de Voltaire et de Jean-Jacques, et tant pis pour les contemporains. Les professeurs de Sorbonne qui, dans deux cents ans, fouilleront les collections de journaux découvriront sans doute que les grands noms de l'avant-guerre, au théâtre, étaient Rostand et Henry Bataille. On l'apprendra avec un grand étonnement, car qui nous dit si, dans l'avenir, l'auteur dramatique du XXe siècle ne sera pas Claudel ?

Il est aisé de citer quelques dates pour confondre le public qui dénigre l'avant-guerre sur la foi de ses romances et de ses toilettes, d'ailleurs charmantes. Sans doute, plusieurs des voix qui se firent entendre au début du siècle n'eurent qu'un petit nombre d'auditeurs : mais qu'importe si ce petit nombre seul a de l'intérêt ? Ne croyons-nous pas fermement que Racine est le grand tragique du siècle de Louis XIV, alors que la majorité des contemporains lui préférait sans doute Quinault ?

Dans les écoles et les Sorbonnes, plus tard, les bacheliers tourmentés par la question des dates sauront qu'en 1900 paraissait *L'Enquête sur la monarchie*, de Charles Maurras, et que Péguy commençait à peu près la publication des *Cahiers de la quinzaine*. Ils sauront que, depuis quatre ans, Gide avait donné, dans un silence presque total, *Les Nourritures terrestres*, et, quelque temps auparavant, Claudel son *Tête d'or*, et, depuis trois ans, Bergson *Les Données immédiates*. Ils sauront que Colette débute à ce moment-là sous le masque de Willy, et qu'avec Mme de Noailles, elle invente ou met au point ce romantisme féminin auquel on n'a pas accordé assez d'importance. Ils sauront, ou devront savoir, que l'avant-guerre est la grande époque du bergsonisme, du renouveau catholique, du *Sillon* et de cet étrange bonhomme que fut le petit père Sorel, maître de Lénine et de Mussolini. Après quoi, ils ajouteront, s'ils ont des lettres : "J'en passe, et des meilleurs." Car il faut convenir que Valéry est hors du temps et de l'espace : signalé au temps du symbolisme finissant, il a nagé sous l'eau pendant vingt années et n'a surgi à l'air libre qu'après la guerre.

Qu'est-il advenu de tout cela? Il est presque inutile de dire qu'il ne s'est pas agi d'apparitions fugitives, mais d'influences durables et multiples. A côté de ce foisonnement, comme notre après-guerre paraîtrait pauvre et unilinéaire, sans les survivants et deux ou trois écrivains nouveaux ! Il n'est pas jusqu'aux mouvements d'apparence secondaire qui n'aient eu des prolongements considérables, puisque sans le panthéisme ingénu et l'amour de la nature du romantisme féminin, sans toute cette jungle fraîche, ces mots charnels, nous ne

pourrions aujourd'hui comprendre ni Lawrence ni Giono, et que les jeunes bacchantes de 1900 (même en mettant à part l'éclatante Colette.) ont formé notre paganisme.

Et pour le reste, qui ne voit combien durent et se haussent les maîtres de l'avant--guerre ? Elle aura révélé au moins trois écrivains de premier plan : Maurras, Péguy et Claudel. Comment le premier a rénové la politique et la critique, et jusqu'à la langue de ces deux arts majeurs, comment son oeuvre, *L'Action Française* s'est imposée comme une présence durable à ses adversaires eux-mêmes, il n'est pas besoin de le rappeler. En même temps, Maurras proposait à son temps, outre son oeuvre, outre son influence politique ou critique, une sorte de figure du héros, un sens de la grandeur, rénové de Démosthène, une union étonnante de la raison et de la passion, et tout ce qui fait de ce logicien, de ce critique admirable, qu'on veut si faussement transformer en intellectuel abstrait, un des hommes les plus puissamment enracinés dans le réel qui soient.

A côté de lui, loin de lui si l'on veut, mais le rejoignant par des chemins détournés sur la voie de la grandeur nationale, Péguy, pendant quinze ans, menait un combat d'une raison sans doute moins vigoureuse, mais puissamment soutenu par les forces du sang. Et il nous apportait une incomparable poésie, neuve et drue, un sentiment unique du mystère et de la pureté, (je ne travaille pas dans le péché, disait-il), un héroïsme qui unissait en lui, à travers Hugo, le moyen âge et Corneille. Son influence directe, si considérable qu'elle fût, n'allait pourtant pas sans solitude : on ne peut dire qu'il eut des disciples. Mais cette solitude, malgré la mort, lui a permis une survie surprenante. Point de purgatoire, point d'oubli pour lui. A chaque instant depuis sa mort, il fut présent parmi nous, mêlé aux querelles de notre temps, invoqué par les clercs et les ennemis des clercs, et toujours jeté dans la bataille.

Pour être plus éloigné encore de la foule, l'art de Claudel n'en a pas moins été une des gloires de ce temps. L'homme qui en 1905 donnait avec *Partage de Midi* un des plus brûlants drames d'amour qui existent, l'homme qui rénovait la tragédie immédiatement avant la guerre avec l'*Annonce faite à Marie* et l'*Otage*, et devait plus tard revenir, avec ce torrentiel *Soulier de satin* au drame épique de sa jeunesse, aura connu cette fortune singulière d'être plus suivi comme poète et comme directeur de conscience que comme dramaturge. Rappelons-nous la ferveur de Jacques Rivière. Plus tard, sans doute, cette oeuvre dramatique, malgré les défauts qui tiennent à l'éloignement forcé d'une scène abâtardie, apparaîtra comme un ensemble absolument unique, et d'une beauté à lignes simples qui rejoint et égale celle des grands classiques : on parlera de Violaine et de Sygne comme d'Antigone, de Mesa comme d'Hamlet, de Dona Prouhèze comme de Chimène.

Encore ces trois noms glorieux ne suffisent-ils pas à définir une époque. Le branle donné par certains philosophes n'est pas apaisé, et si nous ne croyons plus guère à Bergson, le bergsonisme est passé dans l'air du temps, nous sommes nés en le respirant. Barrès, renouvelé en ces quinze ans, nous laisse des fils, légitimes et illégitimes, et il n'est même pas besoin de nommer Montherlant. Citerons-nous d'autres noms, de Léon Daudet à Apollinaire, à Alain Fournier ? Enfin, on sait la gloire de Gide, Parce qu'elle a régné sur dix ans d'après-guerre, il ne faudrait pas oublier qu'elle était admise et déjà attaquée aux environs de 1910 : nous n'avons pas à la juger aujourd'hui. Il nous suffit de dire que, si l'oeuvre, avec raison, peut paraître maigre et fausse à beaucoup, l'attitude de l'homme demeurera comme une sorte de repère. Parmi ces chercheurs d'absolus divers qui succédèrent à la génération tainienne du relatif, Gide est celui qui dit non. Il apparaîtra, même pour qui ne le lira plus, très exactement comme notre Rousseau. Un Rousseau plus intelligent, et moins sensible, plus critique, et moins poète, pareil à lui dans son vaste travail de confusion des valeurs plutôt que de renversement nietzschéen.

Nous sommes assez loin, on le voit, de l'époque ridicule et touchante que célèbrent à l'envi les films américains et quelques actes de théâtre. Nous n'avons pas à dire ce qui nous parait mauvais dans ce foisonnement : nous n'avons voulu qu'en indiquer sommairement la richesse. D'autre part, n'oublions pas que les toilettes des femmes, les romans psychologiques, les recherches curieuses de certains poètes précurseurs, l'atmosphère géné-

rale des salons et des promenades au Bois, tout le superficiel de l'avant-guerre a été transfiguré dans l'oeuvre de Proust, plus nourrie, chose curieuse, de ce que l'avant-guerre a eu de léger, que de ce qu'elle a eu de profond. La vision de l'univers a été entièrement renouvelée, tous les problèmes ont été posés, une autre forme a été donnée à la poésie et au drame, à l'amour, à la politique, à la nature, aux rapports des êtres et du monde. Si brièvement qu'on puisse l'indiquer, il n'en importe pas moins de le faire : ces quinze ans ont découvert autant d'Amériques que le XVIe siècle. Ces quinze ans, qu'on veut réduire à la *Valse brune* et aux grands chapeaux de Lantelme et de Berthe Bady, ont lancé sur tous les océans mille caravelles, dont aucune n'a encore sombré. Peut-être, dans les manuels futurs, leur manquera-t-il d'avoir un nom collectif, comme le romantisme. Mais ils pourraient revendiquer celui de Renaissance.

1er octobre 1937

CONSEILS AUX AMATEURS

On a parfois envie, ma chère Angèle, vous me l'avez écrit bien souvent, de parler d'autre chose que de politique, d'autre chose que des événements qui agitent ou risquent d'agiter l'Europe. Vous vous flattez de vous intéresser aux choses de l'esprit, comme on dit dans les journaux de dames, et vous êtes toujours curieuse de ce qui se passe à Paris. C'est pour vous qu'a été rétablie cette page, en ce début de saison d'hiver, et Alain Laubreaux et François Vinneuil vous diront les spectacles qui charmeront vos escapades dans la capitale, ou nourriront simplement vos rêves, vos espérances ou vos regrets. Mais ils me permettront bien, pour cette fois, de vous entretenir de quelques idées qui me sont venues à écouter, ces jours-ci, un spectacle provincial plein d'agrément. Je le sais, ma chère Angèle, il vous arrive de déplorer la médiocrité des tournées qui s'arrêtent encore (de moins en moins) dans votre petite ville, et la médiocrité plus grande encore de ces amateurs qui se réunissent solennellement, tous les douze mois, pour jouer un acte imbécile de M. Tristan Bernard ou une farce de Courteline. Et c'est à vous que je pensais en allant, au théâtre d'Essai de l'Exposition, entendre une représentation du "Rideau gris" de Marseille.

A Alger, à Bordeaux, à Marseille existent encore de pareilles compagnies d'amateurs, qui ne se contentent pas des comédies les plus périmées du théâtre d'avant-guerre, mais tentent d'apporter autre chose au public. Presque toutes, elles puisent leur répertoire dans celui du Cartel des Quatre. Mais quoi ! nous avons beau en dire du mal, le Cartel des Quatre, c'est encore la Bible et les prophètes. Elles essaient aussi de monter quelques spectacles "à côté", des farces lyriques, des textes anciens, des oeuvres plus difficiles de poètes modernes. Tout cela n'est pas toujours aussi neuf qu'elles le croient, et l'esprit défunt de 1925 plane encore sur les réalisations de ces jeunes gens. L'ensemble n'en reste pas moins des plus sympathiques. Je n'ai pas à vous parler de *La Duchesse d'Amalfi* telle que nous l'a montrée l'autre soir "Le Rideau gris". Je suis simplement désolé que l'adaptateur se soit permis de tripatouiller un texte admirable entre tous, un des joyaux de la Renaissance anglaise. Mais c'était joli à voir, et joué par des gens jeunes. Il est si rare de voir un jeune homme maquillé en homme mûr, en vieillard ! Nous avons tellement l'habitude du contraire ! Cela seul nous inclinait à l'indulgence.

Pourtant, ma chère Angèle, si je demeure l'ennemi le plus absolu des "adaptations", je pensais que ces jeunes gens nous donnaient un exemple qu'on pourrait aisément suivre. Vous vous souvenez sans doute d'avoir lu dans *Je Suis Partout*, il y a trois mois, un article de Georges Pitoëff sur la mise en scène de *Roméo et Juliette*, où le metteur en scène le plus génial de notre temps prêchait pour le décor unique. Dans ma naïve jeunesse, je n'étais pas partisan du décor unique, et j'avais préféré la mise en scène à décors multiples que Georges Pitoëff avait inventée la première fois qu'il joua *Hamlet*, à la mise en scène simplifiée qu'il adopta la seconde fois. Je crois aujourd'hui que j'avais tort.

Lorsque M. Dullin, voici deux ou trois ans, monta *Quel dommage que ce soit une prostituée*, de John Ford, autre pièce de la Renaissance anglaise (inférieure, à vrai dire, à *La Duchesse d'Amalfi*), on fut un peu gêné par ce que la succession de tableaux avait d'un

peu sec. Dans le décor unique, et sans baisser de rideau, au contraire, l'oeuvre reprend son véritable rythme.

Et je ne vous apprendrai pas, ma chère Angèle, que ce rythme est le rythme original ; que l'ancien décor du moyen âge (dans lequel fut encore joué *Le Cid*) était un décor à compartiments, et que, quelle que fût la variété des lieux, les personnages allaient de Paris à Rome et à Venise au rythme théâtral, c'est-à-dire en quelques secondes. Il faut naturellement que les "lieux", que les "mansions", comme on disait jadis, soient suffisamment bien indiqués, et suffisamment évocateurs. Il ne faut pas non plus que la scène soit trop petite, et c'est ce qui me gênait un peu dans le décor si intelligent qu'avait conçu Georges Pitoëff pour *Roméo*. Les jeunes gens du "Rideau gris" l'ont fort bien compris, et leur pièce touffue et complexe s'accommode d'un décor gracieux et simple. Ainsi la mise en scène de théâtre reprend le rôle qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'avoir, encadre les acteurs et le texte au lieu de prendre leur place.

Mais en même temps je me disais, ma chère Angèle, qu'une si juste et si charmante mesure offrait d'autres avantages. Parfois, il arrive que des garçons intelligents, dans quelque ville de province, ou même à Paris, aimeraient à monter pour quelques jours une oeuvre abondante et difficile. Et je ne dis pas que Shakespeare, Webster ou Ford soient faciles à jouer, et même, pour parler de choses basses, peu coûteux.

Mais qui ne voit comment la conception du décor unique facilite les choses ? D'une part, la mise en scène devient plus aisée. De l'autre, il semble que la pièce s'allège. Les longues digressions, chères à la Renaissance, même si l'on conserve l'intégralité du texte, semblent plus brèves. A peine un personnage disparu, un autre surgit, à des lieues de là, et l'intérêt rebondit. Tout devient plus humain et plus simple. C'est ainsi que l'oeuvre apparut, dans sa fraîcheur première, aux spectateurs du théâtre du Globe, et, après des siècles d’erreurs, peut-être commencerons-nous seulement à la comprendre.

Ajoutons un mot. Une des grandes fautes du théâtre de notre temps est d'avoir voulu à toute force rapprocher le théâtre du cinéma. J'aime le théâtre, et j'aime le cinéma, ma chère Angèle, parce que je les tiens pour deux arts opposés, l'un étant tout entier dans le mot, et l'autre tout entier ailleurs que dans le mot. Mais il y a pourtant un point où le théâtre ancien peut nous charmer de la même manière que le cinéma : c'est par sa rapidité. La rapidité, bienfait trop oublié. Dans les rapports entre les longues scènes et les courtes, de même que dans les rapports des séquences d'images, s'établit ce que l'on appelle, improprement peut-être, le rythme, et que j'aurais presque envie d'appeler la prosodie, comme il y a une prosodie latine ou grecque, fondée sur la succession des syllabes longues et des brèves. Mutilée, coupée par les décors multiples, cette prosodie était devenue insensible, et l'on croyait la retrouver en multipliant (comme à l'écran) la rapidité des changements de décor. Il faut pourtant penser que nous la retrouverons mieux encore en revenant à la source, et que l'origine, c’est le décor un et multiple.

Je n'ai pas l'espoir, ma chère Angèle, que vos amis de province vont se mettre tout aussitôt à jouer *Le Roi Lear* ou *Le Démon blanc*, ou les mystères du moyen âge français. Pourtant, dans quelques grandes villes, il existe des mouvements assez vivaces pour quelques grandes réussites. Je ne prêche pas pour le régionalisme, m'étant toujours méfié des poètes de chef-lieu et des ratés un peu aigris. Mais il est bon qu'à Bordeaux, qu'à Marseille, qu'à Lyon on puisse trouver, comme on trouve parfois de remarquables amateurs de musique, quelques amateurs de vrai théâtre. Ceux de Marseille ont compris à quel prix ils pouvaient ressusciter les chefs-d'oeuvre de jadis (qu'ils abandonnent, de surcroît, leurs fâcheuses adaptations). C'est un exemple qui pourrait n'être pas perdu.

8 octobre 1937

LES CANDIDATS A LA GUILLOTINE

Dans votre lointaine province, ma chère Angèle, je ne sais pas trop quelle opinion on a de M. Maurice Bedel. Pour ma part, voici de longues années que je le tiens pour un personnage un peu ridicule, et pour l'homme qui a le plus contribué, dans la mesure de ses

faibles moyens, à discréditer notre pauvre pays. Jadis, il daubait sur Mussolini (Fascisme an VII) et sur *L'Action française* (Molinoff Indre-et-Loire) ; aujourd'hui, il daube sur le Front populaire et passe aisément pour fasciste.

Faut-il vous dire la vérité, ma chère Angèle ? Les railleries de M. Bedel envers le Front populaire et ceux qui y croient encore me donnent honte de paraître me ranger de son côté. Au nom de la Touraine, des coteaux modérés, de la raison française, cet amateur distingué n'a jamais milité que pour la platitude, la sottise, les vieilleries esthétiques et politiques. Souvenez-vous de ses petits livres sur la jeune fille moderne et sur l'amour : Comment peut-on aimer Picasso et rester honnête ? y proclamait-il avec ce sourire bien français qui fait son charme. Et, avec une légèreté qui nous en dit long sur sa culture, il déplorait que les jeunes filles d'aujourd'hui eussent des goûts si peu modestes, que leurs lectures favorites fussent des ouvrages d'auteurs hardis : Proust, Gide... Alain Fournier (sic) ! En bref, on n'a jamais vu, en ces dernières années, tourner autour des Académies de personnage plus parfaitement représentatif d'un esprit périmé, et on nous fait bien rire quand on l'attaque avec violence à gauche, quand on le vénère à droite.

Pourtant nous avons pu lire de lui, ces temps-ci, un petit morceau particulièrement révélateur, qui a paru dans *Le Journal* au début d'octobre. Cet exercice de style s'intitule *H. Chautemps et M. Hitler* et porte comme sous-titre : *Deux hommes, deux méthodes*. La grâce nous a soudain illuminé. Voilà ce que M. Bedel entend louer, depuis des années, lorsqu'il vante la Touraine et les coteaux modérés. Il est revenu de Nuremberg, et M. Hitler ne lui a point paru bel homme. Il a alors retrouvé son cher sénateur de l'Indre-et-Loire, le rescapé des affaires douteuses, et - ce qui n'est pas négligeable, après tout - le chef actuel du gouvernement. Nous aussi, s'est-il écrié, nous avons notre Führer : c'est M. Chautemps en personne, le sage de la Combe-aux-Fées, le très prudent et très sagace, l'incarnation même de la raison française. Heil Camille !

Vous croyez peut-être que j'exagère, ma chère Angèle ? Mais non, et tel est bien le sens de l'étonnant article de M. Bedel. Il retrouve dans les discours de M. Chautemps "la sagesse de Montaigne, la bonhomie de La Fontaine, le rationalisme des Encyclopédistes" (on voit bien que le père de Jérôme n'a lu ni les uns ni les autres). Une visite de Chautemps à Hitler serait "une visite de Platon à la Pythie". En effet, "M. Chautemps arrive en droite ligne d'Athènes" (à moins que ce ne soit de Chamonix). Il suit "d'un pas dégagé une route qui mène évidemment à un ordre de choses où l'humain reste à la mesure de l'homme." Ce doit être la route de Dijon. "Sur le billard social où ils mènent leur partie, M. Chautemps joue par la bande", sans doute la bande Stavisky. Et pour conclure, il nous faut parier pour lui, ‘‘c'est-à-dire pour une France assagie et forte dans sa sagesse retrouvée’’. Avouez, ma chère Angèle, qu'on ne saurait trouver de meilleur candidat au poste de poète officiel que celui qui raillait, il y a si peu de temps encore (et d'une manière si sotte d'ailleurs), les intellectuels, les ouvriers et les hommes du Front populaire.

Ne croyez pas que je m'irrite contre ce pauvre homme, mondain en mal d'applaudissements, salonnard pelé et ricanant, dont la position actuelle est un scandale, certes, mais ne doit pas trop nous étonner. Que tant de flatterie ingénue puisse passer pour le symbole même de la mesure française, assurément cela est triste. Mais je connais, je crois, quelque chose de plus triste encore, ou de plus instructif.

Je regardais, ces jours-ci, divers journaux, même de ceux que je n'ai point l'habitude de lire. A propos des élections cantonales, il s'y exprimait quelques opinions auxquelles on n'a peut-être pas assez accordé d'importance. Je suis ravi, je l'avoue, que *L'Information financière*, et d'autres journaux capitalistes, déclarent avec gravité que le résultat des élections est un échec pour les extrémistes "de gauche comme de droite". Non seulement parce qu'il me plait de voir un honnête P.S.F. pris pour un "extrémiste", mais encore parce que cette manière de tenir la balance égale entre deux périls est tout à fait satisfaisante pour l'esprit. C'est ainsi que par peur de la "réaction", par peur du "fascisme", on fait sa cour, en réalité, à la gauche et à la révolution. Mais c'est bien prouver aussi, ma chère Angèle, que nous n'avons rien de commun avec ces gens-là.

J'ai éprouvé d'autres voluptés à lire dans *L'Humanité* les noms de ceux qui lui ont présenté leurs condoléances à l'occasion de la mort de Vaillant-Couturier. Je n'ai rien à dire contre le rédacteur en chef du journal communiste, et il est mort. Que ses amis en éprouvent de la douleur, quoi de plus humain et de plus naturel ? Que ceux qui l'ont connu, même si leurs opinions n'étaient pas les siennes, fassent des condoléances à sa famille, j'en tombe d'accord. Que les directeurs d'agences de presse en rapport avec *L'Humanité* (puisque, par malheur, le parti communiste n'est pas interdit) remplissent leur devoir commercial, je l'admets encore. Mais tous ces noms ! tous ces noms de bourgeois qui s'inscrivent au journal, à la mairie de Villejuif, qui se battent dans ce concours de platitude ! Mais M. Roussy, recteur de l'académie de Paris, M. Martzloff, directeur à la préfecture de la Seine, M. Maurice Bourdet, rédacteur en chef du *Poste Parisien*, et *L'Auto*, et le parti radical ! Tous ces bourgeois qui se précipitent !

On nous a appris, ma chère Angèle, que les nobles de 1789 furent les premiers à saluer les idées nouvelles, mais aussi les premiers à passer à la guillotine. Qu'en sera-t-il de M. Bedel et de ses compères ? Une révolution, par son cortège de deuils et de désastres, est une chose affreuse, certes. Mais lorsque les fascistes se battront pour reconquérir leur pays, dans les tranchées de Metz, de Lyon, de Nantes ou de Toulouse, et même s'ils sont exilés, en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Angleterre, ils auront du moins la consolation, en apprenant la fin de quelques-uns de ces candidats à la guillotine, de se dire que la révolution est parfois la forme la plus stricte et la plus logique de la justice immanente.

15 octobre 1937

A LA COMÉDIE FRANÇAISE, UNE SEULE REFORME : LA DYNAMITE

Une grande tristesse, ma chère Angèle, s'est abattue sur les amateurs de beau langage et de noble musique. On fait remarquer que les subventions coûtent très cher, que l'Opéra Comique fait double emploi avec l'Opéra, l'Odéon avec la Comédie Française, et qu'en ces temps de crise et d'économie, ma foi... A quoi répondent, comme il est naturel, des plaintes et des hululements modulés. On prend la défense des vrais condamnés, d'autres en profitent pour attaquer les théâtres subventionnés en général. Bref, on se distrait comme on peut de la guerre d'Espagne.

S'il faut vous dire toute mon opinion, ma chère Angèle, je laisserai de côté l'Opéra et l'Opéra Comique, la musique n'étant point de ma compétence. Il y a quelques années on avait proposé de transformer l'Opéra en garage, et ce blasphème m'avait souri. Quand un incendie se déclara au sein de la pâtisserie géante que nous a léguée le Second Empire, on eut beaucoup d'espoir. Par malheur, les pompiers, en rébellion ouverte contre la justice divine, sauvèrent la pièce montée et ce qu'elle contenait. Laissons donc de côté l'Opéra et l'Opéra Comique, qui ont peut-être leurs nécessités.

Mais les deux autres, ma chère Angèle ! Mais cet Odéon miteux et poussiéreux qui ne se soutient, depuis plusieurs années, qu'à force de représentations de mélodrames ! Va-t-on sérieusement affirmer que *La Tour de Nesle* et *La Dame de Monsoreau* représentent la culture française ? Et quant à la Comédie Française, ne pourrait-on pas soutenir, avec beaucoup de sérieux, que M. Jean Zay aurait encore beaucoup à faire pour acquérir le renom d'un ministre hardi qu'aucune nouveauté n'intimide ? L'avouerai-je en secret ? J'avais cru M. Jean Zay iconoclaste, et je n'ai pas toujours eu d'antipathie, malgré quelques décrets à l'esbroufe, pour certaines de ses vues sur le théâtre. Hélas! M. Zay n'est pas iconoclaste, mais conservateur, aussi conservateur en vérité que les "artistes du peuple" des théâtres de Moscou. Enfin, allez-vous me dire, il faut bien qu'il existe une Comédie-Française ! Qu'on l'améliore, cela va de soi. Mais on ne peut compter sur les efforts individuels pour nous montrer les classiques. On jouerait une fois l'an une pièce de Racine ou de Musset, et puis c'est tout. L'Angleterre nous envie cette institution du théâtre d'Etat. Voire, ma chère Angèle, voire, comme disent les Normands. Le théâtre d'Etat ne paraîtra-t-il pas à nos petits-neveux une institution étrangement bourgeoise, périmée, antique et ridicule ? Elle doit bien être tout cela, puisque M. Staline l'honore et qu'il a, lui aussi, ses scè-

nes officielles. On ne joue d'ailleurs au Théâtre-Français que les pièces les plus connues, non toujours les plus belles. En ces temps de Front populaire, comment M. Bourdet, M. Jean Zay ne se sont-ils pas aperçus, par exemple, que le *Sertorius* de Corneille était un admirable débat entre le fascisme et l'antifascisme, où le personnage sympathique est l'antifasciste ? Il est vrai qu'il faudrait pour cela connaître Corneille autrement qu'à travers les braillements de Mme Segond-Weber, la sans seconde Segond-Weber, ou ceux de M. Hervé. Il est vrai qu'il faudrait lire Corneille. Donnons-leur généreusement cette idée.

Et puis, même en s'en tenant aux chefs-d'oeuvre officiels, catalogués, appris par coeur, qui vont du Cid à M. Edmond Sée et à M. Saint-Georges de Bouhélier, ne pourrait-on pas concevoir une autre forme de protection de l'Etat ? Supposez qu'un mois par an en hiver, un mois en été, l'Etat accorde des subventions aux comédiens de Paris pour préparer une saison classique. N'aurions-nous pas plus de plaisir à voir M. Jouvet, M. Claude Dauphin, M. Sacha Guitry, M. Michel Simon jouer Molière, que de nous endormir aux traditions estampillées de la Maison ? N'aurions-nous pas plus de plaisir à applaudir Mme Pitoëff, Mme Valentine Tessier, Mme Bogaërt, que les très illustres et très anciennes gloires de la rue de Richelieu ? Et j'entends bien que pour de pareilles subventions le favoritisme jouerait, mais ne joue-t-il pas déjà ?

Il faut vous mettre dans la tête, ma chère Angèle, que des comédiens d'Etat ne sont pas forcément de bons comédiens. Il en reste quelques-uns, très peu, rue de Richelieu. Ce petit nombre, qu'on emploierait fort bien ailleurs, suffit-il à maintenir cette institution anachronique ? Répondons résolument : non. Les réformes de M. Zay et de M. Bourdet consistent précisément à faire appel au dehors. Et quel est le résultat ? Dans *L'Illusion*, une mise en scène admirable de M. Jouvet, des décors ravissants de M. Christian Bérard, un acteur "du dehors" épouvantable, M. Clariond, des acteurs "de la maison" aussi mauvais. Pense-t-on faire quelque chose de bon avec ces éléments hybrides ? N'aurait-il pas mieux valu donner une belle subvention à M. Jouvet pour lui permettre, chez lui, de monter *L'Illusion*, avec M. Renoir dans le rôle du magicien, avec Mlle Ozeray et M. Jean-Pierre Aumont ? Et ainsi du reste...

Le Théâtre-Français a eu un rôle glorieux dans le passé. Ce rôle est terminé, il faut en prendre franchement notre parti. On essaie, à cet infirme, de donner des béquilles à la mode et des jambes articulées. Il n'en reste pas moins un infirme. Offrons des pensions aux artistes qui ne trouveraient plus personne pour les employer. Les autres ont assez de talent pour se débrouiller, et le cinéma recueillera les plus mauvais, sous la houlette de Mme Marie Bell. Et refondons complètement nos institutions. Que l'Etat aide et soutienne les libertés, les initiatives, au lieu de se livrer à un trust affreux de mauvais comédiens. Tout ce qui est officiel ennuie, c'est la règle de l'art. Les princes d'autrefois soutenaient les idées hardies et les hommes neufs. Il est vrai que c'étaient des seigneurs, et qu'il faudrait peut-être, avant tout, nous rendre un vrai gouvernement : politique d'abord.

En attendant, ma chère Angèle, toutes les réformes de la Comédie Française, de l'Odéon, ne serviront jamais de rien. On ne s'en tirera que par la suppression de ces maisons remplies de poussière et de souvenirs trop illustres. Qu'on porte un coup de balai sérieux, une fois enfin, parmi ces toiles d'araignées et ces vedettes sexagénaires. Il n'y a qu'une seule réforme intelligente, lucide, indulgente et sage pour les théâtres subventionnés : les livrer aux dinamiteros.

29 octobre 1937

LEON DEGRELLE, VAINQUEUR DE M. VAN ZEELAND

Léon Degrelle nous déclare : "La crise d'aujourd'hui, en Belgique comme en France, est d’abord une crise morale" "L'incapacité des vieilles équipes politiciennes nous a menés à la catastrophe. Ce ne sont pas elles qui nous en tireront″

Je n'étais pas revenu à Bruxelles depuis cette soirée du 11 avril 1937 où l'on acclamait le triomphe de M. van Zeeland et où l'on promenait dans les faubourgs la croix entourée de drapeaux rouges, en criant ‘‘Vive le cardinal’’. Une automobile allait à toute vitesse de la place de Brouckère à la Bourse, et, vivante image de l'internationalisme, des gens y saluaient, le poing tendu, en agitant un drapeau français, et en hurlant : *No pasara Rex*. La victoire, difficilement contestable, allait à la confusion, à l'alliance de Moscou et de l'Union chimique, des banques anglaises et de la presse dite française et surnommée d'information. L'éminent introducteur du yoyo en France, M. de Gobart, racontait dans son journal que Léon Degrelle, qu'il n'avait pas vu, s'était évanoui deux fois ; les quotidiens du soir annonçaient : "La croix a vaincu la croix gammée", et M. Sauerwein qui, la veille encore, faisait le salut rexiste dans la tribune de la presse (salut que personne ne lui demandait), écrivait : "Après une campagne de calomnies, une aube de clarté s'est levée sur la Belgique."

Six mois ont passé. M. van Zeeland est tombé dans une obscure affaire financière, où le moins qu'on puisse dire est que son rôle n'est pas très clair. Le jeune mouvement rexiste, après des moments très pénibles et toute une période de réorganisation intérieure, se trouvait affaibli, sans argent, sans pouvoir. C'est pourtant lui qui, depuis deux mois, mène cette double campagne de la Banque Nationale et de l'affaire Barmat, qui vient de faire crouler le premier ministre béni par Wall Street et par Malines à la fois. C'est lui qui a abattu l'économiste que le monde entier enviait, parait-il, à la Belgique. Six mois après sa victoire électorale, M. van Zeeland gagne une retraite inconnue, perd son portefeuille de premier ministre, ne peut décemment pas revenir à la Banque Nationale et abandonne même ce siège de député qu'il avait gagné le 11 avril. Six mois après sa défaite, bien que les journaux français n'osent pas encore prononcer son nom, c’est Rex qui a vaincu.

Le seul journal français qui, par les soins de Pierre Daye, ait été informé avec précision, et longtemps à l'avance, du sort réservé à M. van Zeeland depuis deux ou trois mois, c’est *Je Suis Partout*. En arrivant à Bruxelles, je trouve dans *Le Pays réel* un éloge de notre journal qui fera sans doute plaisir à nos lecteurs, et qui montre bien, malgré les calomnies intéressées, que les nationalistes belges savent faire la différence entre la France véritable et la France de MM. Blum et Chautemps. "S'il est en France un journal indépendant et propre par excellence, c’est bien l'hebdomadaire *Je Suis Partout*, que dirige depuis huit ans, avec un talent remarquable et une sincérité absolue, l'historien Pierre Gaxotte. Parce qu'il n'émarge à aucun fonds secret, parce qu'il ne se fit le défenseur d'aucun parti ni d'aucune oligarchie particulière, ce journal eut des difficultés financières qu'il n'a pu surmonter que grâce à l'abnégation de ses collaborateurs et à l'aide d'une poignée d'hommes résolus à défendre ce qui reste du pays réel français... C'est le seul journal qui se soit rendu compte que nous n'avons aucune hostilité contre la France réelle, mais que nous défendons simplement notre pays contre les idéologies meurtrières du pays légal français."

Ici nous n'en avons jamais douté, et ces simples lignes me prouvaient, dès mon arrivée, que Rex n'avait pas changé.

La victoire de la foi

C'est Pierre Daye qui m'accueille d'abord à Bruxelles, sous le ciel gris de Toussaint, qui m'emmène, à travers les belles avenues, les étangs de la forêt de Soigne, vers ces sous-bois dorés et rouges de l'automne, tels qu'on les découvre encore, dans quelque toile du quinzième siècle ou du seizième, par une fenêtre ouverte sur la campagne flamande, par Brueghel l'Ancien ou Roger de la Pastoure. Je l'écoute me parler de Léon Degrelle, du mouvement auquel il a adhéré tout de suite avec tant d'ardeur.

- Nous dînerons ensemble tout à l'heure. Mais, vous savez, nous avons passé par de durs moments. Léon Degrelle a été magnifique. On pouvait craindre que les premiers succès, si rapides, ne l'aient un peu grisé. Les épreuves ont permis encore mieux de savoir ce qu'il valait. J'ai vu des moments où presque personne ne croyait à la victoire. En juillet der-

nier, par exemple, quand il a perdu son procès contre Marcel Henri Jaspar. Lui, il était indomptable. Une foi, un courage dont on n'a pas idée. Plus un sou en caisse, toute la presse non seulement hostile, mais, ce qui est plus grave, silencieuse. On ne parlait plus de Rex. Pendant quelques semaines, il s'est presque terré, il a attendu. Et maintenant ! Maintenant, tout le monde nous fait des avances, et le journal catholique, *La Libre Belgique*, l'autre jour, écrivait que s'il y avait des élections, ce n'est pas vingt sièges que nous gagnerions, mais trente-cinq !

Je me rappelle, l'an dernier, ce que Léon Degrelle, qui cherche toujours les images de son destin dans son enfance paysanne, m'avait dit :

- Je ne suis pas pressé. Je suis comme le chat. J'ai vu le chat, sur un arbre, accroché, sans bouger. Il attend le moment de sauter à terre. Quelquefois, il reste très longtemps. Et puis, il saute. Moi aussi, j'attends mon moment. On ne me fera pas sauter avant l'heure.

Et Pierre Daye continue à me parler, avec une amitié si juste, de ce chef de trente et un ans, qui a si vite su acquérir la prudence nécessaire aux meneurs d'hommes. Il en parle bien, il joue bien, auprès de lui, un rôle perspicace, non point modéré mais avisé, qui lui donne sa place dans le rexisme ; il apporte au mouvement son expérience des hommes, sa grande culture, son ironie charmante, sa bonne humeur sagace et ce mélange de finesse et de réalisme qui plaisent si fort en lui.

Quand le soir est venu, à travers les rues larges du nouveau Bruxelles, nous allons chercher le chef de Rex et Mme Degrelle, et nous gagnons un petit restaurant célèbre, proche de la Grand'Place. Qui n'est pas venu à *l'Epaule de Mouton* ? Comme le restaurant a été fondé en 1660, il n'y manque guère que les autographes de Boileau, La Fontaine et Racine. A défaut on y lit ce quatrain :

Si trop manger est un poison
Et si trop boire en est un autre,
Je ne connais pas de maison
Plus dangereuse que la vôtre.

L'auteur, il est vrai, en est devenu fou, et même Président de la République : c'était Paul Deschanel. On préférera sa poésie à l'élégance de cet ambassadeur de France qui affirme (c'est M. Herbette) qu'après un déjeuner à *l'Epaule de Mouton*, les digestions sont muettes"(!) ou au surréalisme sans ponctuation de l'éminent président de la S.D.N. : "Une cuisine d'autrefois excellente bonne en vérité l'ancien régime café anglais paillard voisin. - Aga Khan. - Bravo! Princesse Aga Khan."

Nous en rions tous ; Mme Degrelle lit avec humour les autographes de Mme de Noailles et Léon Degrelle déclame un poème de Mme Lucie Delarue-Mardrus. Et je retrouve tout aussitôt la camaraderie, la gaieté facile, l'animation même et la jeunesse du rexisme, au charme duquel personne n'a échappé. J'aime aussi à voir, l'un près de l'autre, unis par la même confiance et la même amitié, ces deux hommes qui ne se ressemblent guère et se complètent si bien. Léon Degrelle n'a pas changé. Il a toujours la même vitalité prodigieuse, la même parole simple et imagée à la fois, ses vifs yeux noirs, ses mains petites, gracieuses et fortes, qui semblent, lorsqu'il parle, pétrir l'âme même de la foule.

- Ce qui m'a le plus touché, me dit-il, aux moments où les choses allaient mal, ça été la douleur, la vraie douleur de ceux qui nous ont donné leur confiance. J'en ai vu pleurer, des paysans, des ouvriers, pour qui Rex était tout. Il y avait quelques salauds qui nous lâchaient. Mais ça m'était égal, je m'en fichais. Aujourd'hui ils se mordent les doigts, d'ailleurs. Ce qui me bouleversait, c'était cette confiance, cette espérance sans espoir, des plus simples, des meilleurs. Et dès que nous avons recommencé à aller de l'avant, quelle joie, quel élan! Ah ! c'était magnifique.

Il me raconte des anecdotes.

- L'autre jour, en province, un vieux paysan m'aborde avec une petite caisse, très lourde. Il me dit: "C'est pour Rex. Vous ne pourrez plus dire que vous n'êtes pas payé avec de l'ar-

gent allemand." On ouvre la caisse : c'était plein de pièces de deux et cinq marks, de la guerre. Il avait exigé, pendant la guerre, d'être payé en argent et non en billets. Et maintenant il donnait cela à Rex. Je pourrai vous le montrer, notre argent de Berlin !

Il se met à rire.

- Je suis d'ailleurs aussi payé par Moscou, sans doute, car on m'a donné des roubles il n'y a pas longtemps. Mais vous savez que *Le Pays réel* est le seul journal belge interdit en Allemagne ? Voilà comment nous sommes des vendus !

Et il me raconte, simplement, vivement, de sa grosse voix juvénile, les mois de lutte de Rex, les persécutions constantes, l'attitude des partis, le "lâchage" des amis, la joie méchante des ennemis. Il a su courber le dos sous l'orage, ne jamais désespérer, attendre les vacances où, tandis que les autres vont se reposer, il travaille - faire comme le chat. La victoire de Rex sera une victoire de l'obstination, de la patience et de la foi.

Une crise morale

Je le revois le lendemain et nous parlons de la crise belge. Je le trouve plus mûri que ces derniers mois, toujours aussi vivant, d'une force aussi allègre et aussi puissante, aussi jeune en un mot, mais aussi plus attentif aux moyens exacts de réaliser ce qu'il désire. Son bon sens, caché sous la fougue, m'avait toujours frappé. Il semble avoir grandi encore aujourd'hui.

- M. van Zeeland, me dit-il, était le plus grave obstacle que nous puissions rencontrer, il ne faut pas se le dissimuler. Il avait fini par se créer autour de lui une sorte de mystique, en contre-coup de la mystique rexiste. Et puis, il arrivait d'un autre monde que le monde politique, avec ce quelque chose d'un peu magicien qu'ont toujours les économistes et les financiers. Il ne s'en est pas rendu compte, il a fait alliance avec les partis, il s'est présenté aux élections, c'est ce qui l'a perdu. A partir du moment où il devenait un parlementaire comme les autres, il devait tomber. Nous parlons des causes de la crise, du scandale financier, de ce petit juif ukrainien, Barmat, qui fut le Stavisky de l'Allemagne républicaine avant d'être celui de la Belgique.

- Ce dont il faut se rendre compte, dit Léon Degrelle avec force, c'est que cette crise est d'abord une crise morale. Et cela dépasse le cas de M. van Zeeland, le cas de Barmat, de toutes les canailles de finance qui prétendent gouverner le pays. Partout, dans votre pays comme dans le mien, la crise est une crise de lassitude du régime. Je l'avais toujours dit : Après van Zeeland, ce sera le gouffre. Nous sommes dans le gouffre. Nous en avons assez des turpitudes de la vie matérielle. Les nations ne se sont jamais sauvées sans un immense renouveau spirituel : voyez l'Italie, l'Allemagne. Et que disait M. van Zeeland ? Il parlait intérêts, dividendes, profit. Il faut parler de l'honneur, de la dignité, de la pauvreté. Notre pays est un vieux pays chrétien. On ne fera jamais rien si on ne s'adresse pas en lui, tout d'abord, à ce qui relève de cette ancienne civilisation chrétienne. On ne fera rien de la France non plus si l'on ne va pas au-delà des combines électorales, des arrangements politico-financiers et des hommes d'autrefois.

- Vous croyez que les hommes d'autrefois ne vont pas s'accrocher ?

- Bien sûr qu'ils s'accrochent ! Mais en un certain sens, pour nous qui sommes décidés à nous battre, c'est une sorte de chance. Il n'y a plus d'hommes nouveaux qui puissent faire illusion en employant, sous d'autres noms, les vieilles recettes. La fausse Union nationale, la jonction des trois partis socialiste, catholique et libéral, rapproche des tempéraments et des doctrines absolument opposés. On n'y croit plus, on n'en veut plus. Les hommes de la gauche ? Ils ne réussissent pas. Voyez de Man ! Les libéraux refusent de collaborer avec l'homme du Plan du Travail. Et alors ? Alors on va voir revenir les vieux chevaux de retour de la politique, les hommes usés, finis, qui nous ont déjà menés à la catastrophe. Ce ne sont pas eux qui nous en tireront. Quand on voudra véritablement résoudre la crise actuelle, aussi bien la crise spirituelle, la crise de la foi, que la crise sociale et économique, il faudra bien finir par se rendre compte qu'il ne reste qu'une solution, neuve, juste, féconde : Rex.

Les zélés zeelandiens

Il s'amuse un peu, sans amertume, à me rappeler la propagande extraordinaire dont a joui M. van Zeeland. Dans les rues, tout à l'heure, j'ai encore vu de vieilles affiches du 11 avril : Votez belge, votez van Zeeland.

- Les rexistes, me dit Pierre Daye, se sont amusés à en coller quelques-unes, ces jours-ci, et même à la Chambre. C'était du plus bel effet. Qui croirait, en effet, quand les journaux ne consacrent plus à M. van Zeeland que des lignes éplorées ou indifférentes, qu'il a été le Roosevelt européen, le suprême espoir de la démocratie et de la City ? Qui croirait qu'au 11 avril, le cardinal de Malines a recommandé de voter pour lui, de ne pas même s'abstenir, sous peine de péché ? Que les journaux catholiques, au début de l'affaire de la Banque Nationale Barmat, n'osaient même pas informer leurs lecteurs ? Aujourd'hui, M. Franck, gouverneur de la Banque, est à terre, à côté de son premier ministre.

- Vous connaissez, me dit-on, l'histoire de la cagnotte n° 2 ? Il y avait à la Banque Nationale des créances dites "irrecouvrables". On les inscrivait solennellement sur un grand-livre et on en faisait son deuil, à jamais. Mais, d'autre part, des émissaires discrets allaient trouver les débiteurs et leur proposaient un petit arrangement à l'amiable, à 40%, 30%, 20% de la créance, parfois moins. C'était toujours autant de pris. Seulement, de ces arrangements, les actionnaires ignoraient tout. Les fonds allaient à une cagnotte (il y en avait déjà une pour les gouverneurs) et servaient à payer la propagande gouvernementale. Le juge d’instruction a fait saisir récemment tous les papiers d'une officine pudiquement nommée "Office de publicité". On y a trouvé les noms de quelques journalistes anglais et français spécialement chargés de chanter les louanges de M. van Zeeland. On les publiera sans doute un de ces jours.

On me nomme quelques journaux, de ceux qui sont dits "de droite" et de ceux qui sont dits "de gauche", des journalistes qui passent d'ailleurs de l'un à l'autre état. Comme il serait amusant de les voir publiés ! Et quelle lumière cela jette sur le zèle zeelandien de tant d'amateurs !

Les chances de Rex

Je m'amuse beaucoup, et avec un air faussement grave, PierTe Daye me raconte des histoires bien scandaleuses.

- Ces rexistes sont impossibles, me dit-il. L'autre soir, n'ont-ils pas annoncé que M. de Man avait échoué dans ses négociations, vers 8 heures du soir. Or M. de Man n'a réellement échoué que quelques heures après. Et si ce n'avait pas été vrai ?

- C'est la chance de Rex.

- Un vrai scandale, je vous le dis.

Il y en a d'autres. Pendant plusieurs mois, le caricaturiste Jam avait présenté un adversaire politique, M. Bodart, comme fou. On vient de l'interner. Aussitôt pluie de caricatures : Bodart sous la douche, Bodart en camisole de force, Bodart et ses infirmiers. On reprochait à Jam sa cruauté.

- Comment, dit-il, pendant des mois j'aurai pu le dessiner en fou sans qu'on me dise rien et maintenant qu'il l'est vraiment il faudrait que je m'en prive ! Mais c’est la preuve que j'avais raison !

C'est la preuve aussi de la chance insolente de Rex. Le diable serait-il rexiste ?

Le passé et l'avenir

Comme toujours, lorsque nous déjeunons, Léon Degrelle revient aux mythes qui ont formé le rexisme, aux bois des Ardennes où il allait dénicher les oiseaux, à la Semois sous le pont de pierre de Bouillon, aux fêtes de son enfance, et aussi aux privations, à la guerre, à la pauvreté.

- Je ne suis jamais allé au cinéma avant seize ans. Je suis venu à Bruxelles à dix sept. Songez qu'à cette époque, la moitié au moins des habitants de Bouillon n'avait pas quitté la ville. Je me souviens encore des premiers trains de plaisir. On allait le prendre en bande, la nuit, à Paliseul, qui est à 16 kilomètres de Bouillon. A pied, naturellement. Le train partait à 4 heures du matin, il s'arrêtait à toutes les gares. Il arrivait vers onze heures à la mer, repartait à quatre heures du soir pour ramener les voyageurs à Paliseul. Au petit matin, nous, les gosses, nous allions les attendre en haut de la côte, pour savoir des nouvelles. On avait de quoi en parler pour tout l'hiver.

La vie était dure, mais n'y avait-il pas de compensation dans cette admirable communauté paysanne ?

- C'est la guerre qui l'a encore resserrée. Nous n'avions rien, rien du tout. De la viande une fois par semaine. Des sabots pour tout le monde. Les premiers souliers que j'ai mis étaient des souliers de l'armée française, retaillés.

Je lui rappelle que les petits enfants français, à cette époque, portaient volontiers le calot noir à gland d'or des soldats belges.

- Moi, dit-il, je portais le calot bleu des Français ! Mais, vous savez, la vie a été pénible. Bah ! on s'amusait quand même. Quand on n'a plus eu d'étoffes pour faire des vêtements, on les a retournés. Quand ils ont été usés, on a fait teindre des couvertures, c'était somptueux. Et je me rappelle que nous allions au grenier chercher les tournures de ma grand-mère pour y tailler des robes.

Pierre Daye nous explique avec gravité que ces tournures s'appelaient techniquement des ‘‘faux-culs’’, et même, à Bruxelles, des "culs de Paris". A la recherche du faux-cul perdu, quel beau titre pour un livre de souvenirs proustien !

Léon Degrelle et nous ne nous tenons plus de joie.

Puis il redevient plus grave, me parle des hommes de son sol, de la terre paysanne, de la vie des anciens, des deuils qui étaient des deuils pour tous. Il me parle aussi de la France, et de la Touraine, et de Péguy, des grands mythes modernes autour desquels se refait l'âme d'une nation.

- Dans quelques jours, à Courtrai, nous célébrerons le deuxième anniversaire de Rex. Mais oui, deux ans déjà.

- Deux ans seulement.

- C'est le jour des Morts, le 2 novembre, que nous avons envahi, à trois cents, le vieux parti catholique, et que nous avons mis en accusation M. Philips et M. Seghers. Dimanche prochain, nous célébrerons une véritable naissance de notre mouvement. Tous défileront devant les Trois Cents, avec les drapeaux des sections.

Il a aussi d'autres projets.

- Je voudrais fonder une revue, pas une revue rexiste, mais quelque chose d'autre. On inviterait à y collaborer tous ceux qui défendent, dans le monde, les mêmes valeurs que nous. A Bruxelles, pays de confluent entre la culture latine et les civilisations du Nord, ne trouvez-vous pas qu'une telle revue aurait sa place ? Comme Rex ou *Le Pays réel* la défendent sur le plan de l'action quotidienne, cette revue, en somme, défendrait la civilisation européenne. Cela existe, après tout, la civilisation européenne. Et il me répète :

- Nous sommes un vieux peuple latin et chrétien.

J'admire ce chef de parti qui ne se laisse pas enliser dans la lutte de chaque jour, mais qui voit au-delà, ce jeune homme dont l'action, si naturellement, s'épanouit en poésie, qui me cite les princes de ce monde, monde de l'esprit plutôt que grandeur de chair, qui est si nourri de culture française et chrétienne. C'est le même qui tout à l'heure me dira comment, voici trois semaines, il est parti à pied de Paris pour Lisieux, prier pour sa petite fille malade, comment il a marché la nuit, s'est foulé le pied dans les chemins creux et buvait avec les clochards, le matin, un café bien chaud, dans un petit cabaret de village.

C'est le même aussi qui se livre avec Pierre Daye à des discussions précises sur la crise belge, sur la conduite à tenir, sur les alliances heureuses ou dangereuses qu'on lui offre. Et tout ce qu'il dit ne vaut pas seulement pour la Belgique. "Quand on veut gagner, on gagne..."'

Qu'on lui offre, à lui le pelé, le galeux, le dédaigné, le perdu, qu'on lui offre demain un ou plusieurs portefeuilles de ministre, cela n'est certes pas à mépriser. Avec une grande prudence et pour ne pas tenter le destin, Léon Degrelle m'explique d'ailleurs que ce n'est pas sans doute pour demain. Que les essais de la semaine ne soient pas concluants, que les socialistes soient furieux qu'on n'ait pas fait appel à eux après l'échec de M. de Man et le refus de M. Vandervelde (l'homme qui veut l'intervention et la guerre), que les catholiques louvoient, que les libéraux essaient de se tailler un rôle dans l'opposition, que M. Pierlot, ministre de l'Agriculture, célèbre pour avoir parlé plusieurs heures durant sur une maladie de la pomme de terre, essaie de constituer "le ministère du Doryphora", cela a bien son intérêt. Mais l'essentiel est que Rex ne soit pas un parti comme les autres, prêt à entrer dans le jeu parlementaire. Il acceptera, à son heure, d'y jouer un rôle, comme le national-socialisme en Allemagne (bien qu'il soit assez loin, par beaucoup de points, du parti hitlérien), mais il ne veut pas être un esclave enchaîné, même dans des chaînes d'or.

"Un parti nationaliste, un parti qui veut reconstruire un ordre vrai, ne doit pas se perdre dans ces broutilles électorales. Nous ne sommes pas pressés. Il ne faut pas qu'on croie nous acheter. Notre travail est de refaire d'abord l'âme de ce pays."

Et je pense qu'en effet, c'est par l'intransigeance, par le refus de compromissions stériles qu'un parti jeune peut arriver à sauver son pays. Ce qui ne veut pas dire, naturellement, qu'il ne faut pas accepter d'alliance, nettement définie, sur un point précis, dans la pleine indépendance de son honneur personnel. Cela, Léon Degrelle le sait aussi bien que personne. Autour de lui, dans ses réunions, on voit se grouper désormais non seulement les jeunes gens enthousiastes des premières heures, qui sont restés, mais aussi des hommes pondérés, des esprits sages qui se rendent compte que les vieux remèdes ne suffisent plus. Le bourgmestre interdit la réunion de dimanche dernier sous prétexte d'éviter des troubles. L'an prochain, les élections communales donneront sans doute un grand nombre de bourgmestres rexistes et la pleine liberté de réunion au parti. L'avenir est heureux pour Rex.

Je le quitte, ce garçon si vigoureux, si plein de joie et d'optimisme, un des êtres les plus étonnants que l'on puisse rencontrer. Et je pense à cette *Lettre aux Français* que publiait *Je Suis Partout* il y a un an : "Quand on veut gagner, on gagne toujours. A coup sûr". "Français, pour sauver demain la France, retrouvez aujourd'hui déjà une âme de vainqueurs."

5 novembre 1937

LE PAIN, LA PAIX, LA LIBERTÉ

Ce soir, les collaborateurs de *Je Suis Partout* tiendront la première de leurs réunions de cet hiver, dans la salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, à 21 heures. Nous espérons que nos amis et nos lecteurs viendront en grand nombre les entendre. Ce n'est pas une vaine gloriole qui nous pousse, mais lorsque la société de conférences "Rive gauche" nous a aimablement demandé de venir parler à ses réunions, nous avons accepté aussitôt. Certes, nos lecteurs connaissent les idées que défend ce journal depuis qu'il existe. Pourtant, il y a dans la parole directe une chaleur que ne garde point la parole écrite. Et puis, surtout, nous tenions à donner à nos lecteurs, en peu d'heures, une image la plus complète possible de notre travail, en espérant que ce ne sera pas tout à fait inutile.

Nous ne sommes pas un parti. Nous ne désirons aller sur les brisées d'aucun des mouvements nationaux qui, avec une ampleur que les hostilités déclarées n'arrêtent pas, réunissent dans leurs rangs des Français de toute origine. Parmi nos collaborateurs eux-mêmes, plusieurs tendances sont représentées. Tout cela importe peu auprès de ce qui nous joint, et qui est le désir de servir notre pays, et d'unir des forces que beaucoup travaillent à séparer. Dans les dix ou douze pages de notre journal, comme le rappelait l'autre semaine Pierre Gaxotte, on a pu trouver, ici et là, une somme de documents et d'arguments sur la situation actuelle en France et dans le monde entier que personne n'avait pu encore réunir. Depuis son origine, tel a été le but qu'a cherché à atteindre *Je Suis Par-*

tout, et c'est pour cela que tous les esprits libres et attentifs, parfois venus de très loin, d'un horizon politique tout différent, nous ont lus d'abord avec curiosité, puis avec sympathie, et ont finalement été convaincus. Sans être nous-mêmes un mouvement ni une ligue (nous n'en avons jamais eu l'intention), nous avons travaillé à côté d'autres formations, afin de servir ceux qui luttaient vraiment pour notre pays, de leur être utiles, à notre manière, à notre place.

Aujourd'hui, l'offensive de Moscou contre tout ce qui représente la France s'est définitivement révélée. Qui ne se souvient de ces élections triomphales de 1936, de ces promesses éhontées, de ces chants de joie ? On nous les a assez promis, le pain, la paix, la liberté ! Les élections datent de mai, M. Blum prend le pouvoir en juin. Et quelque temps après, occupations d'usines (voilà pour la liberté), manifestations pour la guerre d'Espagne (voilà pour la paix), augmentation foudroyante du coût de la vie (voilà pour le pain). Nous ne sommes pas chargés spécialement de défendre la politique des hommes dits "de droite", dont l'incompréhension a causé beaucoup de mal à notre pays. Mais enfin, sous l'affreux Laval, le pain valait plus d'un franc de moins qu'aujourd'hui, et nous étions les amis de l'Italie. Qu'on mesure par là le chemin parcouru.

Cependant, ce n'est pas un retour en arrière que nous désirons. C'est beaucoup plus, au contraire, une marche en avant, cette marche en avant qu'ont entravée successivement en France les conservateurs imbéciles, les radicaux vendus aux puissances d'argent, les socialistes internationaux, et les communistes esclaves de Staline. Un nationaliste français, ce n'est pas un esclave, ce n'est pas un domestique de Londres, de Wall-Street ou de Moscou. C'est pour essayer d'en faire le portrait idéal, pour essayer d'en définir les traits, beaucoup plus que pour se faire une propagande personnelle qui leur est parfaitement indifférente, que les collaborateurs de *Je Suis Partout* vous diront, à partir de ce soir, la manière dont ils entendent défendre, eux, le pain, la paix et la liberté.

Entre le conservatisme et la démagogie, toute doctrine sociale navigue entre deux écueils. Ce que nous voulons, ce que nous finirons par construire, bon gré mal gré, c'est un monde assez fort et assez juste pour que chacun y ait sa place, mais aussi pour que chacun y soit à sa place. C'est un monde où le capital ne sera pas le maître sans contrôle, mais où il servira, comme il sert en Italie, comme il sert au Portugal. C'est un monde où le *travailleur* ne sera pas le dormeur de l'Exposition, mais celui qui, véritablement, travaille, de son cerveau ou de ses mains, est honoré, est aimé, est célébré comme il le faut. C'est un monde d'accords et non un monde de luttes. Un monde où l'on ne promettra pas la lune et le cinéma deux fois par semaine, mais tout d'abord les conditions matérielles et morales de la dignité.

Nous ne sommes pas seuls dans l'univers, et cette paix intérieure qu'il faut établir peut être à chaque instant menacée. Mais le sera-t-elle jamais davantage que par la faction étrangère qui campe insolemment chez nous, et chaque jour nous pousse à la guerre, veut nous faire faire la guerre, pour l'Ethiopie, pour l'Espagne, pour la Chine ? Que la France ait pu tomber à un tel degré de bassesse, ce sera, espérons-le, l'étonnement de l'avenir. Quelle que soit notre opinion sur la forme à donner à notre gouvernement, la fierté française, la grandeur française ne devraient-elles pas ne faire qu'un, tout d'abord, avec notre désir de sauvegarder la paix et de ne pas gaspiller inutilement notre sang ? Il n'y aurait que quelques noms à changer dans la fameuse phrase de Péguy sur Jaurès : "Je suis un vieux républicain. Je suis un vieux conventionnel. En cas de danger, il n'y a qu'une seule politique, c'est la politique de la Convention Nationale. Mais la politique de la Convention Nationale, c'est Thorez, c'est Pierre Cot, c'est Herriot dans une charrette, et le roulement de tambour de Santerre pour couvrir ces grandes voix."

Ici, avec ce qui nous reste d'une victoire mutilée, nous défendons la paix.

Enfin, nous défendons, contre les conformismes qui ont fait des esclaves, désormais, de tant d'artistes qui se voulaient libres, nous défendons les libertés qui sont le charme de la vie. On a fait croire, on fait croire encore aux Français qu'ils sont libres.

Persécutés par les règlements, dépouillés par le fisc, bouclés à l'intérieur de leurs frontières par le change, abrutis par la presse d'information et par la T. S. F., privés de films non-orthodoxes par la censure, les Français, nés malins, ont un sourire de commisération pour les régimes totalitaires. Il est vrai que chez eux, les colonies se soulèvent, les enfants de sept ans assassinés par les marxistes n'ont pas droit à une épitaphe, les réunions ne sont pas autorisées, les ligues sont dissoutes. Hier encore, un décret prodigieux interdisait *L'Action Française* dans l'ensemble des colonies.

Nous sommes le peuple le plus libre de l'univers, puisqu'il nous reste pour nous distraire les journaux pornographiques et les vaudevilles militaires.

Que sera la France si ce régime insensé continue ? Et peut-il continuer ?

Si vous voulez que tout cela change, si vous voulez retrouver la dignité, la joie de vivre, le goût de jouir en paix de votre bien-être personnel et de votre grandeur nationale, il faut que vous sachiez exactement ce que vous voulez, et quelles sont les conditions d'une nouvelle France. Ce soir, si vous le voulez bien, nous essaierons, à nous tous, de vous en parler.

12 novembre 1937

LA PREMIERE CONFERENCE DE *JE SUIS PARTOUT*

Vous n'étiez pas, ma chère Angèle, à la première de nos conférences, et vous avez bien voulu m'en exprimer votre regret. Votre province est lointaine, votre foyer vous retient loin de Paris. Vous auriez tant aimé pourtant, me dites-vous avec ironie, venir applaudir les formules du Front populaire, auxquelles vous restez obstinément fidèle. Ce n'est pas parce qu'elles sont soutenues par un affreux conglomérat d'hitlero-fascistes et de réactionnaires vendus aux Japonais qu'elles ont cessé de vous paraître charmantes. Et puis, ma chère Angèle, chacun sait que vous avez l'esprit libre, et que vous êtes attirée de surcroît, vous républicaine de conviction et grande admiratrice des démocraties, par tout ce que l'Europe d'aujourd'hui contient d'hostile à votre cœur. Ainsi va, je veux le croire, votre délicieuse sensibilité féminine.

Puisque vous me demandez de vous raconter notre première réunion, je m'avoue assez peu habile à vous évoquer l'attention, l'enthousiasme, avec lesquels une assemblée considérable a écouté nos camarades. Il n'y avait, me direz-vous, que des convaincus. Mais, au risque de vous peiner, je vous confierai qu'au premier rang, et non loin l'un de l'autre, se trouvaient le député d'un parti qu'on nous fait grief d'attaquer et un jeune écrivain antifasciste qui prenait des notes avec gravité. Il faut croire que *Je Suis Partout* représente quelque chose d'assez fort et d'assez neuf pour attirer la curiosité, cette curiosité qui mène si vite à la sympathie. Si vous aviez été là, ma chère Angèle, je ne doute point que vos convictions eussent résisté. Disons seulement qu'elles auraient eu quelques assauts à subir.

Vous connaissez Jean Meillonnas pour le lire à cette page même, toutes les semaines. J'aurais voulu que vous l'entendiez. Il parle comme j'aime que l'on parle, simplement, avec beaucoup de faits, avec des chiffres, de petites histoires. Il nous a raconté comment les conquêtes ouvrières de juin 1936 tournaient peu à peu en illusions et en nuées, et comment, ce qui est plus grave encore, on travaille à faire perdre à l'ouvrier sa dignité. Pourtant, contre les meneurs de la C.G.T., contre les jolis messieurs qui s'achètent, insignes de leurs fonctions, des souliers jaunes et une serviette, il y a quelques ouvriers courageux, membres des partis nationaux ou sans parti, qui ont su, dès à présent, s'organiser. Ce sont eux qui ont fait échouer la grève de la métallurgie. Avec une émotion très vraie et très simple, Jean Meillonnas a évoqué, pour terminer, cette classe ouvrière dont il a tant appris, et qui peut redevenir si forte, si belle et si courageuse, si nous la débarrassons de ses meneurs.

Je suppose, ma chère Angèle, que vous n'auriez pas moins applaudi notre ami Thierry Maulnier. Vous lisez, je le sais, les livres de ce jeune écrivain, l'un des plus brillants et des

plus intelligents qui aient paru depuis la guerre. Et je ne désespère pas de vous faire connaître un jour prochain son argumentation, si logique, si serrée, de l'autre soir. La force du marxisme, nous disait-il, c'est d'avoir uni une admirable théorie de la propagande à une théorie historique fausse et stupide. Mais alors que le bourgeois, lorsqu'il a des idées, sépare ses idées de sa vie courante, cherche à part son intérêt et l'intérêt de son pays, l'ouvrier marxiste, lorsqu'il combat pour un relèvement de salaires, combat en même temps pour la révolution universelle, et ne sépare jamais l'un de l'autre. On ne fera pas de révolution nationale sans unir la lutte personnelle et la lutte générale.

Enfin, pour terminer, Georges Blond a fait le procès de l'économie libérale du XIXe siècle. Il l'a fait, comme vous vous en doutez, ma chère Angèle, sous forme de raisonnement mais aussi, selon l'humour qui lui est particulier, sous forme imagée. Il a inventé un petit sketch délicieux, digne du père Ubu, où un industriel, fabricant de chapeaux de paille, met à la porte un certain nombre d'ouvriers et où ceux-ci s'inclinent : ‘‘Il faut bien obéir au libre jeu des lois économiques.’’ Et ce libre jeu des lois économiques, poussé à l'extrême, aboutit à des résultats fantasques, invraisemblables, ridicules, et qui prouvent bien, justement, que jamais le système libéral, tel que l'a dénoncé Charles Maurras, n'a été appliqué dans son intégralité, car il est inapplicable.

Nos conclusions, ma chère Angèle, il n'était pas difficile de les deviner. Dans cette première réunion, consacrée à la question sociale, nos camarades ont voulu échapper à toutes les démagogies, démagogie socialiste et démagogie conservatrice. Leurs attaques, dirigées sur la droite et sur la gauche, pour parler le langage parlementaire, n'ont de sens que si elles sont prises dans un ensemble. Et c'est cet ensemble qu'avant de commencer avait défini Pierre Gaxotte.

Je ne vous apprendrai pas comment parle Pierre Gaxotte, mais je regrette que vous n'ayez pu l'entendre une fois de plus. Il a expliqué mieux que personne ce qu'était *Je Suis Partout* : ni un parti, ni une ligue, mais une équipe de journalistes, unis par l'amitié et décidés à être utiles à leur pays. Il a décrit les différents écueils que devait éviter un nationaliste, tant dans la politique sociale que dans la politique extérieure. Il a dénoncé cette alliance russe, cause de tant de maux, tous prévus depuis l'origine par Pierre Gaxotte et par notre journal, Le désir de la guerre est à Moscou en relation directe avec le désir de révolution universelle. La preuve en est que Moscou, menacé en Chine, ne bouge pas, tandis qu'il s'agite en Espagne, alors que l'Espagne en elle-même ne l'intéresse pas directement. C'est qu'il s'agit avant tout de déclencher la révolution.

De tout cela, nous reparlerons ce soir à nos amis. Mais Pierre Gaxotte a défini pour toujours nos positions et nos volontés. Il l'a fait dans l'enthousiasme des auditeurs, avec cette manière qui est la sienne, vive, ardente, et drôle aussi, grave sous sa gaieté, sans jamais prêcher ni pontifier. Sous le moindre de ses mots on sent ce pessimisme salubre qui est si nécessaire à l'action, l'amour de son pays, la confiance sans crédulité et le courage. Après lui, nos camarades ont essayé de montrer ce que nous désirions. C'est dans l'amitié qu'un journal comme le nôtre peut continuer et vivre. Mais est-il besoin d'ajouter, ma chère Angèle, que ce labeur commun, que cette unité entre tempéraments si divers, origines si variées, ne pourraient pas exister sans l'admiration et (qu'il me permette de le dire) l'affection que nous avons pour Pierre Gaxotte ?

19 novembre 1937

L'ÉCHANGE

Puisque Alain Laubreaux me cède sa place cette semaine, il faut dire aux lecteurs de *Je Suis Partout* que l'Exposition de 1937, où les manifestations théâtrales furent presque toujours décevantes, vient pourtant de s'achever sur un spectacle d'une beauté si puissante qu'il est sans doute peu de théâtres, aujourd'hui, hors de nos frontières, à pouvoir en imaginer l'équivalent. Ce spectacle, c'est tout d'abord à un jeune homme de vingt cinq ans que nous le devons : c'était, en effet, l'âge de Paul Claudel lorsqu'il composait, voici près d'un

demi-siècle, cet *Echange* admirable que vient de monter Georges Pitoëff. En cet espace de temps, combien a-t-on joué de pièces boulevardières, d'inepties vaudevillesques, de drames de Bataille ou de Bernstein ? Mais on n'a joué qu'une fois *L'Echange*, avant la guerre, par les soins de Jacques Copeau. Le voici quasi neuf devant nous, et nous nous en émerveillons.

A ceux qui tiennent Claudel pour un auteur difficile, je crois que je conseillerais volontiers de voir d'abord *L'Echange*. Et de le voir plutôt que de le lire : à la scène, contrairement à ce qu'on croit, le plus grand auteur dramatique de notre siècle (l'un des plus grands de tous les siècles et de tous les pays) reprend sa force, sa verdeur, sa puissance créatrice. Confiné dans le livre par un art théâtral imbécile et une époque sans goût, Claudel s'est parfois laissé aller au développement épique ou lyrique, s'est alourdi de raisonnements et de digressions. Ici, je ne trouve point de longueurs bien que l'on joue le texte sans coupures. Peut-être le troisième acte, bourré d'événements, est-il un peu confus dans l'ensemble. C'est un défaut minime dans la splendeur de cette tragédie incomparable, qui met en scène le thème cher entre tous à Claudel, l'union de l'homme et de la femme dans le mariage.

C'est le thème de *Partage de midi*, de *L'Otage*, du *Soulier de satin*. Ici il est traité à grands traits, dans un drame sobre de lignes, et d'une construction à rendre jaloux les plus habiles techniciens. On en connaît le sujet : Louis Laine a enlevé puis épousé la douce Marthe. Mais il est séduit par l'actrice Lechy Elbernon, maîtresse de l'homme d'affaires américain Thomas Pollock Nageoire. Celui-ci, d'autre part, donne de l'argent à Laine pour qu'il lui laisse Marthe. Et le jeune homme accepte le marché et "l'échange". Pourtant, devant la douleur de sa femme, il hésite. C'est Lechy qui le fait tuer.

D'une oeuvre pareille, qui écrase d'une telle hauteur les pauvres drames contemporains, on ne peut que dégager rapidement les traits essentiels. C'est avant toute chose un drame fondé sur l'indissolubilité du mariage, et la scène du second acte, où Marthe proclame sa foi et sa douleur, est l'un des chefs-d'oeuvre du tragique claudélien. Mais on aurait tort de voir dans *L'Echange* une simple illustration du catéchisme. C'est un drame vivant, en effet, une opposition d'êtres de chair, admirablement caractérisés, et qui s'expriment, tantôt familièrement, tantôt solennellement, dans cette langue magnifique que Claudel leur accorde. Ils sont quatre. Lechy Elbernon, nourrie de mauvaise littérature et de mauvaises romances, est la femme romantique, fausse, conventionnelle, mais exacte, elle qui croit à la liberté et qui veut "vivre sa vie". Louis Laine est d'abord un enfant, médiocre, lâche, avide, tourmenté par l'esprit de fabulation et de songe, inventeur de contes, cherchant à se duper autant qu'à duper autrui, mais plein de la séduction dangereuse de la jeunesse. Marthe est une petite sainte de village, douce dans sa robe bleue et ses tresses, et elle a appris dans son enfance à ne pas nuire à autrui et à poser son pain sur une borne au lieu de le jeter quand elle n'en voulait plus. Et enfin Thomas Pollock est un des personnages les plus profonds et les plus secrets qu'ait animés Claudel, l'égal du Toussaint Turelue de *L'Otage*. Quand il apparaît, la pièce semble bondir dans la farce. Il est coiffé d'un haut-de-forme, tour de respectabilité, il loue le Seigneur "qui a donné le dollar à l'homme". Pourtant, ce publicain est le seul qui comprenne Marthe. Il est plus près d'elle que les faux poètes, les faux artistes, tous ceux qui se réclament d'un faux idéal et d'un rêve faussement spirituel. Il a voulu cette femme, il a donné de l'argent pour cela, soit ! Mais son avidité terrestre figure l'avidité, la hardiesse, le réalisme des héros et des saints. Mais quand, à la fin, il est ruiné par Lechy, il accepte sa pauvreté avec courage, recommencera à se battre, et nous pouvons supposer qu'il aidera Marthe.

Comme Claudel l'a expliqué lui-même, l'oeuvre se passe en 1893, c'est-à-dire à l'instant précis où l'Amérique a achevé de conquérir la Prairie. Louis Laine a du sang d'Indien dans les veines, et Thomas Pollock est bien un puritain vertueux à la manière de Jules Verne. Georges Pitoëff a très intelligemment accentué cette impression par sa mise en scène : Lechy, vêtue de fourrures et d'étoffes brillantes, évoque la tsarine des films d'actualités

d'avant-guerre ; Thomas Pollock, sous son haut-de-forme et sa cape, est une sorte de Lincoln d'image d'Epinal. En face d'eux, Laine en rouge, Marthe en bleu, sont l'un presque un Indien et l'autre une sage petite fille de la vieille Europe, qui semble apporter avec elle la neige, la morale, les légendes raisonnables et sacrées, et la douceur devant la vie.

A mesure que se déroulait devant nous ce spectacle incomparable, nous nous demandions pourquoi on n'allait pas chercher plus souvent dans le théâtre de Paul Claudel les chefs-d'oeuvre qui nous manquent. L'Exposition a dépensé des centaines de milliers de francs pour des spectacles insanes, comme *Liberté* ou *Naissance d'une Cité*. Et *L'Echange* est modestement annoncé, comme une autre pièce, dans le courant des jours. Les gazettes nous apprennent qu'à la générale de M. Mauriac on voyait M. Blum et M. Chautemps. On n'a point entendu dire qu'ils assistaient à *L'Echange*. Nous le disons avec d'autant plus de tranquillité que M. Claudel n'a jamais été mal avec le régime, on le sait de reste. Sa noble et courageuse attitude à l'égard de l'Espagne nationale, ces jours-ci, ne doit tout de même pas lui avoir aliéné tout le monde. Mais tout ce qui rappelle trop la grandeur est suspect, de prime abord, à notre époque.

Une oeuvre comme *L'Echange* (même si l'on préfère, comme on en a le droit, *L'Otage*, ou *Le Soulier de satin*, ou l'incomparable *Partage de midi*) nous rappelle ce qui a toujours été l'honneur du théâtre : la grandeur et la simplicité de l'action, la vie des héros et la beauté du style. Elle nous rappelle que nous avons la chance de voir vivre parmi nous un homme qui, de temps à autre, se met face à l'univers et s'empare de tous ses conseils et de tous ses chants. Il y a toujours une minute chez Claudel, au début de *Tête d'or*, au cantique de *Partage de midi* où les héros contemplent le monde créé et devinent à travers lui le Créateur : c'est ici ce que fait Marthe au début du troisième acte, et nous rejoignons ici le théâtre grec, et Eschyle en personne à cet instant précis où s'ouvre la tragédie d'*Agamemnon*. Mais si la nature envahit la scène étroite, si la langue précise, charnelle et drue de Claudel l'évoque avec une magie parfaite, le heurt des âmes n'en est pas oublié pour cela. Elles s'affinent devant nous par leur lutte, elles sentent passer le vent de la fatalité et, pour toujours ou pour une seconde au moins, elles se trouvent en face de leur destin.

Qu'il y ait des chercheurs assez désintéressés pour donner à *L'Echange* sa place et son honneur, c'est aussi la gloire de notre triste époque. La mise en scène de Georges Pitoëff est admirable : devant nous s'élèvent une mer dorée, un Arbre doré, cet Arbre qui est depuis *Tête d'or* le symbole même de Claudel. Et les quatre personnages jouent au pied de l'arbre avec leur coeur et avec leur âme, comme des enfants qui se poursuivent.

M. Louis Salon donne à Thomas Pollock son intelligence, sa voix nette, une tristesse cachée, une inquiétude soudaine. Georges Pitoëff nous explique admirablement ce Louis Laine indécis, médiocre et triste, avec ses désirs et ses peurs d'enfant, et son incapacité à travailler et à vivre. Mme Eve Francis, somptueuse, triste et cruelle, donne au personnage de Lechy Elbemon son masque douloureux, son grand talent de comédienne, et soudain, lorsqu'elle déclame, sa science profonde du chant claudélien.

Quant à Mme Pitoëff, qu'en dire ? Voilà déjà longtemps que je la tiens pour la plus grande artiste d'aujourd'hui. Mais lorsqu'elle s'écrie: "O honte!", lorsque, pareille à une petite statue archaïque grecque, elle lève son bras droit vers les étoiles, lorsqu'elle se jette sur le corps de son mari mort, et surtout dans cet extraordinaire second acte où elle chante le mariage, je crois bien qu'elle atteint des sommets d'émotion et de perfection où elle n'avait encore jamais atteint. Plus tard, quand nous chercherons dans nos souvenirs dramatiques, nous pourrons dire que nous avons vu cela.

Il y a des années que nous n'avons pas contemplé à Paris de spectacle plus magnifique et qui puisse nous rappeler que près de nous vit un écrivain que nous pouvons placer à côté des plus grands.

26 novembre 1937

LA PRESSE BOURGEOISE AU SECOURS DE LA RÉVOLUTION

Vous avez entendu dire, ma chère Angèle, que M. Vincent Auriol voulait attenter à la liberté de la presse. Vieille républicaine, quoique Front populaire, vous en avez été un peu émue. Mais cependant, il vous suffisait de lire ces jours-ci les journaux français pour être tout à fait rassurée. Et si vous aviez écouté mon ami Lucien Rebatet, à la dernière de nos conférences de *Je Suis Partout*, vous auriez été tout à fait convaincue : il est inutile, pour un gouvernement sage et prévoyant, de changer quoi que ce soit au régime qui nous gouverne. La presse ne peut être plus esclave qu'elle ne l'est aujourd'hui, et elle a déjà descendu les derniers degrés du servage et de la bassesse.

Je ne veux point vous parler de l'affaire Campinchi, encore qu'il y ait sans doute beaucoup à dire. Je n'ai pas à vous cacher la sympathie que je porte à l'Italie et à son régime : mais, très franchement, on peut dire que la presse de nos voisins subit une crise d'excitation bien démocratique. Les articles sur la valeur du soldat français sont, passez-moi J'expression, assez rigolos. Mais, d'autre part, pourquoi diable a-ton pris pour argent comptant les démentis de M. Campinchi ? On l'avait accusé d'un discours belliciste, il a démenti, on l'a cru sur parole. C'est purement extravagant : nous n'avons, il faut le dire avec énergie, aucune raison de croire sur parole M. Campinchi, olibrius matamore et grand pourfendeur de fascismes. Cela n'empêche évidemment pas de trouver la presse italienne un peu excitée et de se scandaliser du fait que viennent de nous révéler M. Duhourcau et *L'Action française* : la présence à Santa-Croce de Florence d'un monument irrédentiste en l'honneur de la Corse. Si les Italiens étaient mieux informés de ce que les Corses pensent d'eux, ils ne donneraient pas prise à la malignité des journaux de gauche et à la platitude de la presse d'information ! Cela dit, ma chère Angèle, nous tenons toujours M. Campinchi pour un dangereux bavard et pour un Napoléon de mardi-gras.

Mais j'ai trouvé encore plus caractéristique, je l'avoue, l'attitude des journaux d'information dans l'affaire de la Cagoule. Quoi ! Tout le monde sait que les communistes ont de formidables dépôts d'armes, et on vient donner à cette histoire des proportions aussi énormes ! Alors que le *Journal* publiait la liste des munitions découvertes dans les fameuses caves et qu'on n'y trouve encore que deux mitrailleuses ! N'êtes-vous pas scandalisée par l'attitude ignoble de la presse d'information ?

Vous le savez peut-être, je trouve nos conspirateurs bien naïfs, et suis persuadé que cette naïveté a été manoeuvrée. Mais enfin, tout le monde sait que le général Duseigneur est un héros de la guerre, un admirable officier. Même s'il s'était trompé (ce qui n'est pas du tout prouvé) est-ce qu'on aurait dû le traiter comme on l'a fait ? Et, par rage de concurrence, les journaux d'information devraient-ils laisser imprimer les sottises et les ignominies dont ils sont remplis ?

On rétablit à la Sûreté la chambre de torture. Qui proteste ? Personne dans la presse d'information. *Le Populaire* décrit gravement des caisses "qui attendent" d'être remplies de mélinite. *Paris-Soir* publie une photo de braves gens dans une cave. Sont-ce de dangereux conspirateurs ? Pas du tout. Ce sont des "voisins" qui visitent, après une perquisition "qui n'a rien donné" ! ! ! La voilà, la grande information ! Et sous le titre : "Des armes sont abandonnées dans tous les quartiers de Paris", *Paris-Midi* nous annonce gravement qu'on a trouvé un fusil modèle 1909 dans une vespasienne, et qu'un facteur a découvert, à Neuilly, dans une boite aux lettres, "deux chargeurs de cinq balles et des douilles vides d'origine allemande". D'origine allemande ! C'est la main de l'étranger !

Franchement, ma chère Angèle, n'y a-t-il pas lieu, pour le peuple qui fut le plus spirituel d'Europe, de partir d'un vaste éclat de rire ? Par malheur, la farce devient vite tragique. C'est entendu, des imbéciles et des traîtres aident à qui mieux mieux les louches besognes du ministre de l'intérieur. Mais on arrête des hommes honorables et on rétablit la loi des suspects. A la T.S.F., on parle avec gravité du complot du C.S.A.R. et les sucriers qui possèdent *Paris-Soir*, vont à la messe et font leurs affaires, collaborent à la révolution sociale avec l'inconscience des nobles révolutionnaires et de Philippe-Egalité. Rien ne m'a jamais plus dégoûté que cette attitude.

Le règne de la bassesse est arrivé. A son congrès de Lyon, le colonel de La Rocque a stigmatisé les conspirateurs d'opérette, en ajoutant qu'ils auraient peut-être mené à bien leur complot si le P.S.F. n'avait pas été là. Le lendemain du jour où l'on a arrêté sans preuve le duc Pozzo di Borgo, accusateur du président du P.S.F., le jour où *Le Populaire*, qui ne réclamait rien au-delà de cette arrestation, déclare : "Désormais nous tenons les chefs du complot", franchement, mon colonel, est-ce qu'une pareille phrase, même si l'on ne considère qu'avec un peu de méfiance les efforts désordonnés des "conjurés", ne doit pas faire bondir d'inquiétude tous les Français ?

Nous sommes tombés plus bas encore qu'au moment de l'affaire Stavisky. Et comme il y a trois ans, nous retrouvons au gouvernement l'homme qui ramène, d'une manière inévitable, les énormes affaires louches, le crime, l'ignominie policière, l'homme des secrets, des combines et des trahisons. Rue des Saussaies tout est dirigé, on le sait maintenant, par l'inspecteur Bonny[1] et par le sinistre Voix, du Vieux Logis de Chamonix. Ce sont les mêmes qui reparaissent, et la Maffia est bien heureuse d'avoir rencontré la Cagoule. Cela n'empêchera pas les conservateurs et les libéraux de saluer encore Chautemps comme un sauveur.

Je ne saurais vous donner d'autre conseil, ma chère Angèle, que celui que vous donnait Rebatet : écrivez. Ecrivez aux journaux, écrivez sans perdre patience. Protestez. Vous ne savez pas l'effet que produit une lettre de lecteur empreinte de souplesse et de dignité. Demandez-leur de cesser leurs calomnies, de ne plus s'aplatir devant les ordres du gouvernement et ses sottises, et de ne pas préparer la Révolution en acclamant comme des esclaves le sinistre "sage" de la Combe-aux-Fées.

3 décembre 1937

SI L'ON COMMENÇAIT PAR LE COMMENCEMENT ?

Si l'on commençait par le commencement ? C'est la réflexion simple que tout Français peut faire lorsqu'il parcourt, dans les journaux dociles aux souffles de l'opinion, les nouvelles du monde entier. L'Allemagne réclame des colonies, la Pologne se met de la querelle, les Anglais louvoient, les Belges ne sont pas contents, les Italiens en profitent pour mener une campagne excessive des discours monumentaux de M. Campinchi, qui évoque à son tour, comme jadis l'avait fait son prédécesseur Pelletan, la Corse, pistolet braqué sur Rome (ces gens-là sont incorrigibles). Si l'on commençait par le commencement ?

Certes, je comprends que l'on trouve amer le refus de la presse italienne de distinguer désormais entre la France réelle et la France légale. Les amis de l'Italie ont pourtant su prouver qu'ils appartenaient à l'une et non à l'autre, et l'ingratitude a beau être à la mode en haut lieu, on regrette d'avoir à rappeler que Charles Maurras a fait pour la paix, et en somme à cause de l'Italie, huit mois de prison beaucoup plus réelle que légale. Mais enfin, il faut aussi s'apercevoir que de telles réalités subtiles peuvent sembler hors de propos même à des descendants de Machiavel. Le monde d'aujourd'hui exige la simplification. Simplifions donc : si nous commencions par le commencement ?

Le commencement, il est très simple lui aussi : c'est la force. Ayons la force, ayons la grandeur, et tout sera possible dans un monde où la paix sera maintenue. C'est encore à Charles Maurras que nous demanderons ce qu'il faut penser de tels aménagements économiques que l'on prévoit : "Ces sortes de consortiums, écrit-il, ne sont pas sans valeur. Ils ont, comme on dit, leurs possibilités, mais, suivant la condition excellente que mit Pascal à tout autre chose, mais jusqu'à un certain point seulement. Il est, sans conteste, souhaitable et très bon que des intérêts hier ennemis puissent coopérer. Mais plus la coopération sera

[1] Pierre Bonny. Il sera, rue Lauriston, l'adjoint de Henri Lafont, chef de la Gestapo française. Fusillé le 26 décembre 1944. (note de l'édition)

forte, plus il sera indispensable de la doubler d'une surveillance politique puissante..." Le secret de la paix, comme celui de l'humanité, de la charité, de la liberté, c'est la puissance.

Dans le monde où nous vivons, l'hypocrisie puritaine a fait tant de progrès, a gâché tant d'esprits et tant de coeurs, qu'on hésite à employer les mots les plus simples. On hésite à dire que la puissance est bonne, ce qui ne signifie pas pourtant autre chose que la vie est bonne. Si vous êtes charitable, mais paralytique, mais mort, qu'importe votre charité ? "Nous ne sommes pas ce que l'on entend par des théoriciens de la force, dit encore Charles Maurras. Mais nous ne sommes pas non plus de ces aveugles, ni de ces fous volontaires qui s'interdisent de voir l'oeuvre de la force dans l'univers. Nous ne sommes pas de ceux qui diffament la force. Nous disons qu'avant d'être morale ou immorale (par ses moyens, ses buts, ses raisons) la force est d'abord, en soi, un bien. Nous ne bénissons pas ni n'acclamons pas ceux qui mesurent de la force et qui en tirent des désastres pour le genre humain. Mais nous disons : Malheur à ceux qui, ayant eu le bien de la force, n'en ont pas usé pour tuer le mal et le réduire à l'impuissance !"

Ainsi le veut, non seulement la vérité politique, mais encore la charité bien entendue. Et qui ne voit le besoin que nous avons, dans le monde d'aujourd'hui, de renforcer cette force française ? Je le sais bien, nous ne sommes pas encore un peuple faible. Nous avons une armée. Nous avons quelque pouvoir. Sitôt que la nature des choses entre en jeu, la France compte encore. Ceux mêmes qui méprisent justement son gouvernement et ses hommes de main sont obligés de songer à l'existence de la France. Mais pourquoi faut-il qu'elle ait honte de cette puissance, et presque de cette existence ? Pourquoi ne sent-elle pas, comme une nécessité merveilleuse, qu'elle doit honorer sa force et sa réalité ? Toutes les erreurs commises par notre diplomatie et par notre politique sociale seraient mille fois moins graves, et pourraient même se transmuer en bien si elles naissaient d'une conscience assurée de notre force. Une loi sociale arrachée par la crainte et la lâcheté est coupable et mauvaise : la même loi est bonne, qui est donnée par un gouvernement fort, dans la pleine lucidité de sa force, et par amour de la justice. Une alliance même dangereuse pourrait servir si le signataire principal avait en lui assez de tranquille puissance pour s'assurer que jamais il n'en sera fait d'autre usage que celui que désignera sa propre force et sa royale seigneurie.

Mais les idées abstraites ont tellement conquis l'univers que les Français, ou bien sont persuadés qu'il n'y a d'autre vertu que la vertu moralisatrice, ou bien se désolent en pensant que tout est perdu. Et c'est contre ce désespoir qu'un nationaliste doit d'abord s'insurger, au moment où dans le monde, à travers tant de déconvenues, nous arrivent parfois des nouvelles si pures et si fières de l'antique force française. Dans la campagne d'Ethiopie, les Français ont pu se diviser sur bien des points. N'y en a-t-il pas un sur lequel ils ont pu s'accorder ? Au moment où le Négus fuyait et livrait sa ville aux bandits, qui, avant l'arrivée tant attendue des Italiens, a maintenu un îlot d'ordre et de force, a sauvé l'honneur de la civilisation européenne ? Le ministre français, M. Bodart.

Aujourd'hui, les troupes nippones entrent dans Shanghai. Nous voyons sur les écrans les pauvres foules chinoises affolées, les femmes qui fuient avec leurs petits enfants à l'épaule, tout un spectacle atroce dont on ne me fera jamais croire qu'il était exigé par la grandeur japonaise. Les soldats du Soleil Levant défilent dans la concession internationale. Les journaux anglais sont pleins de titres énormes annonçant cet outrage à la civilisation blanche (et c'en est un). Ni les Anglais pourtant, ni les Américains ne bougent, pas plus que n'ont bougé les Russes sous mille camouflets. Mais le commandant de la concession française a interdit aux Japonais de défiler chez nous.

Il y a plusieurs mois, quand les Chinois contrôlaient encore le pays, l'administration des douanes envoya des hommes inspecter les bateaux de guerre. Américains et Anglais se soumirent. Sur le cuirassé français, on se contenta de prendre délicatement les douaniers chinois par leur natte et de les jeter à la mer. Ils continuèrent à contrôler les autres nations, mais ne se hasardèrent plus sur un navire de guerre français.

Le ministre de France en Ethiopie, le commandant de Shanghai, est-ce qu'ils ne nous prouvent pas que la France existe toujours ? Je pense à ces colons du bled nord-africain, à leurs femmes, souvent belles, souvent coquettes, tranquilles bourgeoises par ailleurs, et qui savent tirer par une fenêtre le jour où la ferme est assiégée. Je pense à tout un peuple immense qui, en dehors de France, est la France. Mais quand on veut parler d'eux, on fait comme les journaux du soir, on s'extasie sur nos "petits soldats". C'est ce qu'avait fait un jour Briand, à qui Maurras répondait : "Les Allemands ont un ministre qui parle couramment le langage de la Grande Allemagne dont il est en train de préparer et d'assurer l'avenir. Les Français sont représentés par un individu qui ne peut songer aux soldats, élément de toute Grande France, sans recourir au ridicule vocabulaire de la basse romance et du plat feuilleton".

Il est vrai que ces mômes Français voient sans sourciller des marxistes étrangers venir assassiner chez eux d'autres Français (comme l'autre jour en Roussillon), emprunter leur territoire. Il est vrai que ces mêmes Français acceptent qu'on se livre autour d'eux à mille déshonorantes et imbéciles controverses sur le droit et sur l'intérêt. Qui donc leur apprendra le vrai visage de la France ? Qui donc leur apprendra qu'un peuple, pour vivre, doit commencer par le commencement, et prendre conscience de sa grandeur ?

10 décembre 1937

LA GRANDE PEUR DES BIEN-PENSANTS

Laissez-moi, ma chère Angèle, reprendre son titre à un beau livre de Georges Bernanos. Il est plus actuel que jamais. Dorsay nous entretenait, l'autre semaine, de la lâcheté de cette bourgeoisie qui admet très bien qu'on se batte pour elle, mais, pour une trop grande partie de ses membres, ne ferait pas un pas, ne donnerait pas un sou, afin d'aider les combattants. N'importe quel métèque international peut être mis à l'ombre en Allemagne, en Bulgarie ou au Brésil, nos communistes couvrent Paris et la province d'affiches: "Libérez Phaelmann ! Libérez Carlos Prestes !".

Combien en avez-vous vus qui réclament la libération de Duseigneur et de Pozzo ?

Soyons justes, il y a les affiches de la Liberté. Mais c'est tout.

Arriverons-nous jamais, ma chère Angèle, à persuader ce pays d'avoir un peu de courage, un peu de souci de sa grandeur ? Il faut que nous ayons juré de ne nous laisser entamer en rien pour conserver encore un peu de foi. Il faut que nous ayons devant nous quelques exemples assez solides d'hommes de la solitude, d'hommes abandonnés de tous ceux qu'ils ont défendus et qui ne perdent rien de leur indomptable grandeur (est-il besoin, même, de nommer Maurras ?) pour ne pas nous laisser atteindre. Car chaque jour vient nous donner des preuves nouvelles de cette grande peur des bien-pensants, de cette lâcheté de la bourgeoisie, qui font plus de mal à la France que les attaques de ses plus déterminés ennemis.

Georges Blond nous parlait l'autre jour de cette usine qui avait élu des délégués non cégétistes, qui ne purent faire aboutir aucune revendication strictement professionnelle. Aussi les ouvriers viennent-ils de nommer des cégétistes, à qui on a cédé aussitôt sur tous les terrains. Il y a pourtant beaucoup mieux encore. Voici quelque temps, sur la pression de la C.G.T., des patrons avaient renvoyé vingt-quatre ouvriers non cégétistes. Par un reste de pudeur et d'humanité, ils avaient continué à payer ces ouvriers. Ces jours-ci, ces derniers viennent de recevoir une lettre les avertissant qu'ils ne toucheraient plus rien. J'avoue, ma chère Angèle, que j'ai peine à garder mon sang-froid devant des faits de cet ordre.

Gardons-le pourtant. Ecartons-nous de tout romantisme démagogique. Je sais, je suis sûr, que partout où des patrons se sont montrés énergiques, ils ont remporté la victoire. Je connais des petites villes de province où, en juin 1936, des municipalités de droite, affolées, apeurées, ont voté des secours aux grévistes. Par générosité ? Par humanité ? Pas du tout, par lâcheté. Exactement comme étaient lâches ces automobilistes qui se laissaient

arrêter sur les routes par des quêteurs. La bourgeoisie française, qui fut jadis si forte, si conquérante, si fière, si dure même si vous voulez, si virile en tout cas, crève aujourd'hui de lâcheté. Mais, dans les mêmes villes, je connais aussi des patrons qui, tous les matins, allaient faire le coup de poing avec les grévistes pour laisser entrer leurs ouvriers qui voulaient travailler. Ceux-là ont sauvé l'honneur de leur classe, ils ont été des hommes.

Donc, je pense que si l'on n'avait pas voulu renvoyer les vingt-quatre non-cégétistes, on aurait pu ne pas le faire. Il suffisait d'un peu d'énergie. Mais admettons cette lâcheté première. Est-il possible de s'autoriser un instant, parce qu'on a été lâche, à abandonner ces vingt-quatre ouvriers, qui, par-dessus le marché, sont pour la plupart anciens combattants et pères de famille ? On ne peut pas continuer pendant des années à payer des gens pour ne rien faire, me direz-vous, et puis, ces gens, trop heureux de ne rien faire dans ces conditions, allaient sans doute au bistro.

Admettons-le : je trouve immoral, en effet, de ne pas travailler et d'être payé. Mais à qui reprocherons-nous cette immoralité ? A ceux qui en sont responsables, à ceux qui ont eu peur. Personne n'hésitera : si vous avez été assez lâches pour céder, il vous faut payer, payer, payer jusqu'à la fin des temps, ou trouver un autre travail à ceux qui dépendaient de vous. La lâcheté, ça se paye.

Je vous le répète, ma chère Angèle, je n'ai aucun romantisme démagogique. J'admets très bien qu'on soit un patron, qu'on ait de l'argent, qu'on le dépense, qu'on désire en gagner davantage. C'est dans la nature humaine : qui a construit a droit à l'usage et peut-être même à l'abus de son intelligence, de sa force. Il n'y a qu'une seule chose à laquelle il n'ait pas droit : c'est à la lâcheté, c'est à l'abandon. Ces ouvriers non cégétistes, pourquoi n'étaient-ils pas affiliés à la C.G.T. ? Parce qu'ils pensaient qu'elle représente un ordre inhumain et faux, parce qu'ils ne croyaient pas à la lutte des classes, mais à la collaboration des classes, parce qu'ils étaient, en somme, du côté du patron. Quel homme de coeur ne se dirait qu'il vaut mieux crever plutôt que d'abandonner ces gens-là ?

Etre un patron, être un chef, je consens que cela vous donne des droits, et même des plaisirs. Je ne m'indignerai jamais, vous m'entendez bien, ma chère Angèle, s'il y a quelques rares patrons qui vont perdre leur argent dans les jeux de hasard ou dans les fêtes. C'est dans l'ordre humain. Je commencerai à m'agacer lorsque ces mêmes gens demanderont pour la classe ouvrière le monopole de la vertu, et s'indigneront si un ouvrier payé à ne rien faire va au bistro (dans le cas particulier, ce n'est qu'une supposition, mais faisons-la nôtre). Et je m'indignerai tout à fait lorsque celui qui peut être un chef refuse la plus belle prérogative du chef, qui est le droit de protection. Quoi qu'il arrive, quoi que l'on fasse, il ne faut jamais abandonner ceux qui dépendent de vous. Si l'on cède à une nécessité (une nécessité qui me parait en l'espèce bien illusoire), qu'on en supporte les conséquences.

Ce fait, ma chère Angèle, ne sera sans doute pas relevé par beaucoup de journaux. Qu'il y en ait deux ou trois nous suffit pour ne pas désespérer. A droite, on préférera se taire à cause des patrons ; à gauche, à cause de la C.G.T. Ceux qui luttent à la fois contre le marxisme et contre le conservatisme social sont assurés de perdre sur les deux tableaux. Tout au moins dans le monde affreux où nous vivons. C'est pour cela qu'il faut le changer ; c'est pour cela qu'il faut travailler à l'avènement d'un monde où les ouvriers seront des ouvriers, et où les patrons seront des patrons. Je sais bien qu'il en reste. Mais combien ?

Encore une fois, ma chère Angèle, ils me font songer à ces nobles révolutionnaires qui furent les premiers à passer sous la guillotine. La lâcheté ne rapporte jamais. Ce ne sont pas les énergiques, mais les faibles, qui paient. Si la bourgeoisie française ne reprend pas conscience d'elle-même, si elle ne retrouve pas sa fierté de classe (car aujourd'hui elle a honte d'elle-même), ceux qui croient en faire partie et qui la trahissent verront un jour, comme en Espagne, leur viande pendue au croc des bouchers, et on fera de leurs tripes les cordes qui hisseront le drapeau rouge.

17 décembre 1937

LE DERNIER ESPOIR : LA JEUNESSE

La nation est en danger, Moscou paralyse la vie de Paris, la tentative de coup d'Etat communiste du 15 novembre est révélée au grand jour, le cabinet Chautemps, qui a perdu la face dans les grèves et se trouve compromis par les écrasantes révélations de M. Deloncle, va peut-être tomber. Quel espoir nous reste-t-il ? Il est si mince qu'on ose à peine le désigner, en d'aussi graves conjonctures.

Nous avons pourtant revu, ces jours-ci, vers les gares, ces troupes vêtues de bleu, leurs armes sur l'épaule. Je ne veux pas désigner par là les camions militaires qui paraient à la carence du ministre de l'Intérieur, chargé d'assurer l'ordre en France, et ont permis aux Parisiens d'avoir à manger le jour de Noël, et de lire leurs journaux. Je parle des skieurs, puisque, dans cette dernière semaine d'une triste année, tout ce qui n'a pas trente ans meurt d'envie de faire du ski, ou s'y emploie de toutes les forces de ses maigres moyens financiers. Les statistiques nous apprennent qu'il y a eu un bon tiers de plus de départs pour les neiges, et que les hôtels, auberges, chalets et refuges sont pleins à craquer. Encore ne parle-t-on pas de ceux qui fuient la France et ses grèves pour aller chercher la paix en même temps que l'air pur, en Autriche, en Italie, voire en Suisse malgré le change. D'ingénieuses organisations de tourisme proposent d'ailleurs des prix si bas qu'il semble qu'on pécherait contre l'économie à rester chez soi. Et les personnes grincheuses, certes, auront beau jeu pour prouver à ceux qui partent qu'ils seront très mal, qu'ils coucheront à trente dans un hangar, et qu'ils voyageront empilés dans les wagons de bois promis aux catastrophes. Mais les personnes grincheuses ne semblent pas tout à fait se douter que la jeunesse française, aujourd'hui, se moque du confort.

Aux étrangers dont la pitié bien intentionnée, si souvent, par malheur nous atteint lorsque nous voyageons, je voudrais dire : "Allez regarder les trains de décembre, les trains du samedi pendant tout l'hiver. Vous ne trouverez pas, ou si peu, de familles surchargées de lainages et de parapluies, d'oeufs durs pour la route, de coussins et de couvertures. Par un miracle qui risque d'être hebdomadaire, la France est soudain devenue jeune et libre, la France a vingt ans."

Les wagons de troisième classe, c'est une troupe décidée à ne pas dormir qui les envahit, une troupe chaussée de gros cuir, vêtue de grosse laine bleue et libre pourtant dans son allure. Douze heures de voyage, parfois plus, une journée, deux journées dans l'exaltation de l'effort physique et de la blancheur, et c'est à nouveau le train harassant et pris d'assaut, la nuit interminable, le travail quotidien. Il me suffit de voir cela pour être sûr que la France est vivante.

Ce sont de grands philanthropes, de grands éducateurs en même temps que d'excellents hommes d'affaires, ces fabricants qui vendent ces équipements à bon marché dont les grandes villes sont pleines. Et je veux bien que toute cette jeunesse précipitée par la mode vers les sommets ne soit pas une jeunesse de champions. Que m'importe ! Au moins court-elle, s'évade-t-elle des villes, respire-t-elle, plus encore que l'air glacé, cette liberté dont elle a été tant privée.

Sur les rivières d'été, Georges Blond me disait qu'il avait encore rencontré bien peu d'amateurs de canoë, bien peu de campeurs. Quand nous allons à Chartres, on nous accueille encore bien mal dans les hôtels de village, parce que nous avons un sac et que nous marchons à pied, comme des vagabonds. La France n'est pas encore le pays qui lâche sur les routes, comme l'Allemagne, comme l'Amérique, ses jeunes gens et ses jeunes filles, dans la poudre dorée des routes, et les herbages frais ou secs. Mais patience, elle le deviendra bientôt. La neige, déjà, l'y encourage.

Car ce n'est pas assez dire qu'on aime ces départs parce qu'ils sont des départs vers la santé et vers une vie physique dont notre pays a besoin. J'y vois encore autre chose, et qui m'est beaucoup plus précieux. Il n'est pas si longtemps, être jeune, c'était être soumis, ne fût-ce qu'à cause de l'argent, soumis à sa famille, soumis aux règles impérieuses du qu'en

dira-t-on et du convenable. "Monter à ski ? Tu te casseras la jambe. Coucher dehors ? Tu prendras froid, ferme la fenêtre." Il fallait être un jeune bourgeois bien riche pour être à peu près libéré, et encore n'en manquait-il pas que la réprobation de toute une escouade de cousins germains et d'oncles à héritage eût poursuivis s'ils eussent émis la prétention d'abandonner le château familial, où le train des maris du samedi soir, amène les gendres fidèles vers leurs épouses à tapisserie.

Aujourd'hui, la jeunesse veut vivre avec elle-même, seulement avec elle-même, et y met parfois quelque dureté. Voilà tant d'années qu'elle était esclave ! Elle économise, vieille vertu des ancêtres, mais elle économise pour dépenser, horreur et damnation ! Que lui importe, à elle, de ne pas dormir, de voyager sur des bancs de bois ! Elle sait qu'à tel endroit, pour vingt cinq francs, elle aura droit à un gîte collectif chauffé par un poêle, à une nourriture grossière et abondante. Elle sait que le train de neige fait telle réduction, qu'en partant à dix, ou à vingt, on peut trouver tel avantage. Elle devient plus rusée et plus maligne que ne l'ont été tous ses ancêtres pour acheter du 3% ou de l'emprunt russe. Elle se prive comme on se privait sous Mac-Mahon ou sous M. Loubet. Mais elle se prive pour jouir, elle se prive pour vivre.

Voilà pourquoi les trains de décembre et de janvier sont un spectacle magnifique, qui, il faut bien le dire, ne le cède en rien à l'exaltation que nous donnent parfois, à l'étranger, tels camps, tels défilés joyeux, emplis d'une gaieté animale et vivante, mais spirituelle aussi. A s'organiser pour la séparation, pour la liberté en commun, la jeunesse française apprend à vivre, apprend à régner, à prévoir, à subir et à dominer son propre destin, alternativement. Elle apprend son rôle futur d'homme ou de femme, bien mieux que dans la protection et l'ouate de jadis. Elle se prépare, du moins je veux l'espérer, à cette fonction de gouvernement qui est la sienne.

L'année finit mal, sur le réveil des grèves, sur la faiblesse énorme d'un gouvernement que de plats imbéciles voudraient nous faire respecter. Il reste un seul espoir : la jeunesse. La jeunesse qui chasse les marxistes du Quartier latin, à une majorité écrasante, la jeunesse qui ne demande plus qu'à elle-même de se distraire et de se sauver, la jeunesse qui, ces jours-ci, dans l'air glacé, au soleil sur la neige poudreuse, descend les pentes des montagnes et saute les fossés blancs.

31 décembre 1937

SOMMAIRE

* * * * *